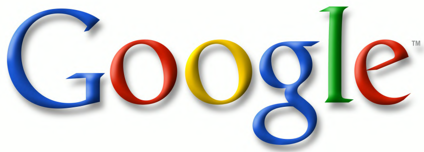
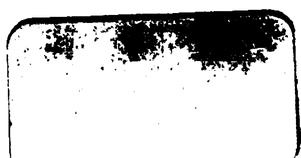






# VOYAGES

## EN SICILE,

## DANS LA GRANDE GRÈCE

## ET

## AU LEVANT.

# VOYAGES
## EN SICILE,
## DANS LA GRANDE GRÈCE
ET
## AU LEVANT,

PAR M. LE BARON DE RIEDESEL;

SUIVIS

## DE L'HISTOIRE DE LA SICILE,

PAR LE NOVAÏRI.

A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N°. 406.

AN X (1802).

# AVIS

# DU LIBRAIRE.

PARMI les voyages faits en Sicile, dans la grande Grèce, aujourd'hui la Calabre, et au Levant, et publiés depuis vingt-cinq ou trente ans, on distingue les deux de feu le baron de Riedesel, ami de l'illustre Winckelmann, qui en faisoit grand cas, comme on le voit par ses lettres. Ils ont été écrits en allemand, ensuite traduits en françois. Mais imprimés successivement à Zurich, ils sont peu connus en France. Le dernier sur-tout, qui concerne la Grèce et l'Asie Mineure,

y est très-rare. Nous avons donc cru rendre service aux lettres et faire une chose agréable au public, en les réunissant tous deux dans cette nouvelle édition, qui est suivie d'un morceau précieux du Novaïri, célèbre historien arabe, sur la conquête de la Sicile par les Sarrasins. Nous en devons la traduction au savant Caussin, professeur de langue arabe au collège de France.

Au reste, nous n'avons rien oublié pour rendre cette édition correcte. Les inscriptions copiées avec trop de négligence par Riedesel, sont néanmoins telles qu'on les trouve dans ses voyages. On n'a point osé y faire le moindre changement, parce que le savant d'Ansse de Villoison, qui les a transcrites sur les lieux avec

une scrupuleuse exactitude, se propose lui-même de les publier dans la relation de son important voyage en Grèce.

# ERRATA.

*Page* 13 *ligne* 25 napolitaines, *lisez* napolitains.
18 19 *et dern*. Ghozzo, *lisez* Gozzo.
32 *antipénult*. disnitgue , *lisez* distingue.
78 *antipénult*. d'aures, *lisez* d'autres.
*ib*. *pénult*. au tour, *lisez* autour.
101 6 dans, *lisez* à.
234 2 des marchés, *lisez* de marchés.
254 19 pout, *lisez* pour.
285 22 supportée, *lisez* supporté.
289 6 un inscription, *lisez* une inscription.
291 5 sons, *lisez* sont.

# VOYAGE
# EN SICILE
## ET DANS LA GRANDE GRÈCE,

ADRESSÉ PAR L'AUTEUR

A SON AMI M. WINKELMANN.

# VOYAGE EN SICILE ET DANS LA GRANDE GRÈCE.

## LETTRE PREMIÈRE.

Vous m'avez permis, mon cher ami, de vous communiquer les observations que je viens de faire en parcourant la Sicile, et la partie la moins connue du royaume de Naples : vous vous attendez bien, sans doute, à y trouver autres choses que des descriptions d'antiquités ; car vous savez combien j'aime à discourir avec mes amis, vous connoissez mes diverses fantaisies, et vous n'ignorez pas qu'elles embrassent plus d'un objet. Si leur multiplicité a mis quelquefois votre patience à l'épreuve, je ne me suis jamais apperçu qu'elle en ait été rebutée ; ainsi pour peu que vous daigniez user de la même complaisance pour ce tribut du tendre attachement que je vous ai voué pour la vie, je vais vous livrer

avec la plus grande satisfaction la totalité de mes remarques. Je le fais avec d'autant plus de confiance que je connois votre indulgence, que je sais que vous m'aimez, et qu'au bout du compte il n'est rien dont vous ne parveniez à tirer quelque utilité.

Je me suis embarqué le 10 mars 1767, sur le *Santa Maria del Parco*, chébec du roi de Naples, commandé par un chevalier de Malte, de la famille Staïti, de Trapani en Sicile. Notre départ nous annonçoit la traversée la plus heureuse, et nous voguâmes, à la faveur d'un vent du nord bon frais, toute la journée et la moitié de la nuit suivante; mais le 11, vers la pointe du jour, nous nous trouvâmes pris par un calme plat, auquel succéda, sur les sept heures du matin, un vent violent du sud, contre lequel nous luttâmes quelque tems; mais comme nous avions à bord environ trois cents soldats et vingt-deux tant officiers que passagers de considération qui tous souffroient beaucoup de la mer, notre commandant fit des dispositions pour s'en retourner. J'en étois d'autant plus affligé que je voyois déja derrière moi les îles de Lipari, et devant moi l'île d'Utique et le cap Saffarano; j'aurois bien pu me flatter d'engager le chevalier Staïti, mon bon ami, à tenir la mer, si le capitaine Bologna, commandant en chef de notre petite flotte, composée de deux chébecs et de

six tartanes, et destinée à transporter un régiment entier en Sicile, n'avoit donné le signal de revirer de bord; ce qui ne nous laissoit d'autre parti à prendre que celui d'obéir; et le même soir vers les dix heures nous avions déja jeté l'ancre devant Baies.

Nous nous vîmes forcés d'y attendre le retour du vent du nord, qui nous laissa languir après lui jusqu'au soir du 17. La bonne compagnie du vaisseau, la politesse du commandant, et le voisinage de Baies si agréable et si célèbre dans l'ancien tems, joint à cela un petit voyage délicieux aux îles de Procita et d'Ischia, nous firent couler le tems beaucoup plus rapidement que je n'avois osé me le promettre. Enfin, comme je vous disois, le soir du 17, ce vent du nord tant désiré s'étant levé très-frais, un coup de canon donna le signal du départ et nous fit lever l'ancre. Nous voguâmes d'abord fort tranquilement; nous avions même déja dépassé Caprée, et tandis que tout étoit plongé dans un profond repos, je me promenois sur le couvert avec le capitaine, qui me fit appercevoir combien les eaux étoient encore agitées du gros tems qu'il avoit fait les jours précédens. Vers minuit, à mesure que nous gagnions la haute mer, la vague devenoit sensiblement plus forte, et notre vaisseau se trouvoit violemment agité entre le vent qui le poussoit d'un côté, et les flots mus en sens con-

traire qui le repoussoient de l'autre. Vous savez que la construction de ce genre de bâtiment est très-plate, et par une suite de notre manœuvre, tandis que le vent nous faisoit beaucoup pencher par un de nos flancs, les vagues nous dépassoient à chaque instant de l'autre, et inondoient notre pont. Nous ne courions cependant aucun danger évident, mais nous étions rudement secoués, et lorsque la mer est aussi grosse, adieu la cuisine. Je tâchai de m'en consoler avec les officiers du chébec à l'aide d'une dame-jeanne de très-bon vin de Malaga; dans le tems que les autres passagers renfermés dans des chambres très-resserrées souffroient horriblement de la mer. Après avoir navigué ainsi toute la journée du 18, fortement battus par les flots, nous jetâmes l'ancre à sept heures du soir dans le port de Palerme. Cette capitale de toute la Sicile est située dans un golfe entre les promontoires dits Monte Pellegrino, autrefois *Cretu*, et Capo Saffarano. Cette situation ne m'a pas paru aussi merveilleusement belle qu'on me l'avoit annoncée, les montagnes ceignent la ville de trop près, et tout ce qu'elles offrent de gracieux à l'œil se réduit à quelques vallées très-bien cultivées; la ville même est assez petite, mais prodigieusement peuplée; on y compte cent cinquante mille habitans; ce nombre est assurément exagéré, et dans le vrai ne passe pas cent vingt mille.

Les deux rues principales qui se croisent réciproquement sont belles, et Palerme est la seule ville de toute l'Italie qui soit éclairée pendant la nuit aux dépens du public. Vous ne voulez pas que je m'astreigne à vous décrire chaque église, chaque palais? Nous en laisserons le soin à des gens qui ont plus de patience pour écrire et pour lire, que nous n'en avons vous et moi; et je me contenterai de vous faire jeter un coup d'œil sur les objets les plus intéressans. On voit dans la cathédrale (*il domo*) quatre urnes funéraires de porphyre, qui servent de tombeaux à autant de rois de Sicile. Il ne m'a pas été possible de découvrir d'où ces urnes sont venues. Le porphyre en est de la plus belle espèce, et quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait dans le style grec, elles sont trop belles pour les tems où les rois qui y sont déposés ont vécu. On vous dit bien que le porphyre dont elles sont composées a été trouvé en Sicile; mais je pencherois fort à croire que ces urnes ont été prises de quelques anciens tombeaux des Romains pour être être employées à leur usage actuel. Le chœur de cette cathédrale est orné de statues du Ghagini, le Michel-Ange de la Sicile, où ses ouvrages sont regardés comme autant de merveilles: sa manière n'est pas mauvaise; mais ses statues ont le défaut d'être trop courtes, et outrées dans leurs attitudes. Le goût de la peinture paroît être absolument tom-

bé à Palerme. Je n'y ai pas trouvé un seul homme en état de me donner la moindre notion sur les meilleurs tableaux. Dans l'église du *Collegio Vecchio*, qui appartient aux jésuites, l'on voit deux morceaux d'un peintre connu sous le nom du Zioppo di Gangi, son pinceau est moelleux, mais indéterminé, sans force et sans chaleur; beaucoup de lumière et très-peu d'ombre. On montre dans l'église de Saint-François d'Assise un tableau qui représente un ange gardien; il passe pour être de Raphaël; mais cela n'est point, quoique ce soit une très-belle pièce, tant pour le dessin que pour le coloris. Je serois tenté de l'attribuer au Coppola de Gallipoli, dont j'aurai occasion de vous entretenir. A Saint-François de Paule, hors de la ville, j'ai trouvé deux tableaux exquis, qu'ame qui vive ne remarque ni n'estime: ils sont si beaux que je les crois de Paul Véronèse.

Les jésuites de Palerme possèdent une belle collection d'antiquités; mais de même qu'au *Museum Kircherianum* de Rome, on a peine à la démêler du milieu d'un tas de petites misères sous lesquelles elle est comme ensevelie. Le médailler en est assez complet en médailles romaines et siciliennes. Un des plus beaux morceaux qu'on y voie parmi les marbres, c'est un buste parfaitement semblable au Sardanapale du célèbre sculpteur Cavaceppi, à Rome. Je crois que vous en avez fait mention dans

votre *Histoire de l'art ;* on y montre encore une Vénus aussi en marbre, elle est vêtue, et groupée avec un petit amour ; c'est un présent du prince Scordia ; l'ouvrage entier est sans contredit très-moderne. On peut se former, dans ce Muséum, une idée des vases grecs siciliens, d'après les vases de terre peinte qu'on y voit ; ils ressemblent beaucoup aux vases étrusques ou campaniens, et ont tous été trouvés hors de la ville, dans les excavations qu'on a faites tout récemment pour la construction d'un hôpital nommé l'*Albergo de' Poveri.* Mais comme ceux qu'on montre à Girgenti et à Catane sont incomparablement plus beaux, ceux-ci ne méritent pas que je m'y arrête.

A Moréale, petite ville à deux milles de Palerme, la cathédrale (*il domo*) mérite d'être vue, à cause de deux autres urnes funéraires de porphire qui s'y trouvent. Elles sont belles, et d'une grandeur considérable, l'on y a déposé les cendres de Guillaume le Bon et de Guillaume le Mauvais, tous deux rois de Sicile. Il est bon de vous dire que Guillaume le Bon a été surnommé ainsi, parce que c'étoit un prince fort superstitieux, et absolument livré aux prêtres ; et que l'autre a reçu le surnom de mauvais, parce qu'il a été plus sage, plus sensé, et au-dessus des préjugés de son siècle. Cet exemple me fortifie dans la persuasion qu'en général il y a bien peu à compter sur les réputations, et m'a

raffermi dans l'habitude où j'étois déja d'en faire très-peu de cas. Il y a dans la même église, entre autres peintures dignes d'attention, un Saint-Placide qui endure le martyre, c'est le plus beau morceau du Morealese, le Raphaël de la Sicile : on y remarque un feu extraordinaire dans la composition, avec infiniment d'ame dans l'exécution ; le dessin en est incorrect, mais le coloris est plein de force et de vie. Je passe les mosaïques gothiques, dont les Siciliens font tant de bruit, comme peu dignes de vous occuper.

On montre dans le réfectoire des bénédictins de San Martino, à sept milles de Palerme, un tableau qu'on y donne pour un Paul Véronèse ; il est très-beau, mais il n'est sûrement pas de ce peintre. L'église de ce même couvent contient divers beaux morceaux de ce Morealese que je viens de vous citer, et trois autres du Zioppo di Gangi. Ces mêmes moines ont aussi commencé à former une collection d'antiquités. J'y ai trouvé une belle suite de vases antiques; en revanche tout ce qu'ils possèdent en figures de bronze ne mérite pas plus d'attention que leur chétif médailler.

Palerme possède un revenu d'un million d'écus de Sicile, chaque écu vaut douze carlins napolitains; le magistrat de cette ville a fait avec le peuple un accord au moyen duquel il lui livre perpétuellement le pain au même prix, trente-trois

onces ou soixante-six lots pour quatre grains napolitains, environ un gros d'Allemagne; tout le bled doit être acheté à Palerme, chaque salme paie quinze carlins de droit au roi; c'est un des revenus du royaume qui rapporte le plus au souverain.

Je partis de Palerme le 30 mars; on ne voyage dans toute l'île qu'à cheval ou en litière, les chemins ne permettant pas d'y aller en voiture. Je fis ma route à cheval, et je fus forcé, malgré moi, de me faire accompagner d'un des soldats que le roi entretient tout exprès pour la sûreté des chemins contre les bandits. Je n'étois point d'avis de le prendre, mais toutes mes connoissances, le vice-roi lui-même m'y obligèrent. Le roi entretient pour cet objet une compagnie de quarante hommes, et chaque vallée autant. Tout propriétaire d'une possession un peu considérable entretient également un certain nombre d'hommes armés et montés, pour sa sûreté personnelle. Il est faux que ces soldats, ainsi qu'on avoit voulu me le persuader d'abord, soient eux-mêmes chefs de voleurs, et qu'on n'est en sûreté sous leur escorte que parce qu'ils sont d'intelligence avec eux. Ce sont, au contraire, de fort honnêtes gens, auxquels on peut se confier sans risque. Je veux bien croire qu'ils ne font pas toujours tout ce qu'ils pourroient pour arrêter les bandits, lorsque l'occasion s'en présente; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a rien du tout à

craindre avec eux, et qu'ils conduisent leur voyageur avec toute l'attention et toute la fidélité possible. Je suis encore persuadé qu'on pourroit même voyager fort sûrement sans eux : car je n'ai pas rencontré dans tout le chemin une seule personne qui m'ait paru suspecte. Je poussai le même jour jusqu'à Alcamo, j'y fis dès mon arrivée l'épreuve la plus agréable de l'hospitalité des Siciliens, sur une simple lettre de recommandation dont j'étois porteur pour un particulier aisé de cette ville; ce galant homme voulut que je vinsse loger dans sa maison, où je fus traité avec la plus grande distinction. J'eus lieu par la même occasion, de me convaincre qu'il y a dans ce pays-ci beaucoup de richesse qui ne paroît pas. Ce bourgeois d'une petite ville occupoit une belle maison, avoit beaucoup de vaisselle d'argent, et une très-bonne table; tout annonçoit d'ailleurs, dans la manière dont j'en fus accueilli, une politesse franche et même amicale. Mon hôte me fit voir diverses productions singulières de son propre cru. C'est d'ici qu'on tire entr'autres le meilleur sumac; cet arbrisseau fournit une poudre qui sert aux taneurs pour la préparation de leur cuir. La salme de *sommaco d'Alcamo* se vend douze carlins de Naples plus cher que celui de tout autre terroir. On y recueille aussi de la manne en assez grande quantité. Cette drogue n'est autre chose que le suc d'une espèce de bouleau

blanc, dans l'écorce duquel on fait des incisions pendant le mois de juillet et d'août. Le suc qui en découle se durcit par la chaleur du soleil, et devient manne. Il y en a de deux espèces, celle dite *in cannole*, et celle qu'on nomme *frasca*. La première est meilleure, elle devient telle lorsque le suc découle avec assez d'abondance de l'écorce, et s'épaissit assez promptement pour se former en grumeaux, ou même pour prendre une figure tubulaire; la seconde espèce est en forme de larmes, et se recueille sur de la toile blanche.

A huit milles d'Alcamo et à deux milles de Calatafini, l'on voit sur une petite colline un temple des mieux conservés. Il est d'ordre dorique, comme sont ceux de Pestum, que vous avez vus. Ce temple est un reste de l'ancienne ville de Segeste; on ignore à quelle divinité il étoit consacré. Il a trente-six colonnes, treize à chaque face latérale en comptant celle des angles, cinq pour le parvis de devant et autant pour celui de derrière. J'ai observé certaines singularités dans la construction de ce temple, qu'on ne sauroit rendre bien clairement sans figure, et qui ne sont même pas marquées dans le dessin gravé que j'en possède. Les colonnes portent sur des bases qui ont deux palmes napolitaines de haut sur huit de face. Du côté qui regarde vers le couchant, où se trouvoit l'entrée du temple, cette entrée se trouve désignée par un enfoncement tout

particulier dans les entre-colonnes; chaque colonne a vingt-cinq palmes de circonférence. Ces colonnes se terminent par en haut d'une manière différente de celles des temples de Pestum, de Girgenti et de Selinunte, et se joignent à leur chapiteau par une entaille; enfin, elles n'ont point de cannelures comme celle de Pestum et de Girgenti; l'on pourroit inférer de ce genre de construction que le temple de Segeste est d'une structure postérieure à celle de ces autres temples. On trouve sur la même colline, tout à côté de ce temple, deux grands fragmens cylindriques semblables à des meules de moulin, d'une pierre dure et plus fine que celle du temple même; chacun de ces fragmens a six palmes et un quart de diamètre, et trois palmes et demi de haut. Ils ont vraisemblablement appartenu à des colonnes, au moins ne sont-ce point des autels, ainsi que je l'avois jugé d'abord; mais après un examen plus exact, je n'y ai trouvé aucun caractère qui puisse faire présumer qu'ils aient pu avoir servi à cet usage.

Je me rendis le même soir de Segeste à Trapani (*Drepanum*), petite ville très-jolie et très-bien bâtie, dont les salines, auxquelles l'eau de la mer fournit le sel qu'on rafine ensuite, méritent d'être vues. Cette eau de mer y est amenée dans différens réservoirs, où l'ardeur du soleil la fait évaporer de manière qu'il n'y reste que le sel. La raison pour

laquelle on ne peut point faire du sel par-tout et sur toutes les côtes, vient, ou de ce que le climat n'est pas assez chaud, ni le soleil assez ardent, ou de ce que le terrain n'a pas les qualités requises, car il faut un fond de roc, ou de craie, ou d'argile. La pêche du thon dans les environs de Trapani, est aussi une des meilleures de la Sicile, sur-tout autour des îles Favignana et Falconieri. Elle rapporte à la famille Pallavicini de Gênes, qui l'a achetée pour cent vingt mille sequins, jusqu'à vingt mille ducats de Naples, dans les bonnes années.

On trouve à six milles de Trapani, sur la montagne qui porte son nom, autrefois le mont Eryx, quelques vestiges de l'ancienne ville d'Eryx et du fameux temple de Vénus Erycine. Ces vestiges consistent en quelques fragmens de colonnes de granit dont on ne reconnoit pas l'ordre d'architecture, et dans une fontaine très-profonde, qu'on donne aussi pour être la fontaine célèbre de la même Vénus Erycine. On y montre encore les débris de deux portes, qu'on dit être les anciennes portes de la ville; mais je me crois très-fondé à penser qu'elles ont appartenu à un fort construit par les Normands. Cette montagne est après le mont Etna la plus haute de toute l'île, et se trouve de même que lui entièrement détachée de toute autre montagne. L'idée d'adresser sur cette montagne plutôt qu'ailleurs un culte particulier à Vénus, pourroit

bien avoir tiré son origine de la beauté des femmes qui l'habitent, tout comme on regardoit par la même raison dans l'ancienne Grèce, Cnide comme le séjour chéri de cette divinité. Effectivement la petite ville de Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles personnes de la Sicile; il s'en trouve même souvent dont la beauté fait la fortune, en leur procurant les mariages les plus avantageux; elles sont aussi blanches qu'une Allemande ou une Angloise puisse l'être, et joignent à ces teints éclatans de grands yeux noirs, pleins de feu et les plus vifs du monde, avec des profils à la grecque, de la plus exacte régularité : c'est sans doute à un air plus pur, plus serein, plus subtil qu'il faut attribuer la cause d'une conformation aussi heureuse.

Par la même raison que je ne vous ai rien dit de la sainte Rosalie de Palerme, je vous ferai grace de la *Madonna di Trapani*, et de cette infinité de saints à miracles dont la Sicile est remplie. Voici un exemple qui vous prouvera jusqu'à quel point les Siciliens sont portés à la vengeance, et les traces profondes qu'à laissées chez eux l'ancien esprit républicain. Du temps de l'empereur Charles V, il se forma à Trapani une confrairie sous le nom de *confraternita di san Paolo*, dont l'institution et le vœu consistoient à prononcer des jugemens sur les actions et la conduite de leurs magistrats,

de leurs concitoyens et de chaque habitant de la ville; quiconque avoit été condamné par toute l'assemblée étoit perdu sans ressource, et celui des membres de la confrairie que l'on chargeoit de l'exécrable fonction d'assassin, étoit obligé d'obéir sans réplique, et d'expédier en cachette l'homme ainsi condamné secrettement par cet abominable tribunal.

De Trapani je me rendis à Marsala (l'ancienne Lylibée); son port, autrefois si célèbre, a été totalement comblé par Charles V, à cause qu'il étoit trop à la bienséance des pirates barbaresques qui poussoient souvent la hardiesse jusqu'à y faire des descentes. Le promontoire de Lylibée n'est point du tout élevé, ainsi que je me l'étois figuré; il est au contraire bas et tout-à-fait au niveau du reste du terrain. On y voit très-peu de vestiges d'antiquités; je n'ai trouvé qu'une grotte avec une fontaine ornée d'un chambranle en mosaïque assez mauvaise. Cette grotte se trouve sous une chapelle au bord de la mer, et passe pour avoir été l'habitation de la Sybille du lieu. Hors de la ville du côté de Mazara sont des cavernes pratiquées dans le roc, lesquelles s'étendent jusqu'à six milles de chemin, et que je crois avoir été des carrières. C'est dans les environs de Marsala que l'on cultive la soude; c'est la plante la plus propre à faire la potasse, qui est indispensable pour la fabrica-

tion du verre; on la nomme dans le pays *sodda* ou bien *saponara;* elle se sème en mars, et c'est en septembre que, parvenue à son entière maturité, on la coupe pour la brûler et en tirer les cendres.

Entre Trapani et Marsala, l'on découvre une petite île, nommée aujourd'hui Saint-Pantaleo, qu'on dit être l'ancienne Motya, où, suivant Thucidide, les Phéniciens bâtirent une ville, de laquelle ils venoient souvent attaquer Lylibée qu'ils incommodoient beaucoup. Cluvier prouve la chose, suivant sa coutume, par mille citations; mais il ne fait pas la moindre description des vestiges qu'on en voit. Quant à moi, j'y ai reconnu des traces des murs de la ville, et les débris de sept tours. Il ne m'a pas semblé, à la vérité, qu'elles fussent d'architecture phénicienne; car les pierres dont elles étoient construites sont taillées régulièrement, et ont huit palmes de haut sur quatre de large. Comme il y a dans l'île Ghozzo (*Gaulus*), proche Malte, des restes de murs pareils, et que les uns et les autres ressemblent aux anciens murs de Fondi, il y a lieu de conclure de cette construction régulière de ces murs antiques de Motya, qu'ils sont du tems des Romains; et cela avec d'autant plus de raison qu'on y a trouvé différentes urnes et des vases lacrimatoires, qui sont incontestablement des Romains. Quant à ces monumens qui subsistent encore à Ghozzo, je me réserve de

vous en entretenir plus amplement dans son lieu.

Mazara, qui donne son nom à un tiers de la Sicile, est une ville de peu d'apparence; ses habitans soutiennent qu'elle est bâtie dans le même lieu qu'occupoit l'ancienne ville de Selinus, quoique les ruines de trois superbes temples *in Terra de' pulici*, sur les bords de la mer, semblent déterminer évidemment la véritable position de cette dernière ville. L'on voit dans la cathédrale (*il domo*) trois urnes funéraires en marbre, et ornées de bas-reliefs; elles sont romaines, et d'un travail médiocre: les inscriptions latines, car je n'en ai point trouvé de grecques, sont entièrement gâtées par le tems et par la négligence des gardiens. Cependant Gualterri pouvoit encore les lire de son tems, et les a rapportées. Cette ville, quoique située immédiatement au bord de la mer, a cela de particulier que le poisson y est fort rare, à cause que les corsaires barbaresques inquiètent sans cesse les pêcheurs, et les enlèvent fréquemment, de façon qu'il en est très-peu qui n'aient été au moins une fois, d'autres à trois et quatre reprises, esclaves à Tunis, qui n'est éloignée de Mazara que de cent milles. Il y a pour la délivrance de ces esclaves une confrairie bien respectable, établie non-seulement à Mazara, mais dans plusieurs autres lieux de la Sicile. Les membres de cette confrairie, dans les cas où les fonds viendroient à leur

manquer, se cautionnent personnellement pour le rachat des esclaves. Je ne déciderai point si un pareil amour du prochain est renfermé dans les bornes prescrites par la saine raison, mais je crois que c'est souvent l'amour propre, ou l'espoir de mériter le paradis, qui déterminent ces bonnes gens, ce qui diminueroit le mérite de l'action. Je me suis convaincu de la grande fécondité des Siciliennes, par l'exemple de la duchesse de Sanzone qui réside à Mazara; c'est une petite femme fort maigre, qui a mis au monde vingt-six enfans bien constitués. On cultive ici le coton en grande abondance, et c'est même un des meilleurs revenus de la contrée. On le sème en avril, et il parvient en maturité en septembre et octobre; il continue même à mûrir jusqu'en novembre; et lorsque l'automne a été bien chaude, la plante monte à la hauteur de quatre à cinq palmes; son fruit est une espèce de noisette, qui s'ouvre d'elle-même, et dans laquelle la semence, qui consiste en plusieurs grains noirs, se trouve enveloppée par le coton.

A douze milles de Mazara et à huit de Castel Vetrano, sur les bords de la mer, les ruines de trois temples offrent aux curieux les débris de l'ancien Selinus; on les nomme en Sicile *Pilieri di Castel Vetrano*. Ce sont, après le temple de Jupiter Olympien de Girgenti, les plus grands édi-

fices d'une pareille antiquité, dont il reste encore des vestiges aussi bien conservés; car, quoiqu'entièrement abattus, on peut très-bien reconnoître l'architecture, la grandeur et les proportions de ces énormes masses. Le premier de ces temples, le plus près de la mer, a des colonnes qui ont, comme toutes les colonnes d'ordre dorique, vingt-une cannelures. Le diamètre de ces colonnes est de sept palmes et demi; les six gouttes au-dessous des triglyphes occupent un espace de trois palmes et demi et sont rondes; un morceau assez entier de l'architrave a seize palmes de long, l'abaque en a dix et demi: on reconnoît au surplus que ces colonnes ont eu des bases; et j'ai cru y reconnoître précisément la même architecture qu'au temple de Segeste; je n'ai pu découvrir ni m'assurer d'aucune autre dimension dans cet amas de ruines.

J'ai pu mesurer dans celles du second temple la gouttière du tailloir, qui repose sur le chapiteau, elle a neuf palmes à chaque face du carré; le diamètre de la colonne a cinq palmes et demi; une des pierres angulaires qui s'est conservée a dix-sept palmes et demi de longueur: ces colonnes paroissent d'un style un peu moins lourd que celles du premier de ces temples; elles ne sont pas aussi courtes à proportion de leur grosseur, et les chapiteaux ont quelques petites moulures pour ornement. On ne voit aucun vestige de base, et les co-

lonnes ont vingt-une cannelures. Ces deux temples ont pour longueur le double de leur largeur, ainsi que tous les temples de ce genre; quant à l'architecture intérieure on n'en distingue plus rien. Le troisième temple est colossal; ses colonnes n'ont point de cannelures, excepté les quatre colonnes des angles de la nef qui sont cannelées. Leur plinthe a quatorze palmes et demi en carré, le diamètre de ces colonnes est de huit palmes, la frise en a quatre de hauteur; les colonnes extérieures du portique, qui sont unies, ont dix palmes et demi de diamètre. Il ne paroît pas qu'elles aient eu des bases. Ce temple a cent soixante pas ordinaires de long, et quatre-vingt de large; une des colonnes de la nef est encore en place, et a été racommodée en cailloutage aux endroits où elle avoit le plus souffert; on voit clairement à l'inspection de celle-ci qu'elles avoient toutes absolument la forme d'un cône tronqué. Ce temple paroît, en général, avoir été d'un plus beau style que les deux autres; mais l'on ne peut plus rien reconnoître de l'architecture intérieure, parce que tout y est couvert de débris. On remarque, mais avec beaucoup de peine, dans les entre-colonnes de l'entrée, des enfoncemens qui répondent exactement aux marches par lesquelles on montoit au temple, tout comme à celui de Segeste: enfin, une chose très-digne d'attention, c'est la

manière dont les anciens élevoient ces énormes masses de pierres qu'on reconnoît très-distinctement et dans ces ruines-ci, et dans celles de Girgenti. On voit aux deux petits côtés de chacune de ces grosses pierres une entaille de la forme d'une demi-ellipse; lesquelles entailles étoient destinées à recevoir le cable au moyen duquel on élevoit la pierre par des poulies. Virgile appelle cette ville *Palmosa Selinus;* mais l'on n'y voit plus de palmiers actuellement, et le pays d'alentour est mal cultivé. On a emporté un grand nombre de pierres de ces temples, dans le tems qu'on a voulu bâtir un pont sur le torrent de Belice, ce qui est cause qu'on ne retrouve pas toutes les parties de leur architecture.

C'est à six milles de ce temple, à Campo-Bello, que se voient les carrières d'où ces énormes masses ont été tirées. On peut s'y assurer de la manière dont les anciens procédoient à ce genre de travail, car on y voit encore des chapiteaux et des parties de colonnes à moitié taillées et saillantes hors du rocher, tandis que le reste y tient encore. Les voyageurs racontent précisément la même chose des carrières d'Egypte où se tailloient les obélisques.

Castel Vetrano est situé dans une belle plaine, et son terroir est très-fertile en vins et en huiles de la première qualité: cette belle contrée appartient en entier au duc de Monte Leone.

Sciacca ( *Thermæ Selinuntiæ* ) se vante d'avoir donné naissance à Agathocles. On y montre des bains qu'on dit avoir été découverts et construits par Dédale : j'y ai vu par-ci par-là des vestiges de siéges taillés dans le roc, et quelques inscriptions; on reconnoît bien qu'elles sont grecques, mais le tems les a tellement effacées, qu'il n'est plus possible de les lire. Cette ville jouit d'une situation singulièrement agréable, sur une petite colline d'où l'on découvre la mer, et la plus belle des campagnes toute couverte de figuiers, d'orangers et de citroniers. Les pistaches y croissent en grande quantité; et une chose très-digne d'être observée sur ce qui concerne l'arbre qui les produit, c'est qu'il ne porte jamais de fruits à moins qu'il ne soit à côté d'un autre arbre de son espèce, mais mâle, et qui ne porte jamais. On le nomme *scornabecco*. Sciacca est la seule ville de la Sicile où j'aie trouvé dans les habitans quelque inclination pour la peinture; j'y ai même découvert un talent des plus décidés dans un de ses citoyens, homme très-aisé, nommé Testoni, qui occuperoit un des premiers rangs dans cet art, s'il étoit allé faire ses études à Rome. Le jeune peintre qui peint le salon du petit palais, dans la ville de votre cardinal, est aussi natif de Sciacca, selon ce que m'a assuré ce Testoni.

Girgenti, (*Agrigentum*, ΑΚΡΑΓΑΣ) est à qua-

rante milles de distance de Sciacca; la ville actuelle est située à quatre milles de la mer, au sommet d'une haute montagne qu'occupoit anciennement le château de la ville grecque. Si jamais j'ai éprouvé avec quelque vivacité ce sentiment si délicieux pour moi, qu'une belle vue et une situation agréable savent inspirer, ce fut en jetant de grand matin les yeux sur la campagne que l'on découvre du couvent des augustins où j'avois été reçu la veille. Représentez-vous, mon très-cher ami, un glacis qui s'étend dans une longueur de quatre milles et dans une largeur de six à sept milles de chaque côté, depuis ma fenêtre jusqu'à la mer; ce glacis couvert de vignes, d'oliviers, d'amandiers, de bleds superbes déja en pleine fleur le 7 d'avril, de légumes excellens, enfin toutes les productions imaginables que la terre peut fournir, plantées alternativement dans la plus agréable variété; les possessions des différens propriétaires séparées par des haies d'aloës et de figuiers d'Indes; plus de cent rossignols qui remplissent l'air de leurs chants, et dans le milieu de cette campagne ravissante, le temple très-bien conservé qui porte le nom de *Juno Lacinia*, le temple encore bien entier de la Concorde, les débris de celui d'Hercule, et les ruines du temple colossal de Jupiter, qui se font appercevoir dans le lointain. N'est-ce pas bien le cas de s'écrier :

*Hic vivere vellem,*
*Oblitusque meorum; obliviscendus et illis,*
*Neptunum procul è terra spectare furentem.*

Ayant besoin de repos, je me bornai pour cette journée à voir ce que la ville renferme de plus remarquable; je me rendis pour cet effet à la cathédrale, où j'eus lieu d'admirer dans la pièce qui y sert actuellement de fonds baptismaux, un des plus excellens, peut-être même le plus beau de tous les bas-reliefs antiques en marbre que le tems nous ait conservés. Gardez-vous bien d'en juger d'après les dessins de d'Orville et du père Pancrazi, et déchirez plutôt ces pitoyables représentations de tout ce que le bel antique offre de plus exquis. Ces fonds baptismaux ont été trouvés dans les fossés de l'ancienne Agrigente; et chacun des quatre côtés diffère des autres, soit par le sujet, soit par le travail. Le devant, qui se présentoit sans doute aussi en face dans cet ancien fossé, contient neuf figures; le héros, ou la figure principale est un *alto rilievo :* tout ce que l'antiquité nous a transmis de belles formes et de belles idées s'y trouve réuni, c'est un des plus beaux hommes qu'on puisse voir, ce n'est point un être du commun, c'est un de ces mortels destinés par la nature à des entreprises extraordinaires : il est bien plus saillant que les autres figures, plus grand qu'elles, plus beau, plus ac-

compli; c'est en un mot le chef-d'œuvre de la nature et de l'art qui l'imite. Les autres figures, qui représentent les compagnons du héros, sont également des chef-d'œuvres pour ce qui concerne les proportions et les belles formes; mais elles sont moins belles que la figure principale. La vieille femme, qui paroît être devant ce héros dans l'attitude de suppliante, est un peu petite en comparaison des autres figures, mais cependant parfaite dans son genre. Dans la face droite de cette urne, la figure qui tombe évanouie offre la plus belle femme que l'art puisse former; et le profil de son visage a toute la perfection, toute l'harmonie qu'il soit possible à l'esprit humain de se représenter. Les bras, sur-tout celui qu'elle étend et qui est soutenu par une nymphe, ou une de ses compagnes, est un chef-d'œuvre, et le modèle de la plus sublime beauté; la draperie a toute l'élégance, toute la noblesse, toute la facilité imaginable, et les attitudes en sont exquises. Le derrière représente une chasse où trois hommes armés, l'un d'une pique, un autre d'une grosse pierre qu'il est prêt à lancer, et le troisième, qui est à cheval, d'un dard, tâchent d'atteindre un énorme sanglier. Le travail en est chétif et infiniment au-dessous de celui de la face de devant. Le quatrième côté est du même style que le derrière, et a beaucoup moins de relief; il représente un homme étendu par terre, qui vient

d'être renversé de son quadrige; un autre tâche de retenir les quatre chevaux qui ont l'air effarouché et fougueux; enfin, l'on distingue, avec peine à la vérité, dans un coin de cette face, un monstre qui ressemble à un dragon, et qui paroît avoir épouvanté ces chevaux.

Vous aurez lu, sans doute, l'opinion du père Pancrazi, sur ce monument, qu'il voudroit faire passer pour le tombeau de Phintias, dernier roi d'Agrigente, dont l'histoire a fourni, selon lui, les sujets des bas-reliefs. Outre que Phintias, comme vous le savez mieux que moi, n'est pas mort à Agrigente, mais à Carthage, il ne me paroît pas probable qu'on ait pu poser à un tyran aussi détesté, une urne funéraire de cette magnificence: vous savez encore très-bien qu'il reste beaucoup à désirer sur l'explication que ce père a voulu tirer de son histoire. Après avoir long-tems examiné cette urne avec beaucoup d'attention, je suis encore un peu dans l'indécision si elle représente l'histoire d'Hypolite et de Phèdre, sa belle-mère, ou bien celle d'Hector qu'Achille traîne après son char. La première opinion me paroît cependant la plus vraisemblable. Pour lors, la partie du devant représenteroit dans la figure principale, et dans la petite vieille, Hypolite, que la nourrice tâche de gagner, comme dans la tragédie; celle d'à côté, le désespoir de Phèdre, en apprenant le refus ou la

mort d'Hypolite; celle de derrière, le jeune héros à la chasse; et la quatrième, sa fin déplorable causée par la fougue de ses chevaux épouvantés à la vue d'un dragon sorti de la mer. Je ne suis pas l'esclave de mon opinion, peut-être même la tragédie grecque, et celle de Racine, ont-elles séduit et égaré mon imagination; mais toujours me paroît-il que le bas-relief s'accorde singulièrement avec cette histoire.

Je fus conduit de la cathédrale à la secrétairerie (*segreteria*) de son chapitre, où l'on me montra l'un des plus beaux vases antiques, en terre cuite, qui se soit peut-être conservé jusqu'à nos jours. Vous l'aurez vu dans l'ouvrage du père Pancrazi, s'il a rencontré juste ou non, lorsqu'il a prétendu que les figures de ce vase représentoient d'un côté Ulysse descendu aux enfers, et de l'autre les compagnons de ce même Ulysse, au moment que Circé les métamorphose : c'est une question dont j'abandonne la décision à votre discernement. J'avoue que cette explication ne me satisfait point du tout, et ne me paroît rien moins qu'exacte. Ce vase est un des plus grands, et, je le répète, un des plus beaux de l'antiquité; il a quatre palmes et demie, mesure de Naples, de haut, et la plus belle forme elliptique: le fond en est noir, et les figures en sont jaunes, supérieurement dessinées, les profils de la plus grande beauté, et les proportions dans les

contours, de la plus exacte précision. On y retrouve le meilleur style grec du tems où la perfection des arts étoit parvenue au plus haut point chez cette nation, et je n'en ai pas trouvé de pareil en Italie. Les vases que j'ai vus en Sicile sont généralement beaux, et déposent en faveur du goût de ses anciens habitans et de l'habileté de leurs ouvriers. Je ne déciderai point si ces vases sont, quant à la matière, aux formes et aux couleurs, une imitation des vases, soit étrusques, soit campaniens, ou bien si c'est le hasard qui a produit une ressemblance aussi exacte. Il me paroîtroit cependant plus vraisemblable que les Grecs de Sicile eussent imité les vases étrusques, en mettant néanmoins bien plus de perfection dans le dessin des figures. On sait qu'il y avoit en Sicile des villes qui étoient particuliérement renommées pour la beauté de leurs vases, telles que *Thermæ Selinuntiæ*, *Comarine*, etc. De plus l'histoire nous apprend aussi qu'Agathocles étoit le fils d'un potier. Il se peut donc que les ouvrages de terre étrusque aient été dans ces tems-là un objet de luxe et de recherche, comme le sont de nos jours les porcelaines du Japon et de la Chine ; et pourquoi n'auroit-on pas été tenté d'imiter d'abord et de perfectionner ensuite ces vases, comme nous avons fait à l'égard des porcelaines. On trouve encore différentes urnes dans d'autres églises de la ville, et sur la place du

marché une inscription relative au temple de la Concorde :

CONCORDIÆ AGRIGENTINORUM SACRUM,
RESPUBLICA LYLIBITANORUM,
DEDICANTIBUS M. ATTERIO. CANDIDO
PROCOS. ET L. CORNELIO MARCELLO
Q. PR. PR.

avec une autre en langue barbare, tirée du temple de Jupiter Olympien. Les urnes sont romaines, et les inscriptions ayant été rapportées par Fazello et par d'autres auteurs, il est inutile que je m'y arrête.

Le jour suivant, je me rendis à cheval, accompagné d'un gentilhomme Romain, grand amateur d'antiquités, vers les débris de l'ancienne Agrigente. Cet antiquaire se nomme Don Hector, baron de Sainte-Anne, il s'est marié à Girgenti, et y a établi son domicile; c'est lui qui fait les dessins et la plupart des explications pour l'ouvrage du père Pancrazi. L'ancienne Agrigente couvroit la pente de la montagne sur le sommet de laquelle je vous ai déja dit que Girgenti se trouvoit située. Je visitai d'abord le temple de Junon Laciniène, tout à l'extrémité de la partie orientale de l'ancienne ville. Ce temple a trente-quatre colonnes dans son pourtour, comme tous les temples oblongs (*bilungi*) d'ancien ordre dorique, qui se sont conservés jus-

qu'à nous. Il n'y a qu'un des côtés qui soit encore sur pied, mais l'on voit aisément que les colonnes, comme toutes celles de cet ordre, étoient sans base : elles ont vingt et une cannelures de gaine ; elles ne sont point renflées dans le milieu, mais leur diminution va de l'extrémité inférieure jusqu'au chapiteau ; ce qui leur donne la forme d'un cône tronqué, de même qu'à celles de Pestum et de plusieurs autres temples de ce genre. Celui qu'on prétend avoir été consacré à la Concorde, et dont on a fait une église, a les mêmes proportions, la même grandeur, et le même nombre de colonnes ; c'est de tous les temples de Girgenti celui qui a conservé la plus belle apparence, parce qu'il est encore bien entier, et qu'il est d'ailleurs placé sur une petite coline. Cet édifice met le spectateur à portée de juger distinctement du bel effet d'une noble simplicité, et de la sobriété dans les ornemens. Il n'est aucun temple de moyenne grandeur qui puisse être comparé à celui-ci quant à la beauté, et l'œil s'extasie en saisissant l'accord avec lequel toutes les parties, en petit nombre, mais pleines de noblesse et d'harmonie, concourent à la perfection du tout. Il est élevé sur trois gradins, on n'a pris que la nef pour en faire l'église. On disuitgue très-bien encore le pronaon et le posticon. L'on entroit par le côté oriental dans le portique sous lequel on tournoit autour de la nef pour trou-

ver l'entrée qui étoit placée dans le côté occidental. Rien n'annonce qu'il y ait eu des colonnes, et il ne paroît pas qu'on ait jamais employé autre chose que de simples pierres de taille dans la construction des murs de cette nef, qui sont encore très-bien conservés. On n'y apperçoit aucune trace d'anciennes fenêtres; de sorte qu'il est à présumer que ce temple ne recevoit d'autre lumière que celle qui entroit par la porte. Quant aux jours qui y existent actuellement, on voit clairement qu'ils ont été percés dans des tems bien plus modernes. Il reste encore, du côté oriental du temple, des vestiges des degrés par lesquels on y montoit au travers des entre-colonnes; et l'on distingue très-bien les débris de six marches, chacune de la hauteur d'un demi-palme. Un Anglois qui visitoit ce temple a fait fouiller, je ne sais dans quel but, sous toutes ces marches. On montre hors des murs de l'ancienne ville, vers la mer, un bâtiment moderne dont un côté doit avoir fait partie d'un temple d'Esculape. Ce mur, construit de grosses pierres carrées, est décoré de colonnes du même ordre dorique, engagées dans le mur de la moitié de leur diamètre, elles sont cannelées et sans base. Il n'est pas aisé de décider si ce temple est du même âge que les autres, ou s'il a été construit plus tard, dans le même ordre d'architecture. Ce genre de construction fait très-bien à l'œil, et ces colonnes

à demi-engagées dans le mur font un bon effet. On avoit pratiqué dans l'épaisseur de ce mur un escalier tournant, du même ordre dorique, en pierres jointes à cru, sans chaux ni ciment. Cet escalier m'a paru un chef-d'œuvre de construction dans son genre, je regrette beaucoup de n'avoir pas pu en prendre les dimensions, ne l'ayant observé qu'à travers quelques trous restés dans le mur. On ne sauroit y parvenir, les propriétaires de la maison en ayant fait murer l'entrée. A notre retour dans l'ancienne ville, je m'arrêtai à considérer ses murailles ; elles sont, ainsi que Vitruve nous apprend que les Grecs les construisoient, bâties sur le roc en grosses pierres de taille, et de distance en distance, tantôt des fontaines carrées, tantôt des encaissemens ou ouvertures qui ont des espèces de chambranles de pareilles pierres, et qui sont remplies en chaux et en briques. Les intervalles de l'une à l'autre sont de huit palmes. Il est clair que c'étoit dans la vue d'épargner la dépense et le travail. Il n'est plus possible de reconnoître de quelle hauteur étoient ces murs ; mais le rocher même est d'une élévation considérable en dehors, ce qui faisoit qu'on les appercevoit de fort loin en mer.

*Arduus inde Acragas ostentat maxime longè*
*Mœnia, magnanimum quondam generator equorum.*

VIRGIL., *Æneid.*, *lib. III.*

Ces murs ne sont pas aussi élevés du côté de la ville, à cause qu'on y a plus relevé et égalisé le rocher avec des terres rapportées On voit le long de ces murs une grande quantité de cénotaphes, ou tombeaux vides ; ils sont petits, les uns carrés, les autres ronds ; c'est vraisemblablement de cette espèce de tombeaux qu'il étoit permis d'ériger *sub dio* dans l'enceinte de la ville, au lieu que les morts s'enterroient dehors. Il faut vous dire un mot du prétendu tombeau du tyran ΘΕΡΩΝ, quoique le père Pancrazi l'ait fait graver. Ce monument a cela de très-particulier que le rez-de-chaussée est d'ordre dorique, et que l'étage supérieur est soutenu dans les quatre angles par des colonnes ioniques avec leurs chapiteaux, au-dessus desquels on a employé des trygliphes qui ont leurs goutes rondes suivant la plus ancienne manière. Une pareille inexactitude ne se rencontre, autant que je puis me le rappeler, que dans ce seul monument de l'antiquité, et je suis fort trompé si ce n'est pas plutôt un ouvrage des Romains que des Grecs. Cet édifice est de figure pyramidale; il y a dans le premier étage une fenêtre de la même forme pyramidale, qui fait très-bien à l'œil, et dont le chambranle est très-élégant. Cet étage est surmonté d'un attique de très-bon goût, qui paroît avoir été orné de statues. Les ruines qui environnent cet édifice carré font présumer qu'il étoit en-

touré d'un bâtiment fort vaste; mais il n'est pas possible de rien reconnoître de son plan ni de sa forme, et bien moins encore de l'ordre d'architecture. Enfin, je parvins aux ruines si célèbres du temple colossal de Jupiter Olympien, dont tant de personnes ont mis l'existence en doute. Diodore de Sicile en donne, dans son XIII^me^. livre, chap. 24, une description claire et détaillée, dont voici la traduction latine de Cluvier: *Olympii Jovis templo, cum jam prope esset uti tectum induceretur, bellum impedimento fuit. Ab eo deinceps tempore, exciso oppido, nunquam postea colophonem ædificiis imponere Agrigentini valuerunt. Fanum id pedum CCCXL longitudine porrectum est, ad LX vero pedes latitudo patet, et ad CXX pedes altitudo, fundamento tamen excepto, attollitur. Maximum hoc omnium est quæ per Insulam habentur, et magnitudine substructionum cum exteris quoque comparari meretur. Nam, etiamsi mollitio ista ad finem perducta non fuit, tamen quanta mole institutum fuerit ad huc adparet. Quum enim alii ad parietes usque templa producant, aut columnis ædes complectantur, utruisque structuræ genus huic fano inest; quidpe una cum parietibus columnæ adsurgunt, rotunda extrinsecus et quadrata intus forma. Ambitus harum ab exteriori parte XX pedes habet: tanta striarum ampli-*

*tudine, ut corpus humanum inserere se apte queat; intrinsecus vero XII pedes continet. Magnitudo portarum et sublimitas stupenda est, in quarum parte orientali gigantum conflictus est; cœlatura, magnitudine ex elegantia operum excellens; ad occasum Trojæ expugnatio efficta est, ubi heroum unumquemque est videre ad habitus sui formam elaborate fabricatum est.*

Pour faire plaisir aux lecteurs nous en donnons la traduction en françois.

« Les guerres, renouvellées jusqu'à la destruc-
« tion entière de cette ville, ont toujours empê-
« ché qu'on n'ait mis le comble au temple de Ju-
« piter. Ce temple a trois cent quarante pieds de
« long, soixante pieds de large, et cent vingt de
« haut, jusqu'à la naissance de la voûte; il est le
« plus grand de tous les temples de la Sicile, et
« on peut le comparer de ce côté-là avec les plus
« beaux qui se trouvent par-tout ailleurs; car bien
« qu'il n'ait jamais été achevé, le dessin en paroît
« tout entier. Mais au lieu que les autres temples
« se soutiennent seulement ou sur des murs, ou
« sur des colonnes; on a employé dans celui-ci
« ces deux pratiques d'architecture jointes ensem-
« ble, car d'espace en espace on a placé dans
« les murs des piliers qui s'avancent en de-
« hors en forme de pilastres carrément. En de-

« hors les colonnes ont vingt pieds de tour, et « comme elles sont cannelées, un homme pour- « roit se placer dans une de ces cannelures; les « pilastres du dedans ont douze pieds de largeur, « les portes sont d'une beauté et d'une hauteur « prodigieuse: sur la face orientale on a repré- « senté en sculpture un combat de géans, qui est « admirable par la grandeur et par l'élégance des « figures. Du côté de l'occident est la prise de « Troye, où l'on distingue tous les héros par la « différence de leur habillement et de leurs ar- « mes. »

Comme la longueur et la largeur du temple indiquées par Diodore ne se trouvent pas justes, il faut qu'il s'y soit glissé une erreur de copiste; toutes les autres dimensions rapportées par cet historien sont très-exactes: les colonnes ont quarante-deux palmes de circonférence, et chaque cannelure a deux palmes d'une arrête à l'autre. J'ai pu m'y placer fort à mon aise, et des personnes beaucoup plus replettes que moi en ont pu faire autant; de sorte que la description de Diodore, qu'on a généralement regardée comme fabuleuse, est très-vraie. J'ai tâché de recueillir dans les ruines autant de parties d'architecture qu'il m'a été possible, et voici celles que j'ai pu parvenir à mesurer. Un trygliphe a douze palmes de haut et huit de large; la nef, autant qu'il m'a été possible d'en

juger par les ruines, avoit cent vingt-cinq pas de long. Je cherchai tout le jour inutilement un fragment de corniche; je fus plus heureux le lendemain, et j'en trouvai un fort endommagé qui avoit quatre palmes de haut, proportion qui dans l'ordre dorique s'accorde assez bien avec les autres parties. On voit par les fragmens des colonnes, qu'elles étoient, conformément à la description de Diodore, moitié colonnes et moitié pilastres. Un de leurs chapiteaux que j'ai pu mesurer a, compris la partie du pilastre, seize palmes en longueur ou largeur, et huit de hauteur. Les pilastres sont construits de pierres carrées qui ont neuf palmes de chaque côté, par conséquent trente-six palmes de circonférence; et j'ai trouvé, à mon grand étonnement, que ces pilastres étoient en bossage et à refend dans la manière rustique; c'est-à-dire, que les pierres ont les arrêtes rabattues là où elles se joignent, ce qui forme dans leurs jointures un enfoncement d'un demi-palme de largeur et d'autant de profondeur.

Voilà ce que j'ai pu mesurer avec certitude des débris de ce temple. Ces mesures ont suffi pour me mettre en état de me former une idée de sa grandeur. Je voudrois pouvoir comparer Saint-Pierre de Rome et toutes ses proportions avec ce temple-ci. Je crois très-fermement que ce dernier a dû être plus beau et plus magnifique au coup-d'œil;

sûr est-il qu'on ne peut rien imaginer de plus majestueux que cet édifice. Représentez-vous, mon ami, la grandeur des colonnes, la forme élégante du temple lui-même, bien plus belle assurément que cette croix dont Saint-Pierre de Rome a la figure, le coup-d'œil de l'ensemble du bâtiment, la solidité de ces pilastres, cette belle sculpture dont parle Diodore, et dont il ne reste plus de vestiges. Représentez-vous tout cela, et dites-moi s'il ne s'érigera pas dans votre imagination un édifice beaucoup plus noble que Saint-Pierre de Rome. Suivant la proportion du trygliphe, ce temple doit avoir eu depuis le pied de la colonne jusqu'à la pointe de la corniche cent cinquante palmes de hauteur.

Moyennant une couple de centaines de scudis, l'on débarrasseroit le terrain de ce temple des ruines qui le couvrent, ce qui mettroit à portée d'en prendre toutes les dimensions au juste; et l'on trouveroit peut-être, sous ces décombres, des restes de ces belles sculptures des frises, qui dédommageroient bien amplement des frais et de la peine. Il n'y a dans tout Girgenti que l'évêque qui pourroit le faire. J'ai cependant été la cause occasionnelle qu'un des principaux habitans de la ville, Don Giovanni Ficani, pour qui j'étois porteur d'une lettre de recommandation, ait engagé le magistrat à destiner annuellement cent scudis

pour l'entretien des antiquités qui subsistent encore. Cet aimable homme, qui a exercé à mon égard toute l'hospitalité de l'Agrigentin Gelia, qui indépendamment de la magnificence avec laquelle il m'a traité, de l'attention qu'il a eue de m'accompagner par-tout, et des soins vraiment paternels qu'il s'est donnés pour la suite de mon voyage, a su encore, par les charmes de la plus agréable société, me rendre mon départ et notre séparation très-difficiles à supporter; cet homme charmant, à qui j'offre ici et offrirai en toute occasion l'hommage de la plus tendre reconnoissance, s'est chargé de recevoir cet argent et de le faire employer à sa destination.

Près du temple de Jupiter Olympien, il s'en trouve un autre consacré à Hercule; il est de la même grandeur que ceux qu'on juge l'avoir été à Junon et à la Concorde; ainsi je n'en ai mesuré que les gradins, qui sont au nombre de quatre, comme au dernier de ces deux temples, chacun d'un palme et demi de haut. Il y a de plus, dans le couvent de San Nicolo, un petit temple domestique assez bien conservé. Ce temple est de forme carrée, d'ordre dorique et décoré de pilastres, qui ont des bases attiques; les murs sont de pierres, si artistement jointes à cru sans chaux ni ciment, qu'on ne sauroit appercevoir l'endroit où elles se joignent. Ce petit temple a une fenêtre qui n'a con-

tre la règle que trois quarts de module de hauteur; mais cette irrégularité même la rend très-agréable au coup-d'œil. Tout près de là se trouve parmi les rochers un grand bâtiment souterrain, qui a servi vraisemblablement de voûtes et de fondemens à quelque palais.

La quantité d'anciens tombeaux qu'on voit ici est innombrable; mais il n'y en a pas un qui soit particulièrement digne de remarque. Leur construction me paroît plutôt romaine que grecque. La plupart sont de briques (*mattoni*), tantôt ronds, tantôt carrés, avec de petites niches, où l'on plaçoit les urnes.

Les canaux souterrains taillés dans le roc, qui se distribuoient dans toute la ville par une infinité de rameaux, et alloient aboutir à une grande voûte, semblable à la *cloaca maxima* de Rome, où ils apportoient toutes les immondices, sont très-curieux. Ils ont pour la plupart trois palmes de largeur, et sont assez hauts pour qu'un homme puisse y marcher debout. C'est Phæax qui doit les avoir taillés et construits. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on les appelle encore à Girgenti, *condotti phæaci*. On montre aussi quelques murs de grosses pierres carrées, qui doivent avoir appartenu au temple de Proserpine ou de Cérès, et quelques ruines qu'on prétend être celles d'un temple de Castor et Pollux; mais comme on n'a nulle certitude à

cet égard, il est inutile que je m'y arrête. J'ai cherché vainement hors de la ville le temple de Vulcain, dont Fazelli fait mention dans sa description de la Sicile, si excellente d'ailleurs. Il n'en existe pas la moindre trace.

On découvre au midi, près de la mer, une des anciennes portes de la ville; un trygliphe, couché tout à côté, prouve que cette porte étoit d'ordre dorique comme tout le reste. On trouve sur la même ligne, dans la mer même, un ancien mur, dans lequel les pêcheurs du lieu prétendent voir dans un tems bien calme un grand anneau de fer qui y est enclavé, ce qui prouveroit manifestement que le port étoit dans cet endroit-là.

On découvre encore sous terre, dans un côteau couvert de vignes, un mur de quinze palmes d'épaisseur, construit de grosses pierres de taille. Comme on n'a pas encore trouvé de vestiges d'aucun théâtre, il pourroit bien y en avoir eu un ici, au moins je conjecture que ce mur a pu faire partie de la scène, d'autant plus qu'au dessus de ces pierres, il y a un lit de larges briques (*mattoni*) qui semblent indiquer le pavé de cette scène. De plus amples recherches en apprendroient davantage.

On voit à Saint-Biagio, église située à mi-côte de la même montagne, d'anciens murs qui témoignent qu'il y avoit là un temple; mais ce que cet endroit offre de remarquable, c'est le chemin

taillé dans le roc qui conduisoit de la ville vers ce temple; on y voit encore les ornières, d'après lesquelles on peut déterminer la voie des anciennes voitures; je ne l'ai trouvée que de trois palmes. Un peu plus haut, dans le rocher sur lequel le Girgenti actuel est bâti, se voyent les carrières d'où l'on a tiré les énormes masses de pierre qui ont été employées pour le temple de Jupiter. La nature de cette pierre n'est pas des plus dures, l'air salé l'endommage et la creuse, ce qu'on reconnoit aisément au côté du temple qui fait face à la mer.

On trouve encore quelques vestiges du cirque, ainsi que de cette piscine dont Diodore donne une description si attrayante. Les aqueducs en sont tous pratiqués sous terre, à cause qu'on faisoit venir les eaux de la partie supérieure de la montagne.

On ne reconnoit plus des deux temples de Jupiter et de Minerve, dont parle Polybe, que le lieu où ils étoient.

Voilà, mon ami, tout ce que j'ai pu recueillir des monumens de l'ancienne Agrigente.

L'évêque, qui est de la maison Luchesi, possède une belle collection de médailles grecques et romaines. Leur nombre monte jusqu'à douze cent; la suite des empereurs romains y est complette; on y trouve beaucoup d'impératrices, et les médailles consulaires les plus rares, en bronze; les médailles des anciennes villes de Sicile y sont en argent, avec

un bon nombre de médailles puniques en or. Ce qu'il y a de plus rare dans son cabinet, ce sont quatre coupes d'or, de la grandeur d'une de nos soucoupes de tasses à café; deux de ces coupes ont dans leur contour des figures de bœuf en ronde bosse, de style égyptien, les deux autres sont unies et n'ont pour ornement qu'une bordure de petits points artistement arrangés. Ces coupes ont été trouvées dans un ancien tombeau, et paroissent avoir servi au culte du dieu Apis.

Je ne puis m'empêcher de vous parler d'une particularité d'histoire naturelle des plus remarquables que Fazelli n'a point oubliée; c'est une source que mon généreux hôte Ficani possède dans son jardin. L'eau de cette source est chargée d'une quantité si considérable d'une matière oléagineuse, que cette matière se ramasse sur la surface du bassin, de manière qu'on peut l'enlever et en préparer une huile pour les lampes qui brûle aussi bien que l'huile d'olive.

J'ai déja tâché de vous donner une idée de la fertilité de ce pays; mais elle m'a tellement enchanté, que je ne puis résister à la tentation de vous en reparler encore: au mois d'avril, les bleds nous couvroient nous et nos chevaux lorsque nous les traversions, et j'ai mesuré des tiges hautes de dix palmes. On élève encore toujours ici l'espèce de chevaux la plus excellente, la plus noble

de la Sicile; et ces animaux ont le pied si sûr dans les mauvais chemins, que nous descendions avec eux des pentes si rapides que les piétons qui nous accompagnoient étoient forcés de se laisser aller sur leur derrière pour les descendre.

*Altor equorum*
*Mille rapit turmam, atque hinnitibus æra flammat,*
*Pulveream volvens Acragas ad inania nubem.*

SILIUS, *lib. XIV.*

Cette ville est aussi très-célèbre par la beauté de ses femmes; mais le démon de la jalousie y possède tellement les hommes, qu'il est très-rare d'en appercevoir quelqu'une. L'esprit et le bon sens règnent encore parmi les habitans, plus que dans toute autre ville de la Sicile; mais ce qui les distingue sur-tout, c'est cette ancienne urbanité et cette hospitalité envers les étrangers dont ils se sont toujours piqués.

Quant à cette magnificence que les anciens Agrigentins étaloient, et pour ce qui concerne leur penchant à la volupté, l'un et l'autre ont disparu, et l'on ne peut plus dire des modernes habitans de Girgenti; *Agrigentinis deliciis quotidie ita se dedunt, ac si crastino die morituri; domos vero ita exstruere quasi æternum victuri.*

C'est sur-tout le cultivateur et l'habitant de la

campagne qu'on y voit réduit à l'état le plus misérable, parce que les riches sont seuls possesseurs des terres, et que les moines sur-tout aiment mieux laisser leur terrain inculte que de faire des avances pour frais de culture ; le journalier qui travaille aux champs ne tire que quinze grains de Naples, par jour, pour prix de ses sueurs et des plus rudes travaux. Si une bonne administration y rétablissoit l'ordre, la justice et l'égalité, ce canton seroit, sans contredit, le coin le plus fortuné de la terre.

Girgenti est assez peuplé ; on lui compte vingt mille ames ; le roi y a fait construire un port, qui procure à la ville un grand commerce de bled. Elle est une des plus grandes *caricatore di grani*, (voiturière de grains) des sept villes auxquelles l'exportation en est permise. Il y a continuellement dans les magasins et dans les fosses, plus de quatre-vingt mille salmes de grains en réserve. Une salme contient la nourriture annuelle d'un homme. J'ai observé ici une méthode toute naturelle de conserver les grains trois ou quatre ans, tandis que les Anglois ne cessent de proposer des prix pour en découvrir une. A la vérité, la nature de la pierre du pays, qui se trouve chargée de particules de nitre ou de salpêtre, et la sécheresse du climat, qui manque en Allemagne et en Angleterre, favorisent beaucoup cette méthode. On taille des fosses profondes dans un roc vif, et l'on y entasse for-

tement les grains jusqu'au bord; cela fait, on maçonne l'ouverture de la fosse, de façon que le bled n'ait plus aucune communication avec l'air extérieur; tandis qu'ailleurs on est d'opinion que c'est l'air frais et souvent renouvellé qui le conserve. Avant de le vendre, on le remet à l'air, pour qu'il se gonfle, et qu'il en tienne moins dans la mesure.

Comme j'étois dans le dessein de passer à Malte, il fallut me rendre par terre à Alicata, qui est à vingt-quatre milles de Girgenti, pour y prendre une de ces petites barques nommées *speronare*, dont les Maltois font un grand usage. Il ne s'en trouvoit point pour lors dans le port de Girgenti. Je me déterminai d'autant plus volontiers à poursuivre ainsi ma route par terre, que cette manière de voyager me procuroit la vue du pays le mieux cultivé et le plus beau de toute la partie méridionale de la Sicile, et celle de l'ancienne Géla, ou tout au moins du lieu où elle étoit située. J'avois renvoyé, dès mon arrivée à Girgenti, le soldat dont je vous ai parlé, mais mon cher hôte Ficani, après m'avoir pourvu de montures, eut soin de me fournir pour ma sûreté un autre de ces hommes bien armé et bien monté. Les Siciliens nomment cette espèce de gens *campieri*, et ne feroient pas six milles de chemin, sans en avoir au moins un avec eux. Je fus obligé de le prendre, quoique j'en eusse peu d'envie, l'expérience m'ayant appris qu'il ne

m'étoit pas fort nécessaire. Il n'y a que la coutume et le peu d'habitude où ils sont de voyager, qui rendent les Siciliens si craintifs, et qui puissent leur faire envisager une pareille escorte comme indispensable. Ainsi, je quittai Girgenti le cœur pénétré de reconnoissance, d'attachement et d'estime pour cet homme aimable, dont les bontés et les charmantes qualités seront sans cesse présentes à mon souvenir, et je me rendis à Palma, où un de ses amis m'attendoit à dîner. Cette petite ville, fort peuplée, est située dans une contrée des plus agréables et des plus fertiles; on y cultive toutes sortes de productions, particulièrement des amandes qui y font un très-bon revenu. Ni Fazelli, ni Cluvier, n'ont fait mention de cet endroit si joli et si bien situé, qui possède de plus une mine de soufre très-riche, où cette matière se tire de la terre à une très-petite profondeur, et dans la plus grande abondance. Ce soufre est d'une meilleure qualité que celui de Solfatura dans le Pouzzol; aussi les bâtimens marseillois et anglois le paient-ils dix et quinze pour cent plus cher. Je traversai à cheval la campagne de Géla;

*Adparet Camarina procul, campique Geloi,*
*Immanisque Gela fluvii cognomine dicta.*
VIRGIL., *Æneid.*, *lib. III.*

qui est encore aujourd'hui très-bien cultivée, et

dont les bleds donnent la farine la plus fine et la plus blanche ; ce qui fait que les *pastes d'Alicata* ont un prodigieux débit à Naples. J'arrivai vers le soir à Alicata ou Licata. Cette petite ville occupe vraisemblablement une partie du terrain qu'occupoit autrefois la grande et célèbre ville de Géla, vu que l'ancienne rivière de ce nom, aujourd'hui *Ficense salso* se jette dans la mer très-près de ses murs. Elle est bien bâtie, et contient environ douze mille habitans. Je ne m'engagerai point avec vous dans le détail des difficultés et des objections que Cluvier fait à Fazelli ; ce premier croyant avoir de fortes raisons de douter que ce soit effectivement ici le lieu où l'ancienne Géla étoit située. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'inscription grecque enchassée dans le mur du château d'Alicata, et dont le marquis Scipion Maffei fait mention dans une lettre insérée dans son *Museum Veronense*, a été trouvée dans les environs. J'y ai observé cela de particulier, qu'elle est écrite en caractères de différens âges, et de différentes formes ; d'où l'on voit clairement qu'elle a été composée dans une longue suite d'années, par différentes mains ; ce qui paroît d'autant plus naturel que cette inscription rapporte les événemens de différentes olympiades. Elle est en beau marbre blanc.

N'ayant pas pu mettre à la voile le dimanche des rameaux, à cause des vents contraires, je fus

splendidement traité; et mon bâtiment se trouva abondamment pourvu de vivres de toutes espèces, dont on me fit la galanterie. Enfin, je me mis en mer le 13 avril, dans ma speronara. Rien de plus périlleux en apparence, que cette espèce de barques, qui n'a qu'autant de largeur qu'il en faut pour que deux personnes puissent se coucher l'une à côté de l'autre à l'arrière, avec six rameurs et un pilote pour tout équipage. C'est cependant l'espèce de bâtimens la plus sûre pour naviguer dans la Méditerranée; ils échappent aux poursuites des corsaires par leur vîtesse, et aux efforts des vagues par leur légéreté. Nous voguâmes toute la journée à voile, le long des côtes de la Sicile jusqu'aux Mazarelli, où les mariniers attendent ordinairement la nuit pour traverser le canal de Malte, qui a quatre-vingt-dix milles de largeur. Nous nous remîmes à voguer à rames vers le minuit, et ramâmes toute la nuit. Le matin, il se leva un vent d'est très-fort, qui nous jeta vers l'ouest, et nous obligea d'aborder sur les dix heures du matin à l'île de Gozzo, située au couchant de Malte. Je profitai de ce contre-tems pour voir cette petite île, ou plutôt ce rocher que j'eus bien de la peine à gravir. Il me paroissoit absolument inculte; mais quel ne fut pas mon étonnement de le trouver cultivé d'une manière qui tient du prodige. Figurez-vous un rocher pelé et très-

dur, dont la première croûte enlevée avec des instrumens de fer, pilée et délayée avec de l'eau, a été convertie en terre, et a continué d'être mise en valeur par ses infatigables habitans : telle est au reste la culture de toute l'île de Malte, et la force de l'habitude y est si puissante sur le cultivateur, qu'il pense que la chose devoit nécessairement être ainsi, et qu'il n'est pas seulement tenté de porter envie à l'aisance du Sicilien et à la fertilité de son île. Il se croit le plus heureux des mortels, lorsqu'il peut obtenir une beauté arabesque pour femme, et manger son saoul d'oignons blancs et d'ail; il l'est en effet, puisqu'il éprouve le sentiment du bonheur et du contentement.

On cultive dans cette île, qui est la *Gaulus* des anciens, beaucoup de cannes à sucre, mais surtout quantité de coton, qui y rend si bien, et que ces insulaires savent si industrieusement mettre en œuvre, qu'ils se procurent du dehors, au moyen de cette production, non-seulement les denrées de première nécessité qui leur manquent, mais encore de l'argent comptant. Les femmes en font une sorte de tapis, qui approchent des tapis de Turquie, et se vendent très-bien. L'île renferme une petite ville et différens villages qu'ils appellent *casals*; ces villages sont ici, de même qu'à Malte, d'une grande propreté; les maisons, ainsi que les églises, qui sont fort bien bâties, sont toutes cons-

truites de cette même pierre blanche qui compose le sol de l'île entière. Gozzo possède des antiquités qui méritent la peine d'être observées; la plus singulière est un mur de la forme d'un demi-cercle, bâti artistement de pierres de grandeur et de formes inégales, jointes à cru, sans chaux ni ciment, comme les murailles de Fondi, avec cette différence que les pierres des murs de Fondi sont beaucoup plus grosses, car j'en ai mesuré qui ont jusqu'à seize palmes de long. Je ne me hasarderai pas à former des conjectures sur la forme et la destination de ce bâtiment; il me paroît seulement incontestable que c'est un monument punique. Je n'entreprendrai pas non plus d'examiner comment il a pu se faire qu'il y ait un si grand rapport, et même une si parfaite ressemblance entre ce genre de construction, et la manière de bâtir des Etrusques, car c'est à eux qu'on attribue la construction des murs de Fondi. Je vous dis le fait tel qu'il est; il peut fournir un vaste champ à vos savantes recherches. Il ne m'appartient pas de vous en dire davantage. On voit au même endroit trois inscriptions puniques et une romaine. Cette dernière est détruite, et les premières sont par elles-mêmes indéchiffrables. On a encastré dans le mur le tronc d'une statue d'un travail médiocre, et dont le style est romain. Je mis dans la même après-dîné à la voile pour Malte, où j'arrivai le soir. Je fus

saisi d'étonnement à la vue de la quantité de tours et de bastions qui protègent cette île, tout le long de ses côtes. Ma surprise fut bien plus grande encore, lorsqu'après avoir rangé le château de Saint-Elme, j'entrai dans le port; son étendue, sa sûreté, ses différentes coupures, qui d'un seul port en forment cinq, sont un ouvrage de la nature qui a su distribuer ces rochers si merveilleusement; mais les fortifications qui l'environnent, qui en défendent de tous côtés l'accès sont, autant par la hardiesse de l'entreprise que par l'habileté de l'exécution, un chef-d'œuvre de l'art, digne de la plus grande admiration. Mon œil étoit frappé de l'aspect, de la grandeur et de la multiplicité de tant de bastions, de ravelins et de batteries; mais bientôt après, je ne pus m'empêcher de déplorer la situation de ceux qui, déja restreints par la nature et la mer qui les environne, à n'avoir pour habitation qu'un rocher d'une très-petite étendue, sont encore resserrés par l'art dans un plus petit espace de ce même rocher. Lorsqu'en parcourant le lendemain tous les remparts, je me vis ainsi renfermé de tous côtés, je me sentis le cœur si serré, j'éprouvai une inquiétude si désagréable, que j'en conçus le plus violent désir de repartir au plutôt. Ah! mon ami, que la liberté est essentielle au bonheur de l'homme; et comment se peut-il qu'il y en ait tant qui la méconnoissent, qui la mépri-

sent et qui y renoncent volontairement. Ames insensibles ! pouvez-vous ainsi fouler aux pieds le plus grand bien de l'humanité ! La Valette est très-bien bâtie, et contient vingt mille ames. On évalue la population de l'île entière, compris le Gozzo, à cent mille ames. La diversité des nations dont est composé l'ordre de Malte, qui tient cette île sous sa domination, est cause que les habitans de la ville ont perdu leur caractère original, et en ont insensiblement adopté un nouveau composé du mêlange des caractères de toutes ces différentes nations. L'influence du climat agit encore sur tout le reste, et l'on ne trouvera nulle autre part un peuple plus doux, plus patient, et plus tranquille. Le besoin, et la fréquentation des étrangers ont inspiré à ces citadins une forte pente à l'usure, et l'amour le plus démesuré pour l'argent; en outre, les chevaliers, il faut l'avouer à leur honte, y ont tellement corrompu les mœurs, qu'hormis quelques-unes qui appartiennent à l'ancienne noblesse, il n'y a pas une honnête femme ou fille dans toute la ville. Encore ces seules familles nobles échappées à cette dépravation universelle, lesquelles se tiennent absolument renfermées, et dont les maisons sont aussi inaccessibles que les fortifications de l'île, sont-elles traitées par l'ordre avec tant de mépris que le cœur m'en saigne encore lorsque j'y pense; tous les au-

tres habitans cherchent à acquérir de la protection, des emplois, des pensions, des présens de la part des baillis, des commandeurs, etc., par les plus grandes bassesses, et par le trafic des charmes de leurs femmes et de leurs filles. Il n'y a que l'habitant de la campagne ou le marinier qui n'entende pas raillerie sur ce point; il se laissera traiter, par le grand-maître, avec toute la dureté imaginable, il travaillera comme un forçat, il vivra dans le mal-aise sans jamais murmurer contre le gouvernement; dominé par le fanatisme le plus décidé, il sacrifiera volontiers son sang et sa vie pour la religion; mais si un chevalier tentoit à lui enlever sa femme ou sa fille, s'il essayoit seulement de la séduire par argent ou par de belles paroles, il seroit perdu sans ressource et assassiné sans miséricorde. On peut voir par-là combien les mœurs ont de force pour changer le caractère d'une nation, et à quel point l'intérêt et l'avarice savent étouffer toutes les autres passions; puisque, malgré l'excessive jalousie qui forme le caractère inné de ce peuple, l'on voit chez l'habitant de la ville l'avarice porter un père à offrir et à livrer volontairement sa fille, ou bien un mari son épouse à un membre de l'ordre.

Dans l'église de Saint-Jean, le patron de la religion, il y a un plafond du Prete Calabrèse. Ce peintre y a représenté, en plusieurs compartimens,

les actions les plus éclatantes de l'ordre de Malte, avec beaucoup de feu et d'expression, mais il y pèche, à son ordinaire, par la correction et la précision du dessin. On peut voir dans cette même église quelques tombeaux de grands-maîtres, dont le meilleur est celui du commandeur Cottoner, qui a dirigé la plus grande partie des fortifications, qui portent encore le nom de la *cottonera*; ce tombeau est en marbre noir et en marbre blanc; le travail, quoique supérieur aux autres, est encore très-médiocre. Cette église et les défenses de la place sont tout ce que la ville offre de remarquable. Ces dernières sont énormes et d'une étendue immense; il faut soixante mille hommes pour les défendre. Il y a un port particulier pour les vaisseaux de l'ordre, dont j'ai trouvé le nombre très-petit. Toute la marine militaire de Malte consiste en quatre galères, deux vaisseaux et une frégate, mais tous ces bâtimens sont si bien armés, et manoeuvrent avec tant d'habileté, qu'ils causent plus d'effroi aux Turcs que ceux de toutes les autres puissances de l'Italie. Les revenus du grand-maître montent à environ dix-huit mille louis d'or de France; il les tire de quelques domaines dans l'île, des annates de toutes les commanderies, et de l'injuste profit qu'il fait sur les bleds, qu'il tient en monopole et qu'il vend au prix qu'il lui plait; de sorte que, nonobstant que le peuple ne paie

ni taxe ni impôts, il ne laisse pas d'être très-foulé par la cherté du pain.

Les productions de l'île sont, le coton, dont il s'exporte annuellement pour quatre cent mille écus de Sicile (chaque écu vaut douze carlins de Naples), et les oranges dont on connoît la grande réputation; le débit considérable qui s'en fait au-dehors est cause qu'elles se paient à Malte même un demi-grain de Naples la pièce.

Le jardin du grand-maître qui contient sept cents orangers et mille citroniers est affermé pour mille écus de Sicile, et l'on m'a fait voir une terrasse cultivée en fraises, qui rapportoit annuellement cent cinquante de ces écus à son propriétaire; aussi porte-t-elle des fruits trois fois l'année.

Le grand-maître possède un autre jardin qu'on nomme *il Bochette*, où se trouve une plantation de dix mille orangers; si j'en dois croire ceux qui me l'ont assuré, n'ayant pas pu me résoudre à les compter; ce jardin est situé près de la vieille ville.

Le carvis ou cumin, dont ils cultivent et exportent une grande quantité, est encore d'un très-grand rapport pour les insulaires.

La manière dont les Maltois font le commerce, au moyen de leurs brigantins, bâtimens construits en petit comme un chébec, est une des choses les plus étonnantes. Ce commerce consiste en un échange avantageux de différentes marchandises

et d'espèces monnoyées, qu'ils regardent aussi comme telles. Ils forment des sociétés de dix à douze personnes; quelquefois c'est tout un village qui a part à un de ces bâtimens. Mais une chose que vous aurez peine à croire, et qui me paroît absolument inconcevable à moi-même, c'est que ces gens qui ne savent ni lire ni écrire puissent saisir tous les avantages d'un commerce aussi compliqué, aussi assujetti à une infinité de calculs, et faire ensuite toutes leurs répartitions entre eux dans la plus grande exactitude. Comme ceux qui font eux-mêmes le voyage tirent de plus grosses parts que ceux qui restent à la maison, ils distinguent ces parts à l'aide de coquilles, ou de fêves, ou de cailloux de différentes formes. Les chevaliers qui viennent à Malte se trouvant dans le cas d'y apporter de toutes les espèces de monnoies, ces gens-là les leur échangent avec profit, et vont acheter à Gênes des marchandises qu'ils revendent avantageusement à Cadix et à Lisbonne.

La principale église de la vieille ville est dédiée à Saint-Paul, son architecture est dans le style le plus beau et le plus correct. On y montre la grotte fabuleuse où l'on prétend que la vipère mordit Saint-Paul. Je vis à l'hôtel de ville (*Palazzo dei Giurati*) une ancienne inscription punique très-bien conservée, dont le chanoine Agio, l'homme le plus érudit de Malte, et bibliothécaire de la bi-

bliothèque publique de l'ordre, a donné une explication, qui, selon son opinion, en rend très-bien le sens. N'étant pas en état d'en juger, je l'en crois sur sa parole. On trouve souvent dans l'île des urnes de pierre qui renferment des ossemens, et dont l'inscription est placée dans l'intérieur. Elles sont pour la plupart en caractères puniques. J'ai vu aussi différens vases trouvés à Malte absolument semblables à ceux de la Campanie tant par la forme que par le dessin des figures, de sorte qu'il est fort à croire qu'ils sont venus de Sicile. Le grand-maître possède quelques-uns de ces vases.

Ce même chanoine Agio, que je viens de citer, a composé une grammaire de la langue maltoise, où il démontre que toutes ses racines dérivent de l'arabe. J'ai trouvé effectivement des gens qui ont passé des années entières à Alexandrie, qui m'ont assuré que les Maltois et tous les habitans de la côte d'Afrique, sans en excepter l'Egypte, s'entendoient très-bien entre eux. Comme je vous ai déja parlé du caractère des Maltois, il faut que je vous dise encore un mot ici de leur figure : ce n'est point à Malte qu'il faut chercher ces beautés si fameuses dans l'antiquité, et cela tant à cause que le sang s'y trouve mêlé par les chevaliers avec le sang de toutes les nations de l'Europe, que parce que je ne vois pas qu'il ait jamais pu naître de ces beautés idéales et sublimes sur ce rocher embrasé,

situé sous le ciel brûlant de l'Afrique. Il est vrai que les femmes, quoique de petite taille, y sont supérieurement bien faites, qu'elles ont les plus belles mains, le plus joli pied du monde, avec de beaux yeux noirs, vifs et perçans; et ce qui m'a le plus étonné, c'est qu'elles sont plus blanches que les Siciliennes, ce qui peut venir des grandes précautions qu'elles prennent pour conserver leur teint. Mais vous leur trouverez, en général, le nez écrasé, et les lèvres un peu relevées; ce qui annonce le voisinage de l'Afrique. Elles ont beaucoup de feu et de vivacité, et de la justesse dans l'esprit; mais comme la plupart font un trafic de leurs charmes, et que leurs mères elles-mêmes tournent toute leur éducation de ce côté-là, il est tout naturel qu'il ne faut pas s'attendre à leur inspirer de fortes passions, ni un amour bien délicat. L'empreinte du climat africain est encore bien plus sensible chez les hommes. Ils ont tous de larges nez écrasés, de grosses lèvres, le menton charnu et les cheveux fort crépus. Petits, mais forts et tout nerfs, ils paroissent des demi-nègres, et vont pieds nuds en hiver comme en été; ce qui fait que leurs matelots sont encore plus lestes à monter sur les mats que les Anglois et les Hollandois. Ils portent des bonnets, et de même que les Siciliens, le peuple s'entend, ne font jamais usage de chapeaux. Ils enveloppent ce bonnet d'un mouchoir,

ce qui me paroîtroit assez indiquer l'origine de l'écharpe blanche dont les Turcs enveloppent leur turban. Quoique l'on m'ait fort vanté la sobriété des Maltois, j'ai éprouvé que leurs mariniers, du moins ceux de la speronara, dans laquelle j'ai côtoyé le reste de la Sicile et le royaume de Naples, mangeoient et buvoient le double des Siciliens.

Il faut que j'ajoute encore à ce que j'avois à vous dire touchant le climat, que je ne l'ai pas trouvé à beaucoup près aussi chaud que je me l'étois figuré. Il est vrai que ce printems de 1767 a été extraordinairement froid et désagréable, mais l'on m'a assuré, malgré cela, à Malte, qu'il étoit rare qu'on y prît les habits d'été avant la mi-mai. Tout ce que je sais c'est que, par un soleil brûlant, le vent de nord qui souffloit avec violence me sembloit d'un froid à glacer; cependant, je le répète, le soleil étoit très-chaud, et plus chaud peut-être qu'il ne l'est en Allemagne au cœur de l'été. Pour preuve de ce que j'avance, c'est que lorsque je visitai le temple de Selinunte, le soleil me pela le visage jusqu'au sang, et que l'air étoit en même tems si froid que je fus obligé de boutonner mon habit de drap.

Je ne vous ai pas fait mention du prétendu miracle, suivant lequel il n'existe plus aucun animal venimeux à Malte, depuis que Saint-Paul y abor-

da. Il en est de ce miracle comme de tant d'autres légendes qu'il est très-permis de révoquer en doute.

Je repartis le 23 avril de Malte, dans une speronara de cette même île; nous allâmes gagner, comme nous avions fait en venant, la pointe la plus avancée, et le point d'où le canal que nous avions à traverser est le plus court. Cette pointe a un petit port, et est ornée d'une belle maison de campagne, appartenant à un commandeur. Ce lieu se nomme San-Juliano. J'en partis à onze heures de la nuit, par un vent d'ouest bon frais. A huit mille environ de Malte, mon pilote revira de bord à la vue d'un bâtiment qui lui paroissoit suspect; mais lui ayant fait reprendre courage à force d'exhortations, nous vîmes que c'étoit une tartane sicilienne, et nous abordâmes le 24, à quatre heures du soir, en Sicile, à Capo Passaro (*Promontorium Pachynum*) l'une des trois pointes de l'île; mais ce n'est dans le fait, ainsi que je l'ai observé de celui de Lilybée, qu'une langue de terre qui s'étend dans la mer, et absolument au niveau du terrain qui l'avoisine. Un vent de nord assez violent m'obligea de m'arrêter un demi-jour à Mazzameni, où se fait la pêche du thon, la plus riche de toute la Sicile. C'est ici que j'ai vu, plus qu'ailleurs, dans les bruyères, de l'orge et de l'avoine sauvages : ces grains y viennent naturellement, comme la mauvaise herbe. Bien des naturalistes

ont douté que cette semence existât effectivement dans cet état sauvage, ce qui est cependant un fait dont j'ai des preuves visibles ; il reste à présent à savoir si c'est en Sicile qu'on a fait la première découverte de ces grains, ainsi que de la manière d'en fertiliser la terre, découverte qui se seroit ensuite répandue de proche en proche ; et si c'est cette propriété de ce terroir, et cette invention de la manière de la mettre à profit, qui a donné lieu à la fable de Cérès et de Triptolème, ou si ce grain sauvage que j'ai vu, provient de grains semés et cultivés dans le principe, et qui ont dégénéré par la suite : autant de questions que je ne prétends pas décider.

De Mazzameni, je m'enfonçai à huit milles dans les terres, pour voir en passant Avola, petite ville singuliérement bien bâtie, et dont les plantations et rafineries de sucre méritent d'être vues. Elle est située sur une hauteur assez élevée, mais très-agréable, ses rues ont la même régularité en petit, que celles de Turin en grand. Avant que les Hollandois eussent trouvé le secret de faire le sucre à si peu de frais, au moyen de leurs esclaves noirs, on cultivoit ici, à Melilli, et dans d'autres endroits de ce côté, beaucoup de cannes à sucre, et l'on pouvoit en fournir toute l'île. Mais quoique l'on ait établi un droit d'une once ou trente carlins de Naples, par cantaro de sucre étranger

importé en Sicile, les Hollandois sont encore en état de fournir leurs sucres d'Amérique à meilleur compte que les planteurs du pays, pour lesquels la main d'œuvre, qui est très-considérable et très-pénible dans la préparation du sucre, revient fort cher, tandis qu'elle ne coûte rien aux Hollandois.

La canne à sucre croît comme les autres cannes, elle reste seulement plus basse. On la coupe en septembre, on l'écrase dans un moulin, le suc qui s'en exprime se cuit ensuite à diverses reprises, dans différentes chaudières, et à différens degrés de chaleur; il se rafine à mesure qu'il subit ces différens procédés; à la fin on le coule dans des formes où il se durcit. Le sucre de Sicile a plus de douceur que tout autre sucre; mais il n'est pas susceptible de recevoir le même degré de blancheur. Je doute fort que les anciens aient connu l'usage du sucre, car autant que je sache, il ne s'en trouve nulle trace dans aucun auteur; cependant la dénomination de *canne ebosie*, qui désigne la vraie canne à sucre, que les Siciliens nomment *canne-miele*, semble annoncer une origine grecque.

J'entrai enfin le 26 avril, à neuf heures du matin, dans le vaste port qui appartenoit autrefois à cette Syracuse, si célèbre et si puissante. Je cherchai à l'entrée la forteresse de *Plemmyrium*, située vis-à-vis d'Ortygia ou nouvelle Syracuse, et qui servoit avec cette dernière à défendre l'accès

de ce port immense; mais je n'en apperçus pas le moindre vestige. Tout rempli de l'idée de la magnificence de cette puissante cité, composée de cinq villes, ce qui lui avoit fait donner le nom de *Pentapolis*, et dont les murs avoient cent quatre-vingt stades dans leur circuit (Strabon, *liv. IV*), je ne trouvai rien dans la Syracuse actuelle, qui répondit aux idées que ce nom rappeloit à mon imagination.

Je tâchai ensuite de découvrir ces temples fameux, ces palais des Hiéron, des Denys, cette multitude enfin d'édifices si renommés; mes yeux cherchoient en vain, et n'apperçurent tout le long de ce port, qui paroît une mer, qu'une côte dénuée de bâtimens. Puisque tout est soumis à une pareille vicissitude, puisque des villes aussi puissantes, aussi étendues, ont à peine pu dérober leur nom au ravage des siècles, quel est l'homme qui pourra se flatter d'atteindre à une réputation immortelle? Si Homère n'eût jamais existé, les noms d'Achille et d'Ulysse seroient ensevelis dans l'oubli; et sans Quinte-Curce, on sauroit bien peu de chose d'Alexandre le Grand. Un jour de bonheur dans la vie vaut mieux que cent ans de renommée après la mort; et un ami actuel me paroît préférable à des milliers d'admirateurs chez la postérité.

Syracuse avoit autrefois deux ports que l'on voit

encore, *portus magnus*, que les gens du pays appellent encore *porto maggiore*, et dont l'entrée se trouve entre la Syracuse actuelle et l'ancienne *Plemmyrium*. Cette entrée a environ un tiers de mille de large.

*Sicanio prætenta sinu jacet insula contra*
*Plemmyrium undosum: nomen dixère priores*
*Ortygiam.*

VIRGIL., Ænéid., *lib. III.*

Les anciens appeloient l'autre *portus minor*, ou bien *marmoreus*; on le nomme encore aujourd'hui *porto piccolo*; ce port est situé au nord de Syracuse, tandis que l'autre est au sud. C'est dans ce *portus minor* que se tenoit la flotte et toutes les forces navales de cette ancienne république; et c'est, suivant Diodore de Sicile, Denys qui le fit bâtir avec une dépense et une magnificence inexprimables, au point qu'il le fit revêtir et paver en marbre, et orner tout au tour de statues pareillement de marbre, que Verrès s'appropria et emmena avec lui à Rome. On voit effectivement encore aujourd'hui de côté et d'autre, sur le terrain que ce port occupoit, des tables de marbre qui fournissent des preuves évidentes de la vérité de cette description.

Pour se faire une idée de la vaste étendue du plus grand de ces deux ports, il n'y a qu'à se rap-

peler qu'il s'y est donné des combats de mer entre plus de cent vaisseaux. Aussi Virgile l'appelle-t-il *Sicanium sinum*. Il est effectivement d'une capacité énorme, car il a jusqu'à six milles dans sa plus grande largeur.

Entre le petit nombre d'objets dignes d'attention dans la Syracuse actuelle, qui occupe la partie de l'ancienne, nommée l'île (*Insula*, ou *Ortygia*), l'on distingue d'abord la cathédrale (*il domo*): c'est un édifice antique, composé de colonnes d'ancien ordre dorique, du même style que toutes celles que je vous ai décrites. On prétend, sans aucune preuve, que c'étoit l'ancien temple de Minerve, si célèbre dans cette ville. Ces colonnes sont au nombre de trente-quatre, ainsi que dans presque tous les temples de ce genre, où j'ai été à portée de les compter. Elles ressemblent en tous points à celles des monumens de Pestum, Girgenti, etc. etc. La nef de ce temple s'étoit fort bien conservée, mais l'on s'est avisé d'en tailler les murs en pilastre, et de joindre les colonnes du portique l'une à l'autre par un autre mur, pour avoir, au moyen de cette opération barbare, une nef avec deux bas côtés ; toutes ces colonnes sont sans base, hormis celles qui forment le pronaon et le posticon. C'est le second des temples que j'ai vus, où j'aie trouvé que les anciens mettoient quelque différence dans l'architecture des colonnes d'un même

édifice. Vous vous rappelez que je vous ai dit qu'à Selinunte, les colonnes du plus grand temple sont unies, excepté celles du proanon et du posticon qui sont cannelées. On voit ensuite dans une maison près du port, trois colonnes toujours du même ordre dorique, qu'on donne pour le reste d'un temple de Diane.

Il existe encore dans Syracuse même, de misérables restes de la célèbre Aréthuse. Cette fontaine que tous les poëtes ont chantée, que tous les historiens ont citée et exaltée, qui, selon Strabon et Diodore, étoit si abondante qu'elle contenoit une quantité innombrable de poissons d'une grandeur peu commune, qui fut enfin honorée comme la nymphe protectrice de Syracuse, n'est plus qu'un mauvais lavoir; qui reçoit à la vérité, par deux ouvertures, une assez grande abondance d'eau, mais d'un goût saumâtre, qui dénote qu'elle a communication avec la mer. De sorte que cette illustre fontaine ne sert aujourd'hui qu'à laver le linge des habitans de Syracuse, après avoir joui autrefois des honneurs divins.

*Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
*Sic tibi, quum fluctus subterlabere sicanos,*
*Doris amara suam non intermisceat undam.*

VIRGIL., *Eclog.* X.

Il y a dans *Porto grande* une source d'eau douce qui jaillit du fond de la mer, et qui ne se mêle point avec elle jusqu'à la superficie; c'est ce que les Syracusains veulent faire passer pour le fleuve Alphée. Mais il n'y a rien là de fort extraordinaire; on voit de pareilles sources dans les fleuves; et il en existe une qui a les mêmes propriétés, dans ce qu'on appelle *il mare piccolo*, ou la petite mer à Tarente. Je m'arrêterai d'autant moins à cette fable du fleuve Alphée, que Cluvier, après avoir accumulé citations sur citations, et s'être épuisé en longs discours sur cette matière, s'écrie dans un emportement littéraire, *nugæ sunt, nugæ sunt, atque immane putidissimumque Græciæ vaniloquentiæ figmentum.* Or, j'aime trop les Grecs pour me brouiller avec eux.

On voit dans l'église de Saint-Philippe, ou plutôt dans ses fondemens, d'anciens bains souterrains, qui n'ont rien de particulier, si ce n'est un escalier en forme de limaçon, taillé dans le roc, et cela de manière que les marches tournent tout au tour d'une colonne également taillée dans le roc, et n'ayant d'autre appui que cette même colonne, qui est creuse en dedans. Cette construction hardie m'a d'autant plus frappé qu'elle m'a paru être contre l'usage des anciens, dont tous les ouvrages portent l'empreinte de la solidité et de la sûreté.

Je me rendis de là à un mille de la ville, dans

cette partie que l'on appeloit anciennement *Neapolis*, qui étoit le quartier le plus nouveau, le plus beau et le plus étendu de l'ancienne Syracuse, et qui est aujourd'hui couvert de vignobles et d'oliviers, pour y voir les fameuses latomies, dans lesquelles est encore très-bien conservé ce qu'on nomme l'oreille de Denys (*l'orechio di Dionysio*), que ce tyran y fit tailler dans le roc. C'est une grande grotte d'environ trente palmes de haut, et longue de cinquante; elle a la figure d'un S, le haut se termine en arête, et la grotte s'élargit insensiblement vers le bas. Cette structure procure tout naturellement un écho si sensible, et qui répète si bien le moindre son, que le déchirement d'une feuille de papier s'y fait entendre très-distinctement d'une extrémité de la grotte à l'autre. La simple inspection montre évidemment que cet appartement a été taillé dans ce rocher à dessein. Il est dit d'ailleurs très-formellement dans Diodore, et dans d'autres anciens auteurs, que les prisons de Syracuse étoient dans ces latomies, et que Denys sur-tout les employoit à cet usage. Cicéron même, dans sa harangue contre Verrès, l'accuse d'avoir usé d'une pareille tyrannie dans l'emploi de cette prison; enfin, comme on voit dans cette grotte à écho certains trous taillés dans le rocher, qui n'ont pu servir qu'à y fixer des chaînes, et qu'il se trouve dans le haut au-dessus du foyer

de cet écho un petit réduit également taillé dans le roc, assez grand pour contenir une personne, il n'est guère possible de se refuser à croire que tout cet ouvrage avoit été imaginé pour découvrir les plus secrètes pensées de ceux qu'on renfermoit au-dessous; procédé qui porte le caractère du dernier degré de la tyrannie. Il est certain qu'on y a mis de l'art, et qu'il y règne une exacte proportion; mais il est ridicule d'imaginer que le seul Archimède ait été en état de faire une grotte pareille. On a vu des salons recevoir un écho semblable au moyen d'une certaine proportion que le seul hasard avoit fournie, sans que l'architecte eut seulement pensé à produire cet effet. Dans une autre latomie, qui est le jardin d'un couvent de capucins située dans l'enceinte de la partie nommée autrefois *Acradine*, se trouve un appartement pareil également taillé dans le roc, auquel il manque le sommet ou la pointe; mais l'on voit que le rocher s'est fendu et brisé dans cet endroit, soit par un tremblement de terre, soit par le laps du tems. On apperçoit dans cette latomie, sur un morceau de rocher, des mots grecs qui paroissent avoir été gravés avec un fer émoussé; c'est sans doute l'ouvrage de quelque malheureux prisonnier qui cherchoit à soulager ses ennuis; peut-être est-ce un passage de Sophocle ou d'Euripide; il n'est plus possible d'en déchiffrer assez de mots

pour pouvoir en tirer un sens. Il y a dans la latomie qui contient ce qu'on appelle l'oreille de Denys, un petit bain, qui n'a précisément qu'autant de place qu'il en faut pour une personne. Il est singulier que dans une étendue de terrain où l'on gardoit plusieurs milliers de prisonniers, il se trouve un bain pour un homme seul; il faut qu'un prisonnier, à qui il restoit quelque argent, l'ait fait construire à ses frais. On voit cependant des vestiges d'un aqueduc qui conduisoit de l'eau dans la latomie, précaution indispensable pour la conservation de tant de personnes. Au milieu de cette latomie se trouve un gros fragment de rocher isolé, celle du couvent des capucins en offre un tout pareil, sans qu'on ait pu deviner leur destination. Bien des gens veulent que c'étoit-là que se tenoient d'ordinaire les gardes, mais l'emplacement est trop petit pour une pareille destination.

A quelque distance au-dessus des latomies se trouve le grand théâtre de l'ancienne Syracuse, taillé dans le roc. Quoique la scène en soit totalement détruite, sa grandeur, l'imposante majesté d'un édifice ainsi taillé dans le vif de la montagne, jointes à la plus délicieuse des situations, inspirent le respect et l'admiration. J'ai passé avec la plus grande satisfaction deux jours entiers à l'examiner; c'est un des coups-d'œil les plus pittoresques que j'aie rencontrés en Sicile, et que je

regrette le plus de n'avoir pu faire dessiner par un artiste habile et exact. Le circuit des sièges ou gradins est très-grand, il est divisé dans sa hauteur en trois repos ou étages, chacun des corridors ou palliers qui les séparent est assez large pour qu'un char y puisse passer librement. Ce théâtre est, suivant toute apparence, le plus ancien de tous ceux qui subsistent encore, et doit avoir été construit dès les premiers tems de Syracuse. Il est ouvert de tous côtés et n'a aucune espèce de couvert; on voit seulement de distance en distance, dans tous les trois corridors qui séparent les étages, des trous destinés vraisemblablement à recevoir les mats auxquels on attachoit les toiles qui formoient un pavillon pour abriter les spectateurs.

Il n'est plus possible de déterminer bien au juste le nombre des sièges ou gradins, soit à cause qu'ils ne se sont pas tous conservés, soit à cause, ce qui est fort à présumer, que tout un étage se trouve enseveli sous terre. Chacun des étages visibles a huit gradins, qui ont un palme et un quart de hauteur. L'élévation d'un étage au-dessus de l'autre, c'est-à-dire, l'espace qui règne entre deux étages, est de cinq palmes: celui du milieu est moins élevé que le premier et le troisième. On montoit à ces gradins par quatre différens escaliers de chaque côté; ce qui faisoit huit escaliers pour la totalité du théâtre. J'aurois besoin ici d'un dessin exact

pour me rendre intelligible; les marches de ces escaliers, semblables d'ailleurs par la forme à ceux de tous les amphithéâtres, n'ont que la moitié de la hauteur des sièges ou gradins; mais ce qu'on y distingue de très-singulier, ce sont à côté de ces marches des marches plus petites encore qui n'ont à leur tour que la moitié de la hauteur de ces dernières, et par conséquent que le quart de celle des gradins. Il m'est impossible de concevoir à quoi ces petites marches ont pu servir. Le comte Gaëtani, savant très-versé dans l'histoire de Syracuse sa patrie, ainsi que dans la langue grecque, et dont on a une traduction de Théocrite en vers italiens, qui annonce les connoissances les plus profondes et le goût le plus exquis, n'a pas été en état de me fournir rien de satisfaisant sur l'usage de ces petits escaliers. Ce même comte Gaëtani a découvert dans ce théâtre deux inscriptions grecques taillées en grands caractères; l'une, placée contre un gradin dans la partie orientale, présente ces deux mots ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΣΤΙΔΟΣ, entourés d'une petite bordure : l'autre se trouve dans la partie orientale; l'on n'y distingue plus que le mot ΑΓΑΘΟΥ, toutes les autres lettres ne sont plus déchiffrables. Le comte se sert de la première de ces deux inscriptions pour l'explication d'une ancienne médaille de Syracuse, sur laquelle on lit Β. Φ., et attribue cette médaille à la même reine que cette inscrip-

tion désigne, et dont l'histoire ne nous a laissé aucune trace. Sans entrer dans l'examen de cette conjecture, j'observerai seulement que l'inscription du théâtre est trop bien conservée pour une pareille antiquité, et que la forme des caractères ne se rapporte pas à ceux des premiers âges de la Grèce. Quant au mot de l'autre inscription, c'est, à ce qu'on prétend, le nom de l'architecte du théâtre.

Comme il n'est plus possible de reconnoître où étoit la scène, il l'est aussi peu de déterminer le lieu où se trouvoit l'entrée du théâtre. Il me paroît vraisemblable qu'étant taillé dans le roc et découvert par-tout, il y avoit des entrées qui répondoient à tous les endroits d'où l'on s'y rendoit. Encore aujourd'hui, en venant de la montagne sur laquelle la partie de Syracuse nommée *Tyché* étoit bâtie, l'on descend dans le théâtre, pour arriver au gradin le plus élevé. Ainsi, je me figure que les habitans de Neapolis avoient leurs places en bas, et se rendoient au théâtre par le bas, et que ceux d'Acradine occupoient l'étage du milieu, auquel ils pouvoient se rendre de plein pied; tandis que ceux de Tyché, occupant la partie la plus élevée de la ville, venoient prendre tout naturellement leurs places dans le haut du théâtre.

Il faut qu'on ait fait usage dans cet édifice d'une quantité d'eau incroyable; au moins à en juger

par le volume de celle qu'un ancien aqueduc y conduit encore : cette eau forme un ruisseau assez abondant pour faire tourner deux moulins au-dessus du théâtre, et un autre dans le théâtre même, où elle forme une cascade en se précipitant avec bruit par dessus les gradins. Des groupes d'arbres de différentes espèces sont répandus de côté et d'autre dans cette enceinte, et une foule de rossignols, si communs en Sicile, y formoient à l'envi les concerts les plus agréables. Enfin, je le répète avec satisfaction, l'aspect de ce théâtre est sans contredit un des plus beaux et des plus remarquables de toute l'île par sa singularité.

On voit encore le long de ce monument, l'ancien chemin qui conduisoit à Tyché. Ce chemin, qui est taillé dans le roc, est garni des deux côtés de tombeaux absolument semblables à ceux de Girgenti. J'en ai observé un entr'autres qui est orné d'un chambranle d'ordre dorique merveilleusement beau, qui feroit un parement de cheminée du genre le plus noble. On trouve, outre ces tombeaux, à droite et à gauche de ce chemin, des compartimens en forme de tables carrées de différentes grandeurs ; ils sont taillés dans le roc, et placés sans ordre ni symétrie. On ne peut concevoir quelle a pu être leur destination. Ce ne sont point des épitaphes, car on n'y voit pas le moindre vestige de lettres ; ils ne peuvent pas non plus avoir

été simplement destinés à l'ornement du chemin, puisqu'on n'y a observé ni ordre, ni dessin.

On trouve de côté et d'autre, au niveau de la terre, de grosses pierres qui ont douze palmes et au-delà de longueur; ce pourroient bien être des vestiges des anciens murs de la ville. Au bord du fleuve Anapus, qui se jette dans le grand port, se voient deux grandes colonnes qui sont encore en place, et trois qui sont renversées, toutes cinq d'ancien ordre dorique. Ce sont des restes du fameux temple de Jupiter Olympien, dans lequel les Atheniens se retirèrent après le grand échec qu'ils essuyèrent de la part des Syracusains. Hors de la ville sur le grand chemin qui conduit à Augusta, se présente la base d'une colonne, cette base a douze palmes de hauteur, et huit palmes pour chaque face. On voit encore au-dessus un fragment de la colonne, qui étoit cannelée. On prétend qu'elle a été érigée par Marcellus, après qu'il eût pris la ville de Syracuse. Quelques-uns veulent cependant en faire un tombeau, et fondent leur sentiment sur de certains enfoncemens qui subsistent dans la partie supérieure de la base, qu'ils prennent pour les niches où l'on plaçoit les urnes cinéraires. Ces enfoncemens me paroissent bien plutôt avoir servi à affermir des statues ou d'aures ornemens placés sur cette même base au tour de la colonne; car ils sont trop petits pour des niches,

et leur forme ne paroît pas annoncer un tombeau.

Voilà tout ce que j'ai trouvé de remarquable dans cette Syracuse, si vaste et si célèbre; mais si l'on fait réflexion à tous les siéges, à tous les saccagemens qu'elle a éprouvés, si l'on se rappelle tout ce que les Romains, et particulièrement Verrès, en ont fait transporter à Rome, on cessera de s'étonner qu'on n'y trouve plus ni statues, ni bas-reliefs, ni aucun autre monument de l'art. Le nombre des médailles qu'on y a ramassées, et qui s'y ramassent encore, ainsi que dans les environs, est incroyable; elles sont pour la plupart en argent. Les pierres gravées y sont très-rares, et quant aux vases, on ne m'en a pas fait la moindre mention.

La fertilité du terroir de Syracuse s'annonce par ses excellens vins muscats; on en cultive du rouge et du blanc de plus de douze espèces différentes. Il croît en plaine, sur des ceps très-bas, et qui ne s'élèvent pas au-dessus de quatre palmes. On en cultive une quantité très-considérable. Il y a aussi dans ces environs, des oliviers d'une hauteur et d'une grosseur surprenante, et il faut qu'ils aient au moins deux cents ans, pour être parvenus à un pareil degré d'accroissement. L'huile en est délicieuse. On ne cultive guère de grain dans ces environs, les habitans en tirent beaucoup des riches

campagnes de Noto et de Catania, et préfèrent la culture du tabac.

Quoiqu'il ne naisse plus dans ces tems modernes, ni des Théocrite, ni des Archimède à Syracuse, on ne sauroit refuser aux habitans de cette ville beaucoup d'esprit et d'intelligence. Le sexe en général y est beau, et jouit d'une plus grande liberté que dans d'autres villes de la Sicile; cet adoucissement est dû à la nombreuse garnison que le roi y tient continuellement, et dont les officiers sont parvenus à y introduire peu à peu les mœurs étrangères.

A moins de vous entretenir de Sainte-Lucie, je n'aurai rien de bien particulier à vous dire de la moderne Syracuse, qui est petite et mal bâtie. Il doit y avoir dans le trésor de cete sainte un camée d'une merveilleuse beauté, qu'il ne m'a pas été possible de voir, parce que les moines craignent que la simple vue ne l'endommage. Un M. Nicolé, dessinateur françois, assure cependant avoir eu le bonheur de l'examiner, et même de le dessiner. Nous saurons peut-être par lui ce qui en est.

Enfin, je laissai l'ancienne Syracuse au milieu de ses déplorables ruines, et je partis de la Syracuse moderne. Je m'arrêtai quelque tems à Merilli, pour y voir ses plantations de sucre, qui sont aussi considérables que celles d'Avola; mais on n'y donne

aucune façon au sucre; les habitans préfèrent de vendre les cannes en nature.

De Merilli, je me rendis au pied du mont Etna, dont j'appercevois depuis long-tems le sommet couvert de neige, s'élever au-dessus des nuages; et j'arrivai à Catane, une des plus belles villes de la Sicile, et qui pourra peut-être surpasser Palerme et Messine, lorsqu'elle sera achevée; car depuis le dernier tremblement de terre qui la détruisit entièrement en 1693, on n'a cessé de travailler à la rebâtir sur un nouveau plan très-régulier, avec des rues fort longues, tirées au cordeau et d'une belle largeur. Les maisons sont toutes assez basses et n'ont qu'un étage, afin d'être mieux en état de résister aux tremblemens de terre si fréquens aux pieds de cette redoutable montagne. Elles sont bâties de lave du volcan, et les rues en sont également pavées, tout comme elles le sont à Naples, de lave du Vésuve.

S'il y a un lieu sur la terre qui représente la désolation, le ravage, l'enfer même, ce sont les environs de Catane; toute la campagne n'est couverte de toutes parts que de lave, de sable noir et de cendre du volcan. La lave a coulé quelquefois jusques bien avant dans la mer, et l'éruption de 1669 a desséché presqu'entièrement le port de cette ville, et en a totalement entouré le château. Le Vésuve, avec ses éruptions, semble un jeu d'en-

fans, comparé à l'Etna, ou ce qu'est un lac tranquille à la mer, lorsqu'elle est agitée et que ses vagues menaçantes annoncent ses fureurs.

Au milieu de ces torrens de lave refroidie, dont la hauteur surpasse souvent celle des maisons les plus élevées, se trouve le pays le plus fertile et le plus délicieusement cultivé. Les grains de Catane, ses vins, ses fruits, ses légumes sont d'une grosseur, d'une bonté et d'une abondance extraordinaire. Rien n'y contracte ce goût de soufre qu'on trouve à toutes les productions des environs du Vésuve, parce que l'Etna ne contient que très-peu de matière sulphureuse. Le vin y a un goût de goudron, qui lui donne beaucoup d'analogie avec le vin de Chypre, et qui le rend très-agréable; il est à la vérité très-fort, mais il porte bien l'eau, et c'est le meilleur vin de table de toute l'île.

La cathédrale de Catane est la plus grande et la plus belle des églises de la Sicile. Elle n'est point surchargée de cette multitude d'ornemens que le mauvais goût a introduit dans les autres; elle est décorée en revanche d'une belle coupole, et tout l'édifice porte l'empreinte de la majesté. L'église et la maison des jésuites sont très-riches, et magnifiquement ornées; mais on n'y retrouve plus le bon goût qu'on admire dans la cathédrale. Le couvent des bénédictins de Saint-Nicole-d'Asena est d'une prodigieuse grandeur. Le nombre de ses moi-

nes est scandaleux, et ses revenus sont parvenus à un excès qui crie vengeance. Ils ont commencé à bâtir une église, qui sera, comme tout ce que font les moines, d'une grande dépense, et sans aucun goût. La bâtisse en est si mal conduite, qu'il y a déja une voûte d'écroulée, quoiqu'elle n'ait point encore de couverture. Cette église a une orgue nouvellement faite, qui est un chef-d'œuvre de l'art; elle a plus de cent registres; l'artiste qui l'a construite est de Catane même, il est encore occupé à y mettre la dernière main. Pour le couvent, c'est, comme je vous l'ai dit, une masse de pierre qui effraie par sa grandeur; et ce qui la rend plus effroyable encore, c'est le mauvais goût qui y règne. Quelques églises plus petites et nouvellement bâties, le palais du sénat, le palais de l'université, le palais de l'académie des nobles, ont des façades qui sont assez bien; et le digne et respectable prince de Biscari, le citoyen le plus illustre et le plus riche de Catane, dont j'aurai souvent et beaucoup à vous parler, a fort à cœur d'y introduire, autant qu'il est possible, le goût de la bonne architecture. Par ses soins, les rues qui restoient à rebâtir ont été en partie et seront désormais construites sur un plan convenu, qui admet une égalité parfaite dans les façades des maisons; ces façades sont dans le beau style antique, d'une simplicité noble et dénué d'ornement. La grande

place de Catane est décorée d'un obélisque de granit, chargé d'hiéroglyphes, posé sur le dos d'un éléphant, fait de lave du mont Etna; l'éléphant repose à son tour sur une base de marbre. Le tout a beaucoup de rapport avec l'obélisque de la place de la Minerve à Rome.

Voilà ce que j'avois à vous dire de la Catane visible. Quant à l'ancienne, qui se trouve à bien des palmes sous terre, on ne la connoît que par les soins les plus pénibles et les plus dispendieux que le prince de Biscari, le plus aimable des hommes, s'est donné pour la découvrir; et je dois à ses bontés la connoissance que j'en ai acquise. Vous comprenez bien qu'il ne s'est rien conservé de l'ancienne Catane, au-dessus du sol actuel, puisque cette ville a subi, à différentes reprises, le sort d'Herculanum et de Pompeïa. Le prince fit ouvrir la terre au-devant du portail de la cathédrale, et après que nous fûmes descendus la valeur d'un étage et demi, il me fit appercevoir un bâtiment antique, très-bien conservé, d'une bonne architecture et d'un grand circuit. Ce sont trois nefs formées par neuf arcades en pierre de taille, qui ne sont autre chose que de la lave durcie. On y voit de côté et d'autre quelques figures de plâtre ou de stuc assez bien conservées, et singulièrement bien travaillées. Le prince les a fait dessiner, de même que toutes les dimensions de ce bâtiment

et toutes les antiquités de Catane, dont il se propose de publier l'intéressant recueil. On distingue encore les anciens aqueducs de cet édifice, il y coule même encore de l'eau. Mais tout cela ne me paroît pas encore prouver que c'étoient là les bains publics ou les thermes, encore moins les bains d'une maison particulière; car ces voûtes, qui ne sont séparées que par de simples piliers, et où l'on ne trouve rien de tout ce dont les anciens faisoient usage dans leurs bains, ne sont pas assez spacieuses pour avoir pu permettre à un grand nombre de personnes de s'y baigner en même tems sans se voir. En un mot, cet édifice est trop petit pour des bains publics, et trop grand pour des bains particuliers. Je le tiens pour un tout autre bâtiment, qui avoit une destination particulière que j'ignore; il paroît même avoir eu plus d'étendue, car on en voit quelques piliers renversés et couverts par la lave.

De là le prince me conduisit aux ruines de l'ancien théâtre. Quoiqu'il ne soit pas enterré, il n'est pas aisé de le découvrir, parce qu'il est rempli de maisons et de barraques, au travers desquelles il faut en chercher et démêler le plan. Il est extraordinairement grand, il l'est même plus que le théâtre de Marcellus à Rome, car il a quatre cents palmes de diamètre, à prendre d'une extrémité des gradins à l'autre. Ce théâtre avoit trois voûtes l'une

sur l'autre, qui formoient trois étages compris le plein-pied. Le tout étoit couronné d'un attique dont il s'est conservé quelques vestiges.

A en juger par la grande quantité de marbre qu'on a trouvé dans cette enceinte, il faut que toute la scène en ait été revêtue. Les six colonnes de granit, qui décorent actuellement le portail de la cathédrale, décoroient autrefois cette même scène. Le prince de Biscari possède la base d'une des colonnes de ce théâtre, qui est très-bien conservée. Il n'existe plus de la scène que le mur qui en formoit la façade; on y reconnoît encore les trois portes que les anciens avoient au-devant de leurs scènes. On entroit vraisemblablement dans ce théâtre par les côtés, là où finissoient les gradins et où commençoit la scène; ce que l'on apperçoit bien mieux au théâtre de Tavormina, qui s'est si bien conservé. On observe aussi à celui de Catane une manière d'épérons ou gros piliers, dont il y en a un de chaque côté, et dont je n'ai pu deviner l'usage. Il se pourroit que ces masses de maçonnerie eussent renfermé les escaliers par lesquels on montoit aux étages supérieurs, et qu'on les eut placés là pour ne point nuire à l'architecture de l'édifice. On reconnoît encore des vestiges des niches qui décoroient le pourtour extérieur du théâtre, et l'on voit qu'il régnoit le long de ce même mur extérieur un portique sous lequel on pouvoit

faire le tour de l'enceinte à couvert. On ne sauroit déterminer quel étoit l'ordre d'architecture de cet édifice, vu qu'il n'existe plus ni chapiteaux, ni frises. Je n'ai pas pu non plus en reconnoître exactement la forme, et j'ignore s'il décrivoit un demi-cercle régulier, ou s'il s'alongeoit en ovale; ce qui établit la différence entre les théâtres des Romains et ceux des Grecs; mais comme il a été vraisemblablement érigé par les Grecs, il aura été construit dans le style de cette nation. On apperçoit dans tous les passages des vestiges des conduits qui amenoient des eaux dans toute l'étendue du théâtre. Ce qu'on trouve ici de très-particulier, c'est un autre théâtre beaucoup plus petit, qui a cependant cent douze palmes de diamètre pris, comme dans le grand, d'une extrémité des gradins à l'autre. Son plein-pied, ou le lieu de l'orchestre, est au niveau du second étage du grand théâtre, le sol du petit se trouvant plus élevé. Ces deux théâtres se joignoient par une voûte dans laquelle on avoit pratiqué un escalier très-large et très-aisé. L'un et l'autre sont construits de la lave du mont Etna; mais pour ce qui regarde le rapport que ces deux théâtres avoient entre eux, et le but de leur réunion, je ne crois pas qu'il soit bien aisé de rien déterminer de satisfaisant sur ce point. Je ne me rappelle pas que Vitruve fasse mention d'une pareille réunion, ni qu'il en subsiste une ailleurs. Le

petit théâtre est d'une architecture particulière, c'est un simple attique, qui n'a qu'un seul étage de sièges ou de gradins, et qui porte dans toute sa hauteur sur une voûte oblique.

Il y a dans le couvent des carmélites un autre édifice qu'on donne aussi pour d'anciens bains. Il est octogone et voûté par en haut, ses murs ont seize palmes d'épaisseur. Ce bâtiment avoit trois portes, et quatre fenêtres obliques dans la voûte, lesquelles recevoient le jour par en haut : ce qu'il y a de singulier, c'est que ces fenêtres sont toutes quatre du même côté, ou dans la même moitié du cercle que décrit la voûte, tandis qu'en bonne symétrie elles auroient dû être distribuées également sur toute la superficie. On peut en conclure assez naturellement que, du côté où il n'y a point de fenêtres, cet édifice étoit attenant à un autre qui en dépendoit et qui auroit intercepté la lumière des fenêtres qu'on auroit pratiquées dans cette partie. Les trois portes, tandis que la symétrie sembloit aussi en exiger quatre, me paroissent encore appuyer ma conjecture.

On montre aussi dans ces environs quelques vestiges très-légers des anciens murs de la ville, du cirque et d'une naumachie. Mais ce sont plutôt de simples conjectures que des monumens réels de l'ancienne Catane.

Il y a dans le jardin des capucins un ancien

tombeau de briques (*mattoni*) à deux étages, compris le rez-de-chaussée, il est assez bien conservé. Sa forme est circulaire; il paroît qu'il étoit décoré d'une façade. La circonférence du second étage est moindre que celle du premier. On voit encore dans le même jardin des restes d'une ancienne pyramide, à la vérité fort petite, mais construite d'ailleurs comme celles d'Egypte; car on voit très-distinctement que l'urne funéraire n'étoit pas placée au sommet, mais sur un des côtés. Tout près de là, dans un hermitage appelé la Mecca, on voit sous l'église un tombeau oblong bien conservé qui a dans chacun de ses petits côtés trois grandes, et dans les deux grands côtés une infinité de petites niches. On y a trouvé des vases de terre cuite.

L'emplacement de l'amphithéâtre de l'ancienne Catane étoit si bien connu du prince de Biscari, qu'il fit creuser en ma présence dans un lieu où il présumoit que nous devions en trouver des vestiges; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Nous trouvâmes le second étage, et le passage qui régnoit tout autour, avec quelques gradins. Mais d'après les détails que le prince a daigné me donner depuis de ses découvertes ultérieures, il se trouve que cet amphithéâtre existe encore sous terre dans son entier. Il est parvenu à en parcourir toutes les parties; sa forme est ovale comme

celle de tous les amphithéâtres, il est appuyé d'un côté à la montagne, tandis que de l'autre il est environné d'un mur détaché, dont les pierres sont de lave; enfin, il est d'une étendue très-considérable. Non loin du théâtre est encore un petit temple rond bâti de pierres de lave, de même que sa coupole, qui est fort bien conservée.

Le prince de Biscari doit publier un très-bel ouvrage, très-bien fait et très-complet qui contiendra la description de toutes les antiquités de Catane. Une grande partie des planches qui l'accompagneront est déja prête, et tous les monumens y sont dessinés et mesurés avec tout le soin et toute l'exactitude possibles. Comme il préside lui-même à l'exécution, qu'il fait prendre toutes les mesures sous ses yeux, et qu'il s'est chargé de la description, ce sera assurément l'ouvrage le plus exact et le plus vrai de tous ceux qui aient jamais été publiés sur les monumens encore subsistans de l'antiquité.

Catane renferme deux museum très-beaux, très-riches et très-dignes d'être vus. Celui de ce riche couvent de bénédictins, dont je vous ai parlé, et celui du prince de Biscari. Le premier possède plus de trois cents vases de terre, tous trouvés en Sicile et de la plus grande beauté, tant par leurs formes que par le dessin des figures. Ces formes varient à l'infini, et l'on retrouve dans toutes ce goût exquis,

cette noble et élégante simplicité des anciens Grecs. Les dessins des figures, la manière dont elles sont groupées, sont également d'une correction et d'une élégance singulière, on n'y apperçoit rien de médiocre. Ce museum offre ensuite un grand nombre d'idoles de terre et de fonte, de même qu'une grande quantité d'ustensiles de sacrifice et de ménage, parmi lesquels je n'ai rien trouvé de bien particulier. Je n'y ai remarqué ni bustes, ni statues. Le médailler monte à plus de mille exemplaires. Toutes les médailles de la Sicile y sont avec un grand nombre de médailles de la grande Grèce, et de la Grèce proprement dite. La collection de curiosités naturelles est très-intéressante dans la partie des pétrifications et dans celle des poissons, le reste n'est pas bien magnifique.

Le museum du prince de Biscari est un des plus complets qui soient en Italie, et peut-être ne dirois-je rien de trop, si j'ajoutois dans le monde entier. On y trouve des bustes, des statues, des bas-reliefs, des vases, des bronzes, une collection d'histoire naturelle très-complette, et jointe à tout cela une très-belle collection de différens instrumens de méchanique.

On distingue sur-tout parmi les statues le tronc d'un Bacchus, une fois et demi grand comme nature; c'est une des belles choses que j'aie vues en ma vie. Elle est du meilleur style grec, et tout ce

qu'on peut voir de plus fini et de plus élégant. Le corps est nu jusqu'à la ceinture, d'un travail exquis, un miracle de l'art et le modèle de la belle nature; la draperie commence aux cuisses, elle est aussi très-belle, la tête, les bras et les jambes lui manquent. On remarque ensuite deux statues de Vénus et une Muse, toutes trois d'une grande beauté et d'un travail grec. Parmi les bustes, celui de Jupiter et celui d'Antonin Caracalla, sont les deux plus beaux. La collection des vases est prodigieuse, il y en a plus de quatre cent, et il en est très-peu qui ne méritassent d'être dessinés et décrits; cette publication seroit d'autant plus utile et intéressante, qu'il y a un très-grand nombre de ces vases dont on n'a pas les formes en Italie, et que les sujets des figures paroissent tous tirés de l'histoire grecque ou de la mythologie; ces figures sont supérieurement dessinées; les idoles, les lampes, les tessères en craie et en terre vont à l'infini. On y distingue entr'autres un Silène extrêmement singulier; il est tout nu, et a le corps entièrement couvert de poil, comme une bête fauve; de plus quelques figures de Muses et d'autres femmes qui sont admirablement belles, quoique d'une matière aussi commune que l'est la craie. Les bronzes sont innombrables, tant par leur quantité que par leur diversité, et d'une beauté exquise quant au travail. J'ai été frappé sur-tout de celle d'un petit Mer-

cure, d'un Apollon, d'un petit buste de Jules César, et de quelques petites Vénus; il y a sur-tout un petit coffre de ce même métal, avec des têtes de Méduse en relief, d'un merveilleux travail. Une grande partie de ces bronzes a été trouvée à Herculanum. On trouve encore ici quelques tableaux antiques, tirés des catacombes de Saint-Sébastien, à Rome; mais la manière et le dessin en sont également chétifs. Les vases de bronze sont très-beaux, et aussi distingués par leur forme que par leur grandeur. L'on y voit jusqu'à des fragmens de statues, tels que des parties de draperies, de mains, de pieds, etc., qui ont leur mérite. Les ustensiles pour les sacrifices, pour les bains et pour d'autres usages, sont, comme tout le reste, en très-grand nombre, d'un beau choix, et d'une belle conservation. Les lampes en airain sont encore supérieurement belles, une entr'autres dont on peut faire deux lampes ou la réunir en une à volonté. J'ai trouvé de même parmi les bas-reliefs plusieurs morceaux charmans, il y en a un sur-tout qui m'a paru d'un travail grec des plus précieux, et qui m'a frappé par la singularité du sujet qu'il représente; on y voit d'un côté une femme assise, d'une beauté ravissante, et de l'autre un homme aussi très-beau, qui étend la main au-dessus d'un autel placé entre deux, comme s'il attestoit ou conjuroit quelque divinité; derrière l'autel est une troi-

sième figure qui assiste à l'action comme spectatrice.

La collection de curiosités naturelles est magnifique, et singulièrement nombreuse; tout ce que la nature renferme dans ses trois différens règnes, semble s'y être rassemblé; tous les genres de coquillages, les plus beaux coraux, les poissons les plus rares, tous les minéraux, pierres, plantes, etc. etc., en un mot, tout ce qui est du ressort d'une pareille collection se trouve ici réuni et arrangé avec un soin et un goût qui prouvent qu'on n'y a épargné ni la peine ni la dépense. On trouve enfin dans la dernière pièce une collection d'instrumens de physique et de méchanique, entr'autres deux miroirs ardens à la Tschirnhaus d'un très-grand diamètre. Cette même pièce renferme encore une collection des plus belles armes et armures du moyen âge : encore une fois, tout ce qui peut exciter et satisfaire la curiosité, tout ce qu'on peut désirer dans un cabinet se trouve rassemblé dans celui-ci. Je ne vous dirai rien d'une infinité d'inscriptions grecques et latines qui sont encastrées dans les murs de toutes les pièces de ce museum, le prince de Torremuzza à Palerme, qui doit publier dans peu une description de toutes les inscriptions de la Sicile, se proposant d'insérer et d'expliquer dans son recueil toutes celles que le prince de Biscari possède; ce recueil ne sauroit

manquer d'être bon; indépendamment des grandes lumières de l'illustre auteur dans la connoissance des médailles et des antiquités, il a déja décrit avec succès les inscriptions de Palerme, et donné une bonne histoire de l'ancienne Aléesa en Sicile.

Le médailler du prince de Biscari peut aller jusqu'à huit mille exemplaires, parmi lesquels il y a quatre cents médailles d'or, tant romaines que grecques et siciliennes; il possède toutes les médailles consulaires, une suite d'empereurs et d'impératrices non interrompue, jusqu'à Michel Comnéne, toutes les médailles de la Sicile et les meilleures de la Grèce; il a même poussé sa collection jusqu'à nos jours, et il a su rassembler toutes les monnoies des Sarrazins, des Normands, des Espagnols, des François, de Victor Amedée, des princes de la maison d'Autriche, enfin, de tous les souverains qui ont gouverné successivement le royaume de Sicile. L'on voit dans sa cour extérieure un petit obélisque antique de granit d'Egypte, chargé d'hiéroglyphes, comme celui de la grande place de Catane, tout aussi beau et tout aussi élégant. C'est encore là qu'est placé ce piédestal de marbre trouvé dans le théâtre, dont je vous ai parlé plus haut.

Après vous avoir tant entretenu du prince de Biscari, permettez-moi, mon cher ami, de vous faire ici la peinture de son caractère et de celui de

toute sa famille. Il est assurément bien digne qu'on s'y arrête. C'est un de ces hommes rares qui pensent que la naissance, les richesses, les connoissances leur ont été transmises pour l'utilité et pour l'agrément de leurs proches, de leurs semblables, et non point uniquement pour eux-mêmes; son entretien est aussi agréable qu'il est instructif; son abord est sérieux sans être sec. Il décide avec beaucoup de justesse, en paroissant dire simplement son avis, il ne fait jamais parade de sa supériorité à tant de sortes d'égards, et honore le mérite dans autrui, quelque part qu'il se trouve. Humain envers ses domestiques, et le père de tous ses vassaux, il cherche à les soulager, à les aider, à les multiplier; leur félicité est le grand but de ses désirs, et le principal objet de ses attentions. La princesse son épouse est la femme la plus digne, la plus respectable de toute la Sicile : présider à l'éducation de ses enfans, gouverner sa maison, faire le bonheur de son mari, voilà ses occupations continuelles et chéries. Ni la vivacité de son caractère, ni la dissipation du grand monde, ni quelque cause que ce puisse être, n'ont jamais pu lui faire négliger ces précieux devoirs, encore moins l'en écarter. Ce couple respectable a le bonheur de recueillir les doux fruits des sentimens qui les animent; ils ont deux fils et une fille qui réunissent au mérite de la plus excellente éducation, les ca-

ractères les plus aimables; tous trois partagent leur tems entre l'étude et les soins qu'ils rendent à leurs parens; ils sont de la plus grande politesse, fort instruits, parlent très-bien françois, sont pleins de talens pour la musique et pour divers autres arts, s'aiment fort tendrement, et n'ont rien de caché l'un pour l'autre. Tout ce charmant ménage est, en un mot, le modèle respectable d'une famille heureuse, sur laquelle tous les genres de bénédictions semblent s'être réunis. Tout Catane les adore; les pauvres trouvent dans cette maison de la consolation et de l'appui, les riches la plus agréable société, et, lorsqu'ils s'en rendent dignes, de parfaits amis.

Je suis devenu dans l'espace des huit jours que j'ai passés à Catane, l'admirateur le plus zélé de cette illustre maison; et je me piquerai toujours de le manifester en toute occasion. Cette seule famille mériteroit qu'on fît pour la connoître le voyage de la Sicile, et prouve qu'on rencontre des hommes vraiment respectables dans toutes les parties de la terre.

Je vous rapporterois des traits frappans de génie et de prudence de la part de la mère, et du plus excellent cœur dans un des fils, à propos d'un événement singulier qui s'est passé pendant mon séjour à Catane, si le respect que je dois à cette maison ne m'obligeoit à en taire certaines circons-

tances. Famille heureuse et digne de tous mes hommages ! c'est par tendresse pour toi, et non pour l'amour des antiquités, que je désirerois de revoir encore une fois en ma vie l'île que tu habites et la ville fortunée qui te possède dans ses murs.

Le premier mai, je me mis en chemin pour le mont Etna, que les gens du pays appellent aujourd'hui *Monte-Gibello*. Quoiqu'il fût couvert de neige, et qu'on voulût me faire croire qu'il étoit impossible d'en atteindre le sommet, je voulus du moins le considérer du plus près qu'il se pourroit. Je partis en conséquence, accompagné de mon domestique et d'un guide; nous étions tous trois montés sur des mulets, un quatrième mulet, conduit par un muletier, portoit nos provisions. J'arrivai vers midi à San Nicolo, situé à douze milles de Catane. C'est proprement là qu'est le couvent et le vrai domicile de ces bénédictins qui ont élevé ces vastes et somptueux édifices dans la ville de Catane; c'est dans la cendre et la poussière de ces lieux qu'ils devroient mener la vie de véritables cénobites, au lieu d'étaler ailleurs tant de pompe et de vanité. Dès la sortie de Catane, on commence à monter, mais par une pente extrêmement douce. Nous traversâmes jusqu'à Nicolosi, village à dix milles de cette ville, les plus belles campagnes couvertes de bleds, de vignes et d'arbres fruitiers de tous les genres et des plus exquis. Non-seule-

ment les orangers et les citroniérs y sont en très-grand nombre, mais encore toutes les espèces d'arbres à fruits si rares dans ces pays chauds, tels que les cerisiers, les poiriers, les pommiers, y viennent en quantité. Les environs de Nicolosi sont déja tout couverts des sables que le volcan y a vomis à plusieurs reprises, et l'on ne rencontre dans ce terrain calciné que des mûriers, qui y viennent merveilleusement bien et y portent beaucoup de feuilles. Après avoir dîné au couvent de San Nicolo, je poursuivis ma route. Ici le chemin commence à devenir désagréable et même mauvais, car on ne trouve pendant un très-long espace qu'une lave refroidie que les Siciliens appellent *sciarra*, et qu'on a beaucoup de peine à traverser. Cette lave provient de la fameuse éruption de 1669, qui coula jusque dans la mer, et fit tout le tour de la forteresse de Catane. On passe tout près de la montagne d'où cette éruption s'est faite; et, pour vous former quelque idée de la grandeur du circuit et de l'élévation de l'Etna, figurez-vous que cette montagne, produite par une seule de ces éruptions, dont on en compte plus de cent tout autour de l'Etna, est seule aussi grande que le Vésuve entier. Ce qu'elle a de plus singulier, c'est qu'elle ressemble aussi beaucoup pour la forme à ce dernier volcan; ce sont pareillement deux montagnes de même hauteur, placées à côté l'une de l'autre

comme le Vésuve et la Somma. C'est ici que commence le bois dont on m'avoit tant parlé, et dans lequel je devois trouver de si beaux chênes; mais je fus fort trompé dans mon attente, et l'idée que je m'en étois formée d'après ces belles descriptions se trouva tout-à-fait fausse. Je n'apperçus en y entrant que quelques chênes verds qui n'étoient ni beaux ni de taille; plus avant je ne vis que des charmes et d'autres arbres de cette espèce, tous très-tortus et penchés vers la terre. Vers l'autre extrémité de ce bois, et dans une plus grande élévation de la montagne, j'apperçus enfin des chênes, mais qui ne sont ni bien venus ni singulièrement grands. Ce bois fait tout le tour de la montagne dans ce même degré d'élévation, mais il n'est rien moins qu'épais, et n'est composé, comme j'ai dit, que d'arbres très-chétifs et de petite apparence. Lorsque je l'eus laissé derrière moi, je parvins à l'éruption de l'année dernière 1766, la lave en étoit encore fumante en quelques endroits: son cours s'étoit d'abord dirigé vers l'est, et après s'être refroidie en grande partie, elle se fit résistance à elle-même, et obligea la lave chaude et fluide à refluer vers le sud, où, trouvant de nouveaux obstacles dans l'élévation du terrain, elle s'amoncela à une grande hauteur, de sorte qu'elle n'a pas embrassé un terrain bien considérable. Mon guide chercha long-tems dans ces environs

une cabane qui y avoit bien effectivement existé, mais que la dernière lave avoit emportée ; cependant comme la nuit nous gagnoit, et qu'il nous restoit encore dix milles à monter jusqu'au sommet de l'Etna, dont la pente commence à avoir ici sa plus grande roideur ; qu'enfin c'est dans cette même hauteur qu'il commence à être couvert de neige, nous fûmes en peine de trouver un endroit où nous pussions nous mettre à couvert de la pluie, qui devenoit assez forte. Un paysan de Nicolosi, nommé Blasio, à qui j'ai l'obligation d'être parvenu jusqu'au sommet du mont, découvrit à la fin une grotte qui s'étoit formée par hasard dans la lave même ; ce fut là que nous passâmes une partie de la nuit rassemblés autour d'un grand feu. La pluie ayant cessé sur le minuit, je remontai sur mon mulet pour continuer ma route à la clarté des étoiles et de la neige. Le guide que j'avois pris à Catane, nommé Emmanuel Ferra, souffroit tellement du froid et du vent qui nous fouettoit sans cesse la neige au nez, qu'il me protesta qu'il n'étoit plus en son pouvoir de l'endurer davantage. D'ailleurs, nos mulets ne pouvoient plus prendre pied sur la neige gelée ; de sorte que je pris le parti de les renvoyer avec le guide et le muletier, et de poursuivre ma route à pied, accompagné de mon domestique, qui, comme vous savez, ne me quitte jamais, et du paysan de Nicolosi. C'est ici le cas

de dire *hoc opus, hic labor est*; car il s'agissoit de faire encore dix milles en gravissant une montagne excessivement roide, couverte d'une neige glacée et très-glissante, avec un vent du nord très-vif au visage. J'avoue que la force et le courage me manquèrent plus d'une fois; mais je reprenois l'un et l'autre au moyen d'un coup de vin de Catane, assez violent de sa nature. Après avoir monté pendant six milles, j'arrivai à ce qu'on appelle *Piano di Formento*; c'est une plaine d'environ trois milles de circonférence. Il seroit difficile de rendre raison de cette dénomination; car il est certain que depuis la création, ce terrain n'a pas porté de froment. D'ici il y a encore deux milles d'une rampe très-roide jusqu'à la soi-disante tour du philosophe: j'en apperçus encore quelques débris qui s'élevoient au-dessus de la neige, quoique celle-ci fut haute de huit palmes. Cette tour est ronde, et bâtie en pierre et en chaux; il doit y avoir tout à côté, sous la neige, à ce que m'a assuré mon paysan qui est souvent venu ici, des fragmens de ruines couchés à terre, lesquels sont en marbre. C'est-là, dit-on, la tour qu'Empédocle doit avoir fait construire pour être à portée de connoître à fond la nature et les causes des phénomènes produits par ce formidable mont, dans le gouffre duquel il doit à la fin s'être précipité de dépit de n'avoir pu y réussir. Mais je regarde tout cela,

sans excepter même l'histoire connue d'Empédocle, comme très-fabuleux, et il me paroît d'autant moins vraisemblable que ce philosophe ait fait élever cette tour, que sa construction n'est nullement de ces tems-là, et qu'il y a bien plus d'apparence que c'étoit un corps de garde des Normands, qui pouvoient du haut de cette montagne découvrir toutes les côtes de l'île. C'est ici proprement le sommet de la totalité de l'Etna; ce sommet a six milles de circonférence, et c'est dans le milieu de cette surface que se trouve le cratère ou l'entonnoir du goufre, duquel il s'élève continuellement une fumée noire et épaisse: ce cratère, qui est formé de sable noir, de cendres et de pierre ponce, a deux milles de haut, et cette montée me parut la plus pénible de toutes, parce qu'on s'enfonce continuellement dans le sable jusqu'aux genoux, et que j'étois déja fort fatigué de la marche que j'avois faite pour y parvenir.

J'atteignis cependant à la fin cette cîme la plus élevée du volcan, et je fus fort étonné lorsque je me vis sur le bord de ce goufre immense, de trouver ce bord assez large pour me permettre de faire très-aisément le tour de l'embouchure, tandis que je m'attendois à ne trouver qu'un bord étroit, comme celui du Vésuve. Je jetai des pierres et du sable dans le goufre, mais il n'en parvint pas le moindre bruit à mon oreille; et l'abîme me parut

sans fond. Une fumée épaisse en sortoit sans interruption, et non point par reprises comme cela arrive au Vésuve; l'on entendoit un bruit sourd comme celui des vagues de la mer lorsqu'elle est agitée par la tempête, ou comme celui que fait un vaste fourneau dans lequel on fait fondre des matières. Le cratère n'est pas régulièrement rond; vers l'est, du côté de Catane, il décrit une courbe rentrante, et présente dans le même endroit un affaissement, ou plutôt une fracture, qui peut faire présumer que la lave a pris son écoulement dans cette partie. Il n'est pas bien aisé de monter à l'embouchure de ce côté-là, tant à cause que la pente y est trop escarpée, que parce que l'on y est suffoqué par la fumée qui se dirige vers l'issue la plus basse.

C'est ici, sur le sommet d'une des plus hautes montagnes du monde, que j'ai joui de la vue la plus étendue et la plus belle qu'il soit possible d'imaginer.

Je vis d'abord le soleil sortir de derrière les monts Apennins de la Calabre, s'élever majestueusement et dorer de ses rayons toute la côte orientale de la Sicile, et la mer qui sépare cette île de cette même Calabre. On voit très-distinctement cette belle province, et l'on découvre toute la côte jusqu'au golphe de Tarente. Catane, Auguste, Syracuse sur la droite, Tavormina et les environs de

Messine sur la gauche, paroissent être sous vos pieds; les différentes éruptions du volcan, les bois, les superbes campagnes de cette île si fertile, une quantité innombrable de villes et de villages, le lac de Lentini (*Leontium*), offrent à l'oeil la variété la plus délicieuse; vous appercevez les nuages flotter au-dessous de vous, et le soleil former par leur moyen les ombres les plus pittoresques. On s'imagine dominer sur la nature, on se croit quelque chose de plus qu'humain, en se voyant si fort élevé au-dessus de tout ce qui respire. Chétifs mortels! qui, semblables aux fourmis, vous battez sur une motte de terre d'une très-petite étendue, pour un vil fétu de paille, qu'est-ce qu'un royaume au prix de toute la terre? qu'est-ce que la terre au prix de l'immensité des mers? qu'est-ce que les mers au prix de la totalité du systême du monde? Heureux seulement celui qui libre et indépendant peut choisir à son gré le lieu de son séjour sur cette terre, et en jouir sans contrainte et sans inquiétude, tandis que tant de lâches humains baisent en vils esclaves les chaînes dorées qu'ils sont condamnés à porter toute leur vie. En me tournant vers l'autre côté, j'apperçus les côtes de toute l'île, la contrée que j'avois traversée depuis Palerme, et tout le rivage entre Messine et cette même Palerme; enfin, ma vue dominoit toutes les montagnes de la Sicile; ces montagnes sont partie cultivées, par-

tie couvertes de bois, tandis que d'autres ne présentent que le rocher tout nu. Je ne pus contempler tous ces objets sans gémir sur l'état actuel de cette île, comparé avec ce qu'elle étoit jadis. Peut-on voir, en effet, d'un œil indifférent tant de cités, tant de nations différentes, tant de richesses qui se sont anéanties? et la Sicile entière renfermer à peine autant d'habitans que la seule Syracuse en comptoit autrefois, savoir, un million deux cents mille ames; tant de superbes contrées, couvertes alors de productions de toute espèce, qui sont aujourd'hui réduites en désert, faute de bras pour les cultiver; tant de ports si vastes et si commodes qui sont vides de vaisseaux, faute de commerce; tant d'hommes enfin qui manquent de pain, parce que les nobles et les moines possèdent tous les biens-fonds.

Le froid que j'éprouvai dans ce lieu, le 2 de mai, étoit aussi vif qu'il peut l'être au mois de janvier, sur les plus hautes montagnes de l'Allemagne; et vers les sept heures du matin, lorsque je me remis en chemin pour redescendre, j'étois si roide de froid que je pouvois à peine me remuer, quoique j'eusse été tout au plus trois quarts d'heure en place. Le paysan qui m'accompagnoit ne cessoit de presser notre retour, parce qu'il craignoit, disoit-il, de succomber à un froid aussi excessif. Je n'ai pas trouvé cependant, comme quelques voya-

geurs l'assurent, l'air raréfié et subtilisé au point de couper ou pour le moins de gêner beaucoup la respiration ; ce qui peut dépendre au reste de la conformation et des dispositions de la poitrine et des poumons de chaque individu qui en fait l'épreuve. Je vis en descendant l'éruption de 1763, qui est la plus effrayante, eu égard à sa hauteur ; elle surpasse celle des palais les plus élevés de Rome : aussi ne s'est-elle pas étendue fort loin ; là où elle finit commence celle de l'année passée 1766, laquelle a suivi la même direction. Les habitans des villages les plus voisins du haut de la montagne gagnent leur vie en fournissant de neige Catane et Riposto ; ce dernier endroit est un petit village où les barques maltoises viennent en charger pour leur île. Cette neige se conserve tout l'été dans des grottes formées naturellement dans la montagne, et s'amène à dos d'âne ou de mulet dans la plaine à mesure qu'on en a besoin. L'île de Malte paie chaque année une certaine somme pour une quantité convenue de cette neige, tout comme elle reçoit chaque année, en vertu d'un traité, un certain nombre de tomoli de grains de la Sicile, moyennant un prix qui ne varie point, et sans payer aucun droit de sortie, ni autre.

Lorsque je fus arrivé à la grotte où nous avions passé la nuit, j'y retrouvai le reste de ma suite qui dormoit, et après m'être bien réchauffé devant un

bon feu, je remontai sur mon mulet, et poursuivis ma route vers Catane, en traversant de nouveau le bois dont je vous ai parlé. Je passai dans cette même journée par toutes les différentes températures des diverses saisons de l'année; je venois d'essuyer tout ce que l'hiver le plus froid a de plus rigoureux; je trouvai ensuite, lorsque j'eus atteint la forêt, tout ce qui caractérise les approches du printems, je voyois les bourgeons des arbres qui commençoient à se développer, et j'entendois le chant des alouettes de bois, et celui des grives. A mesure que je descendois plus bas, je sentois le chaud s'augmenter et je m'approchai toujours davantage du degré de chaleur que nous éprouvons habituellement dans le fort de l'été en Allemagne et dans le reste du nord; car le soleil étoit extraordinairement ardent, les productions de la campagne entroient en pleine maturité, et l'on coupoit déja les orges dans les environs de Catane. Je fis de mon mieux pour récompenser mon honnête paysan, et le laissai dans son village, avec la ferme résolution de prévenir tous les étrangers de l'incapacité et de l'impuissance des guides de Catane, et de leur recommander ce paysan, s'ils ont l'intention de voir le mont Etna. Après m'être un peu rafraichi à San-Nicolo, je rentrai dans Catane vers les quatre heures de l'après-midi.

La lave de cette redoutable montagne n'est ni

aussi belle, ni aussi variée que celle du Vésuve, dont M. Hamilton a recueilli jusqu'à quarante espèces différentes; tandis que le prince de Biscari n'a pu rassembler, à force de soins et de recherches, qu'une douzaine de variétés de laves de l'Etna, encore ne diffèrent-elles que de peu de chose l'une de l'autre. Cela vient de ce que ce dernier volcan ne renferme que du fer et du sel ammoniac, avec très-peu de soufre, de matières vitrifiables et de marbre; tandis que c'est précisément à ces dernières matières, et à leurs divers mélanges qu'il faut attribuer les belles et nombreuses variétés de la lave du Vésuve. Les pierres que vomit l'Etna sont la pierre ponce, la pierre de sable, et une pierre ferrugineuse; on ne trouve ni au bord de l'entonnoir, ni à l'embouchure des différentes éruptions, ces belles efflorescences de soufre que fournit le Vésuve. On voit seulement de tems à autre de petits points jaunes dans quelques pierres. Pour le sel ammoniac, il y est très-abondant, on peut même l'y recueillir à l'embouchure de quelques éruptions absolument pur, et séparé de toute matière hétérogène; aussi le prince de Biscari en possède-t-il une grande quantité. Il s'en faut aussi de beaucoup que le coup-d'œil des campagnes cultivées soit aussi attrayant au pied de l'Etna, qu'il l'est au pied du Vésuve; elles n'ont pas cette charmante verdure, ni ces belles vignes que l'habitant

de la dernière de ces deux contrées *altis maritat populis*. Ici elles sont basses et ne se marient point avec les arbres; cependant la diversité des fruits y est bien plus grande qu'à Portici; toutes les espèces de fruits, jusqu'aux dattes de palmier, y réussissent et y parviennent à maturité; les dattes croissent en forme de grappes de raisins, dix à douze ensemble, elles fleurissent en février, et mûrissent en août ou septembre. Le palmier qui les porte, de même que le pistachier, ne produit point de fruits, à moins que le mâle qui est un arbre de la même espèce, mais qui ne porte point, n'en soit assez près pour être à portée de le féconder; et plus ces arbres sont rapprochés les uns des autres, plus ils sont féconds. On pourroit cultiver, en suivant les différentes élévations de la montagne, toutes les espèces possibles d'arbres fruitiers, mais il faudroit que les habitans de la campagne fussent plus nombreux, plus laborieux, et plus instruits dans leur métier. Les botanistes assurent que le cannelier et l'arbre du café se trouvent sur le mont Etna dans leur état de sauvageon, et ne demanderoient que de la culture. Il y croît aussi, à ce qu'on prétend, les plantes aromatiques les plus rares; mais personne ne se donne la peine de les chercher, et bien moins de les cultiver. Le prince de Biscari est le seul de tous les habitans de Catane qui ait employé quelques soins pour tirer parti de

ce sol brûlant; il a même forcé la nature, et a formé un jardin au milieu de cette lave ou *sciarra*, qui, après avoir entouré le château, a coulé jusqu'à la mer. Il est seulement affligeant que ces dépenses ont moins été dirigées vers l'utile que vers l'agréable; il a conduit dans ce jardin un aqueduc; et il a planté des aloës avec des figuiers d'Inde et quelques autres arbres dans la lave même; néanmoins jusqu'à présent, aucune de ses plantations n'avoit encore tendu à une utilité bien marquée; mais on peut tout attendre d'une ame de sa trempe.

Les habitans de l'Etna ne sont point, comme Faselli les dépeint, grossiers et sauvages, *horridi aspectu*. J'ai trouvé ici, comme dans tous les lieux peu fréquentés par les étrangers, et où les hommes n'ont pas pu être corrompus par d'autres hommes, l'espèce humaine dans son état naturel, et ce qu'on appelle de bonnes gens, des gens vrais, affables et officieux. Ils sont de belle figure, l'air pur et serein de la montagne les rend dispos, gais et joyeux; les femmes sont très-jolies, elles ont la peau très-blanche, et les yeux fort vifs; les hommes sont brûlés par le soleil, mais grands, sains, très-prévenans; francs, serviables; en un mot, on se trouve dans ces villages, qui sont bien peuplés, au milieu d'une excellente espèce de gens.

Les fruits de cette montagne, sur-tout les vins, sont âcres, rudes, et conservent quelque chose

d'inculte et de sauvage ; j'imaginois que cela ne pouvoit venir, dans un climat si heureux d'ailleurs, que de la mauvaise culture ; mais comme il est certain que les vins, les fruits, et toutes les productions de la plaine de Catane sont plus agréables et de meilleur goût, et que la culture doit y être à peu près la même, il faut encore attribuer à l'air plus chaud et moins vif, une partie de cette différence.

Avant de terminer la description de ma chère Catane, je ne veux pas oublier de vous décrire un beau camée que possède le baron della Brusca. Le comte Gaëtani, à Syracuse, m'en avoit parlé avec tant d'enthousiasme, et m'avoit si bien assuré qu'il valoit seul autant que tout Catane ensemble, que j'étois dans la plus grande impatience de le voir. Il est effectivement très-beau, quoiqu'assurément la ville de Catane, à prendre cette appréciation au pied de la lettre, seroit mise à un prix un peu bas. La gravure de cette pierre, qui est un onyx, représente Vulcain accompagné de deux cyclopes, forgeant des armes au dieu Mars ; Vénus et l'Amour regardent ce travail avec complaisance, et paroissent désirer sa réussite. Les figures sont très-bien dessinées, et les contours supérieurement terminés ; mais comme le nom de l'artiste ne s'y trouve point, ce morceau n'est pas absolument de la valeur dont le comte Gaëtani l'estime : toutefois, je

le répète, la pierre et le travail sont d'une beauté exquise, et la figure de Vénus est un chef-d'œuvre dans son genre.

Catane est la seule ville de la Sicile qui ait adopté l'inoculation et qui la pratique; on m'a assuré que ce n'est point dans les écrits qui en traitent que les habitans en ont puisé la connoissance; mais que ce sont des Grecs qui passoient par Catane, il y a vingt-cinq ans, qui la leur ont transmise verbalement, et qu'elle fut trouvée très-bonne à l'épreuve. Ils ont un chirurgien, nommé Dom Raguleo, qui est très-habile dans ce genre de traitement, et qui l'entreprend avec le succès le plus soutenu.

L'évêque de Catane, de la maison de Vintimille, mérite aussi d'être nommé avec éloge. Ce digne prélat, qui est bien au-dessus des préjugés et des petites vues de tant de personnes de son état et de sa croyance, ose exposer ouvertement dans sa bibliothèque, tous les bons livres qu'il peut rassembler, et j'y ai trouvé, à mon grand étonnement, les collections complettes des œuvres de Voltaire, du citoyen de Genève, et de Helvétius.

L'université de Catane possède un professeur de mathématiques d'un grand mérite, dans la personne de Dom Leonardo Gambino; son immense lecture, ses vastes connoissances, et sa manière d'enseigner à la jeunesse la philosophie moderne,

d'après les principes de Newton et de Leibnitz, lui ont mérité la reconnoissance et l'attachement de toute la Sicile, ainsi que la vénération de tous ceux qui ont l'avantage de le connoître.

Entre Catane et Tavormina, je me fis mettre à terre auprès de Mascoli, pour voir un chataignier d'une grandeur et d'une grosseur prodigieuse, dont plusieurs voyageurs m'avoient fait le récit. Cet arbre est situé à huit milles de la mer, contre le mont Etna, et mérite bien qu'on se détourne pour le voir; sa circonférence est de deux cents quatre palmes napolitains, ce que j'avance avec d'autant plus de confiance que je l'ai mesuré moi-même avec la plus grande exactitude. Par une suite de son grand âge, il est entièrement creux, et son écorce qui, avec très-peu de bois, fournit seule toute la sève aux branches, est partagée en cinq parties par autant de crevasses. On a pratiqué dans la cavité une petite maison où ceux qui recueillent les chataignes trouvent un abri contre les injures de l'air pendant la nuit; il y a aussi à côté un four pour sécher ces mêmes chataignes. Les habitans de cette contrée appellent cet arbre, à cause de son énorme grandeur, *la castagna di cento cavalli*, le chataignier de cent chevaux; et plusieurs autres arbres distingués par leur grosseur ont pareillement leurs noms propres. Un d'entr'eux, appelé *la nave* (le vaisseau), à cause de sa forme, a vingt-quatre

brasses de contour. Sept autres arbres de grosseur égale, rangés sur la même ligne, ont été nommés les sept frères, *i sette fratli ;* le premier, qui est le plus grand de tous, et peut-être le plus gros arbre qu'il y ait dans l'univers, a les branches fort basses; et il y a apparence que c'est à la nature très-grasse du terrain, qui paroît avoir été couvert de bois non exploités pendant une longue suite de siécles, qu'est dû le prodigieux accroissement de ces arbres qui ont cependant beaucoup plus gagné du côté de la grosseur du tronc et des branches qu'en hauteur. On pourroit calculer à peu près l'âge de cet arbre, qui monteroit sûrement très-haut; il s'agiroit seulement de pouvoir déterminer la mesure de l'accroissement qu'il a pu prendre dans une année, et celle de la diminution annuelle qu'il a éprouvée depuis qu'il a cessé de croître. Au reste, tous les arbres de ce canton appartiennent à Sainte-Agathe, patrone de Catane. Indépendamment de cette curiosité naturelle, la beauté de cette contrée et la fertilité de ce côté de l'Etna, méritent d'être admirées. On traverse divers beaux villages, la Sciarra, la Macchia, San Giovanni, dont le terroir est bien plus beau que ceux des environs de Catane, et produit d'excellens vins, des bleds, de l'huile et des fruits; le vin de Mascoli est très-agréable et de couleur rouge, chose fort rare en Sicile. On n'apperçoit point

de traces d'éruptions nouvelles dans cette partie; la lave qu'on y trouve est très-ancienne, et par conséquent plus aisée à cultiver, le tems l'ayant rendue plus meuble et plus purifiée. Les torrens de cette ancienne lave sont d'une largeur terrible, et vont presque jusqu'à la mer; mais le sol de la contrée est gras, est n'est pas mêlé de sable et de cendres, comme celui de Catane, c'est ce qui lui donne cette grande fertilité. Tout le pays est couvert de maisons de campagne, habitées par les cultivateurs. Ces gens-là sont tous extraordinairement prévenans, l'on pourroit même dire polis. Comme il pleuvoit assez fort lorsque je montois la montagne, ils me pressèrent à l'envi l'un de l'autre d'entrer chez eux pour me mettre à couvert. Leurs femmes sont fort blanches, presque toutes ont de très-beaux profils à la grecque; elles sont gaies et accueillantes, et l'on voit que leurs maris ne les rendent ni craintives ni farouches par leur jalousie. Elles sont aussi fort laborieuses, et je n'en vis point qui ne fût occupée, la plupart l'étoient à faire de la toile de lin.

D'ici, je me rendis à *Taurominium*, aujourd'hui Tavormina, où s'est conservé de tous les monumens antiques qui existent encore sur la terre, peut-être le plus curieux et le plus rare, je veux dire son théâtre, où la scène, qui manque à tous les autres, se trouve encore dans toute son intégrité.

Tavormina est située sur une montagne à deux milles au-dessus du niveau de la mer, ce qui fait qu'on y jouit, indépendamment d'une vue délicieuse vers Catane et vers Messine, d'un air également pur et salubre; de sorte que tout contribue à en faire un séjour très-agréable. Au-dessus de Tavormina est un bourg situé sur une montagne encore plus élevée, il se nomme Mola; la rade où l'on jete l'ancre est appelée *i Giardini*.

Outre le théâtre, il subsiste encore à Tavormina d'autres antiquités, dont je vais auparavant vous entretenir, quoique d'Orville en ait décrit et fait graver la plus grande partie. Ce qu'il y a de plus remarquable parmi ces monumens, ce sont cinq grands réservoirs d'eau, semblables par la forme et l'architecture, mais de différente grandeur; le plus petit des cinq est le mieux conservé de tous Il est composé de deux vaisseaux parallèles, séparés par huit pilastres ou pilliers, et chaque vaisseau a neuf voûtes ou arcs. L'arc le plus près de la ville a quatre fenêtres; on voit du côté du nord, à une certaine hauteur, le trou par lequel l'eau passoit de l'aqueduc dans le réservoir. On voit aussi dans la partie où ce réservoir se rétrécit, du côté par où les eaux s'écouloient, dans une grosse pierre de taille carrée, un trou rond qui leur servoit de passage. Dans le milieu du plus petit compartiment du réservoir, le mur est ouvert

verticalement dans les deux faces opposées ; il y a apparence que ces ouvertures, qui sont placées l'une vis-à-vis de l'autre, étoient là pour donner de l'air, au moins ne vois-je pas quel autre usage on pourroit leur attribuer. Mais tout cela ne s'explique pas aisément sans figure, et vous serez obligé de faire usage des planches de d'Orville, pour m'entendre. Dans la face qui regarde vers le sud, il y a une ouverture, et un petit escalier par lequel on montoit au réservoir. Les quatre autres réservoirs d'eau sont plus vastes que celui-ci, mais si fort endommagés que l'on n'y distingue plus rien ; on voit seulement qu'ils avoient tous la même forme. Ils sont tous bâtis en maçonnerie, et revêtus de plâtre d'une espèce particulière, à peu près comme celui de la *piscina mirabilis*, mais pas tout-à-fait aussi dur.

Plus bas que les cinq citernes, dont la plus grande occupe le milieu, est la soi-disant naumachie ; on en voit encore dix-huit arcs ou voûtes, et dix-neuf niches qui se succèdent sur la même ligne ; on voit distinctement qu'il y en avoit davantage ; mais il n'est plus possible de reconnoître si cet édifice étoit carré ou oblong. Il y a dans chaque arc des tuyaux de briques qui conduisoient sans doute l'eau dans le bâtiment. Les niches sont carrées, et je ne me hasarderai pas de décider à quoi elles ont pu servir. Je ne voudrois pas seulement affirmer

que ce lieu aït plutôt été une naumachie que tout autre bâtiment public, tel que des thermes, ou quelque chose d'approchant. Tout l'édifice est en *mattoni* ou briques; plusieurs de ces briques, tant dans les arcs que dans les niches, portent des caractères romains; ce qui prouve que ce monument n'est point grec.

Hors de la ville, du côté de Messine, se voient les fondemens et environ cinq palmes en hauteur d'un mur revêtu de marbre blanc, débris d'un temple carré long, dont la longueur avoit le double de sa largeur. On reconnoit qu'il étoit sans portique ni colonnes, et d'une grandeur assez considérable. C'est, à ce qu'on prétend, le temple que les habitans de Naxos élevèrent à Apollon, lorsqu'ils vinrent dans leur fuite se réfugier à Tauro-minium. L'église de Saint-Pancrace, qui est tout à côté, étoit pareillement un temple dont cette église a conservé presque tous les anciens murs, construits de grosses pierres de taille blanches liées à cru sans chaux ni ciment. Ces pierres, de même que le fameux marbre dont Hiéron fit usage dans son vaisseau, viennent des carrières de Taurominium. La forme de ce temple étoit la même que celle du précédent. Dans la vallée qui conduit à Messine il y a deux anciens tombeaux de forme carrée; comme ils n'ont rien de remarquable, ils ne méritent aucune description.

Il y a dans le palais de San Steffano une inscription grecque très-bien conservée, vous la trouverez dans d'Orville.

Le théâtre est placé sur un monticule qui domine Tavormina; cet emplacement très-favorable procure à cet édifice la vue la plus délicieuse. D'un côté de cette espèce de promontoire, l'on découvre jusqu'à Messine le rivage le mieux cultivé; de l'autre on apperçoit la totalité du mont Etna avec ses différentes éruptions, et le rivage de Catane. Les éruptions du volcan finissent seulement au-dessous de Tavormina; la lave qui en a le plus approché, est entrée bien avant dans la mer; et si elle avoit continué de suivre la même courbe encore l'espace d'un demi-mille, elle auroit formé pour cette ville un port naturel pareil à celui de Messine. Revenons à notre théâtre, dont la scène conservée en entier, ainsi que je vous le disois, est bâtie en briques. Elle a, conformément à la description de Vitruve, trois portes, une grande dans le milieu et une plus petite de chaque côté; entre la grande porte et chacune des deux petites, sont trois niches, dont celle du milieu est aussi plus grande que les collatérales, ce qui fait six niches; et comme il y en a encore une à la suite de chacune des deux petites portes, cela fait en tout huit niches dont cette façade est décorée. Chacune des deux petites portes est ornée de chaque côté d'un

pilastre qui a la forme d'un trygliphe triangulaire recourbé en dedans; sa hauteur est égale à celle de la porte, et l'ordre d'architecture en est corinthien. Le *proscenium*, ou l'avant-scène, ce qui est en avant de la décoration, n'a que cinq palmes de largeur, de façon que j'ai peine à comprendre comment les acteurs pouvoient se tenir et jouer leur rôle dans un espace aussi étroit. Il y a plus de place derrière le proscénium, et le fond du tout est terminé par un portique dont les colonnes sont pareillement en briques et d'ordre corinthien. On vient de trouver la même forme au théâtre de Pompeïa, après qu'on a eu découvert le derrière de la scène. Sous le *podion* ou orchestre, qui m'a paru de même fort petit à proportion du reste du théâtre, est une voûte moitié ouverte, moitié fermée. Cette voûte est des plus singulières, et Vitruve n'en fait aucune mention; sa figure est précisément celle d'un T, qui paroît dans sa situation naturelle à ceux qui se tiennent sur la scène, et renversé pour les spectateurs. Cette espèce de galerie souterraine, qui passe sous la scène, est partie couverte, partie découverte, et cela de manière que les extrémités du T sont moitié voûtées, et moitié ouvertes. Du côté des gradins, le toit du T se trouve précisément sous l'orchestre; enfin, il a dans ses parties voûtées et couvertes des trous carrés qui donnent dans ce même orchestre.

Je laisse à votre discernement à décider quel pouvoit être l'usage de cette singulière galerie dont il n'est fait mention nulle part ; dites-m'en, je vous prie, votre avis. L'idée de quelques personnes, que cet endroit ait été destiné au mouvement des machines, est tirée de la disposition de nos théâtres actuels ; qu'il ait servi à placer des souffleurs chargés de soutenir la mémoire chancellante des acteurs, la chose n'a pas plus de vraisemblance ; mais j'ai moins de répugnance à croire que c'étoit-là que se tenoient ceux qui étoient chargés de réciter, tandis que les acteurs placés sur la scène ne faisoient que gesticuler et jouer leur rôle d'action. Cela me paroît d'autant plus vraisemblable, qu'il y a trois ouvertures précisément en face des trois portes. Mais à quoi servoient donc alors les trous carrés ? Il y auroit de la témérité à moi antiquaire apocryphe de hasarder une décision sur cet objet ; c'est à vous, mon ami, qui êtes un patriarche en fait d'antiquités, qu'il appartient de prononcer en pareil cas. De chaque côté du proscenium ou avant-scène, il y a un grand appartement voûté, et un plus petit qui l'est également ; ces pièces étoient, suivant toute apparence, à l'usage des acteurs ; elles déterminent avec le proscenium, qui occupe le milieu, toute la façade, ainsi que la largeur du théâtre ; ou, si l'on veut, le diamètre du demi-cercle régulier que forment

les gradins. A chaque côté de ces appartemens sont les passages qui conduisoient au théâtre du côté de la scène; une large rampe conduit de chaque côté sur les gradins supérieurs, et un escalier plus étroit mène pareillement des deux côtés dans les gradins inférieurs et dans l'orchestre. Ces entrées, de même que les gradins, sont taillées dans le roc, ainsi que les petits escaliers. Les appartemens des deux côtés de la scène sont séparés des gradins.

Ces gradins taillés dans le roc, ainsi que je le disois, décrivent un demi-cercle régulier; le reste de l'édifice élevé au-dessus est construit en briques. On y distingue deux étages l'un au-dessus de l'autre portant chacun sur une voûte; ils étoient ornés de colonnes, dont on peut compter encore trente-cinq bases. On y reconnoît aussi les vomitoires, qui conduisoient dans les gradins par les corridors qui régnoient sous les voûtes. Il ne paroît pas qu'il y ait eu des gradins dans cette partie de l'édifice, qui semble n'avoir été construite que pour les corridors, pour les vomitoires et pour l'ornement du théâtre; car on n'y voit que des vestiges de colonnes et entre deux des niches, sans doute pour des statues. L'orchestre ou podion est, ainsi que je l'ai déja remarqué, fort petit; et comme le théâtre décrit un demi-cercle parfait, je ne sais si on peut le donner pour grec : au

moins faut-il qu'il ait été restauré et changé par les Romains. L'ordre corinthien qui y règne, sa construction en briques, ainsi que sa forme, en font preuve. J'ai voulu éprouver de quelle manière la voix des acteurs s'y transmettoit, et j'ai remarqué, avec autant d'étonnement que de satisfaction, que l'on entend très-distinctement, non-seulement des gradins, mais aussi des parties les plus élevées du théâtre où étoient les colonnes, tout ce qui se prononce sur la scène. Nous y avions placé un paysan qui nous accompagnoit, et nous l'obligeâmes de nous adresser la parole dans les différens endroits où nous nous plaçâmes; partout nous comprîmes parfaitement toutes les syllabes qu'il prononçoit, même celles qu'il proféroit à voix basse. On ne découvre cependant aucune trace de ces vases d'airain, dont parle Vitruve, ni même pas les endroits où ils auroient pu avoir été placés; mais cet effet si étonnant provient uniquement de la manière dont l'édifice est construit. La chose est, selon moi, bien autrement extraordinaire que l'oreille de Denys à Syracuse; observez en effet qu'il est très-simple que les moindres sons se transmettent dans cette espèce de tuyau que forme la grotte en question; mais qu'en plein air et dans toute la circonférence d'un demi-cercle fort étendu, la voix se fasse entendre avec une force égale dans toutes les lignes de sa di-

rection, vous m'avouerez que cela est admirable et dépose en faveur de l'habileté de l'architecte, et de sa profonde connoissance des proportions de ces mêmes lignes.

La campagne des environs de Tavormina est très-agréable et très-bien cultivée, elle produit d'excellens vins rouges et de l'huile; mais c'est sur-tout de la soie dont on recueille une grande quantité d'ici jusqu'à Messine; cette denrée rapporte aux habitans de quoi se procurer des bleds bien au-delà de ce qu'il leur en manque. C'est une forêt continuelle d'oliviers et de mûriers, et ces côteaux sont des plus gracieux que j'aie vus en Sicile. L'eau de la mer est si claire tout le long du rivage que l'on peut compter tous les cailloux qui sont au fond. La lune qui répandoit sur la mer et sur toute la contrée sa clarté argentine, le doux chant des rossignols qui se faisoit entendre de toutes parts, la surface d'une onde tranquille, qui offroit à mes yeux un miroir immense, tout cela procuroit à mon ame les jouissances les plus délicieuses, et la plongeoit dans une secrette et douce mélancolie.

J'arrivai enfin vers le matin à Messine; j'y repris, pour la première fois depuis mon départ de Palerme, mon logement dans une auberge. J'avois fait tout le reste de mon voyage à la faveur de l'hospitalité et de la cordialité des habitans, dont, vu

le défaut absolu d'hotellerie, je me trouvois forcé de profiter. J'aurois encore éprouvé le même accueil à Messine; mais afin d'être plus libre et moins géné, je préférai une *locanda* des plus médiocres.

On connoit la magnifique situation de Messine, et la beauté de son port est célèbre dans tout l'univers; l'une et l'autre sont uniques dans leur genre, et n'ont rien même qui puisse leur être comparé. Il semble que la nature ait voulu prouver à l'art que ce qu'elle opère est infiniment plus parfait et plus majestueux que tout ce que celui-ci produit à force de travail et d'application. Une anse assez étroite de terre et de sable, qui s'étend vers la mer en forme de demi-cercle, y a tracé le port le plus beau et le meilleur du monde connu, dans lequel plus de mille vaisseaux sont en sûreté contre tous les vents, dans toutes les saisons, et arrivent jusqu'aux maisons des négocians.

Messine (*Messina, Messana, Zankle*), se trouve actuellement bien déchue de ce qu'elle étoit anciennement, et même dans des tems plus modernes; le manque de commerce, l'état d'oppression dans lequel le gouvernement laisse gémir ses habitans depuis la dernière rebellion, la peste qui l'a ravagée assez récemment (en 1743), toutes ces différentes causes ont entièrement dépeuplé et énervé cette ville. Elle ne renferme que vingt-cinq

mille habitans, tandis qu'elle pourroit être autant et plus peuplée que Palerme.

La cathédrale est un édifice assez médiocre, on y voit une chaire à prêcher en marbre, ouvrage du Ghagini, le meilleur sculpteur de la Sicile; elle est décorée de bas-reliefs d'un très-bon style. Le maître autel est un des premiers ouvrages qui se soit fait en pierres dures rapportées, au moyen desquelles on représente des figures et des fleurs avec leurs couleurs naturelles; on les nomme communément pierres de Florence, parce que c'est à Florence qu'on a inventé ce genre de travail, qu'on continue toujours dans la galerie du grand duc. Cet autel est un chef-d'œuvre dans cette manière, qui dans le fond est très-chétive et entièrement destituée de goût. La chaire du chœur est peinte par un Sicilien nommé Guagliati; il y règne beaucoup de chaleur et un grand fini. Ce maître tient beaucoup du Tintoret pour la composition, et brille sur-tout par l'exécution. Il y a dans le trésor de cette cathédrale des ouvrages précieux en or et en argent, ce sont des chef-d'œuvres du Guevara; cet artiste si célèbre à Rome. Il étoit de Messine, et s'étoit poussé à ce haut degré de perfection par son seul génie, sans aucun secours étranger.

De toutes les autres églises de Messine, celle qui mérite le plus d'attention, et qui est bâtie dans un goût un peu moins mauvais, quoique ce soit

toujours le goût napolitain, et qu'elle soit chargée de beaucoup de dorures, et d'ouvrages en marbre de toutes les couleurs possibles, c'est l'église de Saint-Grégoire. On y voit une copie singulièrement belle du superbe tableau de ce saint qui se trouve à Bologne. Le noviciat des jésuites mérite d'être vu pour la beauté de sa situation, et quelques bons tableaux de l'école romaine, dont personne n'a pu me nommer les maîtres. Il y a aussi dans l'église des théatins quelques bons morceaux de peintres siciliens.

Dans le palais du prince Scaletta, se trouve une collection de tableaux très-considérable, il y a dans le nombre quantité de copies, qui paroissent avoir remplacé des originaux qu'on aura sans doute vendus. Il s'y est cependant conservé quelques originaux de Polidore de Caravage, de l'Espagnolet, et du Zioppo de Gangi. Ce qu'il y a de mieux, c'est le plafond de la galerie; il est du Cavalier Messinese, le premier peintre peut-être de la Sicile. Il n'a pas, à la vérité, toute la force et toute l'expression du Morealese; mais il réunissoit à une élégante correction de dessin, beaucoup de grâce et d'agrément, tant dans la composition que dans l'exécution. C'est l'Albane de la Sicile, et ce plafond est une des meilleures choses de toute l'île.

Messine ne manque pas de statues, il n'est point de place où vous n'en rencontriez une équestre ou

une pédestre d'un de ses souverains. D. Juan d'Autriche, le roi d'Espagne et plusieurs autres y sont représentés; mais d'une manière si pitoyable qu'on ne peut que regretter la perte de l'argent que la ville y a employé, et celle du tems que l'artiste y a mis. On voit encore quelques statues le long du port; les Messinois y font entre autres grande parade d'un Neptune, qui donne des fers à Scilla et à Charibde; ce groupe est en marbre blanc, et a passé pour un chef-d'œuvre de l'art, et une production de l'école de Michel Ange; tandis que dans le vrai, cette statue l'emporte sur toutes les autres en médiocrité.

La citadelle qui est bâtie sur le terrain qui forme l'enceinte du port, terrain qu'on nomme *braccio di San Ranieri*, est forte et bien bâtie. Quatre mille hommes suffisent pour sa défense, elle est encore mieux fortifiée du côté de la ville que du côté de la mer; Charles II l'ayant fait élever après la dernière révolte, pour tenir à l'avenir les habitans en respect. Cette révolte est très-bien décrite dans un manuscrit fort rare, que j'ai trouvé dans la bibliothèque publique de Messine, sous le titre de *Guerre civile de Messina, di Francesco Cascio Calabrese.* Tout près de la citadelle est cette Charibde si fameuse chez les anciens, et qui n'étoit si redoutable pour eux que par leur peu de connoissance dans l'art de naviguer, puisqu'aujour-

d'hui le moindre canot la traverse sans danger. Les habitans actuels de Messine la nomment *Garofalo ;* ce n'est autre chose qu'un tourbillon occasionné par les différentes directions des courans qui se croisent dans le phare étroit de Messine. J'ai passé par-dessus dans une petite barque pour m'en convaincre par moi-même. Les eaux n'ont dans cet endroit que trente palmes de profondeur, par conséquent ce tourbillon ne sauroit être aussi dangereux qu'on le décrit. Convenons pourtant que si la description que Virgile en fait ne pouvoit pas être envisagée poétiquement, il faudroit que le tourbillon eût été alors bien plus considérable et bien plus effrayant qu'il ne l'est aujourd'hui.

Il n'y a d'antiquités à voir dans tout Messine qu'une collection de médailles chez le prince Sperlinga. M. Andrea Gallo, antiquaire, m'a montré un bas-relief antique, qu'à sa manière on juge être romain, mais dont le sujet est des plus singuliers. Ce savant l'a décrit et expliqué dans une dissertation dont j'ai fait l'acquisition. Il a neuf figures et représente une apothéose. La personne qu'on y déifie est couchée sur un bucher; elle est déja pourvue d'une aîle, l'autre n'est pas encore achevée : c'est une des figures subalternes placée debout à l'extrémité opposée du bas-relief qui est chargée de ce travail, et qui se sert pour l'exécuter d'une espèce de hache. M. Andrea Gallo prétend

trouver ici l'explication de la formule des anciens, *sub uscia dicavit* ou *posuit*, qui se trouve sur différens tombeaux ou autres monumens; cette formule seroit donc, selon lui, une allusion à la fabrication des aîles avec cet instrument. Les autres figures sont très-distinctes, et ont chacune leur signification particulière.

Le commerce qui devroit être si considérable à Messine y est totalement tombé, et les fabriques y manquent d'ouvriers et de débit. Il n'y a plus que les mouchoirs de soie, les bas tricottés, et quelques étoffes légères d'une seule couleur qui s'y fabriquent encore en assez grande quantité. Les soies y sont très-abondantes et de la première qualité; mais le roi en gêne lui-même l'exportation, au moyen d'un droit de sortie de seize pour cent qu'il y a mis; et depuis que la ville de Lyon a introduit chez elle ses moulins à organsiner les soies, Messine est forcée d'y envoyer les siennes toutes crues, et même sans être filées: outre cela, cette peste dont nous avons parlé n'a pas laissé de priver Messine d'un grand nombre d'ouvriers, cependant il en reste encore qui font des étoffes en or et en argent; mais comme la main-d'œuvre y est beaucoup plus chère qu'à Lyon, et que les dessins qui viennent de cette dernière ville à Messine sont déja anciens lorsqu'ils y arrivent, on peut croire que le débit de ces étoffes y est très-mince. On fabrique

encore ici des tapis dans le goût de ceux de Turquie qui m'ont paru fort beaux.

Le roi avoit formé il y a quelques années à Messine une compagnie de commerce pour le Levant, et l'avoit pourvue de privilèges exclusifs ; il n'y eut, pour ainsi dire, personne en Sicile qui ne s'empressât de mettre ses fonds dans cette nouvelle banque, dont on se promettoit bien inconsidérément les plus grands avantages. Cette compagnie envoyoit son argent comptant au Levant, et revendoit ses marchandises en Sicile; de sorte que les fonds furent bientôt épuisés, et que tout le royaume alloit être ruiné par cette belle manœuvre. Les Grecs, qui connoissoient mieux le pays et la nature de son commerce, trafiquoient auparavant par échange, et troquoient les productions de la Grèce contre celles de la Sicile, ce qui étoit bien autrement avantageux au pays, qui ne s'est sauvé que par la suppression de cette compagnie effectuée l'année dernière.

Comme depuis la dernière révolte le gouvernement vouloit opprimer cette ville à dessein, elle a été excessivement accablée d'impôts; elle paie entre autres au roi cinquante-huit pour cent du pain qui s'y consomme, car elle donne trente-un tarini de droits pour chaque salme de froment, qui vaut communément dans les bonnes années soixante tarini; malgré tout cela le pain n'est pas plus cher

à Messine qu'à Palerme, et les seize onces se paient quatre grains de Sicile dans l'une et l'autre ville, d'où l'on peut juger du gain immense que fait la *Colonna frumentaria*, ou *Annona*, sous l'administration du sénat de Palerme, et des effets pernicieux de cet arrangement.

J'ai cru devoir terminer ici, mon cher ami, mon voyage autour de la Sicile, et renoncer au projet que j'avois formé de l'achever dans sa totalité en poursuivant jusqu'à Palerme, d'où j'étois parti en le commençant. Tout le monde m'assuroit, et la chose m'étoit confirmée par toutes les relations des voyageurs, qu'il n'y a réellement rien de remarquable à voir le long de cette partie des côtes de la Sicile qui me restoit à visiter; excepté Termini, il ne s'y trouve pas une seule ville qui mérite quelque attention, encore celle-là n'offre-t-elle rien d'intéressant à la curiosité. Quant aux antiquités, il ne s'y est rien conservé du tout; et quant à la culture des terres, elle y est très-négligée; de sorte qu'il ne me restoit rien de mieux à faire que de rendre Messine le *nec plus ultra* de mes courses en Sicile. Je dirigeai en conséquence ma route sur Rheggio (*Rheggium*) pour voir la Calabre, et le reste du royaume de Naples.

Avant de quitter cette île, je veux vous faire une courte description de ses habitans dont on raconte tant de choses qui font peu d'honneur à leur

cœur et à leur caractère, et qui n'inspirent rien moins que la confiance. Cette nation, ainsi que tous les peuples méridionaux, possède beaucoup de finesse, de pénétration et de talens; mais elle est en même tems fort adonnée à cette mollesse, à ce penchant à la volupté, à cet esprit de ruse et d'artifice, qui semblent généralement s'augmenter à mesure qu'on s'avance vers le midi. Ce feu si étonnant qui les anime n'est point accompagné chez eux de la moindre apparence de ce phlegme si nécessaire aux artistes dans l'exécution; ce qui se manifeste non-seulement chez leurs peintres et chez leurs sculpteurs, mais encore chez leurs poëtes, dont tout fourmille dans ce royaume, même parmi le peuple, sur-tout de ces poëtes qu'on nomme improvisateurs. On les voit tous préférer le plaisir de produire de nouvelles pensées au soin de les repasser, de les perfectionner, de les purger de leurs fautes. On voit bien que la nature dans ce climat n'opère plus dans ce juste milieu entre le froid violent et l'excessive chaleur qui produit cet heureux phlegme. Un sel âcre agit sans cesse sur leurs nerfs, et rien n'est aussi commun en Sicile qu'une maladie qu'ils nomment *umori salsi* (humeur salée); ce qui pourroit bien, au reste, n'être qu'une suite de la façon dont ils vivent, et sur-tout des excès qu'ils font en sucrerie. Quoiqu'il en soit, cette âcreté d'humeur les rend in-

quiets, impatiens, et cette disposition, jointe à ce feu immodéré qu'ils portent au-dedans d'eux, se manifeste souvent par les actes les plus violens : voilà pourquoi les effets de la jalousie et de la vengeance sont si terribles chez eux, et qu'ils surpassent à cet égard toutes les autres nations. Ce même mélange qui compose leur caractère produit aussi quelquefois un héroïsme et un stoïcisme dont on pourroit tirer le plus grand parti. Je puis vous en citer quelques traits. Dans le tems que le brigand Testalunga infestoit la Sicile avec sa troupe, Romano, son ami et son confident, eut le malheur d'être pris; il étoit en quelque façon le lieutenant de Testalunga, et après lui le premier de sa troupe. Le père de Romano fut arrêté dans le même tems et emprisonné pour crimes; on lui promit sa grace et sa liberté pourvu que son fils voulut se prêter à trahir Testalunga et à le leur livrer. Le combat entre la tendresse filiale et l'amitié jurée fut des plus violens chez le fils; mais le père lui-même le persuada de donner à l'amitié la préférence sur l'amour filial, qui seroit, disoit-il, avili s'il le faisoit éclater dans ce moment au prix d'une trahison. Romano se rendit à l'avis de son père et fut fidèle à son ami. Testalunga lui-même ayant été pris par la suite, on ne put jamais, malgré les tortures les plus cruelles, l'engager à trahir aucun de ses compagnons, et il garda jusqu'à la

fin le silence le plus profond sur ce qui les concernoit.

Le trait suivant offre un bel exemple d'un véritable amour mis à la plus forte épreuve. Un prince d'une des premières familles de Palerme vivoit depuis quelque tems dans un commerce secret et très-intime avec une demoiselle de même condition que lui; cette intrigue aboutit au mariage, mais un peu tard, puisque la dame accoucha d'un fils deux mois après les nôces. La honte dans un pays où les impressions de l'honneur sont si fortes, le désir de se mettre à couvert des propos que cet événement feroit tenir à toute la ville, l'espoir enfin de voir bientôt d'autres enfans succéder à celui-ci, engagèrent les deux époux à le soustraire à la connoissance du public, et à remettre le soin de son éducation et de sa subsistance à un paysan. La chose demeura secrète jusqu'au moment que la mère, se voyant à l'article de la mort, se crut obligée, pour l'acquit de sa conscience, de revéler tout le mystère. On fit aussitôt revenir de la campagne ce fils, qui parut plus étonné que réjoui de son changement d'état: il déclara d'abord qu'il ne s'y soumettroit qu'à condition qu'on lui permettroit d'épouser une paysanne charmante qu'il aimoit. Cette demande n'ayant pas pu lui être accordée, il renonça à toutes ses prétentions en faveur de son frère, et reprit

joyeusement l'état dans lequel il avoit été élevé. Il y vécut content avec l'objet de sa tendresse, dans une obscure mais heureuse médiocrité. Avouez, mon ami, que ce seroit là un beau sujet à mettre au théâtre, et qu'il mériteroit d'être traité par un Voltaire ou par un Metastase.

Il se trouve encore par-ci par-là des traits de ressemblance entre les anciens Siciliens et ceux de nos jours, quoique les nombreuses mutations d'habitans, de souverains et de formes de gouvernement, aient rendu ces traits un peu rares. Les physionomies grecques y sont encore assez fréquentes, sur-tout le long des côtes septentrionales et orientales, et l'on y voit un grand nombre de beautés en hommes et femmes, mais plus dans l'autre sexe que dans le nôtre; ce qui est tout le contraire du climat de Naples, qui produit de très-belles figures en homme, tandis qu'il n'est pas aussi favorable au beau sexe. Les Siciliennes aiment sincèrement et avec violence, et font voir que leur sexe est capable de constance et de fidélité. Une autre chose qui leur reste des Grecs, c'ést cet empressement des habitans à exercer l'hospitalité envers les étrangers; je vous ai raconté, mon cher ami, dans plus d'un endroit de ce récit, à quel point j'en avois fait l'épreuve dans tous les lieux de la Sicile que j'ai visités; j'ai été dans le cas de jouir des effets de ce caractère hospitalier,

et j'y suis tellement sensible, que je me ferai toute ma vie un devoir de payer en toute occasion à ces généreux insulaires le tribut de mon hommage et de ma reconnoissance. Cette jalousie nationale des anciens Grecs, et ce désir de passer pour plus ancien, pour plus puissant, pour plus célèbre que les autres, domine encore dans toutes les villes de la Sicile. Palerme et Messine se disputent encore la prééminence comme autrefois Athènes et Lacédémone. Girgenti et Syracuse sont en rivalité pour les antiquités qui s'y sont conservées; Mázara et Sciacca, parce que la première prétend être l'ancienne Sélinunte, et l'autre *Thermæ Sélinuntiæ*. Il n'en est aucune où je n'aie trouvé de ces sortes de prétentions. L'ancienne débauche et l'intempérance dans les repas et dans la boisson, ont entièrement disparu. Les Siciliens sont aussi sobres qu'il soit possible de l'être, et l'ivrognerie est pour eux le plus grand des vices, celui qui leur inspire le plus d'horreur : on y aime les mets sucrés, et toutes les espèces de sucrerie par dessus tout, de façon qu'on ne sauroit faire de repas sans quelque plat apprêté au sucre. Les fruits, les productions de la terre, le gibier, le poisson y sont exquis, et les vins le seroient aussi par-tout, si l'on mettoit plus de soin et d'habileté dans leur fabrication. Ils ont diverses espèces d'oiseaux qui ne se trouvent qu'en Sicile, tels que le francolin, qui

est de la grosseur d'un coq de bruyère, et d'un goût délicieux ; le paon sauvage, et d'autres encore. Dans leur économie champêtre, on retrouve à chaque pas Théocrite et ses descriptions; ces nombreux troupeaux de chèvres qui cherchent sur les colines les herbages propres à leur nourriture, cette grande espèce de moutons et de béliers, au ventre de l'un desquels Ulysse s'attacha, pour s'échapper de la caverne de Polyphème; cette quantité de bêtes à corne de couleur rougeâtre et de petite taille, tout rétrace les différens tableaux de ces églogues, peints d'après la nature et d'après la réalité. Les bergers se disputent encore entr'eux le prix du chant, et déposent une houlette ou une pannetière pour le vainqueur. Le climat est si doux et si favorable qu'ils peuvent passer toute l'année dans les champs; ils habitent des cahutes de paille, et les bestiaux restent jour et nuit en plein air.

Le peuple, en Sicile, fait usage d'un habillement tout particulier, qui me parut d'abord entièrement opposé à la nature du climat, car les hommes portent des bonnets de couleur, et jamais de chapeaux, ce qui paroît absurde dans la grande chaleur; de plus, une multitude de capes ou capotes qui toutes ont un capuchon semblable à ceux des capucins. J'ai vu des hommes qui voyageoient à cheval, mettre jusqu'à quatre de ces capotes l'une sur l'autre, et en ôter ou en remettre une partie,

selon le tems qu'il faisoit ; mais comme dans un pays où le soleil est si ardent, dans une île où les vents varient et passent si brusquement du chaud au froid et du froid au chaud, il est très-aisé d'être saisi tout-à-coup par le froid, et de gagner une pleurésie, maladie effectivement très-fréquente en Sicile, le soin qu'ils prennent de s'en garantir en se couvrant beaucoup est fondé en raison, et des plus naturels. Les femmes de la campagne ont conservé quelque chose de l'habillement grec dans le voile qui leur entoure la tête, et dans la large ceinture dont elles se ceignent. Dans les villes elles portent toutes, suivant l'usage espagnol, de grandes failles noires. La noblesse de Palerme est, comme le reste de l'Europe, le singe des modes françoises.

Les assassinats ne sont plus si fréquens chez les Siciliens qu'ils l'étoient autrefois, quoiqu'il leur arrive encore de tems en tems d'immoler des victimes à leur jalousie ou à leur ressentiment.

Il y avoit autrefois à Palerme et à Messine un prix fait pour expédier un homme, il n'en coûtoit que dix onces ou douze sequins; actuellement que la chose n'arrive plus si souvent, il en coûteroit beaucoup davantage. Comme la jalousie va toujours en diminuant, et qu'il n'existe plus de factions politiques dans le pays, ces événemens deviennent de jour en jour plus rares. Les dames

de Palerme jouissent d'une grande liberté, comme dans tout le reste de l'Italie, et les maris commencent à rougir de cette jalousie attachée au terroir; ils aiment à recevoir les étrangers, et l'on y passe son tems fort agréablement.

Depuis quelques années que la Sicile vend très-avantageusement ses denrées au-dehors, il y a beaucoup d'argent dans le royaume, le cultivateur sur-tout a gagné considérablement à ce commerce. Malgré l'exportation, rien de tout ce qui sert à l'entretien de la vie n'y est cher; ce qui peut venir de la grande abondance des denrées, et d'une population peu nombreuse, car on ne compte pour toute l'île que douze cent milles ames, ce qui est très-peu de chose, eu égard à son étendue, a sa fertilité, et à ce qu'elle contenoit autrefois.

En un mot, le climat, le sol de la Sicile et ses productions sont encore aussi bons qu'ils l'aient jamais été; mais l'inestimable liberté dont jouissoit l'ancienne Grèce, la population, la puissance, la magnificence et le bon goût n'y existent plus, et les habitans actuels peuvent dire *fuimus Troës*. Cependant, Solin a toujours eu raison de dire, *quicquid Sicilia gignit, sive soli fœcunditatem, sive hominum ingenia spectas, proximum est iis quœ optimœ dicuntur.*

Recevez, mon cher abbé, ce petit nombre d'observations, comme un témoignage de mon

amitié pour vous ; envisagez-les avec cette indulgence et cette bonté que j'ai lieu d'attendre de vous, et continuez d'être mon ami, comme je serai éternellement le vôtre.



# SECONDE LETTRE.

Comme vous exigez, mon cher ami, que je vous communique les observations que j'ai faites dans la suite de mon voyage au travers de tout le royaume de Naples, immédiatement après avoir fait le tour de la Sicile, je vais vous lès livrer telles que je les ai jetées sur le papier à mesure que les objets me les fournissoient; ce que jè n'oserois hasarder, si je n'étois sûr que votre amitié me pardonnera mes erreurs et que votre profond savoir les redressera. Vous n'y trouverez rien de faux ni d'inexact, quant à la situation des lieux, ni même dans la description des choses que j'ai vu de mes yeux; mais pour ce qui concerne mes conjectures et les jugemens que j'ai portés sur bien des objets, je vous préviens que j'ai suivi tout uniment mes premières idées, sans beaucoup de réflexion, et sans consulter même aucun écrivain, ne m'ayant pas été possible de beaucoup méditer, ni de prendre aucun livre avec moi, dans un voyage aussi pénible que celui-là.

Je me rendis donc de Messine à Reggio (*Rheg-*

*gium*) en Calabre; le 11 de mai, dans le même petit bâtiment (*speronara*) dont je vous ai fait la description, et je fis ma traversée dans l'espace de deux heures. Le canal (*pharo*) n'a dans cet endroit que douze milles d'Italie de large. J'eus encore une fois occasion, dans cette même traversée, d'observer de très-près la célèbre Charybde, et de me convaincre de nouveau qu'elle n'est ni profonde ni dangereuse, et que ce tourbillon n'est point occasionné par un goufre, mais uniquement par deux courans opposés, qui s'efforcent de pénétrer l'un du côté du nord, et l'autre du côté du sud, dans le détroit; comme ces deux courans ne se portent pas dans le canal avec la même force, ni dans le même tems, ils occasionnent une espèce de flux et de reflux, qui se succède de six en six heures et sur lequel les mariniers se dirigent en faisant canal; de manière que la traversée peut se faire commodément et fort vîte, sans rames ni voiles; et s'il arrive quelquefois à un gros vaisseau de se perdre, c'est ordinairement par l'ignorance des mariniers qui prennent mal leur tems pour s'engager dans le détroit; le courant les jete alors contre le rivage où ils sont forcés d'échouer.

Il ne reste que très-peu ou pour mieux dire point du tout de vestiges de l'ancien *Rheggium*; tout ce que j'en ai pu trouver se réduit à quelques

vieux murs de briques ou *mattoni*, qui paroissent avoir appartenu à un temple; mais ils sont tellement endommagés qu'il n'est plus possible de reconnoître si ce temple étoit de figure ronde ou carrée. Je vis aussi plusieurs inscriptions grecques encastrées dans les façades de différentes maisons qui donnent sur la place; il y en a quelques-unes qu'on a posées très-mal-adroitement le haut en bas. Comme elles sont rapportées par Gualteri, par Gruter et par d'Orville, qu'outre cela un chanoine de Reggio, D. Joseph Moresano, se propose de les publier de nouveau avec d'autres particularités qui concernent cette ville, je n'ai pas pris la peine de les transcrire, d'autant plus qu'elles sont à moitié effacées, et très-difficiles à déchiffrer. Ce même chanoine me fit voir chez lui un manuscrit du seizième siècle qui contient beaucoup de particularités intéressantes, principalement du moyen âge. Il est intitulé *Ristretto dell' Istoria delle cose di Reggio, dell' Abbatte Giovanni Angelo Spagniolo Reggino.* J'ai prié instamment mon chanoine de mettre au jour ce manuscrit, au lieu de sa description des misérables restes de l'ancien *Rheggium*, le premier renfermant à coup sûr des faits d'une toute autre importance que tout ce que peut contenir le dernier.

La cathédrale (*il domo*) est un vieux édifice gothique, qui n'a rien de particulier, sinon qu'il

est bâti en pente, et cela de manière que le pavé de même que la couverture ont au moins deux palmes de talus, depuis le fond du chœur qui est la partie la plus élevée jusqu'à l'entrée. La raison de ce genre de construction m'est inconnue, et je ne sais s'il se trouve un autre bâtiment gothique construit dans ce goût-là.

La situation et les environs de Reggio sont, en général, fort agréables ; on ne voit que des campagnes couvertes de mûriers, d'orangers, de citronniers et de vignes. La plus grande partie de la soie que fournit la Calabre se cultive dans ces cantons-ci; il s'en vend quatre-vingt mille livres par année à Reggio; mais il s'en cultiveroit le double, si les droits dont ces soies ont été surchargées par le marquis de Squillace, ci-devant principal ministre de la cour de Naples et depuis de celle d'Espagne, n'étoient pas aussi exorbitans, et n'avoient pas, en abymant cette culture, causé le dépérissement de cette branche de commerce. Il faut que les propriétaires paient d'abord au roi pour le terrain, ensuite pour chaque arbre, et lorsque la soie est faite, il faut qu'ils en paient de nouveau un droit de cinq carlins par livre, encore ne leur est-il pas permis de la vendre ailleurs qu'à Naples ; cette dernière clause ajoute une perte de vingt pour cent pour les cultivateurs, parce que les marchands de Naples se prévalant de cette défense, n'en paient

jamais que vingt-cinq carlins tout au plus. Ainsi, en réunissant toutes ces charges, la soie, le principal et le meilleur produit du royaume de Naples, le seul qui lui fournisse les moyens de contre-balancer son commerce passif, a payé cinquante pour cent de droits au moment qu'elle est exportée. Le vin réussit communément à merveille dans les environs de Reggio, et un particulier de cette ville, qui cultive ses vignes et fait ses vins avec beaucoup de soin et d'intelligence, m'en a fait goûter de diverses qualités, qui ressembloient parfaitement les uns aux vins de Bourgogne, les autres aux vins muscats rouges et blancs; quoiqu'ils eussent été faits des mêmes raisins, la différence provenoit uniquement de la manière dont il les préparoit.

Ne trouvant plus rien à observer à Reggio, je dirigeai ma navigation sur Gieraci, où l'ancienne Locres, si célèbre entre les villes de la Grèce, étoit autrefois située; je doublai, pour y arriver, le cap *di Spantiventi*, qu'on regarde comme dangereux dans ce pays-ci, parce que ce doublement exige les deux vents opposés du nord et du sud. Je trouvai bien facilement le lieu qu'occupoit autrefois la ville de Locres; il est au-dessous de Gieraci, qui est située sur une montagne plus élevée. Je parcourus très-long-tems les ruines de cette ancienne cité, qui sont toutes en briques (*mat-*

*toni*), à la réserve de quelques murs qui sont en pierre, et je n'apperçus que les débris de quelques tombeaux qui fussent un peu reconnoissables; tout le reste ne présente que des masses de maçonnerie, de l'ancienne forme desquelles on ne sauroit reconnoître la moindre chose; je ne doute pas que si on vouloit déblayer et creuser, on ne trouvât sous ces ruines des fragmens de statues et de colonnes. Ce ne fut pas sans étonnement que je trouvai dans les ruines d'une ville grecque tant de débris d'édifices de briques, et si peu en pierre; j'en ai conclu que Locres doit avoir été entièrement détruite dans des tems antérieurs, soit par un tremblement de terre, soit par les Romains, qui l'ont ensuite rebâtie à leur manière.

Je me rendis de là, toujours par mer, à *Capo de Stilo*, où je mis pied à terre pour voir la chartreuse de Stilo, située sur une montagne à quatre milles dans les terres, et dont on m'avoit dit que le bâtiment ainsi que la bibliothèque méritoient d'être vus; mais il m'arriva ce qui arrive souvent aux voyageurs avides de nouveaux objets, et je me trouvai avoir fait un chemin assez inutile: les bâtimens de cette chartreuse et ceux de son église sont à la vérité très-grands et très-vastes, mais du plus mauvais gothique; et quant à la bibliothèque, ce qu'elle renferme de rare ce sont d'anciennes chartes qui contiennent les donations et les privi-

léges dont la superstition et le fanatisme des souverains du royaume de Naples ont gratifié ces riches fainéans. La contrée est assez belle, et comme toutes les terres appartiennent aux moines, elles sont très-bien cultivées, et abondent sur-tout en oliviers.

De là je me rendis à Melitimo: je trouvai tout ce rivage très-bien cultivé et pareillement couvert d'oliviers, qui font le principal revenu de la Calabre, quoique cette province ne manque ni de bleds ni de vins. Au-dessous de Catanzaro, proche Cosenza, la plus grande ville de toute la Calabre, et la capitale de la Calabre ultérieure, subsiste un édifice de briques qu'on m'avoit annoncé comme un ancien temple grec, mais que je croirois plutôt, à sa forme, un bâtiment des Goths ou des Normands; il a bien, à la vérité, la forme d'un carré long, mais les tours carrées dont ses angles sont flanqués prouvent qu'il n'a jamais été bâti par les Grecs; et comme l'on voit manifestement que ces tours sont aussi anciennes que le reste, on ne sauroit alléguer qu'elles y ont été ajoutées dans des tems postérieurs, comme on pourroit le dire de ses fenêtres étroites et ceintrées.

Squillace passe communément pour l'ancienne *Scyllacæum*, sans doute à cause de la ressemblance des noms; je n'en trouve pas d'autre raison, car il n'y a dans les mers qui l'avoisinent ni périls,

ni naufrage à redouter: *Navifragum Scyllacæum* (Virgil., *Æneid., lib. III*); je croirois bien plutôt, à sa situation, que c'est l'ancienne *Caulonia*, parce que Virgile dit *Caulonis arces*, et non point *arx*; et que Squillace est située sur deux monticules très-voisins, qui lui donnent assez l'air de deux châteaux. Cette contrée est supérieurement bien cultivée, et la beauté des campagnes annonce de toutes parts la main opulente du possesseur actuel.

Non loin de Squillace, au-dessous de Simari, se voient trois arches d'un ancien aqueduc, qui conduisoit vraisemblablement des eaux à Caulonia. Ces arches ne sont point de briques, mais de grosses pierres de taille, d'où l'on peut juger de l'antiquité et de la somptuosité de cet aqueduc. Au-dessous de Cutro, tout proche de la mer, est un tombeau antique de briques, entièrement semblable par la forme au tombeau de Cæcilia Metella à Rome. La partie inférieure est carrée, et la supérieure de forme ronde. Il est assez bien conservé, mais il n'a point d'inscription.

Vous êtes sans doute étonné que tous ces débris de l'antiquité se trouvent toujours placés au-dessous des villes actuelles de la Calabre. La raison de cela vient de ce que toutes les villes de cette province, à cause du mauvais air qui y règne pendant les chaleurs, ont été bâties sur les hauteurs, ce

qui n'étoit pas aussi commun du tems des anciens; la nombreuse population de cette contrée s'opposoit alors au mauvais air, dont les effets pernicieux n'étoient point connus dans ces tems-là.

Je trouvai sur le cap de Mezzo, situé entre Capo Rizzuto et Capo Colonne (ces trois promontoires sont très-près l'un de l'autre), les débris d'une ville considérable. Ils consistent dans un petit temple carré long; l'on y distingue encore la niche où étoit placée la statue de la divinité, quoique les murs du temple ne soient conservés qu'à la hauteur d'un palme au-dessus du sol; il est d'ailleurs si petit qu'il y a lieu de croire que ce n'étoit qu'un temple domestique, destiné au culte des lares; plus un réservoir d'eau, de forme carrée construit en briques. On voit aussi le long de la mer des fondemens, et quelques pavés en mosaïque, qui paroissent des débris d'anciens palais. Je ne me hasarderai point à déterminer quelle a pu être cette ville. Cluvier n'en dit rien dans son *Italia antiqua*.

Capo Colonne, est le *Promontorium Lacinium*, proche Crotone, sur lequel étoit bâti le fameux temple de Junon Lacinie, dont il s'est conservé des débris assez considérables. Ce temple étoit du même ancien ordre dorique que ceux de Pestum, de Girgenti, etc. Sa largeur est de soixante-six de mes pas, et sa longueur de cent trente-deux, cette

mesure approchante suffit pour vous faire juger qu'il étoit d'une belle grandeur. Il subsiste encore d'un côté une partie des murs de la nef, auxquels j'ai observé comme une chose fort singulière, qu'ils étoient construits par lits qui sont alternativement en pierres et en briques. Le premier lit est en pierres ; il a sept palmes et demi de haut ; le second, que je n'ai pu mesurer à cause de son élévation, est d'ouvrage réticulaire de briques. Il est clair qu'on a voulu par là donner plus de légèreté à ces murs. Je ne vous dirai point si à ce lit de briques, il en succédoit un de pierres, ou si l'ouvrage réticulaire continuoit dans tout le reste de la hauteur du mur ; il ne s'en est pas assez conservé pour en juger : cependant, ce dernier sentiment me paroît le plus vraisemblable, parce qu'un nouveau lit de pierres auroit enfoncé les briques. Ce temple, comme tous ceux qui ont été bâtis par les Grecs, est tourné vers le levant, et l'on y entroit du côté du couchant. Il n'existe plus qu'une seule colonne de tout l'édifice ; elle faisoit partie de la colonnade qui passoit derrière la nef ; l'ordre de cette colonne est, comme j'ai déja dit, d'ancien dorique, sans base. Elle n'a de remarquable que sa petitesse en proportion de la grandeur du temple, de plus, elle n'a que vingt cannelures au lieu de vingt-une qu'on trouve à toutes les autres colonnes de cet ordre ; c'est un fait que je puis affirmer et consta-

ter, ayant compté moi-même ces cannelures à trois ou quatre reprises. On montoit à ce temple par quatre marches, et l'on en descendoit par quatre autres. Encore une particularité de ce même temple, c'est que la nef en étoit enfoncée de quatre marches, chacune d'un palme et demi de Naples de hauteur.

Le pavé de la nef est couvert de terre, qu'on pourroit aisément déblayer, ce qui serviroit à reconnoître plus facilement la forme de l'édifice ; à moins que ce pavé n'eût déja été détruit, car il n'y à que très-peu de tems que cette terre a été jetée dans cet endroit, lorsqu'on fit la belle opération de déterrer les gradins des faces latérales du temple; non point, comme vous pourriez l'imaginer, pour les voir et les mettre à découvert, mais pour les enlever et les employer à la construction du nouveau port de Crotone. M'en étant plaint à l'ingénieur de ce port, il crut me calmer, en me disant qu'on en voyoit assez dans ce qu'il restoit du posticon, pour se dispenser de conserver le reste du temple. La situation de ce temple est tout ce qu'on peut imaginer de plus admirable pour un pareil édifice. Le promontoire sur lequel il est bâti s'étend à huit milles dans la mer, et l'on jouit de chaque côté de la vue d'un golphe, et de celle de la vaste étendue de pays qui embrasse chacun de ces golphes. Il est vraisemblable que la ville en-

tière de Crotone étoit située dans ce même endroit, à en juger du moins par la quantité de vestiges de tombeaux et de maisons qu'on y trouve ; mais ils sont dans un état de dégradation si complet, qu'il n'est pas possible d'y rien reconnoître.

Je cherchai dans ce même emplacement ce qu'on nomme l'école de Pythagore (*Scuola Pythagorica*), dont j'avois tant oui parler, et dont il se trouvoit encore, me disoit-on, des traces très-apparentes : toutes mes recherches ayant été vaines, et après des informations plus exactes que je pris à Crotone, je découvris l'erreur qui a donné lieu à cette conjecture. On s'est représenté le temple dont je viens de vous parler, pour beaucoup plus petit qu'il n'a été, et l'on a pris les murs de la nef pour un bâtiment particulier ; alors il a nécessairement fallu que ce fut là l'école de Pythagore, parce qu'on sait que ce philosophe a enseigné à Crotone. On pourroit tout aussi aisément faire voir la maison de l'athlète Milon, qui étoit Crotoniate. La Crotone actuelle, ou Crotone située dans le golphe, à six milles de ce cap, est la ville la plus affreuse de l'Italie, et peut-être du monde entier. Le mauvais air qui y règne la dépeuple tellement qu'elle ne contient que cinq milles ames ; son promontoire est à peine connu, et ressemble à la campagne de Rome. Le roi fait creuser un port dans cette ville; il y a déja bien des années

qu'on y travaille, la dépense s'en monte déja à cent quatre-vingt mille ducats de Naples, et les vaisseaux n'y sont encore en sûreté ni pour l'ancrage, ni contre les vents, de sorte qu'il est manifeste que ce prince a été trompé. On montre à Crotone trois inscriptions latines, qui se sont conservées sur des tombeaux, mais elles n'offrent rien d'intéressant. Deux de ces inscriptions sont dans le château, et l'autre devant l'église de Saint-Joseph. Je les ai trouvé rapportées dans un fort bon livre, qui a déja paru dans le siècle dernier, sous ce titre : *Della Calabria illustrata del Padre Capucino Fiore*, 1691.

Je me rendis, le 15 de mai, de Crotone au cap d'Alia, situé tout vis-à-vis des côtes de Barbarie; aussi les corsaires y font-ils souvent des descentes, ou bien ils se cachent derrière. La meilleure espèce de sardines de la Méditerranée (*alici*), a pris son nom italien de ce promontoire, dans les environs duquel il s'en pêche une très-grande quantité. Il n'y a pas loin de là à Cariati, évêché de la Calabre qui fournit la meilleure manne. Les possesseurs des arbres d'où on la recueille, sont obligés de la vendre toute au roi; celle de la première qualité qu'on nomme *in cannole*, pour deux carlins la livre, et celle d'une qualité moindre dite *in frasca*, pour huit grains. Ce revenu est affermé trente-deux mille ducats. C'est à Cariati et à Stron-

sans aucune culture. On la coupe en morceaux, on l'humecte, on la brise dans un moulin jusqu'à la réduire en une manière de pâte; ensuite on la fait bouillir dans une grande chaudière pendant huit heures; on a soin dans cet intervalle d'entretenir toujours une quantité d'eau suffisante dans la chaudière. Pour lors, on fait passer cette pâte ainsi recuite, deux fois sous le pressoir, pour en exprimer un suc épais et gluant, que l'on fait cuire encore pendant vingt-quatre heures dans une autre chaudière, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de consistance pour être coupé en tablettes, que l'on met dans des caisses avec des feuilles de laurier, pour être vendues aux Anglois et aux Hollandois.

Corigliano est une petite ville tout-à-fait jolie, d'environ huit mille ames, et la résidence du duc lorsqu'il est dans ses terres. La vue y est charmante, et sa situation singulièrement gracieuse.

C'est à trois milles d'ici, entre deux rivières qui portent encore aujourd'hui les noms de Sybari et de Craté, qu'existoit l'ancienne Sybaris, si célèbre par la mollesse efféminée et voluptueuse de ses habitans, et détruite par les Crotoniates. Vous pensez bien qu'une ville ruinée depuis tant de tems, et rebâtie sur un autre terrain, ne présente pas des vestiges bien intéressans de son ancien état; aussi ne m'attendois-je pas à trouver autre chose que le lieu où elle a été. Les deux rivières de Sybari et

de Craté se réunissent avant de se jeter dans la mer, après avoir arrosé une grande et belle plaine, au milieu de laquelle Sybaris étoit située. Cette plaine, actuellement couverte d'arbres et de pâturages, est très-mal-saine en été, à cause que les deux rivières sortent quelquefois de leur lit, et laissent après y être rentrées, bien des endroits marécageux. L'air y est doux et épais, parce que la contrée s'ouvre du côté de la mer, et regarde vers le sud, tandis que les hautes montagnes de la Calabre la garantissent des vents du nord. Ces montagnes sont si élevées, que sur le mont Bullino, qui appartient au duc de Monte-Leone, et où les pâturages sont excellens, il y avoit encore beaucoup de neige vers le milieu du mois de mai. Je fus fort étonné de trouver dans cette plaine un aqueduc souterrain, qui venoit, à ce qu'on m'assura, d'Ariano, situé à quatorze milles de là. Cet aqueduc est très-singulier, il ne va point en droite ligne, mais décrit plusieurs courbes, et passe par dessous la rivière de Craté. L'eau couloit dans des tuyaux de briques, ou terre cuite, dont j'ai mesuré une pièce; je lui ai trouvé un palme et deux onces et demie de diamètre, deux palmes deux onces de longueur, trois palmes dix onces de circonférence extérieure, et deux onces d'épaisseur. Le tuyau est enduit intérieurement d'une espèce de plâtre recouvert d'une matière noirâtre,

dont je n'ai pas pu reconnoître la composition. Tous ces tuyaux sont encaissés dans un double mur de quatre palmes de haut, et recouverts en maçonnerie, tout comme les aqueducs souterrains qu'on voit encore à Rome. On trouve dans cette même plaine deux tombeaux, dont l'un est rond, l'autre est carré et voûté au-dessus; ils sont très-proches l'un de l'autre. On voit aussi de distance en distance des pans de murailles assez considérables, qui paroissent avoir fait partie des murs de la ville. En arrivant près d'un chemin, l'on nous dit, au prince de San Mauro fils du duc, et à moi, qu'il devoit y avoir là un ancien édifice; nous fîmes aussitôt creuser, et nous perçâmes effectivement une voûte au-dessous de laquelle tout étoit rempli de terre que la rivière y avoit chariée en se débordant; je conjecturai que c'étoit un tombeau. La grande chaleur ne nous permit pas de faire fouiller davantage; je priai seulement le prince de ne pas abandonner l'entreprise, et de la terminer à son loisir. Il vient de me dire à son retour à Naples, qu'il avoit trouvé dans la suite de cette recherche un tombeau carré voûté par en haut, pareil à celui qui subsiste encore hors de terre, mais qu'il ne contenoit ni vase, ni urne, ni chose quelconque.

On prétend, avec beaucoup de vraisemblance, qu'après la destruction de leur ville, les Sybarites

bâtirent Thurium, à la même place où se trouve actuellement Terra-Nuova, petite ville située quatre milles plus avant dans les terres, contre la montagne. Ce qui fonde la conjecture que Thurium étoit située dans ce lieu-là, c'est qu'on y a trouvé des vestiges d'une ancienne ville, et diverses médailles de cette même Thurium.

Après avoir vu tout ce qu'il y avoit à voir dans ces quartiers, je partis comblé des politesses du duc de Corigliano, poursuivant ma route vers Tarente. Je visitai en passant la place où étoit située l'ancienne ville grecque d'Héraclée, au-dessous de Pelicoro, lieu bâti sur une colline. On n'y voit que quelques ruines en pierre, qui servent uniquement à désigner la situation de cette ville. Plus avant du côté de Tarente sont quelques débris de colonnes qu'on prétend être les tristes vestiges de l'ancienne Mégapont; elles sont d'ordre dorique, et ne sortent qu'à moitié de terre. Le tems et la barbarie des souverains de cette contrée ont détruit tout le reste.

J'arrivai enfin le 20 mai à Tarente. Cette ville jadis si célèbre, dont la puissance contrebalançoit celle de Rome encore république, qui fut l'appui d'Annibal en Italie, qui arma des flottes, leva des armées et les envoya porter la guerre au-dehors, qui poussa les arts, les sciences, la volupté et tous les plaisirs sensuels au plus haut degré, se trouve

aujourd'hui réduite à seize mille habitans, dont une partie est composée de quelques gentilhommes de province, les uns médiocrement aisés, les autres fort pauvres, et tout le reste de pêcheurs, qui gagnent leur vie au jour la journée à pêcher dans le grand port, qu'on nomme aujourd'hui petite mer (*mare piccolo*); toutes les autres professions sont exercées par des étrangers, soit de Naples, soit d'ailleurs; quant aux terres, ce sont des Calabrois qui les cultivent. J'ignore si cette pente à l'oisiveté date des tems anciens, ou si c'est une paresse plus récente; ce qu'il y a de certain, c'est que la douceur et la mollesse du climat, jointes à l'air suave qu'on y respire, excitent à la volupté. Aussi les habitans de la Tarente moderne sont-ils extraordinairement adonnés aux plaisirs. Ils sont bien faits, les femmes sont très-belles, et ont toutes les traits à la grecque. Le commun peuple sur-tout est extrêmement honnête et prévenant; à chaque maison, dans les campagnes et dans les vignobles, on presse les étrangers d'entrer, et l'on s'y fait un plaisir sensible de leur faire accepter, sans le moindre intérêt, tout ce qui s'y trouve. La jalousie y est encore très-forte parmi les maris qui font cacher leurs femmes aussitôt qu'un étranger entre chez eux. Le peuple passe la plus grande partie de son tems à jouer et à danser, bien opposé à cet égard aux Calabrois qui sont très-laborieux, et qui ont

conservé la rudesse des moeurs de leurs ancêtres, les anciens Brutiens. A la seule prononciation, on distingue d'abord la diversité qui règne entre les génies de ces deux nations. Les Calabrois ont une prononciation rude et fort dure, ils mettent la même distinction entre les D et les T, les B et les P, que les Toscans, et parlent du gosier. Les Tarentins, au contraire, allongent encore plus leurs voyelles que les Napolitains mêmes, ouvrent beaucoup la bouche en parlant, et ont conservé quantité de mots grecs dans leur dialecte provincial.

Les monumens de l'ancienne Tarente se réduisent à très-peu de chose. Je les ai visités dans la compagnie d'un gentilhomme Tarentin, nommé D. Cataldo Carducci, à qui j'étois recommandé, et qui m'a paru très-versé dans les antiquités de sa patrie. Il me fit voir hors de la ville, dans un champ à bled, un trou rond voûté par en haut, auquel aboutissent deux conduits, l'un pour amener l'eau, et l'autre pour la faire écouler; il croit que ce trou étoit destiné à la préparation de la couleur pourpre, dont on voyoit encore l'empreinte aux murs; il a de plus observé que très-près de là, du côté de la petite mer (*mare piccolo*), qui étoit proprement l'ancien port, il se trouve une colline entièrement formée de murex, coquille dont on sait que les anciens tiroient la pourpre; il croit que cette colline s'est élevée à la longue des co-

quilles vides que les ouvriers de cette teinturie y jetoient, comme le *Testaccio* de Rome s'est formé de fragmens de poterie. Ce trou a la figure d'une chaudière, et l'on voit que l'un des conduits communiquoit avec un autre trou de forme pareille, dont la maçonnerie est détruite. On pêche encore une grande quantité de ces murex dans les environs.

On montre dans le couvent des célestins la place qu'occupoit le temple de Diane, et dans le château celle du temple du Soleil. Mais il ne reste point d'autres vestiges ni de l'un ni de l'autre. On voit dans un enclos de vignes des restes de thermes ou bains publics; ces restes consistent en un réservoir avec des aqueducs. On trouve dans cet endroit un grand nombre de morceaux de marbre enfouis dans la terre; le vigneron me fit voir une statue égyptienne de granit, haute de deux palmes; mais elle étoit si mutilée qu'elle ne valoit pas le transport. Tout vis-à-vis, dans un autre enclos de vignes, on voit l'amphithéâtre, dont les murs en briques, d'ouvrage réticulaire, sont bien conservés; quant aux gradins, ils sont entièrement détruits. Cet amphithéâtre m'a paru ici, tout comme à Syracuse et dans toutes les autres villes grecques, fort peu spacieux en comparaison de l'étendue de la ville et du nombre de ses anciens habitans; cela vient sans doute de ce que les Grecs

n'aimoient point ces spectacles sanguinaires, et que les Romains, lorsque ces villes eurent passé sous leur domination, y élevèrent, dans des tems moins anciens, des amphithéâtres pour leur usage seulement. On trouve vers la mer quelques voûtes taillées dans le roc, qu'on donne pour des temples de Neptune, mais ce ne sont que des nymphées, des grottes où l'on alloit jouir de l'air frais de la mer.

Dom Cataldo me raconta qu'on avoit déterré, il y a quelques années, sur une colline peu distante, différens bas-reliefs de bronze très-curieux, mais qu'on ne sait pas où ils ont passé; il prétend que c'est dans ce même endroit qu'étoit le temple d'Hercule duquel Fabius Maximus enleva le fameux Hercule Farnèse qu'il fit transporter à Rome.

On voit dans l'église *della Trinità de' pellegrini*, une colonne d'ancien ordre dorique sans base, qui a trente-un palmes et demi de circonférence. Le peu qui subsiste encore des anciens murs de la ville offre cette particularité, qu'ils ne sont point en grosses pierres de taille, comme sont communément les anciens murs grecs, mais de moellons liés avec de la chaux et du sable. Cela me fait conjecturer qu'ils ont été rebâtis dans des tems postérieurs. Parmi un très-grand nombre d'anciens tombeaux, je n'en ai trouvé aucun de bien conservé, ni qui offrit rien de remarquable. Il y a

beaucoup d'urnes funéraires en pierre, mais sans inscription ni bas-relief.

La maison Amalo possède un vase d'albâtre, très-beau, quoique petit.

Le Galésus, célébré par les anciens poëtes,

*Dulce pellitis ovibus Galesi*
*Flumen. . . .*

HORAT., *lib. II, od.* 6.

n'est aujourd'hui qu'un ruisseau qui se jette dans la petite mer, espèce de golphe formé par la mer derrière la Tarente actuelle, et partagé en deux parties par une langue de terre. Cette race de brebis blanches, jadis si célèbre, qu'on lavoit dans les ondes du Galésus, et que cette rivière protégeoit d'une manière si particulière, est éteinte: on ne voit plus dans cette contrée que des moutons noirs, parce que l'on avoit observé que les blancs, lorsqu'ils mangeoient d'une certaine plante fort commune dans les environs de Tarente, en mouroient, tandis que cette herbe ne faisoit pas le moindre mal aux moutons noirs.

La situation de Tarente est toujours aussi singulière qu'elle puisse l'être, et il semble, lorsqu'on la voit du côté de la mer, qu'elle soit entièrement entourée d'eau. La campagne en est très-bien cultivée, et ses jardins fournissent les fruits et les légumes les plus exquis; les vins muscats y sont ex-

cellens, et cette contrée abonde en productions de la terre et de la mer; la petite mer, dont nous avons déja parlé, fournissant en très-grande quantité les meilleures espèces de poissons, de coquillages, etc.

Puisque je viens de toucher quelque chose des coquillages, et que je vous ai déja fait mention des murex ou coquilles à pourpre, il faut vous dire un mot d'un coquillage fort singulier nommé *lanna penna* (pine marine). Ce bivalve, qui a bien un demi-palme de long, se pêche abondamment autour du cap Saint-Vit (*capo San Vito*), qui forme la pointe méridionale du port de Tarente; il fournit une houpe d'une espèce de soie de couleur fauve, dont on tricote des bas, des gands et d'autres parties d'habillement. Outre que chaque individu de ce coquillage, tout grand qu'il est, n'en fournit qu'une petite quantité, on ne tire d'une livre de cette soie crue après qu'elle a été préparée que trois onces, qui sont le résultat de la dépouille de quarante à cinquante coquilles; les pêcheurs la vendent crue douze à seize carlins la livre; la paire de gands se vend trente carlins de Naples, et la paire de bas cent à cent vingt carlins, ou dix à douze ducats. La manière de la préparer est pénible, et en même tems ingénieuse: on ne peut se servir que des bouts, le reste se jette; on la lave une infinité de fois dans de l'eau fraîche, et chaque

fois on la fait sécher à l'air jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement purgée du sable et des autres saletés dont elle est imprégnée; on la peigne ensuite sur un rebroussoir de fil d'archal; enfin, on la file avec de petits fuseaux pour ensuite la tricoter. Bien des personnes, dans la vue de lui donner plus de corps, y mêlent un peu de soie ordinaire; mais pour-lors elle n'est plus aussi chaude, ni aussi moelleuse. Les Tarentins ne sont pas d'accord si cette soie de pine marine est le *byssus* des anciens, ou si ce *byssus* n'étoit pas plutôt le coton dont ils font d'abondantes récoltes, et dont ils ont la manière de préparer une espèce de fil extrêmement fin, qu'ils nomment *ventinella*, avec un art si surprenant que six brins de ce fil tordus ensemble font un fil qui surpasse encore en finesse un fil simple du plus fin coton ordinaire. Cet objet est amplement discuté dans un ouvrage intitulé, *Tomasi de Vincentils pinnæ Tarentinæ*. Cette *ventinella* est bien plus chère que la soie, vu la longueur et la difficulté de sa préparation. On cultive, comme je disois, dans tous ces environs une prodigieuse quantité de coton, dont la plus grande partie est exportée crue; mais le pays gagneroit beaucoup davantage si on n'exportoit ce coton que filé, d'autant plus qu'on excelle à Tarente dans ce genre de travail. Ce profit seroit manifeste, puisqu'on ne gagne que quatre ducats par cantaro de coton cru, qui vaut environ

cinquante ducats; au lieu que l'on gagne huit ducats par cantaro de coton filé, ainsi huit pour cent sur la matière crué, et huit pour cent sur la main d'œuvre. C'est un grand bonheur pour cette province, que la culture du coton ne soit chargée d'aucun impôt, tandis que celle de la soie en est accablée; aussi la province d'Otrante est-elle une des plus riches du royaume de Naples.

Comme je fis tout le tour de la petite mer dans ma speronara, je vis à peu de distance de l'embouchure du Galésus, cette source si connue, qui jaillit du fond de la mer avec tant d'abondance et de force, que l'on peut puiser au milieu de l'eau salée une eau bien douce, qui ne s'est aucunement mêlée avec elle; les habitans nomment cette source, *il citrello*, nom qui paroît dériver du mot grec κιθρος, ainsi que nombre d'autres mots dont ils font usage dans leur langage. Je trouvai au bas de l'église de Sainte-Lucie, sur le rivage de ce golphe, un tombeau antique, avec une urne ornée de bas-relief, mais sans inscription, ni rien de bien particulier. Il y a beaucoup d'apparence que la partie la plus considérable de l'ancienne ville étoit bâtie autour de cette petite mer, dont les bords sont tout couverts de morceaux de marbre brisés. J'ai trouvé chez Dom Cataldo Carducci, une description de Tarente, intitulée, *De antiquitate et varia Tarentinorum fortuna, libri*

*octo, Joanne Juvene eorum cive auctore, Neapolis;* cet ouvrage qui est du siècle passé est fort rare, et renferme beaucoup de particularités intéressantes. Ce seroit ici que je devrois placer ce que j'ai à vous dire touchant la tarentule, la nature de sa morsure, et les moyens qu'on emploie pour s'en guérir; puisque cette araignée a pris sa dénomination de cette ville-ci, et qu'elle se trouve fréquemment, ainsi que la vipère, l'aspic et d'autres animaux vénimeux, dans ses environs. Mais comme j'ai encore recueilli dans toute la Pouille bien des éclaircissemens concernant cet animal, je me réserve de vous communiquer plus bas le résumé total de mes observations sur ce phénomène.

Le 23 mai, je poursuivis mon voyage, et fis route sur Gallipoli; je vis en passant la rivière de Taros, dont la ville de Tarente doit avoir pris son nom. On n'a pas pu décider positivement si Aulon,

. . . . . . . . . . *Et amicus Aulon,*
*Fertili Baccho, minimum Falernis*
*Invidet uvis.*
HORAT., *lib. II, od.* 6.

étoit un vent, un fleuve, ou seulement la contrée qui produisoit ce vin. J'ai cherché vainement à m'éclairer sur ce point. Ce nom est tout-à-fait inconnu, tandis qu'il n'y a personne à Tarente qui ne connoisse le Tara et le Galésus. Cet Aulon pour-

roit bien avoir été un côteau comme le mont Falerne, quoiqu'aujourd'hui les vignes de ce canton soient toutes plantées en plaine.

Gallipoli est éloigné de Tarente de soixante milles, et se trouve situé à peu près à l'extrémité du talon de la botte. Cette ville est petite, et on n'y compte que huit mille habitans, mais il y en a beaucoup qui sont riches; du reste, elle est assez bien bâtie, de même que Tarente et Syracuse; elle est détachée de la terre, et forme proprement une île jointe au continent par un pont. Cette petite ville fait le plus grand commerce en huile de toute l'Italie; cette denrée réussit très-bien dans toute la province d'Otrante, tant pour la qualité que pour la quantité. Quant aux bleds, aux vins et aux fruits, les environs de Gallipoli en fournissent amplement pour la subsistance de ses habitans; on y cultive aussi beaucoup de coton, dont les habitans fabriquent de la mousseline et différentes autres étoffes. L'huile paie relativement à son prix actuel quarante pour cent de droit de sortie, car le last, qui vaut douze à treize carlins, en doit cinq au roi. Toute la ville, qui est bâtie sur un rocher, est creusée en dessous, et toutes ces voûtes souterraines sont remplies d'huile, parce qu'on a trouvé que la nature de ce rocher, surtout en été, lorsqu'il est bien échauffé, excite dans l'huile une fermentation qui la purifie et augmente

sa qualité; mais elle occasione en même tems dans les lieux qui la renferment une chaleur insupportable. En 1766, il est sorti de Gallipoli pour les autres villes du royaume de Naples, mille trois cent quatre-vingt-quinze lasts d'huile, et dix-sept mille trois cent vingt-trois lasts, qui ont été exportés hors du royaume, plus, deux cent quarante-trois cantari de coton filé, et deux cent quarante-sept cantari de coton travaillé en différentes manières. Vous voyez par là que le commerce de ce port, situé, pour ainsi dire, à l'extrémité de la terre, est beaucoup plus considérable qu'on ne l'imagineroit. J'y appris par hasard une anecdote que j'ignorois entièrement. On me fit voir dans la cathédrale (*il domo*) diverses peintures très-bonnes, qu'on me dit être d'un gentilhomme de Gallipoli, d'une famille encore existante, nommée Copola; je crus y reconnoître entièrement la manière du Coypel françois, et je fus frappé de la bonté supérieure de ces morceaux. Le peintre a su varier sa manière dans chaque tableau; celui qui représente les miracles de Saint-François d'Assise, est dans le style sombre et noble du Guerchin; on retrouve dans le martyr de Sainte-Agathe, tout le feu de la composition et tout l'enthousiasme du Tintoret, et dans l'assomption de la Vierge, il a imité très-heureusement la délicatesse et les grâces de l'Albane. Il y a dans la maison de ses descen-

dans et héritiers de son nom, quantité d'autres ouvrages de ce maître, parmi lesquels j'ai particulièrement distingué une Vénus dans le genre de Paul Véronèse, une bataille dans la manière de Le Brun, et plusieurs de ses esquisses, entr'autres ceux de la galerie du Palais-Royal du duc d'Orléans, à Paris. Ayant désiré d'apprendre quelques particularités de sa vie, le comte Copola, actuellement vivant, me dit que son aïeul avoit passé en France, dans sa jeunesse, et qu'il étoit resté une vingtaine d'années dans ce royaume, où l'on conservoit un grand nombre de ses ouvrages; qu'on y avoit francisé son nom, et changé Copola en Coypel; qu'à son retour, il étudia et imita les peintres italiens, ce qui fait que ses tableaux peints à Gallipoli, sont si supérieurs à ceux que son pinceau avoit produits en France. Il est mort sur la fin du siécle dernier. Outre les productions de ce peintre, Gallipoli possède encore différens beaux morceaux de peinture, qui m'ont d'autant plus étonné qu'on rencontre d'ailleurs si peu de bons tableaux dans la Calabre, dans la Pouille, et même dans tout le royaume de Naples. On voit dans la cathédrale deux morceaux du Catalano, autre peintre de Gallipoli, qui a su imiter très-heureusement la manière du Parmesan; le plafond et le chœur de cette église sont d'un Napolitain, nommé Malinconico : la composition en est bonne,

mais le dessin en est foible et incorrect. Il y a dans l'église de Saint-François une représentation de ce saint, qu'on attribue au Titien, mais je la crois seulement copiée d'après ce grand maître.

Comme je ne me sentis pas assez de dévotion pour faire un pélerinage à Leucca, en l'honneur de la *Madonna de finibus terræ*, je me déterminai à poursuivre ma route jusqu'à Naples, par terre; ayant fait depuis un mois révolu, savoir du 23 avril jusqu'au 23 mai, de Malte jusqu'ici, toutes mes courses dans la même speronara. En conséquence, je satisfis de mon mieux mes sept matelots, et les congédiai à Gallipoli. J'aurois voyagé très-volontiers plus loin avec des gens aussi bons, et d'ailleurs les meilleurs mariniers et les plus expérimentés qu'on puisse employer sur d'aussi petits bâtimens. Pour vous prouver combien l'éloge que je vous en fais est fondé, il me suffira de vous dire que dans tout le cours de ce voyage, il ne s'est pas élevé la plus petite contestation, le moindre sujet de plainte entre ces braves gens et moi, ni même entre eux, hormis une fois que l'un d'eux, en voulant me porter à terre, parce que le bâtiment ne pouvoit pas atteindre entièrement le rivage, me laissa tomber par mégarde dans la mer jusqu'à mi-corps; ce qui irrita à tel point les autres, qu'ils voulurent tous tomber sur lui, et que j'eus assez de peine à les calmer. L'attention

de ces gens-là pour les voyageurs qu'ils conduisent, leur empressement à les servir sont incroyables, de sorte que je n'hésiterois pas un instant à leur confier même un de mes enfans, et à le croire très en sûreté, car l'on ne peut pas être mieux soigné qu'entre leurs mains.

Je crus retrouver déja dans ces mœurs si douces, dans leurs nez écrasés, leurs grosses lèvres, leurs sourcils épais, leur courte stature et leurs barbes, les traits qui caractérisent les Arabes, dont ils avoient aussi la fidélité tant vantée chez cette nation. Après que je leur eus donné quarante onces de Naples, pour une route de six cent milles et pour un mois de perte de tems, ils repartirent pour leur pays, très-satisfaits et se comptant fort riches.

Je fis le voyage de Gallipoli à Otrante (*Hydruntum*) à cheval : la distance est de trente-six milles. Otrante est située, comme vous savez, sur la mer Adriatique, de l'autre côté de l'Italie. L'on trouve à moitié chemin, à l'endroit où l'on fait rafraichir les chevaux, un autre lieu consacré à la dévotion, nommé *Madonna di Scarnachia ;* un zèle pieux y attire de toutes parts une foule de pélerins, tandis qu'une douzaine de moines font un abus honteux des aumônes que ces bonnes gens leur apportent. Tant de lieux de dévotion, dans une province si écartée et privée de toute espèce

de communication avec d'autres pays paroîtroient fort extraordinaires, si l'on ne se rappeloit les fréquens voyages qui se faisoient dans les siècles passés à la Terre Sainte et à Jérusalem, et que la plupart des pélerins prenoient leur route par ici, pour s'y rendre.

A six milles d'Otrante, on trouve des vestiges très-fréquens et très-sensibles de l'ancienne chaussée, que les Romains avoient conduite de Tarente à Hydruntum; chaussée qui établissoit une communication entre les deux mers. Elle est, comme la voie appienne et tous les anciens chemins des Romains, pavée de grosses pierres irrégulières; l'on trouve de droite et de gauche quantité de ruines de tombeaux antiques; je n'en ai remarqué qu'un seul de conservé; il est de forme carrée et surmonté au-dessus de sa voûte d'un étage en pierre; tous les autres de diverses formes, ronds, carrés, oblongs, sont absolument ruinés, et sans inscription. La campagne entre Otrante et Gallipoli est très-fertile en oliviers; les pâturages y sont très-renommés, ainsi que la laine et la qualité des moutons, qui paissent sur un terrain fort sec. Les environs d'Otrante sont très-agréables; il y a beaucoup de vergers et de vignobles; la ville est petite, et ne contient que trois milles ames. Les montagnes d'Albanie, qu'un canal de soixante milles sépare d'Otrante, et qui sont couvertes de

neige toute l'année, s'y apperçoivent très-distinctement,

*Acro Ceraunia horridos montes;*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Provehimur pelago vicina Ceraunia juxta,*
*Unde iter Italiam, cursusque brevissimus undis.*

VIRGIL., *Æneid., lib. III*, 506 — 7.

A la vue de la Grèce, je conçus le désir le plus vif d'y passer, et si je m'étois trouvé muni de lettres de recommandation et de l'argent nécessaire, je me serois à coup sûr embarqué à Otrante, pour m'y rendre. Le trajet est si court, lorsqu'on a le vent favorable, qu'en été, les Albanois amènent de la neige en Italie, et la débarquent sur des rivages inhabités, où les Otrantins vont la chercher et laissent de l'argent à la place; dès qu'ils sont partis, les Albanois vont chercher cet argent, et s'en retournent chez eux. Ces précautions ont été établies à cause de la peste, et tiennent lieu de quarantaine. Le port d'Otrante est médiocrement bon, meilleur cependant que je ne l'aurois cru. La cathédrale (*il domo*) est un grand bâtiment gothique, soutenu par des colonnes antiques de granit et de marbres de différens genres. Au-dessous du choeur, est une chapelle souterraine dont la voûte repose pareillement sur des colonnes antiques; elles sont plus petites, mais aussi plus belles et de différens marbres, tels que le *giallo antico*,

*le pavonazzo*, etc. etc. Il y en a plusieurs qui sont revêtues de très-beaux chapiteaux; j'en ai remarqué deux, entr'autres, qui ont aux quatre angles des figures d'oiseaux, tels qu'on nous décrit les harpyes, et dont les têtes ressemblent beaucoup à des têtes de hiboux. On voit encore attenant aux murs de la ville une tour carrée, bâtie en pierres de taille liées à cru, sans chaux ni ciment; je la crois un ouvrage des Romains.

D'Otrante, je me rendis à Lecce, la distance est de trente milles; je continuai mon voyage à cheval, les chemins ne m'ayant pas permis jusqu'ici de me servir de voiture. La continuation de la voie appienne, qui alloit de Brindes à Otrante, se reconnoît distinctement tout le long de cette route, à plusieurs fragmens qui s'en sont conservés, et aux tombeaux ruinés qu'on apperçoit de droite et de gauche. Martanna est un beau village à moitié chemin, qui, de même que nombre d'autres villages de cette contrée, n'est habité que par des Grecs, dont la plupart ont gardé leur façon de s'habiller, et tous ont conservé leur langage. On trouve dans les environs de Martanna une grande quantité de médailles et de pierres gravées, qui sont pour la plupart du tems des Romains. Tous les villages entre Otrante et Lecce sont les plus beaux de l'Italie entière; toutes les maisons et les églises sont bâties d'une pierre blanche, qui

ressemble à la pierre de Malte ; il est seulement dommage qu'il règne dans ces édifices le plus pitoyable goût gothique ; le pays est si bien cultivé qu'il semble un jardin continuel. J'arrivai le même jour à Lecce.

Lecce est après Naples la plus belle et la plus grande ville du royaume ; car quoique sa population ne monte qu'à quinze mille ames, elle pourroit aisément en contenir quatre-vingt mille. Les rues sont larges et bien pavées ; les églises, ainsi que les maisons, sont bâties d'une pierre blanche qu'on trouve sur les lieux mêmes. Cette pierre en sortant de la carrière est tout-à-fait molle ; les ornemens se travaillent dessus avec autant d'aisance que si c'étoit de la cire ; mais elle acquiert avec le tems, au grand air la dureté du *travertino* ; malheureusement il règne à Lecce, en fait d'architecture, le goût le plus détestable ; c'est le gothique poussé à l'extrême, et tous ces ornemens minutieux et multipliés à l'infini, dont tout est surchargé, sont insoutenables. Parmi le grand nombre d'églises qu'on compte à Lecce, la cathédrale (*il domo*), celles des jésuites, des théatins, des carmélites, et des célestins, méritent le plus la peine d'être vues. Il y a dans la cathédrale deux tableaux de Copola de Gallipoli, qui sont bien inférieurs à ceux du même maître que je vous ai dit avoir vus dans sa ville natale. La façade des jésuites et celle

des théatins sont les meilleures et les moins chargées d'ornemens. On montre dans l'église de Saint-Matthias un beau tableau d'un peintre de Lecce même, nommé Verio, qui vivoit avant Copola; sa manière est bonne, mais pas aussi gracieuse que celle de ce dernier; je lui trouve en revanche plus de correction dans le dessin: il a fait pareillement sa fortune en France, et l'on voit beaucoup de très-bons morceaux de lui dans les palais de la haute noblesse de Lecce.

Les riches productions du pays, sa grande fertilité jointe à l'activité et à l'industrie des habitans, rendroient cette province la plus riche du royaume, et l'une des meilleures contrées de l'univers, sans les obstacles qu'une mauvaise administration des finances y apportent. On fabrique à Lecce une quantité considérable de dentelles communes, dont le pays fournit et le fil et le lin dont il est fait; on y fabrique encore du tabac, dont la feuille se cultive au cap de Santa Maria dans un terrain fort sablonneux. La qualité de ce tabac ne le cède en rien à celui de Séville; mais il faut le laisser vieillir huit ans avant de pouvoir en faire usage. La manière de le préparer est des plus simples et des plus communes. Pour l'avoir bien bon on ne prend que le sommet de la plante, et l'on n'y met d'autre apprêt que de broyer les feuilles au moulin, d'en tamiser la poudre à travers une mousseline et de la

conserver dans des bouteilles de verre où elle fermente et acquiert son point de perfection. Il y a bien de personnes qui y mêlent un peu d'huile de pistache, ce qui accélère l'opération; mais il en contracte un goût étranger.

La livre de ce tabac de la meilleure qualité coute vingt carlins. Il n'est permis à chaque possesseur de biens fonds d'en cultiver qu'un nombre déterminé de plantes, dont il paie un droit au roi, évalué à tant le pied; tout ce qu'on cultive au-delà est réputé contrebande, et arraché par le fermier lorsqu'il vient faire sa visite. Ce tabac, le lin, le chanvre, le coton et l'huile, dont il se fait de très-abondantes récoltes, procurroient à ce pays un commerce extérieur des plus avantageux, si des impôts destructifs ne lui ôtoient toute son activité.

Il ne me reste rien à vous dire sur ce que Lecce renferme de remarquable, ni quant aux choses, ni quant aux hommes; car je vous avoue que dans tout le royaume de Naples, je n'ai pas trouvé de ville, ni même de village, où j'aie rencontré aussi peu de gens instruits ou seulement doués de quelque esprit naturel, ce qui peut provenir du grand nombre de nobles oisifs, orgueilleux et pauvres qui l'habitent. Les femmes y sont belles à ravir, et sans que leur beauté m'en ait imposé sur leur compte, je les ai trouvées beaucoup mieux parta-

gées du côté de l'esprit que les hommes; elles ont du moins le talent de la musique, de belles voix et dansent avec grâce. Cette stupidité des citoyens de Lecce ne peut être imputée au climat, puisqu'à Bari, où ce climat est le même, et qui n'en est éloigné que de cent vingt milles, on trouve beaucoup de gens d'esprit et de génie. Il faut pourtant avouer qu'à Lecce, qui n'est qu'à huit milles de la mer, l'air est plus épais et plus pesant qu'à Bari. La maison Palmyri possède quelques médailles avec quelques tableaux de peu de valeur; et leur possesseur doit avoir écrit un livre sur la tactique que je ne connois pas. Il étoit le seul particulier de la ville au service militaire de son souverain.

On voit sur la place de Lecce une colonne de marbre blanc, qu'on y a apportée de Brindes, où l'on en voit une autre toute semblable, mais beaucoup mieux conservée, dont je vous donnerai la description en son lieu. Le chapiteau de celle de Lecce est moderne, et la colonne a été si endommagée par le feu, que les différentes pièces en sont jointes avec des crampons de fer. Je ne m'engagerai pas ici à discuter si le lieu où Lecce se trouve actuellement situé est le même qu'occupoit l'ancienne *Lupatia* ou non. Au moins n'en existe-t-il pas le moindre vestige; on y a seulement trouvé quelques vases campaniens.

De Lecce à Brindes l'on compte vingt-quatre

milles; tout le pays entre ces deux villes est couvert d'oliviers. On trouve jusqu'à moitié chemin, c'est-à-dire, jusqu'à un village nommé San Pietro della Lama, à chaque pas, des traces de l'ancienne chaussée, et des ruines de tombeaux. Brindes (*Brindisi*), ce *Brundusium* si célèbre sous l'ancienne Rome, où s'équipoient les flottes les plus formidables, où se préparoient les entreprises les plus importantes, où se trouvoit un des meilleurs ports de l'Italie, et qui joignoit, par la navigation, cette contrée à la Grèce et à tout l'Orient; ce *Brundusium* qui, par tous ces avantages réunis, doit avoir été anciennement une ville considérable et fort peuplée, n'est plus aujourd'hui qu'un petit endroit très-mal-sain, d'environ neuf mille ames, dont le havre ne peut plus recevoir que des barques de pêcheurs; tandis qu'on a peine à reconnoître la forme et la grandeur de l'ancien port, du milieu de l'étang bourbeux que la mer a formé à sa place. Le plus beau, ou plutôt le seul monument de l'ancien *Brundusium* qui se soit conservé, est une colonne de marbre blanc, d'ordre romain ou composite, élevée près du port et à côté de laquelle il y en avoit une pareille, dont le piédestal est encore en place; quant à la colonne, c'est celle que je vous ai dit avoir été transportée à Lecce. Celle qui est encore en place à Brindes a cinquante-sept palmes et demi de haut, et cinq

palmes de diamètre ; le chapiteau est orné dans ses quatre angles de quatre divinités marines, et dans le milieu de chaque face se trouve un dieu avec ses attributs, savoir Jupiter, Hercule, Neptune et Pluton. On pourroit juger, par la position de ces colonnes, qu'elles ont servi à un phare ou fanal, sur-tout si l'on considère qu'il ne se trouve dans le même endroit aucun vestige de quelque édifice un peu considérable. Il seroit possible qu'il y ait eu une poutre ou traverse posée sur les deux colonnes, à laquelle on attachoit un certain nombre de lanternes qui servoient de fanal, et qu'on ait voulu d'ailleurs figurer par-là l'extrémité de l'Italie, en faisant allusion aux colonnes qu'Hercule posa pour désigner l'extrémité du monde connu de son tems.

On donne l'église du Saint-Sépulcre pour un temple antique ; c'étoit une rotonde : et comme elle est bâtie de grosses pierres de taille jointes à cru, sans chaux ni ciment, la chose paroît assez vraisemblable. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que cet édifice n'est point du bon tems de l'architecture ; sa forme n'est pas parfaitement circulaire, et il n'y a point de portique à l'entrée : cette entrée décrit un demi-cercle différent, qui ne fait point corps avec le reste du bâtiment ; ce qui lui donne une irrégularité désagréable. L'on reconnoît aussi le mauvais goût du tems de la décadence des arts ;

aux ornemens de l'ancienne porte qui est murée aujourd'hui. Cet édifice est voûté, et soutenu entièrement par des colonnes de marbre. Un antiquaire de Brindes m'a assuré sérieusement que Virgile étoit mort, à son retour de Grèce, dans une petite maison peu éloignée de cette colonnade; ce qu'il prétend avoir lu je ne sais où, et dans je ne sais quel auteur. Près de la porte qui conduit à Naples, on voit des vestiges d'un bâtiment en briques qui paroît avoir été un réservoir d'eau. Voilà, outre quelques inscriptions, tout ce qui s'est conservé de l'ancien *Brundusium.* Ces inscriptions ont toutes été rapportées par Gruter, et par Pratilli dans sa *Via Appia*, ouvrage que j'ai trouvé assez exact; elles doivent encore être publiées dans peu par un amateur d'antiquités, qui est de Brindes, et qui y joindra la description de tous les monumens de l'ancien *Brundusium* qui se sont conservés jusqu'à nous.

Le port se trouve actuellement, comme nous l'avons déja observé, dans le plus pitoyable état, et n'est d'aucun usage; j'ajouterai que par sa position, qui est très-singulière, les vaisseaux y étoient fort en sûreté; il étoit aussi très-vaste, quoique son étendue n'approche pas de celle des ports de Tarente, de Syracuse, d'Auguste et de Messine.

On peut aussi inférer des tombeaux antiques

que l'on trouve à chaque pas très-près des murs de la ville actuelle, que l'ancienne n'avoit, ainsi que la moderne, que trois milles de circonférence, puisque tout le monde sait que les Romains n'élevoient point de tombeaux dans l'enceinte des murs de leurs cités.

Brindes a joui dans tous les tems de grands privilèges, sur toutes les autres villes du royaume, en sa qualité de port franc, particulièrement sous les empereurs d'Allemagne, et sur-tout sous Frédéric II; privilèges qu'elle a presque tous perdus depuis; elle a cependant conservé celui de ne payer que la moitié de la taxe sur les feux ou sur les maisons, c'est-à-dire, vingt-un carlins au lieu de quarante-deux qui se paient par maison, dans toutes les autres villes du royaume de Naples. Le sol qui l'environne est excellent, et produit des vins et des huiles de la meilleure qualité dans la plus grande abondance.

J'ai rencontré à Brindes deux hommes très-versés dans les antiquités, dom Pascal Rossi, vicaire de la cathédrale, et dom Ortensio Leo, qui est un particulier de la ville. Chacun d'eux possède un joli médailler, et le dernier a fait de plus une collection de pierres gravées, dans le grand nombre desquelles il y en a quelques-unes de rares et d'un travail précieux, entre autres, une agate-onyx, taillée en creux, représentant un guerrier blessé et

mourant qui écrit sur un bouclier, de même que ce Spartiate mourant qu'on voyoit sur une pierre gravée du cabinet de feu le baron de Stosch, qui écrit aussi avec son sang sur son bouclier une relation de la victoire. Le travail de celle de Brindes est supérieurement beau, et tous mes efforts pour engager ce dom Leo à me la céder ont été vains. Un de ses cousins a composé une jolie dissertation qui contient des recherches sur la vie de M. Pacuvius, qui étoit un parent d'Ennius et natif de *Brundusium*. On croit que c'est lui qui a peint le *Foro Boario* à Rome; j'ai vu chez le même savant un manuscrit intitulé *Messapographia di Epifanio Ferdinando*; elle contient de très-bonnes recherches sur l'ancienne *Messapia*. J'espère qu'il ne tardera pas à le publier.

L'air de Brindes est mal-sain tout le long de l'année, mais c'est sur-tout en été qu'il est le plus dangereux de toute l'Italie, et la garnison, qui se relève tous les trois ans, y laisse toujours le tiers de son monde.

Permettez-moi une courte digression sur le mot *brindisi*, adopté dans le plus pur toscan, pour annoncer qu'on boit à la santé d'une personne. J'ai prié ce dom Ortensio Leo de me dire sa pensée sur l'étymologie de ce mot, n'étant point satisfait des explications qu'on en donne communément; les uns font dériver cet usage de l'abondance et de

la bonté des vins de Brindes, d'autres du penchant de ses habitans à la boisson, d'autres d'une société qui doit *s'y* être formée dans le siècle dernier, et y avoir introduit l'usage de faire quelques rimes à l'impromptu, à chaque verre de vin qu'on buvoit. L'explication que me donna ce savant me parut encore la plus naturelle de toutes, quoiqu'elle se perde dans la haute antiquité. Il croît, me dit-il, dans d'autres contrées de l'Italie, des vins aussi bons que les nôtres, et dans la même abondance; les habitans de Brindes ne sont point fort adonnés à la boisson, et nos beaux esprits n'ont jamais donné le ton ni servi de modèle à ceux du reste de l'Italie. Je croirois donc plus volontiers, poursuivit-il, que c'est des fréquens départs des Romains de Brundusium pour la Grèce, de l'usage où l'on étoit d'accompagner ses amis, ses parens jusqu'à ce port, ou d'y venir à leur rencontre, du nom enfin de ce lieu où se faisoient les adieux, les vœux pour la prospérité du voyage, et où l'on se revoyoit ensuite pour la première fois, etc., que s'est formée cette expression *brindisi*, qu'on a appliquée par la suite à tous les vœux en général, et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, pour désigner les souhaits qu'on est dans l'habitude de faire, en buvant à la santé des personnes qui nous entourent.

De Brindes, je me rendis à Ostuni, petite ville

de quatre mille ames ; elle est située sur une haute montagne, et jouit d'une très-belle vue ; on rencontre quelquefois sur ce chemin des restes de la voie trajane ou militaire, et quelques ruines de tombeaux en briques.

D'Ostuni à Monopoli, l'on traverse des forêts d'oliviers, et à six milles de Monopoli, l'on trouve les ruines de la ville d'Egnatia :

*Dehinc Gnatia lymphis, etc.*

HORAT.

On y distingue encore ses anciens murs, qui s'élèvent de quelques palmes au-dessus du sol ; ils sont de pierres de taille posées a cru sans chaux ni ciment ; plus un tombeau antique, un réservoir souterrain d'eau, qui peut avoir servi à des bains, et qu'on reconnoît avoir été décoré en stuc ; enfin un autre édifice souterrain de forme carrée, avec une ouverture à chaque angle, vraisemblablement pour lui donner du jour et de l'air ; je le crois pareillement un réservoir d'eau, de pareils édifices ayant été nécessaires dans un pays de plaine comme celui-là, où l'on trouve rarement de bonnes sources, et où l'on est forcé d'y suppléer par l'eau de pluie. Pratilli a donné dans sa description de la voie appienne, un plan gravé de cette ville, tracé d'après son imagination, car il n'est pas possible

de savoir si elle étoit bâtie aussi régulièrement qu'il le prétend, vu que les murs ne s'en sont pas conservés par-tout.

Monopoli est une ville de dix mille ames, et la plus affreuse de toutes celles qui sont situées en si grand nombre sur la mer Adriatique. Si l'on se contentoit de ne la voir que de loin, on pourroit en avoir meilleure idée, car les environs en sont beaux, plantés d'orangers et de citroniers, et sa rade offre un coup-d'œil très-gracieux. On y fabrique beaucoup de toiles de lin et de coton.

Après avoir ensuite traversé Polignano et Mola, jolies petites villes, l'on arrive à Bari, capitale de la province de ce nom; la situation de cette ville est des plus belles, et le sol de ses environs des plus fertiles: grains, vins, huiles, pêche, tout y est dans la plus grande abondance : *piscosique mœnia Bari*, HORAT. Cette ville n'offre d'ailleurs rien de bien intéressant à voir, à moins qu'on ne veuille aller s'édifier, et fortifier sa santé au bassin de l'eau miraculeuse à laquelle on a donné le nom de manne, et que Saint-Nicolas de Bari, mort dans le quatrième siècle, exsude de ses os. Ce saint repose sous le maître-autel de la chapelle souterraine d'une grande église desservie par cent vingt chanoines, et immensément riche. Le roi de Naples en est trésorier, et il est fort à craindre que de gardien du trésor il ne s'en rende quelque jour

propriétaire. Pour jouir de la vue de ce miracle, il faut passer la tête dans une assez petite ouverture placée sous l'autel, où l'on voit à la clarté d'une bougie très-mince, au fond d'un trou perpendiculaire de huit à dix palmes de profondeur, quelques ossemens qui surnagent à la surface d'une eau, qu'on fait boire à tous les bons croyans, et qui a la propriété de leur corroborer le corps et l'ame. Ce qui constitue proprement le miracle, c'est que cette eau ne diminue point et ne se corrompt jamais, lorsqu'on en conserve hors de là en plein air dans des bouteilles ou dans d'autres vases. Je passai, suivant l'usage, ma tête dans l'ouverture, et j'entendis assez distinctement le bruit que fait de l'eau qui coule d'un petit tuyau; il ne m'en fallut pas davantage pour être convaincu de la certitude du miracle. Cette église est ornée de quelques bons tableaux du Carravage, et il y en a un autre du même peintre dans celle de Sainte-Claire. Le port de Bari, quoique neuf, ne vaut pas grand'-chose.

Il paroît que l'ancien *Barum* étoit bâti sur la même place que le Bari actuel, vu qu'on y a trouvé nombre de tombeaux, d'urnes funéraires, et sur-tout de beaux vases campaniens. J'ai vu chez le chanoine Pedruzzi plusieurs de ces vases qui sont de la plus belle forme, et dont les figures sont parfaites, quant au dessin. Il y en a deux sur-

tout dont les peintures représentent des travaux d'Hercule, qu'il estime cent onces ou trois cents ducats. La noblesse de cette ville y jouit de plusieurs droits et privilèges qui sont fort étendus, entre autres du privilège exclusif de la fournir de bled, de vins et d'huile; ce qui la rend maîtresse absolue du peuple et lui fait un gros revenu. Comme ce gain ne tombe que sur une dixaine de familles, car il n'y en a pas davantage à Bari, les parts en sont très-considérables. Le roi, pour le bien du peuple, a pris la précaution de charger le gouverneur royal de présider à cette administration. Le peuple y a-t-il beaucoup gagné? C'est ce que je me garderai bien de décider. Bari contient trente mille habitans.

En vous parlant de Lecce, je vous ai déja fait remarquer le contraste que forme d'une part le génie délié des habitans de Bari, et de l'autre l'épaisse stupidité de ceux de Lecce. J'ai observé surtout beaucoup d'activité et d'industrie à Bari; on y travaille très-bien le verre, et l'on y fabrique beaucoup de toiles de lin et de coton. Il n'y a pas jusqu'au *caput mortuum* du vin qu'on y distille, dont on ne sache tirer parti; il s'en fait une cendre fort recherchée pour la préparation du savon, et pour celle d'une certaine couleur verte; on en transporte beaucoup en Sicile. Il croît aussi dans ces environs une espèce particulière d'excellent vin muscat.

On se rend de Bari à Barletta par la plus belle et la plus agréable de toutes les routes. Elle ressemble singulièrement à ce chemin si vanté de la Suisse, qui conduit de Genève à Lausanne. On trouve de quatre milles en quatre milles une jolie petite ville, et la campagne qui environne ces villes est par-tout très-bien cultivée. Giovenazzo et Molfetta sont charmantes et très-agréablement situées. On trouve à Bisceglie (l'ancienne *Vigiliæ*) quelques antiquités dignes d'attention; la contrée d'alentour est d'une fertilité qui répond à la bonne culture qu'on lui donne et produit de l'huile et du grain.

Avant d'arriver à Bisceglie, l'on trouve fort près de la ville des thermes ou bains antiques très-bien conservés. Tout y est ancien hormis la voûte en cailloutage. On monte six marches pour y entrer; en dedans il y a deux gradins sous l'eau, lesquels règnent tout autour et servoient de sièges aux baigneurs. La forme de cet édifice, qui a un étage outre le plein-pied, est carrée. On voit l'endroit par où l'eau s'écouloit du bain supérieur dans l'inférieur; c'est un tron qui perce à travers d'une pierre. Quoique l'architecture de ce bâtiment n'ait rien de fort extraordinaire, sa belle conservation, ses pierres blanches, qui lui donnent un air neuf, le rendent très-digne d'attention. Je n'ai point vu de monument antique aussi frais ni aussi bien con-

servé. Les anciens murs de *Vigiliæ* subsistent encore en entier, et sont en briques. La quantité de tombeaux antiques, en briques et en tuf, y est innombrable; mais ils sont tous détruits, et ceux que j'ai été à portée d'examiner sont petits et d'une architecture très-ordinaire. On peut conclure de cette multitude de tombeaux que *Vigiliæ* a été plus peuplée qu'on ne croit. En dedans et près des murs de la ville, il y a un bâtiment antique, que je pris d'abord aussi pour un tombeau, à cause qu'on y voit des niches pratiquées dans le mur; mais après l'avoir examiné de plus près, et trouvé dans le bas de ces niches des trous ronds faits pour recevoir un corps cylindrique, et que d'ailleurs les anciens ne souffroient jamais de tombeaux dans l'enceinte de leurs murs, je me suis déterminé à juger plutôt que ce bâtiment avoit été un cellier (*cella vinaria*), et que ces niches étoient destinées à y placer les amphores ou vases à mettre le vin, dont les queues, de forme cylindrique, se fixoient dans ces trous ronds qu'on y distingue encore. Ce monument mériteroit bien d'être dessiné, et je m'en serois chargé si j'avois pu trouver dans tout Bisceglie un dessinateur en état d'entreprendre la chose.

La ville actuelle est, à la vérité, très-petite, mais fort bien bâtie, et renferme même plusieurs beaux palais d'un très-bon goût.

De Bisceglié à Trani l'on compte six milles; vous trouvez continuellement, chemin faisant, des tombeaux antiques et des restes de la voie trajane ou militaire. Trani est une petite ville charmante, très-vivante et très-bien bâtie, avec des rues fort régulières et de fort belles maisons. De là jusqu'à Barletta, c'est toujours la même continuité de tombeaux et de débris de l'ancienne chaussée, mais dans le plus grand état de dépérissement.

Barletta est une belle ville, passablement grande, mais entièrement dépeuplée. Elle renferme quelques églises remarquables par leur beauté. On distingue dans celle de l'Assomption deux excellens tableaux, l'un de Solimène, très-bien conservé et du meilleur tems de ce maître; l'autre, qui représente un Christ sur la croix au pied de laquelle on voit Marie et Jean, est dans la manière du Guide, mais il me paroît du Copolla de Gallipoli. L'on voit sur la place du marché une statue colossale en bronze; elle est assez mauvaise, et m'a paru romaine. Je crois qu'elle a dû représenter Jules-César; ils se sont avisés à Barletta de lui mettre un crucifix de fer à la main, sans doute pour en faire un Constantin.

En poussant huit milles plus avant dans les terres, l'on arrive de Barletta à Cannes (*Cannæ*). Cette ville étoit autrefois bâtie sur deux collines, entre lesquelles le chemin passe encore aujour-

d'hui; c'est-là vraisemblablement la raison pourquoi les Romains la nommoient *Cannæ* et non *Canna*. J'ai trouvé sur la colline de la droite une inscription tellement endommagée qu'il n'est pas possible d'en rien lire, un grand nombre de tombeaux ruinés, une colonne brisée de granit tacheté de noir, une table funéraire avec une inscription; cette table m'a mis à portée de connoître la véritable figure des faisceaux, tels qu'ils étoient dans les premiers tems; elle en présente deux, qui servent d'ornement de chaque côté de l'inscription. Ces faisceaux n'ont point de hache; on n'y apperçoit qu'un bâton qui dépasse d'environ deux pouces les autres, qui ne sont point liés par une branche de laurier, mais par une bande fort étroite qui paroît désigner une courroie. On voit aussi les restes d'une petite maison et d'un temple bâti de moellons à chaux et à sable; la moitié de la couverture du temple, qui est voûté, subsiste encore. On trouve sur la colline de la gauche une autre colonne avec une inscription, qui est pareillement très-endommagée. Au pied de cette même colline est une nymphée antique en pierres carrées très-bien conservée, avec une fontaine très-abondante d'une eau limpide qui se distribue dans différens réservoirs. L'on distingue tout autour du côteau des vestiges des anciens murs de la ville.

En-deçà de l'Aufide (*Aufidus*), Ofanto, est ce

fameux champ de bataille où Terentius Varro fut si complettement battu par Annibal. On le nomme encore aujourd'hui dans le langage vulgaire, *il Campo del sangue.* La rivière me parut petite et couloit au travers d'une grande étendue de marais, de sorte qu'il y a apparence qu'elle doit grossir considérablement dans les tems de pluie. Le champ de bataille est une vaste plaine, qui, lorsque je la vis, étoit semée d'orge : on trouve encore actuellement et même assez souvent, en labourant ces terres, d'anciennes armes, des bagues et d'autres antiquités. Salpe est située à dix milles de cette plaine, vers la mer Adriatique; ce fût vers ce lieu que les Romains dirigèrent leur fuite. La position de ce champ de bataille prouve la supériorité de talens et de valeur du héros carthaginois, puisque dans une plaine aussi parfaitement unie que celle-ci, le terrain ne pouvoit pas donner plus d'avantage à un parti qu'à l'autre.

A sept milles plus loin, l'on voit Canosa, ville située sur une colline assez élevée. Avant d'arriver au Ponte di Canosa, pont construit sur l'Aufide, l'on remarque deux tombeaux en briques, dont l'un est voûté par-dessus, et dont l'autre s'élève assez haut en forme de tour. Plus loin, en s'avançant vers la ville, est un arc de triomphe pareillement en briques; les deux côtés de la porte triomphale sont ornés de pilastres; le dessus de

cette même porte étoit revêtu de grosses pierres, et le tout paroît avoir été d'un bon style. De l'autre côté de cette petite ville est un arc du même genre d'architecture, il est seulement un peu plus grand; la voie appienne qui conduisoit à *Rubbiæ*, aujourd'hui Ruvo (*in de Rubbiis fessi devenimus*), passoit par-dessous cet arc. On voit effectivement par-ci par-là des traces de cet ancien chemin de Ponte Canosa à Canosa, Ruvo et Bari. Il est très-vraisemblable que ces arcs de triomphe, de même que ceux du Bénévent, si bien conservés, ont été érigés en l'honneur de Trajan, au retour des victoires qu'il remporta sur les Daces. Canosa même offre à la curiosité quelques inscriptions, qui, dans le fond, ne signifient pas grand'-chose. On trouve dans ses environs une grande quantité de médailles en argent et en bronze, ainsi que des pierres gravées; outre cela les champs sont couverts de ruines de tombeaux.

Je vis employer ici une singulière méthode pour battre les pois et les fêves; une cornemuse se fait entendre, aussitôt voici vingt à vingt-cinq personnes en sabots qui se mettent à danser vigoureusement sur une couche de ces légumes, et suppléent par cette joyeuse opération à nos fléaux. On est étonné de voir dans un climat aussi chaud les gens travailler en dansant, se guérir de la morsure de la tarentule en dansant, et ce goût si décidé pour

la danse dominer par-tout et se manifester dans toutes les occasions. A propos de la tarentule, voici, je crois, le lieu de vous communiquer tout ce que j'ai pu observer et recueillir touchant cet animal et sa piqûre.

Cette araignée, qu'on montre dans tous les cabinets d'histoire naturelle, est effectivement très-commune dans les environs de Tarente, dont elle tire son nom; elle ne l'est guère moins dans toute l'étendue des provinces de Lecce, de Bari et même de la Pouille. Tout ce qu'on en raconte est vrai, savoir, que les personnes qui en sont mordues sont guéries au moyen de la danse, et qu'il faut même que cette danse s'exécute sur un air particulier qu'on nomme *tarentella*. Mais il n'en est pas moins très-vraisemblable, que cette morsure n'est point si dangereuse, et ne produit pas précisément les symptômes qu'on observe chez ceux qui se figurent d'avoir été mordus; que le moyen usité n'est pas le seul propre à la guérison de ce mal, et qu'enfin l'habitude et l'imagination y entrent pour beaucoup plus que la réalité. C'est aussi là ce que pensent et affirment les médecins les plus sensés de Tarente, et des provinces que nous avons citées. Il y a du reste des expériences qui déposent pour et contre cette opinion dominante. C'est, dit-on, dans les mois de juillet, août et septembre, que ces araignées se font voir en plus grand

nombre dans les champs et dans les vignes, et c'est précisément aussi dans ces mois-là qu'il est le plus ordinaire de trouver des gens qui cherchent à se guérir de leur piqûre par le moyen de la danse. La musique d'après laquelle on danse est toujours sur la même mélodie; c'est la danse ordinaire du pays; on sait que chaque contrée en a une qui lui est affectée, comme les allemandes et les boiteuses en Allemagne, les rigaudons en Provence, la frascone en Toscane, les contredanses en Angleterre, le fandango en Espagne, etc. Voici, d'un autre côté, les doutes qu'on forme contre ce besoin indispensable de danser; on ne trouve que très-rarement, dit-on, les marques de la morsure à ceux qui se prétendent mordus; la grande chaleur, un air épais, et les eaux de pluie qui se gâtent dans de mauvaises citernes, épaississent et corrompent les humeurs (sur-tout à Tarente où l'humeur saline domine avec tant de violence), abattent les esprits, occasionnent la mélancolie et perdent l'estomac. L'exercice, la sueur et la gaieté, sont sans contredit les remèdes les plus efficaces contre de pareils maux, qui sont bien plus fréquens, ainsi que les prétendues morsures, chez les femmes que chez les hommes; ce qui surprendra d'autant moins, lorsqu'on saura que les maladies hystériques sont plus ordinaires et plus violentes dans ces pays-là qu'ailleurs, et vont quelquefois

jusqu'à la fureur. Le mouvement violent que la danse occasionne, car il arrivera quelquefois à une femme de danser continuellement pendant trente-six heures sans boire ni manger, ébranle nècessairement toute la machine, met les humeurs épaisses en action, les divise, et peut conséquemment adoucir le mal ou même le guérir. De-là vient aussi que le peuple est dans la persuasion que les personnes mordues sont obligées de danser tous les ans dans cette saison, parce qu'effectivement la grande chaleur ramène souvent les symptômes de la maladie, qu'on prend pour les morsure de la tarentule. Enfin, l'on peut alléguer contre les prétendus effets de cette morsure, que tous ceux à qui leur pauvreté ôte la faculté de payer des musiciens souffrent, à la vérité, pendant cette partie de l'été, mais ne s'en trouvent pas moins beaucoup soulagés aux approches de l'hiver; que les femmes sont très-fréquemment mordues et les hommes très-rarement; qu'enfin ce n'est point un penchant irrésistible qui porte à danser; mais qu'on prend toujours ce parti de propos délibéré, souvent même à contre cœur, et comme on prend une médecine.

Ceux, au contraire, qui soutiennent que la morsure de la tarentule produit effectivement ces effets prétendus, opposent à ces doutes d'autres expériences, savoir, qu'il n'y a d'ordinaire que des gens

du commun qui soient mordus, et jamais des personnes en état de s'en garantir, et qui ne sont pas forcées d'aller travailler dans les campagnes: or, il faut avouer qu'on ne voit effectivement danser que des gens du peuple, et que les femmes étant dans l'usage de travailler les bras nus sont beaucoup plus exposées à être mordues, et par conséquent plus souvent dans le cas de faire usage du remède; qu'enfin si la chose ne provenoit que d'une passion hystérique, on ne verroit pas aussi communément des personnes de soixante ans et des femmes grosses de huit mois, danser avec la même ardeur que les autres. Le marquis Palmyri à Lecce me cita là-dessus l'exemple que voici: il avoit une parente âgée de quarante ans, non mariée, qui commença tout-à-coup à perdre son embonpoint, à tomber dans la mélancolie, enfin à devenir méconnoissable; on soupçonna d'abord qu'elle avoit été mordue de la tarentule; mais comme elle se faisoit une honte de danser, son mal empira de jour en jour, au point qu'on désespéroit de sa guérison. Un jour qu'elle passoit en voiture devant une maison où dansoit une personne qui se trouvoit dans le même cas, il ne lui fut plus possible de se retenir davantage; elle céda au besoin irrésistible qu'elle croyoit avoir d'en faire de même, s'élança dans cette maison, se mit à danser de compagnie, et après s'en être donné bien long-

tems à cœur joie, elle se trouva mieux; sa mélancolie se dissipa, elle reprit sa première santé.

Voilà, mon ami, ce qui m'a été raconté, je vous rends les choses telles qu'on me les a données; quant à moi, je suspens mon jugement, quoique je sois très-porté à mettre tout cela au rang de ces préjugés que le tems a enracinés, même chez les personnes éclairées; préjugés dont le nombre est si grand, et qui vraisemblablement domineront long-tems encore notre foible globe.

L'homme est né pour l'erreur; on voit la molle argile
Sous la main du potier moins souple et moins docile
Que l'homme n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce vaste univers.

VOLTAIRE.

Je vais seulement vous ajouter encore ce que j'en ai vu par mes propres yeux, après quoi nous laisserons là une fois pour toutes la tarentule et ses défenseurs.

Je vis à Otrante une jeune femme de vingt-deux ans, danser pour se guérir de cette soi-disant morsure; elle étoit fort bien vêtue pour sa condition; le lieu de la scène étoit une chambre ornée de petits miroirs, de fleurs et d'habits de soie de toutes sortes de couleurs; elle ne dansoit point en frénétique, ni même comme une personne qui se

livre toute entière à ce plaisir; mais plutôt avec une certaine froideur, baissant les yeux, qu'elle levoit néanmoins assez souvent pour se regarder dans un des miroirs où elle tâchoit de prendre la contenance la plus décente, ou bien elle raccommodoit sa coëffure, sans cesser pour cela un instant de danser. La musique consistoit en deux violons et un tambourin. Ma danseuse se lava plusieurs fois le visage, toujours en dansant, et prenoit garde à tout ce qui se passoit autour d'elle. Il m'échappa dc dire en badinant, et assez haut pour qu'elle pût l'entendre, que pour une danseuse, elle avoit les bas bien mal tirés. A peine eus-je lâché mon propos, qu'elle se mit à l'écart pour les tirer mieux; quant aux souliers, la superstition populaire a décidé qu'il ne falloit point en avoir en pareil cas. J'eus le malheur de lui déplaire, parce que j'avois mon chapeau sur la tête, et qu'elle avoit une forte aversion pour le noir. Elle ne tarda pas à me le faire connoître, et lorsque j'eus ôté ce chapeau qui l'offusquoit, elle se remit à danser les yeux baissés, comme auparavant. Son regard n'avoit rien d'égaré ni de farouche, il régnoit, au contraire, dans ses yeux une douce tranquillité, et l'on voyoit qu'elle dansoit plutôt à contre-cœur qu'avec plaisir. Tout en dansant, elle présenta un œillet à une femme qui se trouvoit au nombre des spectateurs; un instant après, elle le

lui reprit et l'avala, comme si c'eût été une cerise. Elle dansa dix heures de suite, sans se reposer, après quoi ses amis l'emportèrent pour la mettre dans un lit qu'on avoit eu soin de bassiner. A Bari, j'en vis danser une autre qui s'imaginoit pareillement avoir été mordue de la tarentule; elle étoit fille, et paroissoit avoir une quarantaine d'années; c'étoit, me dit-on, la septième année de suite qu'elle dansoit dans la même saison. Elle ne mettoit ni plus d'activité ni plus de passion dans sa danse que la précédente. Je lui trouvai précisément le même sang-froid, et je lui vis donner ses ordres tout en dansant, sur la manière dont elle vouloit que fût orné l'appartement, ou plutôt le sombre et misérable réduit où la scène se passoit; elle désigna l'endroit où l'on devoit placer le miroir, ceux où il falloit étaler les habits de soie. Elle dansoit comme l'autre, en se mirant, quoiqu'elle fût laide comme le péché, et après avoir sauté long-tems toute seule, elle prit une jeune fille de seize ans, qui dansa un bon bout de tems avec elle; ensuite elle voulut à toute force me faire participer au même honneur. Il ne me parut pas du tout vraisemblable, que cette malheureuse eut été mordue, j'attribuerois plutôt sa manie à un dérangement d'esprit occasionné par le désespoir de ne point obtenir un mari ou bien un amant à son âge, et avec une figure aussi disgracieuse.

Voilà tout ce que j'ai pu observer par moi-même sur cette araignée et sur les effets de sa morsure. Vous conviendrez avec moi, mon cher ami, que le préjugé, la coutume et l'imaginatiou, ont beaucoup plus de part à tous ces phénomènes que la réalité. Remarquez qu'aucun auteur ancien n'ayant parlé de la tarentule, pas même Pline, qui rapporte cependant avec tant de soin et d'exactitude tout ce que la nature présentoit d'extraordinaire de son tems, il est probable que les anciens ne la connoissoient pas, et que puisque cette grosse araignée existe aussi en Sicile, en Espagne et dans les provinces méridionales de la France, sans qu'il y soit question d'une pareille méthode de guérir de sa morsure, dont il n'est déja plus question dans la Calabre, on ne peut raisonnablement envisager la chose que comme un délire de l'imagination, et une sorte d'extravagance. Ainsi je reprends le récit de mon voyage vers Naples.

Je me rendis de Canosa, par Ponte di Canosa, à Cerignola, qui appartient avec toutes ses dépendances au comte d'Egmont, en France. On trouve dans ce lieu et dans ses environs divers tombeaux antiques, des inscriptions romaines, et une colonne cannelée de marbre, plus une autre colonne qui est presqu'entièrement enfouie en terre; elle est chargée d'une inscription, dont il en reste assez pour reconnoître qu'elle avoit été dressée à l'honneur de Trajan;

mais les caractères en sont, en général, trop effacés pour y rien distinguer de plus. Je conclus de tous ces différens monumens que la voie appienne passoit par ici, vu que l'on sait que tout le long de cette chaussée, on avoit érigé à cet empereur, au retour de son expédition contre les Daces, des arcs de triomphe et d'autres témoignages de la vénération et de la reconnoissance du peuple romain.

Ardona est une portion des magnifiques possessions dépendantes de la maison nommée *dell' Orto*, que les jésuites ont dans la Pouille. Cette ferme est immense, et demande deux cents boeufs pour son exploitation. Les grains parviennent dans cette contrée à une hauteur prodigieuse; j'y vis le 5 juin, de l'avoine entièrement mûre, qui avoit douze palmes de hauteur. Le froment et l'orge commençoient dans le même tems à entrer en maturité. On ne connoît proprement que ces trois sortes de grains dans cette province, les autres espèces y ont été apportées d'autres pays; ce fut, par exemple, Charles V qui ordonna d'y semer du seigle, c'est pourquoi ce grain y porte encore le nom de *grano germano* (grain allemand); on ne le cultive que dans les montagnes et dans des terrains ingrats.

Ardona semble assez naturellement tirer son nom de l'ancienne ville de *Hordionia*, dont on trouve ici les ruines. On distingue encore sur une

petite colline très-voisine des vestiges de sa citadelle, dont on reconnoît même la porte. Il y a aussi de foibles restes d'un petit temple, et de quelques maisons en briques ou *mattoni ;* en outre une citerne ou réservoir d'eau de la forme d'un cône tronqué ; c'est la seule citerne de cette forme que j'aie vue. Plus loin se voit un bâtiment qui a la figure d'un carré long ; les murs sont en moellons liés avec de la chaux, ornés de compartimens ou carrés, tantôt de briques, tantôt d'ouvrage réticulaire en pierre. Ce bâtiment est voûté par-dessus, et a tout l'air d'un tombeau ; mais comme il est tout près d'un très-beau temple, je croirois plutôt que c'étoit un lieu destiné pour les bains. Ce temple est bâti en pierres et en chaux ; c'est un carré long avec une niche à une de ses extrémités ; ses murs sont ornés en dedans et en dehors de briques et d'ouvrages réticulaires disposés par compartimens. Il est assez bien conservé, mais l'entrée en est détruite, et l'on ne peut plus distinguer l'ordre de son architecture, car il n'existe plus rien ni de la corniche, ni de la frise. Plus loin encore, on trouve une muraille aussi en pierre et en chaux qui décrit une courbe insensible ; elle est d'une mauvaise construction, et je ne saurois me figurer qu'elle ait appartenu à un édifice public, ou seulement à un bâtiment de quelque considération, quoiqu'elle paroisse vraiment antique. Tout près

de cette muraille est un enfoncement de figure ovale, qui pourroit bien être la place de l'amphithéâtre. On voit tout à côté un édifice tout-à-fait particulier, qui consiste en deux galeries voûtées, jointes parallèlement l'une à l'autre; elles ont chacune quarante pas de long sur dix de large; le premier étage est hors de terre, et le rez-de-chaussée y est enfoncé; ce que j'ai pu appercevoir à la faveur d'un trou qui se trouve dans le pavé du premier étage. Je ne sais si l'on peut avancer avec assez de certitude que ces galeries conduisoient à des thermes ou bains publics, ou à des bains qui dépendoient de quelque autre édifice; toujours est-il certain qu'elles faisoient partie de quelque bâtiment considérable. On reconnoît à l'architecture de ce qui subsiste encore de cette ville qu'elle n'étoit point du tout bâtie dans le style grec; tous les murs, sans exception, sont en moellons et tuiles liés avec de la chaux et du sable, et recouverts d'ouvrages réticulaires en pierres et en briques; enfin, l'on n'y rencontre aucune trace de ces superbes travaux des Grecs, qui élevoient des édifices énormes de grosses pierres exactement jointes à cru sans chaux ni ciment.

D'Ardona l'on vient à Ponte di Bovino, où se termine cette Apulie ou Pouille, si célèbre par sa fertilité et par l'abondance qui y règne. Il est vrai qu'on y rencontre de vastes campagnes couvertes

de grains; cependant elle contient encore bien des terres incultes qui servent de pâturages aux buffles et aux boeufs, faute d'une population suffisante.

Bovino est située aux pieds de l'Appennin; cette ville est environnée de bois de tous les côtés. Le 6 de juin, jour auquel je partis de ce lieu pour gagner Ariano, il faisoit au moins aussi froid dans ces montagnes qu'à Rome au mois de décembre dans les hivers les plus rudes; preuve que c'est bien moins le degré d'éloignement de l'équateur que l'élévation au-dessus du niveau de la mer qui détermine le degré du froid. Le vent du nord soufflоit avec tant de violence, et se faisoit sentir si vivement, que je me crus transporté en Sibérie. Ce pays est si mal cultivé qu'il paroît plutôt un désert couvert de ronces et d'épines qu'une contrée habitée. Ce n'est que lorsqu'on approche d'Ariano qu'il commence à devenir meilleur. On voit la campagne se décorer de champs et de vignobles à mesure que l'on descend vers la plaine. Ariano est cependant située sur une montagne encore assez haute. Cette ville est grande et peut contenir quatorze mille ames; mais elle est en même tems très-vilaine et des plus mal bâties; ses habitans jouissent d'une fort mauvaise réputation, et passent pour les plus déterminés des bandits qui infestent cette contrée. On trouve dans le voisinage d'Ariano un

grand nombre de tombeaux antiques avec des vases de terre cuite de Campanie. Je vis une de ces sépultures sur le chemin qui conduit de Bovino à Ariano; elle étoit taillée dans le roc, et distribuée en diverses chambres avec des niches : quant aux vases, on les avoit déja enlevés.

Pour se rendre d'Ariano à Avellino, on traverse les villages de Mirabello et de Carbonella, où la campagne commence à devenir singulièrement belle et fertile. L'œil est extrêmement réjoui en considérant au sortir des montagnes arides de l'Apennin, ces côteaux si rians et couverts de grains, de vignes et d'oliviers. Toute la contrée est parsemée de villages très-peuplés, et de quelque côté qu'on arrive, on ne voit que maisons à perte de vue. Les habitans sont très-affables, et d'un commerce fort aisé; je remarquai même avec surprise que, contre l'usage de tout le reste de l'Italie, les jeunes filles alloient travailler de compagnie dans les champs sans leurs mères. Elles sont belles et portent sur leurs visages ce teint frais et ces couleurs vermeilles que donne l'air pur et serein des montagnes qu'elles habitent.

A une certaine distance d'Avellino, sur le côté, est située, au sommet d'une montagne fort élevée, une célèbre et très-riche chartreuse, nommée *Monte-Vergine*. Ses revenus sont immenses, et tout le pays autour d'Avellino lui appartient. Cette

contrée est presqu'entièrement couverte de noyers dont le bois employé par les menuisiers de Naples produit un revenu incroyable. Cette multitude de noyers donne à cette campagne l'air d'une forêt, et ce terroir paroît avoir une propriété particulièrement favorable à la propagation de ce genre d'arbres. Depuis un tems immémorial, Avellino s'est également rendu célèbre par la beauté et la grande quantité de noisettes qui y croissent. Aussi me paroît-il très-vraisemblable que le nom latin *nux avellana* fut donné par les Romains à la noisette à cause de la ville d'*Avellinum*.

Cette ville d'*Avellinum*, aujourd'hui Avellino, est très-bien située, passablement grande, mais point du tout peuplée, ne renfermant que sept mille ames. Les environs en sont charmans. Hors de la porte qui conduit à Naples, il y a une allée de chataigniers d'une beauté qui surpasse tout ce que j'ai jamais vu dans ce genre. J'ai trouvé assez près de la ville quelques tombeaux antiques, mais tellement ruinés qu'ils ne méritent pas qu'on en fasse mention. La ville même n'offre rien de remarquable. Il y a contre le magasin à bled, ou palais d'abondance, quelques bustes antiques d'un travail médiocre, ceux de Néron et de Caracalla m'ont paru les meilleurs. D'Avellino jusqu'à Naples, il n'y a plus que trente milles, qu'on parcourt à travers les campagnes les plus fertiles et

les plus abondantes en grains, en vignes, en oliviers, en légumes et en jardinages de toutes les espèces qu'il soit possible d'imaginer. Je respirois une douce volupté en m'approchant de cette heureuse Campanie, où la nature a répandu si abondamment ses dons les plus exquis; et quoique j'eusse traversé dans ma course bien des provinces singulièrement favorisées du ciel, vous ne sauriez imaginer l'impression que fit sur mon ame, en entrant dans ce pays, le superbe aspect de la Terre de Labour (*Terra di Lavoro*). La nombreuse population, la belle culture, la grande abondance de toutes les denrées nécessaires à la vie, l'aspect d'un peuple heureux, tout annonce la prospérité de cette contrée. Combien plus heureux encore ses habitans ne pourroient-ils pas être, si une administration mieux entendue secondoit tant d'avantages! *Omnium non modo Italiæ, sed toto orbe terrarum, pulcherrima Campania plaga est. Nihil mollius cælo; denique bis floribus vernat. Nihil uberius solo, ideo Liberi Cererisque certamen dicitur. Nihil hospitalius mari, etc. etc.* Flor., *lib. I, cap. 16.*

Enfin, j'arrivai le huit du mois de juin à Naples, après avoir voyagé pendant trois mois, partie par mer, partie à cheval, dans des pays qui, vu le peu d'étrangers qui les visitent, leur fournissent très-peu de commodités. La nature offerte à mes regards

dans toute sa beauté, les superbes restes de l'architecture grecque, joints à l'occasion que j'ai eue de reconnoître la fausseté d'une partie des préjugés dont on est imbu contre ces mêmes pays et contre leurs habitans, et d'en rectifier d'autres, m'ont fait oublier mes peines et mes fatigues, et m'en ont amplement dédommagé.

Je termine ici le petit nombre d'observations que j'ai recueillies dans les différentes provinces du royaume de Naples, qui, dans des tems plus reculés, étoient elles-mêmes des royaumes, ou de puissantes républiques. Il ne leur reste pas même une ombre de cette ancienne grandeur. La puissance, le commerce, l'art militaire, la science navale, la perfection de la raison humaine, tout semble se retirer de plus en plus vers le nord. Un tems viendra peut-être que les Européens iront chercher de la protection, de l'éducation, des mœurs, des connoissances et la culture de l'esprit en Amérique. La nature si puissante se maintient néanmoins dans ses droits, et l'influence du climat agit encore toujours de la même manière sur les habitans de ces contrées. Ses effets, quoiqu'étouffés par d'autres circonstances, n'ont point échappé à mon œil avide de connoître. Je vous ai communiqué dans plusieurs endroits de ce récit, mes remarques sur ce point. Et, quoique je ne voulusse pas m'engager à soutenir ma thèse envers

et contre tous, je sais que je puis la mettre en avant vis-à-vis de vous, avec pleine et entière sûreté, et que vous pensez, ainsi que moi, que

*Naturam expellas furca, tamen usque recurret.*

HORAT.

Je serois au comble de mes vœux, si j'avois pu, mon cher abbé, vous satisfaire dans tous les points sur lesquels vous désiriez d'être instruit; mais j'ai fait mon voyage avec tant de précipitation, pour ne pas m'exposer aux effets de l'intempérie, si redoutables en été, et les secours nécessaires à un voyageur qui veut prendre des informations exactes sont si rares et si difficiles à trouver dans toute la Pouille et dans la Calabre, qu'il a pu m'échapper bien des choses. Je ne trouvai, par exemple, personne dans tout Crotone qui voulut m'aider à prendre des mesures exactes de son temple. Tarente et Brindes sont les seules villes où j'aie trouvé dans chacune deux hommes qui réunissoient à beaucoup de politesse, de profondes connoissances sur les antiquités de leur patrie.

Prenez-vous-en à votre impatience de tout ce que ma relation a d'informe et de mal digéré. Je ne l'avois faite que pour mon usage, elle sera donc aussi pour le vôtre puisque vous le désirez. Portez-

vous bien, vivez heureux et content aussi long-tems que vous le méritez. Continuez-moi votre amitié, et tenez-moi parole, je vous attends à N***., et cela dans peu de jours.

FIN DU VOYAGE EN SICILE.

# REMARQUES

## D'UN VOYAGEUR MODERNE

## AU LEVANT.

---

*Sit fas mihi visa referre.*

---

# AVANT-PROPOS.

Ennuyé de retrouver par-tout les mêmes mœurs, la même façon de se vêtir et la même tournure d'esprit; de voir que Paris habille l'Europe entière et que les femmes la dominent souverainement; l'idée me vint d'aller visiter un pays dont le costume, les mœurs, la politique et la religion même ne fussent pas sujets à des variations aussi fréquentes que chez nous; où les hommes, vivant moins avec les femmes, fussent plus hommes; lequel enfin, ayant moins de loix, moins de connoissances, fut plus original, et dont les habitans se trouvassent par conséquent plus près de la nature. Je jetai les yeux sur la Turquie : le souvenir des anciens Grecs enflamma mon imagination; je me flattai de pouvoir découvrir, parmi les monumens d'Athènes, des traces du génie et du grand caractère de ses anciens habitans. Je voulus connoître les Grecs modernes, afin de pouvoir, en les comparant avec leurs ancêtres, me figurer marcher

sur cette terre qui avoit produit Socrate, Aristide, Sophocle et Xénophon. Je partis de Naples pour Smyrne, le 10 mai 1768, à bord d'un vaisseau anglois.

# REMARQUES
## D'UN VOYAGEUR MODERNE
## AU LEVANT.

### CHAPITRE PREMIER.

*Voyage de Naples à Smyrne.*

Le passage des îles de Lipari et de Stromboli, et du phare de Messine, les accidens qui accompagnent une navigation plus ou moins heureuse, et d'autres anecdotes de cette nature, dont les voyageurs aiment assez généralement à remplir leurs journaux, n'ont rien de commun avec le but que je m'étois proposé, et qui se bornoit uniquement à voir le Levant. Je ne commencerai donc ma narration qu'à l'approche des îles Strophades.

. . . . . *Strophades Graio stant nomine dictæ*

*Insulæ in Ionio magno: quas dira Celæno,*
*Harpyiæque colunt aliæ, Phineïa postquam*
*Clausa domus, mensasque metu liquére priores.*
*Tristius haud illis monstrum, nec sævior ulla*
*Pestis et ira Deûm Stygiis sese extulit undis.*
*Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris*
*Proluvies, uncæque manus, et pallida semper*
*Ora fame.*

VIRGIL., Æneid., *lib. III.*

Ces îles, qu'on nomme aujourd'hui Strivales, sont au nombre de deux; elles sont petites et presque désertes. Je voyois vis-à-vis de moi la fameuse Elide, cette terre célèbre par les jeux olympiques, et les merveilles que les peuples de la Grèce consacroient aux dieux dans les temples de la ville d'Olympie. On lit avec étonnement dans Pausanias la description de la quantité de productions de l'art que la superstition et la vanité y avoient rassemblées. Côtoyant ensuite l'ancienne Messénie, je dépassai Sphactérie, nommée maintenant Prodona, connue par l'échec qu'y essuyèrent les Lacédémoniens pendant qu'ils étoient occupés à subjuguer les Messéniens, leurs plus proches voisins; et, après avoir doublé l'*Acritas Promontorium*, aujourd'hui le cap de Sapience, je me trouvai dans le golfe de Coron, ville principale de la Morée. Ce golfe est le *Sinus Messeniacus*. Ici on

commence à voir la chaîne de montagnes qui séparoit la Messénie de la Laconie, nommée par les anciens le mont Taygète, actuellement les montagnes des Maïnottes. Elles paroissoient fort hautes et d'une situation très-froide; car je les vis encore couvertes de neige le 20 mai. La ville de Messène et Leuctres, fameuse par la bataille qu'y perdirent les Lacédémoniens, étoient du côté occidental de ces montagnes sur les bords de la mer.

En faisant quelques réflexions sur la situation locale de la Laconie, ce pays si merveilleux par l'austérité des moeurs, le courage et l'amour de la patrie et de la liberté de ses anciens habitans, j'ai cru trouver dans cette situation et dans le climat qu'elle doit occasionner, une influence sur le génie de ce peuple. Ce pays est totalement bordé de montagnes du côté de l'ouest, dont les vents doux et fertilisans ne peuvent y pénétrer, et entièrement ouvert aux vents froids d'est et de nord, qui dominent dans tout le Levant. Cette position ne pourroit-elle pas avoir contribué à produire ce génie guerrier, cette austérité, ce stoïcisme et ce mépris des souffrances et de la mort même, que nous admirons si justement dans les anciens Spartiates? L'expérience présente ne nuit en rien à ma supposition; au contraire, elle vient plutôt à son appui: les habitans actuels du mont Taygète, connus sous le nom de Maïnottes, soutiennent leur liberté

avec fermeté et courage contre toute la puissance ottomane; ils ne paient point de *karatsch* ou capitation, ne souffrent aucun Musulman dans leurs villages, qui se gouvernent, chacun par soi-même, en petits états démocratiques. Ces pays, que les Vénitiens nommoient *il Braccio di Maina*, se divise en quatre capitanates, lesquelles sont souvent en discorde et se battent entre elles. La principale de ces capitanates est commandée actuellement par une femme, la veuve du dernier capitaine: elle se nomme Tanassena. Cette amazone avoit cinquante ans, montoit à cheval et commandoit ses concitoyens à la guerre comme à la paix, pendant que je me trouvois à Athènes. Les Maïnottes se livrent à la piraterie, et l'exercent avec la même franchise sur toutes les nations, comme on iroit à la chasse des fauves dans les bois. Ils se persuadent que les bâtimens qu'ils prennent sont faits pour leur subsistance, comme nous croyons modestement que tous les animaux ont été créés expressément pour notre usage; d'ailleurs, le droit de varech, qui a subsisté si long-tems parmi les chrétiens mêmes, est-il plus humain et plus juste que le droit des gens des Maïnottes; et seroit-il plus cruel d'attaquer des navigateurs comme ses ennemis que de noyer des naufragés avec la planche même sur laquelle ils se sont sauvés, ou de les jeter dans les fers? loi qui étoit tellement regardée comme

juste, qu'à Brême on prioit publiquement dans les églises pour qu'il y eut de fréquens naufrages! Les Maïnottes d'ailleurs sont fort honnêtes gens chez eux, et les voyageurs peuvent hardiment compter sur toute sûreté et hospitalité dans ce pays; les chefs des villages les font même accompagner par des gardes pendant la route. Le turban, qui est à leurs yeux le signe caractéristique de l'esclavage, ne trouve point de grace; et tout Turc, quel qu'il soit, est perdu dans leur pays, qui paroît avoir été constamment la véritable patrie de la liberté. Du tems de la république de Sparte, il étoit habité par les Eleuthérolacons, amis et confédérés des Lacédémoniens; mais jamais il n'a été soumis à leurs loix sévères. Ils avoient dix-huit villes. Le nom même que les Lacédémoniens leur donnoient est une preuve de leur liberté: ἐλεύθερος, *libre*. Voyez Pausanias (*liv. III, chap. 21*); tellement l'esprit d'indépendance et l'esclavage paroissent s'être fixés dans certaines contrées!

De là je passai au cap Matapan, l'ancien cap de Tænare, et ensuite entre Cerigo, l'ancienne Cythère et le cap Saint-Angelo, qui portoit anciennement le nom de cap Malée. *Onougnathos seu Asini Maxilla*, que Pausanias (*liv. III, chap. 22*) appelle un promontoire, n'est aujourd'hui qu'une petite île près de terre ferme, nommée Cervi; peut-être la mer a-t-elle rompu la petite langue de

terre qui l'attachoit au continent. Cerigo, la patrie de Phyloxène, qui aima mieux retourner aux carrières que d'approuver les mauvais vers de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, et du statuaire Hermogène, est une petite île, la seule qui soit restée aux Vénitiens, triste souvenir des magnifiques possessions que les Turcs leur ont enlevées. Elle est assez bien cultivée et produit des grains, mais sur-tout beaucoup de noix de galle. Il y a une rade et un petit bourg du côté méridional de l'île; mais on ne voit plus rien du fameux temple de Vénus Uranie, le plus ancien et le plus célèbre qu'ait eu cette déesse dans la Grèce entière, Pausanias, *liv. III, chap.* 23. Ici finit le golfe de Laconie, nommé maintenant golfe de Colochine; et, après avoir doublé le promontoire Malée, je me trouvai dans le golfe Argolique, aujourd'hui Naples de Romanie. Toute cette côte, décrite par Pausanias, est actuellement déserte et mal cultivée : vainement y cercheroit-on Epidelium, Epidaure, Argos et Mycène. Quoique Naples de Romanie soit placée dans la même situation, on ne trouve aucun monument dans ses environs. Ce golfe finit au *Promontorium Scyllæum*, à présent nommé Capo Schilli. L'île d'Hydra, qui se trouve vis-à-vis, est l'ancienne Tiparenus: il n'y a guère que trente ans que les habitans de cette île étoient de francs pirates, plus à craindre que

les Maïnottes et les Dulcignotes; mais ils se sont tellement civilisés, qu'ils font aujourd'hui presque seuls la navigation de l'Archipel et le commerce de la Morée pour l'Egypte, Constantinople et Ancône. Leurs bateaux plats, qui ressemblent à nos galères, avec de grandes voiles latines, sont d'une vîtesse étonnante. Dans la situation de l'ancienne Trœzène, il n'y a qu'un grand village nommé Méthone: c'est-là que la malheureuse Phèdre brûla d'une coupable flamme, et qu'Hyppolite, l'objet de son amour et de sa vengeance, fut traîné et tué par ses chevaux. Le lac ou la rivière Lerna est probablement la petite rivière appelée aujourd'hui Planiza: c'est ici que fut engendré le serpent Lernée, tué par Hercule. Ce petit pays, qui contient peut-être actuellement trois villages, formoit dans les tems florissans de la Grèce trois fameux royaumes, Argos, Epidaure et Trœzène. C'est à Epidaure qu'on adoroit principalement Esculape, où il avoit son plus grand temple, et où le peuple de la Grèce croyoit pouvoir obtenir sa santé et prolonger sa vie en lui adressant des voeux et des offrandes. Il est étonnant que les hommes, malgré les idées abstraites de toute puissance, de justice et d'équité, qu'ils se sont formées de la Divinité, soient revenus toujours à leurs premières idées mondaines d'intérêt jusqu'à s'imaginer qu'ils pourront fléchir les dieux par leurs sacrifices et leurs

présens, c'est-à-dire, à les corrompre; ce qu'il faut attribuer sans doute à leurs prêtres qui, sous prétexte de les servir, ne cherchent qu'à satisfaire leur cupidité. Suivant Pausanias, on trouvoit à Epidaure une espèce de serpens jaunes, qui n'étoient point malfaisans, et que la superstition avoit consacrés à Esculape. Il ajoute que cette sorte de serpens ne se trouvoit en aucune autre partie de la Grèce. Je ne sais si on en a imposé à cet auteur dans son voyage; mais il est certain qu'aujourd'hui on ne connoît plus cette espèce de serpens dans ce pays; et, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu parvenir à en découvrir aucun. La ville d'Epidaure étoit située dans le golfe Saronique, nommé aujourd'hui golfe d'Ægine, à peu près dans la position d'Astri ou Damela, vis-à-vis de l'île d'Ægine.

Ici je perdis de vue le Péloponnèse, et passant les îles de Milo, qui n'est connue que par ses sources d'eaux chaudes, Antimilo, Argentière et Sifanto, toutes peu remarquables, je vis enfin le cap Colonne, l'ancien *Promontorium Sunium*, et vis-à-vis l'île de Zia, l'ancienne *Cia*. Comme j'ai été visiter tous ces endroits à dessein, j'aurai occasion d'en parler dans la suite. Le *Sinus Saronicus* finit au promontoire Sunium, dont le golfe baignoit trois fameux états, l'Attique, Corinthe et l'Argolide. Après avoir doublé le cap, on se trouve près de l'île Macronisi, anciennement *Macris* ou *He-*

*lena*, lieu célèbre jadis pour avoir été celui où Pâris jouit pour la première fois de la belle Hélène et fit à Ménélas un affront qui couta tant de sang à la Grèce, et qui fournit à Homère l'occasion de s'immortaliser par le plus beau poëme épique que nous connoissions. C'est dans cette île, aujourd'hui entièrement déserte, qu'on fait paître les troupeaux de Waywode de l'île de Zia. Je vis ensuite, entre Negrepont et Andros, la patrie de la fameuse Andrienne que Térence a mis avec tant de succès sur la scène. Il paroît qu'anciennement les habitans des îles de l'Archipel servoient dans la Grèce de domestiques, comme encore aujourd'hui tous les valets, servantes, etc., de Constantinople, de Smyrne et d'autres grandes villes du Levant, sont *tauschangs*, c'est-à-dire, insulaires. Andros est une des plus belles îles de l'Archipel; ses campagnes sont très-bien cultivées, et fleurissent en mûriers, orangers et citronniers. Negrepont, l'ancienne Eubée, est la plus grande île de l'Archipel; elle avoit appartenu aux Athéniens, et jouit, pendant quelque tems, de la liberté. Les Turcs l'ont prise aux Vénitiens avec les autres riches possessions qu'ils avoient dans l'Archipel, et la possèdent encore : elle est riche et fertile en vins et en grains, mais sur-tout en soies; la ville principale est Negrepont, sur les bords de l'Euripe, à la place de l'ancienne Chalcis. Ce détroit a toujours offert

un phénomène impénétrable par le flux et reflux qui y règne. Spon et Wheler, dans leur voyage au Levant, ont donné un traité particulier sur ce sujet; mais ils n'ont rien prouvé au-delà de ce qu'on savoit déja, et n'ont point indiqué la cause qui le produit. En doublant le cap d'Or, l'ancien *Caphareum Promontorium*, j'observai ses montagnes singulièrement conformées: chaque pointe paroît avoir été un volcan, tant par sa forme que par la matière qui la compose, que l'on reconnoît distinctement être de la lave ancienne. Près de Castel-Rosso, il y a une montagne dont la cîme s'élève au-dessus de toutes les autres, et qui est la bouche d'un grand volcan éteint. Cette cîme n'est point composée de sables ou pierres ponces, comme le sont l'Etna et le Vésuve par la matière jetée; mais elle consiste en lave hérissée de pointes, telle qu'elle se refroidit après avoir été bouillante et fluide. Il faut supposer que cette montagne a été formée par une grande fermentation intérieure, laquelle s'étant fait jour au sommet de la montagne même, a vomi par le cratère toute la matière qu'elle contenoit; ce qui n'arrive guère à l'Etna et au Vésuve, où les éruptions se forment ordinairement à deux tiers de la hauteur de la montagne. Une partie de cette matière a été réduite ensuite en terre par le laps du tems, ainsi que cela a lieu dans toutes les anciennes éruptions. A peu près au-dessous du

capo Chimo, du côté septentrional du promontoire, à deux tiers de la hauteur des montagnes, il y a un volcan qui fume encore considérablement. Le capitaine du vaisseau à bord duquel je me trouvois, m'assura qu'il avoit vu à cet endroit beaucoup de fumée à son passage, mais jamais de flammes, quoiqu'il l'eut examiné plusieurs fois de nuit. Tournant ensuite au nord de l'île de Scio, au *Possidium Promontorium* des anciens, et doublant l'*Argenum Promontorium* de la péninsule de Clazomène, je me trouvai dans le golfe de Smyrne. Les villes fameuses de Clazomène, Chalcis, etc. n'existent plus, leurs ruines mêmes sont couvertes de bruyère et de bois, et les anciens auteurs seulement peuvent nous attester leur existence. Le mont Corycus est une chaîne de montagnes incultes, et rien ne sert à rappeler les beautés de l'ancienne Ionie. L'aspect de ces côteaux le long du golfe de Smyrne cependant est très-agréable et varié: une belle verdure, des arbres de haute et basse futaie, des tapis de gazon, avec quelques maisons rustiques éparses çà et là, rappellent plutôt l'innocence de l'âge d'or et les belles vues de la Suisse champêtre, que la molesse, le luxe et la magnificence des Lydiens. Les Turcs ont un mauvais château au milieu de la baie du côté du sud, qui ne sert qu'à inquiéter quelquefois les bâtimens dont ils ne respectent pas le pavillon. Les îles de

Vourla sont désertes, et servent par fois d'abri aux vaisseaux surpris par le mauvais tems dans la baie.

## CHAPITRE II.

*Description de Smyrne. Voyage à Ephèse.*

CEUX qui aiment à lire les éloges de l'Ionie et de Smyrne peuvent avoir recours à Pausanias (*liv. VII, chap. 5*). Mais comme chacun a son opinion particulière, Horace dit (*liv. I, epit. 11*) en parlant de ces contrées :

*Quid visa tibi Chios, Bullati, notaque Lesbos?*
*Quid concinna Samos? quid Crœsi regia Sardis?*
*Smyrna quid et Colophon? majora minorane*
*Cunctane prœ campo et Tiberino flumine sordent?*

Ce poëte épris des charmes de la cour d'Auguste, où il avoit fait sa fortune, s'écrie :

*Laudabunt alii claram Rhodon, aut Mytilenen,*
*Aut Ephesum, bimarisve Corinthi*
*Mœnia.* . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Me nec tam patiens Lacedæmon.*
*Nec tam Laryssæ percussit campus opimæ,*
*Quam domus Albuneæ resonantis,*
*Et præceps Anio, et Tiburni lucus. . . .*

HORAC., *lib. I, od. 7.*

Je fus fort étonné à mon arrivée à Smyrne de ne pas voir une plus belle situation et des environs plus beaux. La ville se trouve adossée à une montagne, au sommet de laquelle est le château, bâti par Jean Ducas. Tous les environs de la ville sont assez déserts, et l'on n'apperçoit qu'un gazon brûlé par les ardeurs du soleil avec quelques tristes cyprès, qui est l'arbre favori des Turcs. L'intérieur de Smyrne est plus laid encore, et la rue des Francs même, qui est la plus jolie de toute la ville, est sale et malpropre. Les maisons qu'habitent les étrangers, quoique de bois et à un seul étage, sont d'une cherté effroyable, parce qu'outre les frais de la bâtisse, ils sont obligés de payer fort cher le terrain qu'ils y emploient. J'ai vu des maisons de cinquante mille écus dont on ne donneroit pas autant de sous en France ou en Italie. La population de la ville est évaluée à cent vingt mille ames, y compris les Turcs, les Grecs, les Arméniens, les Juifs et les Francs. Il n'y a guère de belles mosquées à Smyrne, en comparaison de celles de Constantinople; quelques *bezesteins* et un nouveau *kan* sont

assez beaux : les premiers sont des édifices qui servent des marchés à une seule sorte de marchandise; les boutiques sont de deux côtés de la rue qui traverse la place; le tout est couvert d'un toit. Les *kans* sont de grands hospices pour les voyageurs, mais sur-tout pour les marchands qui arrivent avec les caravanes. Il y a au milieu de ces édifices une cour carrée, entourée de bâtimens, un grand corridor règne autour des chambres, lesquelles sont numérotées et couvertes de dômes, pour mieux résister aux incendies si fréquens au Levant. Chaque voyageur indistinctement est reçu dans ces kans, et ne paie rien pour sa chambre ni pour le dépôt de ses marchandises : ce sont la plupart des institutions pieuses de riches particuliers, et rarement le gouvernement songe-t-il à de semblables fondations.

Le château est fort mal entretenu. La tête colossale de marbre qui s'y trouve, et qu'on prétend être celle d'une Amazone, est celle d'un Apollon. On reconnoît ce dieu à sa chevelure et à ses traits, quoique cette tête soit d'ailleurs fort défigurée par les coups de balle que les Turcs, destructeurs nés de tous les anciens monumens, ont pris plaisir à lui tirer au visage.

Comme je désirois ardemment de voir les ruines de l'ancienne Ephèse, cette ville fameuse par le temple merveilleux qu'on y avoit élevé à l'hon-

neur de Diane, par les différentes révolutions qu'elle a souffert à diverses époques, mais sur-tout dans le tems du bas-empire, et ne m'en trouvant qu'à trente lieues de distance, je m'y rendis de Smyrne. Je m'attendois à jouir durant cette route de l'agréable coup-d'œil des belles campagnes de l'Ionie, et les souvenirs des beaux environs de Naples, des fertiles et charmantes contrées de la Sicile, me faisoient espérer un plaisir semblable à celui que je goûtai en traversant ces heureuses contrées; mais je fus désagréablement trompé dans mon attente; le terrain est mal cultivé en vignes basses, avec quelques oliviers et quelques stériles moissons; les arbres sont rares et viennent mal; cette abondance de plantes étrangères à nos climats, tels que l'aloës, le figuier d'Inde et d'autres productions, que je me figurois propres au beau climat de l'Asie mineure, ne s'y trouve aucunement; il y a bien quelques beaux sites naturels, mais on n'y apperçoit qu'une nature abandonnée et stérile. Je vis à Sedikiew, village à trois lieues de Smyrne, une belle urne de granit avec une inscription grecque toute fruste et indéchiffrable, qui sert de fontaine au village. C'est à Dewilikiew que je fis mon premier repas à la turque avec l'aga ou le commandant de ce village, et je fus coucher au café d'Alama, espèce de hutte, où deux Turcs, dont l'un étoit Nègre, vendoient du café. Je me

rappelle ici la question singulière que me firent ces gens : « Si un Turc dans l'indigence pourroit es-« pérer de recevoir l'aumône des Chrétiens, com-« me eux la font indistinctement à tout pauvre, « Juif, Chrétien, quel qu'il soit ? » La question me fit rougir, mais je crus devoir répondre qu'oui, pour sauver l'honneur du christianisme, et me mettre à l'abri des reproches qu'ils auroient eu droit de me faire, si je leur eusse dit la manière dont on accueille les Juifs en Espagne et en Portugal, comment nous nous y prenons pour convertir les peuples de l'Amérique, et combien de malheurs et de sang a couté l'établissement du christianisme dans le Nord : quelle idée horrible ne se seroient pas fait ces bonnes gens des *giaurs*, nom qu'ils nous donnent et qui signifie *infidèles?*

Ephèse, aujourd'hui nommée par les Turcs Ajasolouc, est un petit village avec un vieux château totalement détruit. A l'emplacement de l'ancienne Ephèse, vers l'occident, il y a plusieurs ruines et beaucoup de souterrains, qui paroissent être des restes de l'ancien temple de Diane; car ce que Tournefort a pris pour ce temple étoit indubitablement un bain public ou des thermes; j'ai appris depuis que deux architectes anglois nouvellement revenus de ce voyage, sont du même sentiment; et il suffit d'avoir vu les thermes de Caracalla et de Dioclétien à Rome, pour être convaincu que

ce monument ne peut avoir été autre chose. Le fameux temple, bâti par Chersiphron, brûlé par Erostrate, rebâti plus magnifiquement encore par Chinocrates, le même architecte à grandes idées qui bâtit Alexandrie en Egypte et qui proposa à Alexandre de faire sa statue du mont Athos; ce temple, dis-je, n'offre presque plus de vestiges, excepté ces souterrains, maintenant triste demeure des chauve-souris. Les thermes, que l'on prend ordinairement pour le temple, doivent avoir été magnifiques, car on voit deux colonnes de granit noir par terre, qui sont superbes, d'ordre ïonique, ayant quatre palmes napolitains de diamètre sous la corniche, endroit le plus mince de la colonne. Il y a au milieu de l'enceinte de cet édifice une bâtisse de grands morceaux de marbre, qui paroît avoir été l'*hypocaustum*, où l'on chauffoit les eaux, pour les distribuer de là dans les bains. On voit au milieu un petit escalier, qui mène jusqu'en haut; et on apperçoit les restes d'un aqueduc en briques qui y aboutissoit. Le *Castellum aquæ*, endroit où les eaux se rassembloient, est de grandes pierres de taille. Les grottes adossées à la montagne me semblent plutôt avoir été des sépulchres que des voûtes du temple de Diane, comme le croit Tournefort; car le temple ne pouvoit pas être sur le penchant de la montagne, et d'ailleurs on sait qu'il étoit bâti dans un endroit marécageux,

conséquemment dans le fond du vallon. On voit près de l'aqueduc un théâtre taillé dans le roc, comme celui de Syracuse en Sicile, mais on n'en distingue plus que l'enceinte; les gradins et la scène sont couverts de mousse. La porte, comme la nomme Tournefort, n'est qu'un arc de triomphe, érigé probablement à l'empereur Adrien, l'objet général de la flatterie et de l'adulation des Grecs et des Orientaux : il y a une inscription latine mutilée dont parle Tournefort. On voit dans la plaine d'autres emplacemens de temples plus petits; j'ai trouvé dans les ruines d'un de ces temples quelques fragmens d'une frise d'ordre corinthien.

Dans le village près du kan, il y a une urne avec trois médiocres figures et une inscription grecque totalement effacée; un cercle de puis antique de marbre, comme celui que l'on voit au Capitole à Rome, mais sans travail en sculpture. Les bas-reliefs sur la porte du château représentent, l'un des bacchantes, femmes et enfans, l'autre la mort et la sépulture d'Hector; sur un cippe au château il y a des fragmens de lettres, ... HPO.. TOXI; sur différentes pierres dans le mur du château, HΣ TOYAHΣ KAI...OMOIOΣ KATEX.. AΣ. Dans la mosquée du village sont deux colonnes de granit noir de quatorze palmes napolitains de périphérie, deux de granit rouge d'onze palmes de circonférence.

A mon retour je passai d'Ephèse, le Caystre, sur un pont construit d'anciens débris, de fragmens de colonnes et d'autres morceaux d'architecture. A deux lieues d'Ephèse, il y a une grotte percée à une hauteur étonnante dans un roc perpendiculaire; on n'y peut descendre que de l'autre côté du rocher; on fait passer cette grotte pour celle des sept dormeurs qui jouirent d'un heureux sommeil pendant tout le tems que dura la persécution des Chrétiens. Je m'arrêtai à Tourbalé, où j'ai en vain cherché les inscriptions citées par Tournefort. Il y a dans le kan de beaux tronçons de granit et de marbre qui servent de piliers à un mauvais toit. Je vis à mon retour le mont Tartaglie, l'Olympe de Bythinie, tout couvert de neige au mois de juin, et revins de mes recherches à Smyrne. En repassant le Mélès, lieu fameux où jadis Homère chanta et accorda sa lyre, je ne m'étonnai plus de ce qu'il avoit composé sur ce rivage sa *Batrachomyomachie*, vu la quantité de grenouilles qu'il y a dans ce ruisseau, qui font un bruit insupportable et empêchent d'entendre le doux ramage des rossignols assez fréquens dans ces environs.

Le culte de Diane à Ephèse et les médailles de Smyrne avec des têtes d'Amazones, proviennent des Amazones, femmes guerrières qui vinrent des rives du Thermodon s'établir dans ces contrées.

Voyez, pour de plus longs détails, Pausanias, *liv. VII, chap. 2, 3 et 4*. Ephèse étoit la patrie de Parrhasius, fils et disciple d'Evenus, et rival de Zeuxis. Il étoit excellent peintre, mais trop prévenu pour lui-même; tel qu'un fameux peintre de notre âge, qui passe pour être l'émule de Raphaël.

# CHAPITRE III.

*Voyage aux îles de l'Archipel. — Description de Scio, Samos, Micone, Tiné, Délos, Naxie, Paros et Antiparos, Syra, Termia et Zia.*

## DESCRIPTION DE SCIO.

L'île de Scio étant la plus proche de Smyrne, j'y dirigeai ma course pour commencer le tour des îles de la mer Ægée. Cette île, nommée *Chius* par les anciens, dont les bons vins ont été chantés par Virgile et par Horace, faisoit partie de l'Ionie. Depuis les empereurs grecs, elle fut possédée par les Gênois, les Vénitiens, et maintenant elle appartient aux Turcs. C'est la plus belle île de l'Ar-

chipel, et ses campagnes fleurissent en orangers, citronniers et vignes. La culture de la soie y est considérable; mais celle du mastic est la plus particulièrement suivie. Ce mastic est une gomme qui découle d'un arbre nommé *lentisque*, qui ne croît qu'à hauteur d'homme; il demande beaucoup de soin et de culture; de soixante villages que l'île contient, il n'y en a que trois du côté de l'ouest qui le cultivent. Tout le mastic est de contrebande et doit être livré au grand-seigneur; les Turcs, qui l'aiment beaucoup, le pétrissent avec du pain, et les femmes le machent par goût. Chaque habitant de ces trois villages est obligé d'en fournir deux ocques; ce qui en manque doit être payé à raison de deux piastres l'ocque. Ce que chaque particulier cultive de plus le grand-seigneur le prend à raison d'une piastre ou trois livres de France par ocque; loi qui fait bien connoître l'état despotique sous lequel ils gémissent; aussi ces villages sont-ils plus pauvres et plus sujets aux exactions que les autres. Comme la peste régnoit dans la ville et y enlevoit de trente à quarante personnes par jour, je me rendis à un village nommé Néjida, dont les fertiles et verdoyans côteaux me rappelèrent ceux de Sorriento: *Caraque non molli juga Surrentina Lyæo*. Stat., *Sylv. lib. III.*

Sur les bords de la mer, près de ce village, je vis un tronçon de marbre blanc, qui étoit le reste

d'une colonne ovale, ou qui représentoit plutôt deux demi-colonnes accouplées par un pilastre, semblable à celle qui se trouve dans la cour du palais Massimi à Rome. Les environs de la ville sont aussi fort beaux, mais l'intérieur en est vilain, quoique les maisons soient de pierre, chose assez rare au Levant. On ne put me dire le nombre des habitans de la ville ni de la campagne, parce que les Grecs des îles se cachent à l'arrivée du capoudan-pacha ou amiral de la Porte, pour s'exempter du *karatsch* ou capitation, et reparoissent en foule après son retour à Constantinople. L'habillement des femmes est fort singulier : il ressemble à celui des jardinières nurembergeoises; et il est à remarquer que les Sciottes font, comme les femmes du centre de l'Allemagne, le métier de cultiver les jardinages qu'on transporte à Constantinople, et qu'elles ont, pour ainsi dire, le même costume.

## DESCRIPTION DE SAMOS.

Je débarquai au village de Vathi, au nord de l'île de Samos; mais comme on voulut me forcer à quinze jours de quarantaine, parce que je venois de Scio et de Smyrne, je résolus d'aller au midi de l'île, pour voir les ruines de l'ancienne ville de Samos et du fameux temple de Junon, pour jeter quelques fleurs sur le tombeau de Léontychus

et Rhadine, et pour admirer la résidence de l'heureux Polycrate, et la patrie du sage Pythagore. A mon départ j'eus occasion de connoître la perfidie et la ruse des Grecs; car après m'avoir refusé l'entrée de leur village, mon drogueman obtint des archontes ou chefs de l'endroit, parmi lesquels il y avoit deux papas ou prêtres grecs, une patente comme si nous avions passé quinze jours dans leur village, et tout cela pour deux piastres ou six livres de France. A l'emplacement de l'ancienne ville, il y a beaucoup de ruines et de fragmens, misérables restes de son ancienne grandeur: on y voit distinctement encore l'égoût qui conduisoit à la mer, bâti de grandes pierres de taille. On aperçoit également dans quelques endroits les murs de la ville construits en marbre, et les vestiges de quelques temples. Sur les bords de la mer on voit trois éperons de marbre, qui servoient à soutenir ces murs contre la violence des vagues. J'y trouvai un morceau de marbre avec l'inscription mutilée que voici:

— — ΡΟΠΗΝΑΡΑ —
— — ΑΤΤΟΛΑΜΒΑ —
— — ΤΑΥΥΝΠΑΝΤΑ —
— — Ν—ΡΟΜΑΙΩΝ —
— — ΜΗϹΑΝΤ — —
— — ΝΟΙϹ — — —
— — — — — — ϹΟ — —

Près de là il y a un marais entouré d'un mur de forme pentagone, qui n'est pas ancien, quoique je pense que ce marais s'est formé par les écoulemens des eaux qui étoient autrefois contenues dans des conduits. A peu de distance de là, vers la montagne, est Kopa, le principal village de l'île. Les débris du temple de Junon en sont à une lieue de distance : ils consistent en deux colonnes sur pied de très-beau marbre blanc, et en sept ou huit autres colonnes renversées. Ces colonnes sont sans base, et ont six cannelures l'une au-dessus de l'autre au basement : elles ont sept palmes napolitains de diamètre, et une d'entre elles est composée de douze morceaux posés l'un sur l'autre. Le chapiteau renversé à terre est singulier; il n'a point de volutes, et le cordon est orné de demi-oves et de rhomboïdes; le tout est couronné d'un simple entablement. Le chapiteau, de même que les colonnes sans base, prouvent que ce temple étoit d'une fort ancienne architecture ïonique, peut-être même du tems de Rhœcus. Il est sûr du moins que nous n'avons point de monument ïonique aussi ancien de ce genre, et il mériteroit par cette raison d'être placé au Capitole à Rome. Il est d'ailleurs assez bien rendu dans Tournefort. Il y a près de là un petit ruisseau qui se jette dans la mer, et qui pourroit bien être l'*Imbrasus*, sur les bords duquel naquit Junon. Pausanias, *liv. VII*. Cet

écrivain dit que ce fut Smilis de Samos, contemporain de Dédale, qui fit la statue de cette déesse. A peu de distance de ce ruisseau, il y a un ancien tombeau de briques, que mon imagination m'a fait prendre pour celui de Rhadine et Léontychus, que je cherchois avec empressement.

L'île de Samos est très-fertile; elle produit beaucoup de soie et de coton, mais sur-tout beaucoup de bon vin. Le muscat en est recherché, et vaut bien celui de Frontignan : elle vend pour soixante mille piastres de vin, à quatre piastres la barrique. Il y a quatorze villages, dont chacun prend soin lui-même de sa police. C'est à Kopa que réside l'aga de l'île, avec sept ou huit hommes de garde. Les habitans paient cinq piastres par tête de *karatsch*, et le septième du produit de leurs terres en argent. Les revenus du village de Métélinoûs, ont été assignés à la mosquée de Tophana, à Constantinople, par un capoudan-pacha, auquel Sélim II avoit donné ce village. Si anciennement, les femmes étoient aussi laides à Samos qu'elles le sont à présent, il ne faut pas s'étonner que le culte de Junon l'ait emporté sur celui de Vénus, et que la foi conjugale y fut religieusement observée, faute de tentations. J'ai trouvé dans cette île un beau morceau de lave, et des traces distinctes de volcan.

Je partis de Samos en cotoyant l'île de Nicaria, dépourvue de ports, hérissée de rochers et cou-

verte de bois. Je laissai à gauche l'île de Patmos, où Saint-Jean écrivit son apocalypse, et touchai à Mycone.

### DESCRIPTION DE MYCONE.

LA première chose qui me frappa à Mycone, furent les traces considérables de volcan qu'on y voit par-tout; on y distingue les éruptions, le cours des différentes laves, leurs diverses compositions, et toutes les marques du volcan. On trouve ces mêmes indices sur toutes les îles de l'Archipel, et près de Santorin, il y a un rocher qui fume encore. Les eaux chaudes de Milo, le volcan de Negrepont, et les laves qu'on trouve sur toutes les îles de cette mer, prouvent évidemment qu'elles ont été formées par des feux souterrains, qui se sont échappés en volcans, et ont formé ces îles. Il n'y a sur l'île qu'un seul gros village, nommé aussi Mycone; il est composé de huit cents maisons. L'île est peu fertile; elle ne produit qu'une petite quantité de mauvais vin; mais les habitans sont cependant à leur aise par le commerce qu'ils font, qui consiste à porter des bois du mont Athos, aujourd'hui Monte-Santo, en Egypte, pays entièrement dépourvu de ce produit; ils rapportent de là le café et le ris nécessaire à l'Archipel et à la Morée. Les femmes de cette île seroient assez jo-

lies, si elles ne se défiguroient pas par leur ridicule costume. Elles sont vêtues tout en blanc; mais leurs bas, leurs vilains caleçons, leur chemise, qui forment tout leur vêtement, sont ajustées d'une manière fort maussade. Le γουστερδυλας, espèce de grand lésard, décrit par Tournefort, se trouve particulièrement dans cette île.

## DESCRIPTION DE TINÉ.

En arrivant à Tiné, j'eus lieu d'admirer l'industrie de ses habitans; soixante-quatre villages, placés sur un rocher, au milieu de la mer, y trouvent leur subsistance et s'enrichissent même par leur industrie et leur petit commerce. Ils servent hommes et femmes comme domestiques, à Smyrne, à Constantinople et dans les autres échelles du Levant. Plusieurs trafiquent avec Ancône et avec Smyrne; d'autres gagnent leur vie par le nolis de leurs bateaux ou caïques; en un mot, personne n'est oisif dans l'île. Malgré la stérilité du terroir, elle produit plus de vingt sortes différentes d'excellens vins, dont le malvoisi est le plus estimé, et beaucoup de soie: la récolte de l'année 1768 avoit été fort abondante, et je trouvai toute l'île dans l'allégresse de cette bonne fortune.

J'eus lieu de remarquer à Tiné, l'ancien esprit de discorde qui perdit les républiques de la Grèce:

les habitans de quelques villages avoient tué deux des principaux du bourg Saint-Nicolas, en les accusant de s'être concertés avec les Turcs, pour appeller un aga dans leur île; tandis qu'ils avoient payé à la Porte trois piastres et demie par tête de *karatsch*, à l'arrivée du capoudan-pacha, pour être délivrés de cette incommode résidence, ainsi que du cinquième de la soie, et demeurer tranquilles le reste de l'année. L'aga se trouva en danger dans cette émeute populaire; il fut même obligé de déclarer que, dès qu'il auroit perçu ses droits, il quitteroit l'île, et en effet il tint parole. On me fit faire quarantaine pendant quatre jours à Tiné, et après avoir fait présent de quatorze livres de café à l'aga, j'en obtins l'entrée. Je trouvai cet aga fort poli; et comme il étoit de l'île de Candie, il savoit un peu d'italien, et me parla beaucoup. Il me dit, entr'autres, que lui, pour sa personne, redoutoit plus la peste qu'aucun Franc ne pouvoit la craindre, et se moqua beaucoup de ses compatriotes, qui étoient assez stupides d'affronter une mort presque certaine, pour ne pas contrarier le destin absolu. Sur la place de Saint-Nicolas, il y a l'inscription suivante, sur un bloc de marbre blanc :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ
ΘΕΟΥ ΑΔΡΙΑΝΟΥ ΥΙΟΝ
ΘΕΟΥ ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΠΑΡΘΥ...

ΚΟΥΥΙΩΝΟΝ ΘΕΟΥ
ΝΕΡΟΥΑΕ ΚΙΟ..ΝΟΝ ΤΙΤΟΝ
ΑΙΛΙΟΝ ΑΔΡΙΑΝΟΝ
ΑΝΤΟΝΕΙΝΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΕΥΖΕΒΙΙ ΘΑΡΧΙΕΙ ΕΥΣΤΟ
ΔΕΥΤΕΡΟΝ ΣΑΤΥΡΟΣ ΗΦΑΙ-
ΣΤΙΟΝΟΣΥΟΣ ΤΟΝΙ
ΔΙΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ.

Les murs de plusieurs maisons contiennent quelques bas-reliefs fort endommagés, et dans un de ces murs, je vis un petit vase de marbre blanc assez bien conservé. Dans un jardin hors de la ville, je trouvai quelques mauvais bas-reliefs, et sur un petit fragment de marbre, ces mots : ΙΛΑΡΟCΙΛΑΡΟΥΚΑΥ ΝΕΙΚΟΤΩΥΙΟ. Dans le jardin du consul de Vénise, on voit le torse d'une statue de guerrier, qui est fort beau et d'un bon style; sur la cuirasse sont deux figures de Pallas, qui tiennent leurs égides à la main, d'une très-bonne exécution. Dans une maison à Tiné, je lus sur un bloc de marbre les caractères suivans :

ΕΙΕΝΑΤΙΑ ΠΕΙΕΝ- -ΤΩ. ΕΑΤΗΣΑΙΚΑΥ- -ΓΑΥΚΩ-Ι-ΧΗ-ΕΤ-
ΧΑΙΡΕ.

Je montai sur un vieux château du tems des Vénitiens, presqu'entièrement détruit par les Turcs, qui est sur la partie la plus élevée de l'île : on y

découvre tout Tiné, et, pour ainsi dire, toutes les Cyclades qui paroissent être sous vos pieds. Il y a de belles carrières de marbre blanc dans l'île, qui est tout rocher. On trouve par-tout de grandes pierres ponces, des morceaux de lave, et les pointes dont les montagnes sont hérissées fournissent des preuves évidentes de volcan. Le vent du nord, qui est très-désagréable, et presque continuel au Levant, sur-tout en été, est insupportable à Tiné. Il étoit si fort au mois de juin, qu'il me renversa par terre pendant que je me trouvois sur la montagne du château, et si mon guide ne m'eût retenu, il m'auroit jeté dans un précipice affreux; ce n'est donc pas sans raison que les anciens Grecs y avoient placé la caverne d'Eole.

Les habitans de cette île sont les plus fins et les plus astucieux des Grecs insulaires. Ils sont forts, robustes, et parviennent à une grande vieillesse; effets de leur sobriété naturelle, du climat pur et de l'air subtil qu'ils respirent. Les femmes sont jolies; mais je n'y ai point trouvé ces sublimes beautés que l'on admire sur les bas-reliefs des anciens. Elles ont de beaux yeux, un teint éblouissant et de beaux cheveux, mais le profil de leurs têtes n'est pas régulier, ayant pour la plupart le nez écrasé. Il paroît que les Vénitiens et les Turcs ont dénaturé ce beau sang par toute la Grèce; tandis que les Turcs ont adopté le génie perfide des Grecs,

que ces derniers possèdent encore; ce qui sembleroit prouver que le climat agit avec plus de force sur les caractères que sur les physionomies. L'habillement des femmes est fort avantageux ; il est décent, et a même de la noblesse ; leur coëffure de soie jaune sied très-bien et leur donne beaucoup de grâce.

L'urbanité et la finesse naturelle des paysans m'étonna beaucoup. Ils passent pour les plus rusés des insulaires, politiques et commerçans, parlant toutes les langues; ils me rappelèrent les paysans des montagnes de Neufchâtel, du Locle et de la Chaux-de-Fond ; ils ont cependant plus d'esprit naturel ; mais beaucoup moins de culture que les Suisses. J'ai sur-tout admiré en eux cet heureux flegme, qui sait temporiser, qui n'est pas l'indolence hollandoise, et qui, dans le besoin, se change en la plus grande activité ; mais qui souvent aussi dompte par la patience, ce que la vivacité françoise renverse en un moment. Ils ont une éloquence naturelle étonnante ; les femmes sur-tout, qui savent dire les choses les plus agréables avec un son de voix enchanteur.

## DESCRIPTION DE DÉLOS.

*Sacta mari colitur medio gratissima tellus*
*Nereïdum matri et Neptuno Ægeo:*
*Quam prius Arcitenens oras et littora circum*
*Errantem, Mycone celsa Gyaroque revinxit.*

VIRGIL., Æneid., *lib. III.*

Ce petit point de rocher au milieu des Cyclades, que les anciens appeloient Délos, et qui se nomme aujourd'hui Déli, étoit en grande vénération dans l'antiquité. Apollon y avoit un temple superbe, où le fanatisme et la superstition avoient assemblé d'immenses trésors. Les prêtres et quelques autres particuliers étoient même parvenus à en faire un grand commerce; le timide nautonnier, qui traversoit la mer Ægée, ne manquoit jamais de se rendre ce dieu propice par quelque riche présent; et les prêtres, en vendant l'assurance d'une heureuse navigation, recevoient les dons de la crédulité populaire. Pausanias (*liv. I, ch. 31*) raconte la façon singulière dont les Hyperboréens faisoient parvenir les prémices de leurs fruits à l'Apollon de Délos; et (*liv. III, ch. 23*) avec quelle impiété Ménophane, général de Mithridate, roi de Pont, monarque peu crédule, pilla et détruisit les richesses et le temple d'Apollon à Délos; aussi croit-il pieu-

sement, que ce fut là la cause des malheurs de Mithridate. Callimaque, cet insoutenable louangeur, a fait un hymne excessivement long et ennuyeux en l'honneur de Délos, sans parler de ce que cette île renfermoit de beau et de curieux; et l'on n'y trouve rien d'intéressant sur Délos, si ce n'est que c'est-là que fut construite la grande galère, laquelle cependant le cédoit en grandeur à celles de Denys de Syracuse, de Démétrius Poliorcète et de Ptolomée Philopator. En arrivant à cette fameuse Délos, je fus étonné de la quantité de débris de colonnes et d'autres morceaux d'architecture qui s'y trouvent encore. J'observai d'abord l'emplacement que Tournefort a pris, avec raison, pour une naumachie, puisque les souterrains voisins, qui étoient des conduits d'eau, y aboutissent. La fontaine d'Inapus n'est maintenant qu'un creux rempli d'eau salée, dans lequel on descend par plusieurs escaliers de marbre. On peut supposer que le temple d'Apollon étoit d'ordre dorique, par la quantité de fragmens de cet ordre, que l'on trouve dans ses ruines : il y a encore plusieurs colonnes entières de cet ordre; il correspond d'ailleurs assez à l'époque à laquelle il a été rebâti. Dans les ruines du temple de Latone, sur le promontoire, il y a deux bases de statues, sur l'une desquelles, qui est circulaire, il y a une inscription, rendue indéchiffrable par le tems. On

voit une belle inscription en gros caractères, sur une pierre carrée, dans les débris d'un grand édifice; la voici :

ΤΟ ΚΕΙΝΟΝ ΤΩΝ ΠΕΡΙΤΟ ΔΥΟΝΥΣΟΝ ΤΕΙΥΝΙΤΟΝ ΚΑΙ
ΕΛΛΗΣΠΟΝΤΟΥ ΚΑΙ ΤΟΝ ΠΕΡΙΤΟΝ ΚΑΙ ΘΗΜΕ— — —
ΚΡΑΤΩΝΑΙΩΤΙΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ ΑΡΕΤΗΣ·ΕΝΕΡ- -ΗΝΕΧΩΝ
ΔΙΑΤΕΛΕΙΣΤΟ ΚΟΙΝΟΝ ΤΩΝ ΠΕΡΙΤΟΝ ΔΙΟΝΥ — — —

Le reste est en trente-six lignes, de plus petits caractères, quoique toutes en lettres initiales, mais qu'on ne sauroit plus lire. Le mont Cynthe est à côté des ruines du temple d'Apollon; il paroît avoir été aussi un volcan, comme sa forme et la qualité des pierres dont il est composé l'indiquent. La quantité de colonnes est inconcevable. Il y a près de là un souterrain, avec des ouvertures servant à y introduire le jour, comme aux cryptes qu'on voit encore à la Villa d'Adrien, près de Tivoli. Ce souterrain recevoit les eaux par un canal, et on les en tiroit par un puits, pout l'usage du temple. C'étoit apparemment un bain, car on voit autour de ce puits plusieurs petites colonnes de marbre. J'ai encore trouvé la plinthe, avec l'inscription citée par Tournefort : ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ; mais ce ne peut être celle de la statue d'Apollon qu'on adoroit à Délos, puisque Ménophane la fit jeter à la mer, et que les Béotiens la retrouvèrent

et la transportèrent à Epidélium, au-dessus du cap Malée. Je vis une belle inscription en huit lignes, dans l'enceinte du temple d'Apollon, sur une pierre carrée; je n'en ai pu déchiffrer que: ΕΡΟΙ-ΠΟΛΥΚΛΕΤΟΥ.. peut-être désignoit-elle la statue de ce Polyclète? Au-dessous de ces huit lignes, il y a en plus petits caractères: ΑΙΣΣΙΟΧΙ ΜΗΡΩΝΟΣ ΑΘΗ-ΝΑΙΟΣ Ε.... apparemment ΕΠΟΗΣΕ ou ΕΠΟΙΕΙ. Il m'a été impossible de trouver les colonnes ovales citées par Tournefort; quoique j'aie vu tous les ordres d'architecture en colonnes du plus beau marbre de Paros, doriques, ïoniques et corinthiennes. J'ai sur-tout été frappé de la beauté d'un chapiteau ïonique, d'un genre particulier, dont les volutes formoient avec la ligne qui les joint ensemble, la plus agréable forme du monde; je fus fâché de ma maladresse à ne pouvoir les dessiner exactement. Le théâtre étoit de marbre; on en voit encore l'enceinte. Les gradins et la scène sont détruits, et l'on ne trouve que quelques souterrains, avec un égoût pour recevoir et faire écouler les immondices. Je n'ai apperçu aucun vestige ni du portique de Philippe, ni de l'hyppodrome, ni du trône de la statue d'Apollon, que Tournefort dit avoir vus. Il se peut que depuis ce voyageur tout cela ait été entièrement détruit, et le trône de la statue emporté; car on peut enlever sans difficulté tout ce que l'on veut de cette île déserte, où il

n'y a que quelques pasteurs de brebis et de chèvres, qui viennent de Mycone. Ces pâtres se cachèrent à mon arrivée, et j'eus beaucoup de peine à leur persuader que je n'étois pas un corsaire maltois. Les fragmens de bras et de jambes de marbre, et des vases de terre, sont innombrables; toute l'île en est couverte. Les colonnes du temple d'Apollon ont quatre palmes napolitains et demi de diamètre; il paroît que ce temple étoit de forme circulaire, aussi bien que celui de Latone, sur le promontoire au nord de l'île.

Vis-à-vis de Délos, est la grande Délos, anciennement nommée *Rhenea;* je n'y ai rien trouvé, si ce n'est quelques anciens autels et sépulchres; mais sans inscriptions.

## DESCRIPTION DE NAXIE.

*Linquimus Ortygiæ portus, pelagoque volamus,*
*Bacchatamque jugis Naxon, viridemque Donusam,*
*Olearon, niveamqae Paron, sparsasque per æquor*
*Cycladas, et crebris legimus freta consita terris.*

VIRGIL., Æneïd., *lib. III.*

Je me rendis à Naxie, île jadis consacrée à Bacchus. Sur un petit écueil, vis-à-vis de l'île, se voit le portail du temple de ce dieu; tout le reste en est détruit. Ce portail est d'ordre dorique, et com-

posé seulement de trois morceaux de marbre blanc, les deux pilastres et l'entablement. Chaque pilastre a quatre palmes et demi de large en carré. L'entrée du temple est fort étroite, et suffit à peine pour le passage d'une personne, quoique le portail ait dix palmes de large; ce qui est occasionné par deux gros morceaux de marbre, placés de chaque côté des pilastres, de quatre palmes de large, qui ne laissent que l'espace de deux palmes pour l'entrée. Je n'ai dans aucun autre temple antique, observé la même chose, et je ne saurois en rendre raison. Le temple ne doit pas avoir été fort grand, car l'écueil sur lequel il étoit bâti, est lui-même fort petit. Un grand escalier du côté du nord, conduisoit du rivage au temple, et le rocher étoit joint à l'île de Naxie, par un môle, dont on voit encore des vestiges, ainsi que ceux de plusieurs bains et d'un réservoir d'eau.

Dans la ville de Naxie, qui est fort vilaine, on voit quelques chapiteaux d'ordre dorique, et l'ancienne place de pierres rapportées en forme de mosaïque; il y a aussi un ancien conduit d'eau à fleur de terre.

Je me rendis à la montagne de Jupiter nommé *Zeüs* dans le langage du pays : elle est à trois lieues de la ville ; il faut une heure pour la gravir par une rude montée, dont on doit faire une partie à pied. Je fus enchanté des belles campagnes et

des sites agréables et diversifiés de l'île. Le chèvre-feuille, le laurier-rose y croissent en abondance; l'air est parfumé des odoriférantes exhalaisons du thym, du basilique, du romarin et d'autres aromates. Ici je me rappelai pour la première fois les vues charmantes de la Sicile. Du haut de la montagne, on découvre toute l'île, la plus grande des Cyclades, et qui ressemble à la Sicile, tant par sa forme triangulaire que par ses beaux sites. C'est donc avec raison que les anciens lui ont donné les noms de *Naxos*, de *Strongylia*, etc., qui lui sont communs avec la Sicile. Par un tems clair on découvre tout l'Archipel du haut de cette montagne. Je vis en montant, au-dessous d'une grosse pierre l'inscription rapportée par Tournefort : ΟΡΟΣ ΔΙΟΣ ΜΗΛΟΣΙΟΥ. Celle de M. de Nointel, au sommet de la montagne est effacée; heureusement que la postérité ne perd rien, en ignorant qu'un ambassadeur de France y a été ! En descendant je vis sous cette montagne une grotte avec des crystallisations presqu'aussi belles que celles d'Antiparos, et dont l'entrée n'est pas à beaucoup près aussi difficile ni aussi dangereuse. Il est dommage que cette île, une des plus belles et des plus grandes de l'Archipel, soit si dépeuplée. Elle produit d'assez bon vin, de la soie et il y a beaucoup de pâturages : sa population n'est que de cinq mille ames, quoique plusieurs familles étrangères soient venues s'établir

ici : les Modène, les Vigoureuse, proviennent de chevaliers de Malte, qui, étant en course, se sont fixés et mariés dans l'île. Les Condilli prétendent descendre d'une ancienne noblesse grecque; les Somma-Ripa de nobles vénitiens, quoiqu'ils ne soient que bâtards; le comte de Rumpf, d'une bonne famille d'Allemagne, a épousé une demoiselle de Modène, et a donné une famille noble de plus à l'île. Tous ces prétendus nobles, entichés de leur illustre origine, aiment mieux mourir de faim que de faire le commerce, ou de s'occuper de quelque chose d'utile. L'habillement des femmes est du dernier ridicule. Elles ont l'air d'oies coëffées, quoique cependant jolies, peu cruelles, moins astucieuses, moins intéressées que celles de Tiné, dont la bonne foi s'est perdue par le commerce qui se fait dans l'île, et leurs fréquens voyages dans les grandes villes du Levant. Il y a dans cette bicoque un archevêque avec des chanoines, des capucins, des récollets, un couvent de religieuses, et, pour couronner l'œuvre, des jésuites, qui, pour le dire en passant, sont sous la protection de la France : en voilà bien assez sans doute pour l'appauvrir ! Joignez-y cependant encore plusieurs monastères grecs. Les habitans de l'île ont de l'esprit; c'est le pays des improvisateurs grecs. Les bergers, sur-tout ceux de la montagne de Jupiter, sont d'admirables frondeurs; ils lancent des pierres à cinq cents pas de distance

avec une justesse étonnante, et ne manquent guère leur but. Leurs frondes sont composées d'un morceau de cuir, attaché à deux cordes, qui servent à donner l'élan à la pierre. Les plus petits enfans même portent des frondes à leur ceinture. Dans la campagne, je vis un énorme morceau de marbre blanc, qui apparemment étoit destiné à quelque statue colossale; il a trente palmes de long sur cinq de large. Les hommes portent de grands chapeaux de paille suspendus à la nuque par un cordon, comme on le voit à une figure du beau bas-relief qui se trouve à la maison de campagne du cardinal Alexandre Albani, représentant Amphion et Zéthus; il paroît que cet usage s'est conservé depuis ces tems-là.

## DESCRIPTION DE PAROS ET D'ANTIPAROS.

De Naxie je passai à Paros. Le premier bourg de l'île s'appelle Parchia; c'est un petit endroit où l'on fait beaucoup d'ouvrages en coton, des bonnets, des bas, la seule industrie de cette île, qui ne produit que du mauvais vin et de l'orge; aussi n'y mange-t-on que du pain fait avec cette espèce de grain. J'y vis l'église grecque, qui est fort grande et du tems du bas-empire, par conséquent de très-mauvais goût: il y a de fort belles colonnes antiques de Porta-Santa, et quantité de

fragmens de marbre, et de plus quelques bas-reliefs de marbre, encastrés dans les maisons de l'endroit. J'en observai un, entre autres, qui représente une femme couchée et un enfant qui lui présente des fruits, avec une inscription totalement fruste; une tête de Méduse de travail médiocre; deux statues héroïques de style barbare ou gothique; un morceau de marbre, qui avoit servi de tuile à quelqu'édifice, avec une grande et deux petites têtes de lions, qui étoient sans doute des gouttières du toît. Il y a sur une petite éminence du bourg un château détruit, qui étoit entièrement composé des plus beaux marbres et de colonnes antiques: on ne put me dire dans l'île en quel tems ce château avoit été bâti; mais on voit bien que la main qui l'avoit construit étoit aussi barbare que celle des Turcs qui l'ont détruit; car on s'est servi des plus beaux troncs de colonnes et des plus superbes bas-reliefs comme de simples pierres pour cet édifice. Tous ces admirables fragmens attestent qu'ils avoient appartenu à un temple magnifique, et les beaux chapiteaux de la même proportion élégante que celui que j'avois vu à Délos, les tryglyphes et les frises merveilleusement travaillées, toutes impitoyablement enchassées dans ce vilain château, prouvent que ce temple étoit d'ordre ïonique. On voit encore les chambranles entiers de la porte; elle doit avoir eu huit à dix palmes de large; et

une grande tête de lion en marbre, qui étoit certainement un égoût du temple. Sur une grande pierre encastrée dans le château, qui apparemment avoit été placée au-dessus de la porte du temple, car elle est fort grande et d'un très-beau marbre, on lit l'inscription suivante en grands caractères majuscules :

— ΛΗΡΩΣΑΣ ΑΝΕΘΗΚΕΝ ΑΡΧΩΝΤΟΣ ΜΕΝ — — —

Je remarquai aussi un autel carré muré dans le château, dont on distingue trois faces, la quatrième est dans le mur; il y a d'un côté une tête de Méduse, sur le second un tigre, et sur le troisième une tête de bœuf avec la bandelette de sacrifice; le tout est d'un beau travail. Je ne sais si j'avance trop en supposant que ce temple a été dédié à Cupidon, le dieu des amours. Pausanias (*liv. IX, ch. 27*) assure du moins que les habitans de Paros honoroient particulièrement cette divinité. La veille de Saint-Jean, vieux style, je vis à Paros une cérémonie singulière, qui me rappela les anciens mystères de Cérès à Eleusis. Toutes les filles de l'île vont puiser ce soir-là, quelques heures après le coucher du soleil, de l'eau dans une fontaine hors de la ville, qu'elles apportent soigneusement chez elles; elles y mettent des fruits, qu'elles en retirent le lendemain pour faire leur horoscope, et

savoir si elles seront mariées cette année-là ou non. Elles y vont toutes seules, sans hommes, sans leurs mères, et l'on m'assura qu'il leur étoit défendu de parler pendant tout le tems de cette procession. Je les suivis pour les observer, et m'apperçus bien qu'il étoit impossible que tant de femmes réunies pussent garder le silence pendant tout ce tems. J'eus le plaisir de contempler à cette occasion la plus belle personne que j'eusse vue pendant tout mon voyage, et la seule que l'on pouvoit regarder comme une véritable beauté grecque; elle étoit de Tiné, et se trouvoit alors chez ses parens à Paros. Les femmes de Paros passent pour être les meilleures danseuses des îles, et en effet elles dansent fort bien la *romeca*, danse grecque très-noble, dont j'aurai occasion de parler dans la suite. Elles sont d'ailleurs aussi libertines, que les hommes sont pauvres et misérables; de sorte que les corsaires maltois, dans leurs courses, trouvent ici leur Cythère. Je fus voir les anciennes carrières de ce fameux et beau marbre de Paros, dont les anciens Grecs nous ont laissé ces inimitables chefs-d'œuvre de sculpture que nous admirons à Rome: elles sont à une lieue et demie de Parchia. Je fus fort étonné de les trouver presque toutes détruites; tandis que je m'imaginois qu'on en tiroit encore du marbre; mais les Turcs préfèrent celui de Tiné, parce qu'il est plus blanc, quoiqu'il soit salé

comme celui de Massa-Carara. Il y a encore quelques chapiteaux ïoniques à moitié taillés dans le rocher, suivant l'usage des anciens de tirer des morceaux d'architecture tout finis des carrières, comme on le voit également dans les carrières de l'ancienne Sélinunte en Sicile. A l'entrée de cette carrière, fort rétrécie par la terre et les pierres éboulées d'en haut, se trouve le bas-relief dont parle Tournefort : c'est une bacchanalle avec des figures de Satyres, des grappes de raisin, etc. L'inscription s'y lit encore : ΑΔΑΜΑΣ ΟΔΡΗΣΗΣ ΝΗΜΦΑΙΣ.

Antiparos, anciennement nommée *Oliaros*, est un misérable petit rocher, qui ne produit que de l'orge et un peu de mauvais vin. Il n'y a qu'un méchant village, dont le papa ou prêtre grec fait les honneurs de la grotte si vantée par Tournefort et sanctifiée par M. de Nointel. J'y descendis au risque de me casser le cou, comme tous les autres curieux, et fus peu dédommagé de cette peine ; car je n'y vis que les mêmes crystallisations que j'avois vues avec moins de peine et de danger à Naxie ; et il faut une imagination plus exaltée que n'étoit alors la mienne, pour y voir des arbres, des fruits et d'autres belles choses pareilles. Ces prétendues beautés souterraines ne sont d'ailleurs plus si rares aujourd'hui, et la caverne nommée *Baumanns-hoehle*, dans les montagnes du Hartz en Allemagne, en renferme de semblables.

DESCRIPTION DE SYRA ET DE THERMIA.

Syra est une île toute peuplée par des catholiques romains. Elle produit du bon vin ; mais elle n'est pas aussi cultivée et habitée qu'elle pourroit l'être. J'y vis le bas-relief indiqué par Tournefort, à côté de l'évêché, qui représente un sistre égyptien. Le marbre est grec et l'ouvrage d'un bon style ; de sorte qu'il faut supposer que le culte d'Isis a régné dans cette île ; ce qui est d'autant plus possible et vraisemblable même, que ce culte s'étoit introduit dans toute la Grèce, et même parmi les Romains, sur-tout pendant le règne d'Adrien. Il y a une inscription grecque au-dessus de la fontaine de Syra, qui est absolument indéchiffrable. Anciennement cette île s'appeloit *Scyros*. On trouve à sa pointe occidentale quelques ruines de briques, des colonnes de marbre tronquées, et un petit bas-relief représentant une femme avec un enfant qui lui offre des fruits, semblable à celui que j'avois vu à Paros. J'ignore ce que peuvent avoir été ces vestiges. J'ai encore trouvé ici des pierres minérales et des traces visibles de volcan.

Thermia, anciennement nommée *Cythnus*, est également petite, et n'a que deux villages. J'y trouvai sur les bords de la mer les plus beaux morceaux de lave imprégnés de soufre, et des matri-

ces de pierres très-riches, et aussi belles qu'on en rencontre au Vésuve. Il y a des bains chauds et fort salutaires dans cette île; et c'est apparemment pour cette raison que les Romains l'ont fréquentée; car on y voit plusieurs monumens de ce peuple, entr'autres, un chapiteau de marbre blanc, d'ordre composite, d'une grandeur assez considérable. Ce qui m'a fait le plus de plaisir ici, ce fut la façon honnête dont un respectable vieillard de quatre-vingt-six ans, me reçut chez lui. Il étoit aussi frais, aussi bien portant qu'un jeune homme de trente ans, et portoit la candeur et la probité peintes sur sa physionomie. Si c'est là l'effet du climat de Thermia, qui ne désireroit pas d'y aller vivre ?

## DESCRIPTION DE ZIA.

L'ILE de Zia, nommée *Cia* par les anciens, fut le dernier objet de ma curiosité, avant que de me rendre à Athènes. Les éloges qu'en font les anciens auteurs m'y déterminèrent; je désirois de respirer cet air salubre, qui immortalisoit jadis, pour ainsi dire. Strabon (*liv. X*), raconte que les habitans de cette île parvenoient à une si grande vieillesse et multiplioient à tel point, qu'on fit une loi qui les obligeoit à terminer leurs jours en buvant de la ciguë, quand ils avoient atteint l'âge de soixante

ans. Héraclides (*de Politicis*), et Ælien (*Var. hist. lib. III, cap.* 37) disent la même chose, et Virgile (*Georg. lib. I*) a chanté la bonté des pâturages de cette île :

*. . . . . et cultor nemorum, cui pinguia Ceæ*
*Ter centum nivei tondent dumeta juvenci.*

J'y débarquai aux ruines de l'ancienne ville *Joulis*, que les Grecs modernes appellent Polis. J'y vis sur le promontoire les restes d'un ancien port et d'un temple d'ordre ïonique. Sur un morceau de marbre de six palmes et demi de long, je trouvai l'inscription suivante, qui m'a paru assez singulière : ΠΗΡΑΤΟΣ ΕΤΗΣΤΑ ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΝΙ ΘΗΙ Π - - - - On voit encore un escalier qui conduisoit de la marine au temple, et deux morceaux de la draperie de la statue de Némésis, citée par Tournefort. Dans l'emplacement de l'ancienne ville, on remarque encore les gradins et les deux extrémités de la scène d'un petit théâtre, qui n'a que quarante-cinq pas de diamètre; les vestiges de beaucoup de maisons, de bains, et quelques colonnes cannelées sans chapiteaux. La situation de l'ancienne Joulis devoit être plus saine, que celle du bourg de Zia, d'aujourd'hui, le seul qu'il y ait dans cette grande et belle île, puisqu'elle étoit située vers le midi, et garantie par les mon-

tagnes des vents impétueux du nord, qui règnent au Levant, pendant dix mois de l'année. Elle étoit d'ailleurs dans un joli vallon, où croissent les herbes et les plantes les plus agréables et les plus aromatiques, qui embaument l'air de leurs suaves exhalaisons. Les habitans de Zia, située au nord et privée par ces mêmes montagnes des vents doux d'ouest et de sud, jouissent d'un climat moins propice, mais parviennent cependant assez souvent jusqu'à l'âge de cent ans. Ce bourg est bâti sur les ruines de l'ancienne *Carthée*.

Pendant que j'étois aux ruines de l'ancienne Joulis, retenu par le vent contraire, M. Nicolas Pangallo, Grec, chef de l'île et du bourg à trois lieues de Joulis, ayant appris qu'il y avoit un étranger dans ces déserts, m'écrivit une lettre fort obligeante en françois, et m'envoya du pain frais, un agneau, des perdrix et d'excellent miel. Le besoin dans lequel j'étois, et la solitude, augmentèrent le prix de ce bienfait, et je crus, en m'approchant d'Athènes, en remarquer déja l'urbanité attique, si vantée par les anciens, et que Spon et Wheller disent avoir retrouvée chez les modernes. J'ai encore vu à Zia plusieurs morceaux de lave. Avant que de quitter l'Archipel, je ne puis m'empêcher de dire quelque chose sur le climat de ces îles : il peut être sain, puisqu'on le veut ainsi, quoique j'aurai occasion de faire quelques observations à

cet égard, en parlant de la peste qui règne au Levant; mais du moins est-il fort désagréable en été. Les vents du nord y sont continuels pendant dix mois de l'année, et d'une violence extrême ; joignez à cela l'ardeur du soleil et la stérilité naturelle de ces rochers, et jugez en quel état doit être le sol de ces îles ! On n'y voit presque pas d'arbres ; on n'y entend aucun oiseau ; la mer même est peu poissonneuse dans ces lieux déserts. J'excepte Scio, que les Turcs appellent le jardin de l'empire ; Naxie, qui ressembleroit encore davantage à la Sicile, si elle étoit plus peuplée et mieux cultivée, et l'ancienne *Lesbos*, aujourd'hui Mételin, dont je parlerai dans la suite. Tournefort en fut satisfait comme botaniste ; mais quiconque aime l'ombrage des arbres, le ramage des oiseaux, le doux murmure des eaux, ne peut se plaire dans ces contrées.

# CHAPITRE IV.

## *Voyage de Zia à Athènes.*

### DESCRIPTION DU GOLFE D'ATHÈNES.

Comme je me trouvois vis-à-vis du cap Colonne, l'ancien *Sunium Promontorium*, je m'y rendis pour observer les restes du temple de Minerve Suniade, et continuer de là ma route pour Athènes. « Dans cette partie du continent de la Grèce, qui « regarde les Cyclades, et la mer Ægée, s'élève à « l'entrée de l'Attique, le promontoire Sunium. « Au bas est une rade et au haut un temple, dé- « dié à Minerve Suniade. » Pausanias, *livre I, chapitre 1.* La description de cet écrivain est très-exacte, quoique la rade soit aujourd'hui mauvaise par les décombres et les morceaux de rochers, qui la rendent peu sûre. Le temple est de beau marbre pentélique, et de l'ancien ordre dorique, semblable aux Temples de Pestum et de Girgenti, en Sicile; c'est-à-dire, que les colonnes sont sans bases et appuyées sur le par-

vis du temple. Il avoit trente colonnes de pourtour, six de front, et neuf sur les côtés; de sorte qu'il formoit un carré long, comme tous les temples anciens de cet ordre. La nef avoit deux pilastres, et au milieu deux colonnes du côté de l'entrée. Il existe encore quatorze colonnes de ce temple, et un pilastre de la nef. Les colonnes ont trois palmes et demi de diamètre. On voit encore par terre la frise du portail, dont le contour est divinement bien travaillé en feuillages, et dont les ornemens ne répondent point à la prétendue rusticité de cet ordre d'architecture ; singularité que j'aurai lieu d'observer encore en faisant la description du Parthénon. Les triglyphes et les gouttes sont en relief et de forme ronde, comme aux temples de Pestum. Il y a par terre un bas-relief fort endommagé ; mais sur lequel on distingue encore un superbe ouvrage : deux hommes dans l'action de frapper une femme à genoux; à côté l'on voit un animal, que l'on ne peut pas bien distinguer ; il m'a semblé que c'est un bœuf : peut-être étoit-ce l'histoire de Dircé avec Amphion et Zéthus. Quelque chrétien ignorant du bas-empire aura voulu apparemment s'immortaliser en griffonnant sur un beau morceau de marbre, des caractères barbares, que je n'ai pas jugé à propos de copier. Il devoit y avoir une ville depuis le promontoire jusqu'à la rade ; je le suppose du moins d'après la

quantité de ruines qui s'y trouvent encore. Je passai la montagne *Laurium*, où les Athéniens avoient des mines d'argent, qui ne sont pas exploitées aujourd'hui, quoique les Athéniens modernes n'ignorent pas cependant que cette montagne renferme peut-être encore de ce métal, mais ils se gardent bien d'en parler, dans la crainte de l'oppression que cela pourroit leur attirer de la part des Turcs. Je découvris enfin le château d'Athènes, et vis-à-vis de l'île d'Ægine, j'entrai au port du Pirée, nommé aujourd'hui Porto-Lione. L'entrée de ce port est magnifique; on voit encore les débris de ces belles murailles anciennes, construites de pierres immenses sans chaux ni ciment, qui en défendoient l'approche. Au milieu de cette entrée, il y a un rocher, sur lequel étoit probablement ce beau lion de marbre blanc, qui se voit aujourd'hui à l'entrée de l'arsenal de Vénise. On découvre du port tout l'emplacement de l'ancienne et de la moderne Athènes, qui étoit à peu près le même, excepté que la moderne est beaucoup plus petite. La situation en est fort belle, à deux lieues de la mer; elle ne forme qu'une plaine toute cultivée en oliviers, vignobles et arbres fruitiers. Plus près de la ville, il y a même de belles maisons et d'assez jolis jardins. Le port de Phalère se nomme aujourd'hui Porto-Poro, et n'est guère plus fréquenté, parce qu'il est presque comblé; celui de Munychie

n'existe plus, étant devenu tout-à-fait impraticable. Le chemin du port à la ville est fort agréable et fort diversifié ; il me parut cependant bien long, par l'impatience que j'avois de voir cette fameuse *intactæ Palladis urbem.* A la moitié de la route, je vis une grande et abondante fontaine, qui doit être celle que les anciens nommoient la fontaine de Callirrhoë, ou εννεακρουνος, la seule qui fournissoit l'eau à toute la ville par neuf canaux souterrains, et qui en donne encore aujourd'hui à la ville par un autre canal, qui aboutit au bazar ou marché, pendant que toutes les maisons particulières n'ont que des puits ou citernes. Un peu plus près de la ville se voit un tertre de terre, qui a la forme d'un tombeau : ne seroit-ce pas celui de l'Amazone Antiope ? (Pausanias, *livre I, chap. 2.*) On marche pendant toute la route sur des débris de vieux murs et d'édifices. Déja Pausanias avoit foulé ceux des murs de Conon.

# CHAPITRE V.

*Description d'Athènes.*

*Transit admiratio a conditione temporum, et ad urbium. Una urbs Attica pluribus annis eloquentiæ, quam universa Græcia, operibusque floruit; adeo, ut corpora gentis illius separata sint in alias civitates, ingenia vero solis Atheniensium muris clausa existimes.*

Vallei. Paterc., *lib. I, cap. 18.*

Me voici donc arrivé dans la patrie des grands hommes, dans le séjour des arts et des sciences! Qu'en reste-t-il aujourd'hui? les tristes ruines, hélas! de tant de monumens que le luxe, l'orgueil, la superstition avoient élevés en l'honneur des hommes et des dieux! La barbarie des siècles postérieurs les a anéantis; elle a prévenu la main impitoyable du tems qui détruit tout en silence. Les foibles humains visent, en général, plus ou moins, à l'immortalité, et le *digito monstrari, et dicier,* HIC EST (Perse, *sat. I*), ce désir d'être admiré

et applaudi paroît être inhérent à l'homme et ne le quitter qu'avec la vie. Quand cet amour d'être un objet d'admiration et d'applaudissement est le seul but de l'ambition, il devient alors une passion forte et dominante, à laquelle doivent céder toutes les autres, ou qu'elle fait servir à remplir ses vues. Mais pour déterminer si cette passion pour la renommée, ce désir d'une vie imaginaire, d'exister dans la mémoire des autres, est honnête ou criminelle, utile ou frivole, il faut considérer les moyens qu'on y emploie, et qui doivent toujours être dirigés vers ce qui est véritablement louable. D'après ce principe, le but peut être le même, quoique les moyens soient fort différens; et depuis le héros jusqu'au portefaix, depuis le législateur qui conçoit une nouvelle forme de gouvernement jusqu'à l'humble tailleur qui combine une mode nouvelle, tous sont animés du même désir. C'étoit le même principe, dirigé vers le même but, qui porta Erostrate à brûler le temple de Diane et qui détermina Alexandre le Grand à porter chez tous les peuples la désolation et la mort. La *palma nobilis*, comme dit Horace, *terrarum dominos evehit ad deos!* étoit bien plus l'objet de l'émulation des Grecs dans les beaux tems de leur république, que ne peuvent l'être les ordres, les dignités, les titres, pour l'ambition des modernes. Qu'il me soit permis d'ajouter que, comme cette palme étoit la

récompense du mérite seul, il en résultoit aussi une gloire bien différente pour ceux qui parvenoient à l'obtenir. La poésie, la musique, la peinture et la sculpture furent employées à les immortaliser; et c'étoient là les nobles éguillons qui stimuloient les vainqueurs aux jeux de la Grèce à suivre les traces des héros immortels qui les avoient institués. De là naquit ce goût délicat et sublime pour les arts et les sciences qui produisit tant de chefs-d'œuvre en tout genre, dont les inimitables restes charment encore nos yeux et causent notre juste admiration. Il en résulta aussi une nouvelle sorte d'émulation : la poésie, l'éloquence, la musique, les beaax-arts, se disputèrent à leur tour entre eux la palme; des monarques devinrent poëtes, des grands hommes musiciens, et la séduction fut même employée à corrompre les juges des jeux publics, pour obtenir des couronnes qui n'étoient dues qu'au seul talent. Ce goût prévalut, plus ou moins, dans tous les états de la Grèce (Sparte seule exceptée), selon le génie différent de chaque peuple; mais c'est à Athènes qu'il régna plus que par-tout ailleurs, et cette ville devint, par cette raison, le principal séjour des Muses et des Grâces.

Mais qu'est devenué aujourd'hui cette Grèce, jadis le berceau des arts et des sciences, la mère fertile des philosophes, des législateurs et des hé-

ros? Elle gémit sous le joug d'airain de l'ignorance et de la barbarie ! Carthage, ci-devant la puissante souveraine de l'Océan, et le centre du commerce de l'univers; qui rassembloit dans ses murs les richesses de toutes les nations, trompe aujourd'hui l'œil curieux du voyageur qui cherche en vain les vestiges de ses ruines. Et Rome, alors la maîtresse du monde, Rome, qui renfermoit dans son sein tout ce qu'on admire de grand, d'admirable dans la nature humaine, n'est plus que la demeure de l'intrigue et de la superstition:

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille,
Le tombeau de Caton et la cendre d'Emile.

Me voici un peu éloigné d'Athènes par mes réflexions ! Je reviens à la description des anciens monumens qui y existent encore.

J'observai d'abord dans le couvent des capucins la prétendue Lanterne de Démosthènes. M. Stuart, dans sa belle et exacte description d'Athènes, a rendu ce monument avec cette vérité et cette précision qui règnent dans tout son ouvrage, qui est le fruit d'un travail de deux ans à Athènes, avec beaucoup de peines et de dépenses. L'inscription grecque qui est sur l'architrave, nous apprend que Lysicrates érigea ce monument choragique en mémoire de la victoire qu'il remporta au théâtre et

du prix qu'il obtint. Ce qu'il y a de plus admirable dans ce petit monument, c'est qu'il est aussi entier, aussi intact que s'il ne venoit que d'être achevé. Tout, jusqu'à un ornement en forme d'arabesque, qui couronne le dôme, en marbre, ainsi que tout l'édifice, s'est entièrement conservé. Il est d'ordre corinthien; les sculptures sur la frise n'ont, d'après M. Stuart, aucun rapport à Hercule, et moins encore à des combats d'athlètes. Il croit qu'elles représentent les aventures de Bacchus. Je serois plutôt d'avis que c'est quelque sujet pris dans Homère; peut-être Ulysse tirant sur Circé qui vouloit l'enchanter (*Odyssée*), ou bien le combat des Athéniens contre les Amazones. On y voit des hommes couverts de dépouilles d'animaux, et des femmes par terre, qui, par leurs attitudes, semblent supplier des hommes armés de massues (ce groupe est répété plusieurs fois); un vase sur lequel une figure de femme offre de l'encens; des hommes qui se transforment en poissons. Je remets aux savans antiquaires le soin d'expliquer les sujets de ces sculptures. Il y a encore dans le couvent des capucins un autre petit monument enchassé dans le mur, qui est fort joli, et qui prouve que les anciens Grecs avoient aussi peu de bonne foi qu'en ont les modernes. C'est un petit vase avec trois figures: un homme debout, un autre assis, et derrière ce dernier une femme. Les deux hommes se don-

nent la main, ou en signe d'amitié, ou pour avoir conclu quelque marché. La femme debout fait signe à l'homme en pied d'être sur ses gardes, en posant le doigt sur sa bouche. Il y a au-dessus des caractères grecs que je n'ai pas pu déchiffrer; et comme je n'avois pas sous les yeux l'ouvrage de M. Stuart, je ne saurois dire s'il en parle.

Le temple de Thésée est le monument le plus ancien et le temple le mieux conservé d'Athènes. Les colonnes en sont cannelées et sans bases, comme celles de Pestum; l'ordre d'architecture est le même. Ce temple a trente-quatre colonnes de pourtour, deux au proanon, deux au posticon de la nef. Sur les frises de la nef, aux deux frontons, sont sculptés en bas-relief les exploits de Thésée, dans l'ancien style grec. Le portique est couvert de marbre, en forme de tuiles, travaillées par dessous en carrés à jour; la voûte de la nef est moderne. On ne distingue plus le nombre des gradins, ni même l'escalier qui menoit au temple; mais bien l'ancienne porte. Ce temple est aujourd'hui une église grecque, dédiée à Saint-George.

De là, je passai par la place où l'on croit qu'a été l'Aréopage, mais on n'y trouve plus rien maintenant, au monument de Philopappos près, qui est placé sur une colline assez élevée. C'est un demi-cercle d'ordre corinthien, avec trois niches carrées, qui contiennent trois statues, au-dessous

de chacune desquelles est un bas-relief; le tout est de marbre pentélique. Sous la statue du milieu on lit : ΦΥΛΟΠΑΠΠΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΕΒΙΣΑΙΕΙ. La description qu'en donnent Spon et Weler est exacte, et j'y renvoie sans en dire davantage. La vue dont on jouit de cette colline est jolie et agréable, et l'on peut facilement s'y orienter sur l'ancienne Athènes. Il paroît que c'étoit ici que se trouvoit le Prytanée; car Pausanias (*liv. I ch.* 20) dit : « Du « Prytanée, vous descendez par la rue des Tré- « pieds; » et après avoir décrit tout ce qu'il y a dans cette rue, il ajoute (*chapitre* 21) « Nous « voilà arrivés au théâtre; » ce qui correspond parfaitement à la situation de cette colline.

Le théâtre est adossé du côté des gradins au rocher de la citadelle; Pausanias en décrit fort exactement la situation. On ne trouve plus rien de tant de peintures, de la tête de la Gorgone, et d'autres belles choses que cet écrivain y a vues. Il est de pierre de taille et fort grand, de la même architecture que celui de Tavormina en Sicile. La scène a la même singularité d'être fort étroite au proscenium. Des deux côtés de la scène, il y a deux bâtisses, qui avancent beaucoup, et qui devoient empêcher de bien appercevoir la scène des gradins latéraux; c'étoient apparemment des loges distinguées. L'orchestre et les gradins y sont pareils à ceux de tous les autres théâtres grecs; la scène a

ses trois portes, celle du milieu et les latérales. Ce théâtre est d'ordre dorique. On ne peut plus voir les anciennes voûtes couvertes de marbre, dont parle Pausanias ; les Turcs s'en servent pour des magasins, et les tiennent fermées.

« Il n'y a qu'un seul chemin pour entrer dans « la citadelle ; car de tout autre côté, elle est fer« mée ou par des rochers fort escarpés, ou par un « bon mur. » Pausanias, *liv. I, chap.* 22. Il en est encore de même aujourd'hui, et les Turcs y tiennent une garnison de cinquante hommes. Le premier temple que l'on voit, en entrant au château, est de l'ancien ordre dorique ; sa structure ressemble à celle du temple d'Isis, à Pompeïa, et comme il y a une statue d'Isis, de marbre blanc, laquelle par conséquent n'est point égyptienne ; mais faite à Athènes, ce temple pourroit avoir été bâti par Adrien, qui introduisit le culte de cette déesse à Rome et dans la Grèce. Les portes du côté latéral du temple sont, comme à celui de Pompeïa, au nombre de trois. D'après sa situation, cet édifice devroit être plutôt la salle des peintures dont parle Pausanias (*chapitre* 23), car il est à gauche, vis-à-vis de l'endroit où il place la chapelle de la Victoire, d'où l'on a la vue de la mer, et d'où Ægée s'y précipita. Peut-être même étoit-ce le temple de Minerve Poliade ?

Le temple d'Erecthée est double, tel que le dé-

crit Pausanias, d'ordre ïonique fort élégant. Les chapitaux du petit temple ont les volutes doubles ou accouplées, ceux du grand ont quatre volutes aux quatre coins du chapiteau. Les caryatides ou statues de femmes, qui portent l'architrave et la frise, sont d'une sculpture médiocre; il y en a cinq. La corniche qu'elles portent est plus ornée que ne le comporte l'ordre ïonique; et comme les figures sont d'un style très-médiocre, et que d'ailleurs elles nuissent à la symétrie de l'édifice, je suis porté à croire que cette partie a été ajoutée postérieurement à ce temple. Le temple de Minerve ou le Parthenon, ce fameux édifice, par lequel Périclès voulut s'immortaliser, et auquel Phidias épuisa son art et son génie pour l'embellir; l'objet de la haine et de l'envie des Athéniens contre Périclès et les artistes qu'il y avoit employés, et qui ruina enfin le trésor de la république, est le plus beau monument que j'aie vu, tant à Rome que par-tout ailleurs. Les anciens le nommoient aussi *Hecatompedon*, pour faire connoître sa grandeur. Pausanias (*liv. VIII, chap.* 42), dit en passant qu'Ictinus, le même qui bâtit le temple d'Apollon Epicurius à Phigalie, dans l'Arcadie, en fut l'architecte. La première chose qui m'en frappa, fut de voir des colonnes doriques fort élégantes, mais sans bases, comme celles des temples de Pestum, etc. Comme ce temple a été bâti dans les beaux

jours de la république, à l'époque où les arts et les sciences fleurissoient le plus à Athènes, je crois qu'il faudra revenir de l'idée communément établie, que c'est là le plus ancien ordre dorique. Je pense, au contraire, pouvoir affirmer que les colonnes sans bases étoient en usage dans le meilleur tems de l'architecture, et qu'ensuite les Romains, toujours plus militaires qu'architectes et sculpteurs, plus capables de s'élever par le faste et le luxe, que de sentir les beautés grandes et sublimes de la mâle simplicité, ont ajouté des bases aux colonnes doriques, comme ils ont joint les volutes ïoniques aux chapiteaux corinthiens, pour en faire un composite fort vilain. Quoiqu'il en soit, ce temple inspire à la première vue, du respect et de l'étonnement. Il a quarante quatre colonnes de pourtour, qui sont de marbre pentélique, comme tout le temple. Chaque colonne a six palmes et demi de diamètre. Les cannelures, au nombre de vingt-une, comme à toutes les colonnes de cet ordre, ont chacune un palme et une ligne de large; elles sont travaillées en tranche. Le temple forme un carré long, six colonnes de front et seize latérales. Il est presqu'entier, et le toît existeroit encore, si une bombe lancée par les Vénitiens ne l'avoit écrasé dans le dernier siège. Les deux frontons, nommés aigles par Pausanias, sont soutenus par de belles statues, dans différentes at-

titudes. On y voit encore celle d'Adrien assis ; à côté de lui est celle de Sabine, l'une et l'autre fort bien conservées. Celle du jeune héros Iphicrate, la seconde statue d'homme qui fut placée dans le temple, ne s'y voit plus. Celles d'Adrien et de Sabine sont d'un beau travail. Toute la frise de la nef est ornée des plus beaux bas-reliefs qu'on puisse voir, représentant l'histoire de la naissance de Minerve, et d'autres sujets relatifs à cette déesse ; plusieurs en ont été abattus et emportés.

Le prétendu temple de Jupiter Olympien, est, comme le suppose avec raison M. Stuart, le Pécile, ΠΟΙΚΙΛΕ. Sa situation d'après Pausanias (*liv. I, ch.* 15), et sa structure attestent que ce ne peut être le temple de Jupiter ; car cet auteur place le Pécile entre la place publique d'Athènes et le Gymnase, et ensuite le temple de Thésée ; sa structure, d'ailleurs, ne correspond point à l'architecture d'un temple. C'est un édifice immensement long et fort étroit, à proportion de sa longueur. Les colonnes sont d'ordre corinthien. Celles qui forment le péristyle sont cannelées ; celles de la partie intérieure du bâtiment sont unies. Elles ne répondent point par leur grandeur à leur nombre, et l'on voit que ce monument doit avoir été un portique, tel qu'étoit le Pécile, et jamais un temple. La Tour des vents est octogone et d'une assez belle architecture ; c'est un attique. Les huit vents

avec leurs noms sculptés, sous les figures qui les représentent, sont d'un travail médiocre. Il paroît que cet édifice est d'un tems postérieur ; il consiste en de grands morceaux de marbre, et la voûte est intérieurement soutenue par de petites colonnes doriques, qui ne sont pas de la première beauté grecque. Il y a un ancien gnomon sur un des côtés de cette tour; aujourd'hui elle sert de mosquée aux derviches, qui croient plaire à Dieu, en tournant en rond pendant une demi-heure de suite, au son de leur musique. Telle a été, dans tous les tems, la folie des hommes, de vouloir adorer l'Être-Suprême d'une façon particulière ! Un peu au-delà, près de la maison du consul de France, il y a un portique d'ordre dorique de quatre colonnes cannelées, reste d'un temple dédié à Rome et à Auguste. L'inscription qui est sur l'architrave, a été rapportée par M. Stuart, de même que celle qui est sur l'acrotère placé sur le milieu du fronton, et qu'il suppose avoir servi de base à une statue équestre de Lucius César; et une troisième, qui doit avoir supportée une statue de Julia Augusta, sous la figure de la Providence. Ces colonnes ont des bases. Près de ce portique, il y a une belle inscription grecque, donnée par l'empereur Adrien, qui concerne la vente des huiles, qui ont toujours été le premier objet de l'agriculture et du commerce des Athéniens. Elle est sur une table de marbre de

huit à neuf palmes de long sur quatre de large, et consiste en plus de cinquante lignes ; je n'ai pas pu la copier, parce qu'il m'auroit fallu un échafaud pour arriver à sa hauteur.

A cent pas du couvent des capucins, dans la campagne, il y a une arc, et un peu au-delà dix colonnes d'ordre corinthien d'une grandeur considérable. Cet arc, que l'on donne pour une porte de la ville, me semble plutôt être un témoignage de la flatterie et de l'adulation des Athéniens envers l'empereur Adrien. On sait combien les Grecs étoient avilis par les Romains, et jusqu'à quel point ils poussoient la bassesse envers leurs empereurs. Combien de temples et de statues les villes grecques et les peuples de l'Asie n'ont-ils pas érigé à ces tyrans qui les avoient privés de leur liberté ? En vils esclaves, ils baisèrent les chaînes qu'ils portoient, et subirent le sort de toutes les nations trop libres, de tomber sous un gouvernement despotique, comme on l'a vu des Romains et des Turcs, qui autrefois étoient des Scythes libres ; et le même sort a menacé l'Angleterre du tems de Cromwell.

Sur le côté de l'ouest de cet arc, que je crois un arc de triomphe érigé à l'honneur d'Adrien, il y a cette inscription :

ΑΕΔΕΙΣ ΑΘΗΝΑΙΣ ΘΕΣΕΩΣ ΗΠΡΙΝ ΠΟΛΙΣ.

Et sur celui de l'est on lit:

ΑΕΔΕΙΣ ΑΔΡΙΑΝΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΥ ΚΙ ΘΕΣΕΩΣ ΠΟΛΙΣ.

Les colonnes paroissent être des restes du temple de Jupiter Olympien. Leur situation et leur grandeur semblent répondre à ce qu'en dit Pausanias (*liv. I, chap. 19*). Peut-être est-ce celui de tous les dieux érigé par Adrien. Il doit avoir été fort grand, et l'ancien *Ilissus*, aujourd'hui un petit torrent à sec en été, est immédiatement derrière cet édifice. Pausanias (*ib.*) parle du fameux stade d'Hérode Atticus; ce riche particulier, auquel Nerva répondit si noblement lorsqu'on lui eut fait savoir qu'il avoit trouvé un trésor : « Vous pouvez « user de ce que vous avez trouvé; » et ensuite : « Abusez, si vous voulez, du gain inopiné que vous « avez fait; car il vous appartient. » Il y employa une carrière entière de marbre pentélique. Tous les marbres en ont été enlevés; on n'en voit plus que l'emplacement. Il s'étend depuis le mont Hymette jusqu'à l'Ilissus, en forme de croissant, une partie est taillée dans le roc, une autre se voit encore construite en briques.

A l'endroit où l'on veut généralement que se trouvoit la fontaine Callirrhoë, quoique Pausanias ne confirme pas cette opinion, il y avoit un joli petit temple ïonique, simple mais élégant et un peu

différent de l'ordre ordinaire. Stuart l'a encore vu et donné dans son ouvrage. L'archevêque grec d'Athènes, aussi ignorant des beautés de l'art et de toute autre chose, que le comportent son état et le génie actuel de sa nation, l'a acheté des Turcs et l'a fait abattre, pour en construire une église dans la ville. Je n'y vis plus qu'une seule colonne, dont le chapiteau répond à ceux que j'avois vus à Délos et à Paros. D'après Pausanias (*loc. cit.*), c'étoit un temple ou d'Apollon, ou de Vénus, ou d'Hercule Cynosarge.

Au bas du mont Sipyle, sur lequel Niobé fut métamorphosée en pierre:

*In patriam rapta est: vibi fixa cacumine montis*
*Liquitur, et lacrymas etiamnum marmora manant.*

OVID., Metam.

doit avoir été l'académie de Platon. Au haut du rocher il y a une chapelle grecque dédiée à Saint-George; en bas deux colonnes ioniques, dont les chapiteaux ont quatre volutes, et les vestiges d'un ceintre, au-dessus d'une porte avec cette inscription:

IMP. CÆSAR T. ÆLIVS
AVG. PIVS. COS. III.
TRIB. POT. II. P. P.
AQVÆ DVCTVM INNOVIS
CONSVMMAVIT.

Ce monument, qui est de marbre blanc, est probablement un ancien *castellum aquæ*, d'autant plus qu'aujourd'hui encore, il y passe, un peu au-dessous, un conduit souterrain d'eau. A côté de ce monument l'aga actuel d'Athènes a fait dresser une colonne avec un inscription turque, en mémoire de la force avec laquelle il a tiré une flèche à quatre cents pas de distance.

A la cathédrale grecque, édifice d'un fort mauvais goût, il y a beaucoup d'inscriptions et de bas-reliefs; on les a accommodés au christianisme, en y sculptant la croix grecque. Il y a deux figures, encore très-bien conservées, peut-être Mars et Vénus, auxquelles on donne le nom de Marie et Saint-Jean; une frise travaillée en figures, mais de mauvais style, elles sont courtes et basses. Il y a une inscription qui parle de Smyrne; une autre:

ΦΑΠΑΡΑΜΟΝΟΣ ΑΙΛΙΑ ΑΒΙΩΜΑΝΗ ΗΡΑΚΛΕΙΔΟΥ
ΦΑΙΕΙΣΕΙΣΙΑΣ ΕΞΟΥΝΙΒΟΝ.

Il y a d'ailleurs dans Athènes une quantité innombrable d'inscriptions et de bas-reliefs; mais tous sont endommagés ou totalement détruits. Chaque Grec a un petit bas-relief au-dessus de sa porte. Parmi les inscriptions j'ai pris celles-ci:

ΓΛΑΡΑ ΚΑΛΛΙΜΑΧΟΥ ΕΓΛΑΜΤΡΕΩΝ.

Au-dessus d'une autre porte :

ΕΠΕΣΚΕΥΑΣΘΗ ΕΚΤΩΝ ΔΗΜΟΣΙΩΝ ΧΡΗΜΑΤΩΝ ΕΝ ΠΡΟΝ ΠΕΙΟΝΤΟΣ ΑΙΔΙΟΥ ΟΜΟΥΛΛΟΥ.

Je ne m'étonne point que l'enseigne d'Athènes ait été une chouette; car ces oiseaux sont innombrables dans cette ville. Ils ont leur demeure dans les creux du rocher de la citadelle; et je crois que leur origine remonte aux tems de la république: c'est ainsi qu'on trouve souvent les causes premières dans le local ou le climat d'un pays!

Le mont Hymette est à l'est d'Athènes. Il n'est plus cultivé; cependant il y a encore beaucoup d'abeilles sauvages, qui font d'excellent miel, lequel est même un objet de commerce pour Athènes: *Non Hymetto mella decedunt!* HORAT. Le mont Pentélique au nord, ne fournit plus de marbre. Les anciennes carrières sont comblées et les Athéniens modernes n'ont pas besoin de marbre; ils bâtissent leurs maisons avec du limon ou des briques, qui ne sont pas cuites. Le mont Parnès, à l'est de la ville, est une chaîne de montagnes encore couvertes de bois et remplies de gibier, comme anciennement. Il y croît une herbe, dont les exhalaisons sont si nuisibles qu'elles causent des accès de fièvre à Athènes, lorsque le vent du nord les y porte; aussi les paysans des environs ont-ils

grand soin de l'extirper autant qu'il leur est possible, mais elle revient toujours en quantité. J'ignore son nom botanique; les Grecs modernes la nomment φλομο (*phlomo*). Ne seroit-ce pas la ciguë des anciens?

J'ai été aussi trompé sur le climat d'Athènes, que sur celui de tout le Levant. Cette ville, quoique par les trente-huit degrés de latitude, paroît Pétersbourg en comparaison de Naples, qui est par les quarante degrés. A mon arrivée, je supposois qu'elle devroit jouir d'un air plus doux et plus tempéré que les autres parties de la Grèce, parce qu'elle est exposée au sud du côté de la mer, et garantie des vents du nord par les montagnes de Livadie, l'ancienne Attique. Mais ce sont ces mêmes montagnes qui augmentent la rigueur de ces vents; et lorsqu'elles sont couvertes de neige, ce qui dure pendant huit mois de l'année, elles les rendent très-froids et très-piquants. Pour confirmer ce que je viens de dire du climat de ce pays, j'ajoute qu'à mon arrivée à Athènes, le 20 août 1768, on venoit de moissonner, pendant que j'ai vu couper les grains au mois de mai, à Catare en Sicile; et on ne vendangea qu'au mois d'octobre. Vers la fin de septembre, il y fit des jours aussi froids qu'en Allemagne. L'air y est d'ailleurs vif, mais pur et serein, et il n'y pleut pas pendant huit mois de l'année. L'eau y est très-nitrée, ce qui provient de

ce que le terrain de la moderne Athènes est composé des décombres de chaux et de pierres de l'ancienne ville ; le terroir y est, par cette raison, assez stérile, à moins qu'on ne l'inonde continuellement avec de l'eau ; ce que les Athéniens font aussi autant qu'ils le peuvent. J'avoue que je ne puis accorder la beauté de l'imagination et la finesse de tact de leurs artistes, le goût épuré et l'urbanité de leurs poëtes, qui supposent de la douceur dans le caractère et les mœurs, avec un climat aussi rude, un vent du nord aussi impétueux et des passages aussi subits du froid au chaud. Comment nier cependant l'influence des climats sur les peuples qui les habitent?

La ville d'Athènes, qui du tems de la république et du dénombrement de Démétrius de Phalère, comptoit encore vingt mille citoyens, sans y comprendre les femmes, les enfans et les esclaves, ne contient aujourd'hui que dix mille habitans, parmi lesquels il y a peu de Turcs, qui même savent à peine parler leur langue, à cause du grand commerce et des relations qu'ils ont avec les Grecs, qui forment la principale population de la ville. Je m'imagine même que la plupart de ces Turcs sont des rénégats grecs, ou de telle autre origine. Cette ville fut arrachée de l'empire grec par le marquis Boniface ; les Arragonois en chassèrent les François du tems des vêpres siciliennes ; de leur posses-

sion elle passa entre les mains de la maison Acciajoli; Mahomet II la prit sur le huitième prince de cette maison; les Vénitiens l'ont reprise deux fois, mais depuis elle est restée aux Turcs.

Voici en raccourci l'histoire d'Athènes moderne! Les produits du pays sont des grains, du mauvais vin, de l'huile, dont on fait beaucoup de savon pour Constantinople; du miel et de la cire du mont Hymette; tous ces articles sont assez abondans pour pouvoir en vendre une partie. Il n'y a d'ailleurs aucun art, aucune industrie, aucun trafic dans cette ville. Les Athéniens modernes, encore enivrés de leur ancienne gloire, aiment mieux vivre chétivement des minces revenus de leurs terres que de travailler ou de faire le commerce. Ils sont encore aujourd'hui les plus fins, les plus rusés, les plus subtils des Grecs, et d'aussi mauvaise foi que tous les autres, et que l'étoient déja les anciens. C'est à Athènes qu'on parle le meilleur grec vulgaire; quoiqu'aujourd'hui ce langage commence à se corrompre par les Albanois, nom que l'on donne à tous les paysans des environs, et qui viennent s'y établir en foule, lesquels parlent un langage fort corrompu. C'est par cette même raison, que je n'ai plus trouvé cette urbanité attique, cette politesse qui régnoit même parmi le bas peuple de l'ancienne Athènes et que Spon a remarqué encore de son tems, parce que ces paysans alba-

nois sont rustres et grossiers. Il y a un aga ou gouverneur turc au château, et un autre qui commande la ville. L'archevêque grec, suffrageant du patriarche de Constantinople, a beaucoup d'autorité ici. Les Athéniens sons infiniment moins vexés que les autres sujets de l'empire ottoman; car ils ne paient que le dixième des produits de leurs terres, et cinq piastres de *karatsch* ou capitation. Quelquefois il perce à travers les nuages épais du despotisme et de la barbarie qui environnent ce peuple, quelque foible lueur de la vertu et de l'amour de la patrie qui les distinguoient anciennement. Il y a à Athènes deux écoles publiques fondées par des particuliers : l'une n'existe que depuis peu d'années; c'est un négociant athénien nommé Deca qui en est le fondateur. On y entretient douze écoliers, qui sont logés, nourris et instruits dans le grec littéraire.

Avant de quitter Athènes, je ne puis passer sous silence la bravoure singulière du capitaine d'un vaisseau marchand de Cattaro, dans les environs de Spalatro en Dalmatie, qui se passa dans le port d'Athènes, il y a treize ans. Ce vaisseau, sous pavillon vénitien, de trente-sept hommes d'équipage y chargeoit de l'huile. Un père capucin vit du haut du couvent arriver un chébec algérien et en fit part au capitaine, qui étoit dans la ville. Le capitaine se prépara aussitôt avec son équipage et

attendit de pied ferme le corsaire. Le chébec, qui avoit trois cent soixante hommes d'équipage, crut le prendre facilement, mais il se trompa; car ce vaisseau marchand avec six petites pièces de canon, coula à fond le chébec, qui est encore à fleur d'eau dans le port, lui tua trois cents hommes et n'en perdit que neuf, parmi lesquels se trouvoit le brave capitaine lui-même.

Ce n'est qu'avec regret qu'on quitte les Athéniens et leurs ruines. Le souvenir des anciens tems attache au présent, de manière que le voyageur, après avoir vu toutes les beautés modernes de Rome, revient toujours avec étonnement et admiration au Panthéon et au Colisée. Je dois encore parler ici de la dextérité singulière des Albanois d'Athènes à faire des opérations chirurgicales. J'ai vu un de ces paysans qui, avec un mauvais rasoir, opéra et tailla la pierre à un homme de cinquante ans avec une adresse et une légéreté étonnante. Sur plusieurs centaines de personnes qui avoient passé par ses mains, il n'en étoit mort qu'une seule. La police turque est fort sage à cet égard : il faut que le patient déclare au cadi ou juge du lieu qu'il connoît le danger de l'opération, qu'il s'y expose de plein gré, et qu'il décharge d'avance l'opérateur des événemens; sans quoi on pourroit faire un procès criminel à l'Esculape. J'en vis un autre qui guérissoit toutes les fractures des membres avec

ses mains seules, sans le secours d'aucun instrument chirurgical. Maintenant je devrois parler de Marathon, d'Eleusis et de Mégare; de là, Plutarque, Thucydide et Xénophon à la main, parcourir le Péloponèse, pays remarquable par tant de grands hommes et tant d'événemens singuliers qu'il a produits; mais la maladie que je venois d'essuyer à Athènes m'en avoit ôté les forces et l'envie.

## CHAPITRE VI.

*Voyage d'Athènes à Constantinople.*

Je partis donc d'Athènes pour Constantinople. Embarqué sur une caïque de l'île d'Hydra, bateaux qui touchent tous les soirs à terre quand ils le peuvent, j'eus le loisir d'observer, en passant, quelques endroits du Levant. Je touchai d'abord à une petite île dans le golfe d'Athènes, nommée aujourd'hui Phlabis, que je crois être l'ancienne île *d'Eleussa*. Elle est toute déserte. Ensuite, je me rendis à un petit port dans un endroit désert de l'île de Négrepont, nommé Paléocastro. On y voit les

ruines d'un ancien fort vénitien, tout détruit maintenant.

DESCRIPTION DE MÉTELIN.

Mételin, l'ancienne *Lesbos*, la patrie de la tendre Sapho, des fameux musiciens grecs Arion et Terpander, et de l'historien Callias, est une des plus belles îles de l'Archipel. Elle est bien cultivée, et produit des grains, de la soie, d'excellens fruits (les figues sur-tout en sont les plus estimées au Levant), et du bon vin, déjà fameux anciennement; Horace (*liv. I, ode* 17), invite à en boire : *Hic innocentis pocula Lesbii duces sub umbra;* et Virgile (*Géorg., liv. II*), *Non eadem arboribus pendet vindemia nostris, quam Methymneo carpit de palmite Lesbos*. Méthymna étoit au nord de l'île, et Mételin à l'est. Le plus grand commerce de l'île consiste en huile, laquelle est mauvaise, mais fort abondante, et se vend toute à Constantinople. Je conçus d'abord une idée favorable de cette île, parce que je vis des palmiers sur les bords du rivage. La situation de la ville est fort belle, et ses environs sont délicieux. On y voit de charmantes campagnes bien cultivées, des côteaux bien vêtus, des jardins, avec des maisons agréables. Le port est bon; la ville promet à l'extérieur; mais dès qu'on y entre

on la trouve sale, avec des rues étroites, des maisons mal construites, comme dans toutes les villes du Levant. Les habitans se trouvent à leur aise par le commerce qu'ils font. Les femmes sont affables, joliment vêtues, à peu près comme celles de Tiné, et d'une belle figure. J'y ai rençontré une femme, dont les yeux bleus étoient certainement les plus beaux que j'eusse vu de ma vie, et qui avoient autant de feu que les plus beaux yeux arméniens, qui sont noirs comme du jayet. Il y a ici des chantiers pour la construction des galiotes du grand seigneur. Dans toute cette île, je n'ai trouvé aucun monument ancien.

Nous touchâmes à une pointe en Asie, nommée par les Turcs Baba, anciennement *Lectum Promontorium*. Il y a un petit village turc, où l'on fabrique d'excellens sabres et couteaux.

### DESCRIPTION DE TÉNÉDOS.

*Est in conspectu Tenedos, notissima fama,*
*Insula dives opum, Priami dum regna manebant.*

VIRGIL.

Cette île, très-petite, entièrement cultivée et fertile en vignobles, est riche par ses vins, dont on fait grand cas à Constantinople. Il n'y a qu'un seul bourg dans toute l'île, avec un château qui

défend l'entrée du port. L'origine de son nom est indiqué par Pausanias (*liv. X, ch.* 14). On y voit quelques débris de colonnes, les seuls monumens anciens qui s'y trouvent encore. Vis-à-vis, en Asie, étoit la ville d'Alexandrie, dans la Troade, et un peu plus loin le *Sigœum Promontorium*, où est aujourd'hui le premier château des Dardanelles en Asie. On a trouvé sur le promontoire un beau marbre, avec une inscription qui a été décrite en Angleterre, avec d'autres monumens asiatiques. Je ne fus point tenté, comme d'autres voyageurs d'aller chercher Troye, sur les ruines de laquelle Alexandre avoit déja gémi : « *Et campos, ubi Troja fuit.* » VIRGIL. On y voit encore, à ce qu'on m'a assuré, quelques tombeaux romains et les ruines d'une porte ou d'un arc de triomphe. Le Simoïs et le Xanthe sont de petits torrens à sec en été, et sans les poësies immortelles d'Homére, ce pays seroit confondu avec tant d'autres, dont nous ignorons les événemens. Alexandre, cet illustre martyr de la gloire, sentoit bien que l'immortalité des héros dépend des poëtes et des artistes. Il déploroit de ne point avoir d'Homère, pour chanter ses exploits ; Appelle et Lysippe eurent seuls assez de talent pour transmettre sa figure à la postérité par des productions de leurs arts. Combien de grandes actions de Gengiskan et d'autres héros du Nord, ne sont pas restées ensevelies dans l'ou–

bli, faute d'historiens et de poëtes pour les célébrer; et l'on peut en dire autant des incas du Pérou et du Mexique, dont les monumens détruits attestent encore l'ancienne grandeur ?

Je fus voir le premier château d'Europe des Dardanelles, l'Hellespont des anciens. Le passage n'en est pas si étroit, les châteaux si forts, ni les canons si monstrueusement grands que le prétendent quelques voyageurs, qui aiment souvent à tout exagérer dans leurs récits. Le bourg est assez grand et peuplé, et les Turcs qui l'habitent sont fort affables et bonnes gens. Les environs sont jolis; mais ceux du côté d'Asie sont plus beaux et plus fertiles tout le long du Détroit. Les seconds châteaux des Dardanelles sont dans l'endroit le plus étroit de l'Hellespont. C'est ici qu'étoient les anciennes villes d'Abydos et de Sestos, où le malheureux Léandre fut la victime de son amour. Rien n'exprime mieux la force de l'amour et du désir, que ce vers d'Ovide :

*Parcite dum subeo; Mergite dum redeo!*

C'est ici que Xerxès fit passer l'Hellespont à son armée, et fit fouetter la mer pour avoir submergé le pont qu'il y avoit fait construire à cet effet. On voit quelques colonnes tronquées et un autel circulaire de style romain, dans la ville du château

d'Asie. Le consul de France demeure dans cette ville ; elle est assez grande. Il y a beaucoup de Grecs ; les environs en sont fort beaux, et l'on y cultive du bon vin. Le château passe pour imprenable chez les Turcs ; mais deux vaisseaux de guerre suffiroient pour s'en rendre maître. Toutes ses batteries sont à fleur d'eau. Il y a des couleuvrines de quarante pieds de long, et quelques canons dont les boulets, qui sont de pierre, pèsent cent cinquante livres. Je vis ensuite Gallipoli, assez grande ville sur les bords de la Propontide, aujourd'hui nommée mer de Marmara, ou mer Blanche. Il y a ici plus de Grecs que de Turcs. C'est la dernière ville que l'empire grec perdit, avant la prise de Constantinople. Soliman I, s'en empara en 1357. Les anciens la nommoient *Callipolis*. Vis-à-vis, en Asie, il y a un village habité par des Turcs, nommé Chardat. C'est ici qu'étoit l'ancienne Lampsaque, que Xerxès donna à Thémistocle, pour lui fournir des vins ; c'étoit la patrie de l'habile sophiste Anaximène, qui la sauva du courroux d'Alexandre ( Pausan. *liv. VI, ch.* 18 ). Il y a encore quelques anciennes colonnes cannelées d'ordre dorique, qui soutiennent un fronton ; elles paroissent être les restes d'un temple. L'île de Marmara est l'ancienne *Proconnesus*. Enfin, j'apperçus les Sept-Tours de Constantinople, vieux château qui renferme les prisonniers d'état et les trésors de la

Porte ottomane, et immédiatement après la pointe du sérail. Je jouis en plein du coup-d'œil de cette immense capitale., composée de plusieurs villes; car en Asie, on voit Scutari, en Europe, d'un côté du port, tout le quartier du sérail et toute la ville; de l'autre côté les villes de Galata, Thophana, et le faubourg de Péra. Cet aspect est très-beau, et surpasse même celui de Naples; parce que le mêlange des maisons peintes de différentes couleurs, des minarets et des dômes des mosquées couverts de plomb doré, des cyprès entremêlés à tout cela, et des maisons de campagne le long du canal de la mer Noire, forme de cet ensemble un tableau beaucoup plus varié et plus pittoresque que celui du golfe de Naples; joignez-y ensuite encore, la surprise que cause à un étranger la différence des édifices, des vêtemens et des vaisseaux qui sont dans le port. Portici et Sorriento valent cependant bien mieux que tout cela, quand on les considère de près, et leurs côteaux sont bien plus délicieux que les bords du canal de la mer Noire.

# CHAPITRE VII.

## *Description de Constantinople.*

CONSTANTINOPLE, jadis la résidence des empereurs grecs, la capitale de leur empire, et on pourroit ajouter, celle de l'ignorance, du fanatisme et des préjugés, est aujourd'hui le siège de de l'empire ottoman, et, si l'on veut, de la barbarie; mais le peuple qui la domine actuellement, s'il a les mêmes défauts d'esprit, n'a pas les mêmes vices du cœur, qu'avoient les Grecs du bas-empire. On frémit, quand on lit dans l'histoire de ce temps-là, par le Beau, les horreurs que les prêtres et les favoris ont fait commettre aux stupides empereurs grecs. Les Turcs nomment cette ville *Stambol.* Sa situation entre la mer Blanche et la mer Noire, la beauté de son port, embrassant les deux plus belles parties du globe, l'Europe et l'Asie, semblent l'avoir destinée à en être la capitale, et à régner sur elles. Chacun des deux vents dominans à Constantinople, en ouvre une porte

et ferme l'autre; car avec le vent du sud, tous les bâtimens qui viennent du couchant et du midi entrent dans le port; avec celui du nord, le commerce de la mer Noire est ouvert, et l'entrée des vaisseaux de la Tartarie, de la Moldavie et de la Valachie, amènent le long du Bosphore une quantité de marchandises de tous genres, tels que pelleteries de Russie, cuivres des mines de l'Arménie et autres richesses.

Voilà, à le bien considérer, tout ce que cette capitale immense offre de beau; et l'Anglois qui revira de bord, après en avoir contemplé la situation, avoit pris le bon parti pour en emporter une idée favorable; car dès que l'on est une fois entré dans la ville, on est forcé de revenir des grandes idées qu'on s'en étoit formées en s'en approchant. Des rues mal pavées, sales, bordées de maisons de bois, bâties comme celles des Juifs à Livourne et à Francfort-sur-le-Mein, dont les guichets avancés sur la rue, la rendent encore plus obscure et plus étroite, sont les premiers objets qui frappent et révoltent les yeux.

Il y a cependant quelques beautés qui récompensent de ce dégoût : les bezestins et les kans, dont j'ai indiqué la destination en faisant la description de Smyrne, les mosquées, quelques maisons de plaisance du grand-seigneur et d'autres personnes de sa cour, les bains publics, quelques

fontaines surpassent l'attente, et font oublier, en quelque sorte, la laideur générale de la ville. Il y a des bezesteins d'une étendue immense, coupés par plusieurs rues, toutes couvertes d'un toît, et qui se ferment tous les soirs avec de bonnes portes, dans lesquels l'acheteur peut choisir dans trois cents boutiques la marchandise qui lui convient le mieux pour le prix et pour la qualité. Celui des drogues du Caire est superbe par sa longueur ; celui où l'on vend les bijous étonne par les richesses qu'il renferme ; celui des armes et des équipages de chevaux, étoit bien meublé de mon temps, à la veille de l'ouverture de la campagne contre la Russie, de marchandises et d'acheteurs, d'autant plus que l'on avoit désarmé tous les Grecs dans l'empire. Les kans sont magnifiques, et il y en a d'une étendue considérable. Plusieurs étoient fort endommagés par le dernier tremblement de terre, lequel d'ailleurs n'avoit pas fait grand dommage, excepté aux minarets, qui par leur hauteur disproportionnée à leur épaisseur, sont fort sujets à être ébranlés. Les maisons de Constantinople, toutes de bois ne s'écroulent guère, vu leur légèreté, et que toutes les poutres en sont liées par des fers ; aussi s'inquiète-t-on peu de ce péril. Les kans bâtis par les grands-seigneurs, ainsi que par quelques personnes de la famille ottomane, ont pour marque distinctive, comme tous les autres édifi-

ces qu'ils font construire, des coupoles couvertes de plomb ; tandis que les autres ne le sont que de tuiles. Les bains publics se trouvent dans tous les quartiers de la ville. Ils sont fort propres, pavés de beaux marbres, couverts de jolis dômes, qui donnent le jour par des carreaux de vitre, et distribués en trois ou quatre chambres, d'un dégré de chaleur différent. La chaleur s'y porte par des tuyaux qui circulent depuis le fourneau jusqu'au haut du dôme, derrière le mur du bain. Il y en a de fort ornés dans les maisons particulières, en arabesques, fleurs et autres sculptures de ce genre; car on sait qu'il n'est pas permis aux Turcs d'avoir des images de quelque être vivant que ce soit; précepte que Mahomet a cru nécessaire, afin de prévenir l'idolâtrie, à laquelle les Orientaux ont toujours été fort portés, par une imagination trop vive, qui aime à réaliser les objets fantastiques. Il y a de même à Constantinople un assez grand nombre de fontaines, quoiqu'on trouve d'ailleurs dans chaque quartier de la ville des porteurs d'eau, comme à Paris : les grandes maisons même en ont toutes un particulier attaché à leur service, à cause de la grande consommation qu'en font les Turcs pour leurs fréquentes ablutions, pour leurs bains et pour leur boisson. Ces fontaines, qui sont jolies, ne jaillissent point, mais ont plusieurs robinets qui fournissent l'eau au moment qu'on le dé-

sire. Elles sont de marbre, et la plupart portent une inscription en lettres d'or en l'honneur de leur fondateur.

La plus belle et la plus grande des mosquées est l'ancien temple de Sainte-Sophie. C'est un édifice qui ne le cède en beauté et en grandeur qu'à Saint-Pierre de Rome et à Saint-Paul de Londres. Cette église fut d'abord fondée par Constantin, et brûlée dans l'émeute des Vénètes et des Prasines. Justinien la rebâtit ensuite. (Procop., *de Bello Pers.*, *l. I*). C'est la meilleure chose que fit cet empereur durant son règne; car l'immense quantité de loix dont il a farci ses digestes, son code et ses novelles, a ouvert les portes à la chicane et a introduit en Europe l'horrible engeance des avocats. Duloir, dans son *Voyage au Levant*, dit qu'il a trouvé le portique qui règne autour de l'intérieur de l'église, large de trente-deux pieds, et la grande porte haute de dix-huit. Le dôme est soutenu par quatre grands pilastres, larges de quarante-sept pieds chacun; il a quatre-vingt-six pieds de diamètre. La voûte de la coupole est fort hardie, et beaucoup plus surbaissée qu'aucune autre que j'aie vu. Elle est de pierres de taille, jointes par des crampons de fer, couvertes de mosaïque dans le style du bas-empire. Les galeries qui règnent tout autour de l'intérieur de l'église ont cinquante-trois pieds de large, et sont soutenues par soixante-quatre co-

lonnes de vert antique et de marbre cippolin, qui ont dix-huit pieds de hauteur. Les colonnes au-dessous des galeries sont au nombre de cinquante-deux de marbre blanc, et au-dessus des portes il y en a quatre plus petites de jaspe. La plus grande longueur intérieure de Sainte-Sophie est de deux cent quatre-vingt-dix pieds; la plus grande largeur de deux cent soixante; la largeur de la principale nef de cent vingt; la largeur de la coupole par en bas de l'église de cent trente-cinq, et la hauteur intérieure jusqu'à la sommité de la coupole de cent quatre-vingt-cinq pieds. Je tiens toutes ces mesures de M. le docteur Mackensie, médecin attaché à l'ambassade d'Angleterre, lequel, pendant un séjour de vingt-cinq ans à Constantinople, a eu lieu de les vérifier à plusieurs reprises. Il m'a assuré qu'il y avoit en tout cent soixante-seize colonnes sur pied dans Sainte-Sophie. Les architectes de ce superbe temple, le seul monument qui fasse honneur au sixième siècle, d'ailleurs si noir, si enveloppé de nuages, sont Anthemius et Isidorus, dont le goût et le talent semblent s'être transportés en arrière, dans les beaux tems où les arts fleurissoient en Grèce. La forme de l'église est une croix grecque. Les Turcs l'ont maintenant disposée selon leur culte, et en ont effacé les images partout où ils ont pu atteindre sans échafaud; ils ont aussi construit quatre minarets aux quatre coins de

l'église et un bain tout à côté. Plusieurs ornemens en ont déja été enlevés à l'extérieur. Les quatre chevaux de bronze doré, qui se voient sur l'église de Saint-Marc à Vénise et les beaux marbres qui se trouvent dans l'intérieur de l'église y appartenoient autrefois.

La mosquée du sultan Achmet I est la plus belle après celle de Sainte-Sophie. C'est véritablement un très-joli édifice, et je fus frappé d'étonnement de voir une si belle coupole construite par des Turcs. On voit bien que Sainte-Sophie leur a servi de modèle. Il y a beaucoup de beaux marbres antiques employés dans cette mosquée, sur-tout dans le portique qui règne autour de la cour, lequel est soutenu par les plus belles colonnes de l'antiquité, qu'il soit possible de voir, de vert antique, de porphyre, de marbre africain. Ces colonnes sont enchassées dans des cercles de bronze au-dessus de leurs bases, excellente méthode pour les conserver, et qui en même tems contribue à leur ornement. Les Turcs en ont usé de même avec toutes les colonnes antiques qu'ils ont employées. Le mausolée du sultan Achmet, nommé *turbé* en langue turque, est également couronné d'un beau dôme. On y voit le tombeau de ce prince, et les cercueils de tous ses enfans et parens surmontés de turbans; le tout est fort propre, et les cercueils sont couverts d'un drap blanc.

La Solymanie, bâtie par Soliman le Grand, répond aux grandes idées qu'on a de ce prince. Elle est vaste et belle, ornée de magnifiques colonnes. Sa voûte est fort élevée, et l'architecture en est d'ailleurs la même que celle des autres mosquées. Dans la cour il y a deux colonnes de porphyre qui sont plus grosses que toutes celles que j'ai vus de cette pierre à Rome.

Aucun étranger ne parvient à voir en totalité le sérail ou palais qu'habite le grand-seigneur. Le quartier des femmes, ou le *harem*, et les jardins sont inaccessibles. On distingue à l'entrée du port les arbres des jardins, et quelques *kiosks* ou pavillons. Ces arbres sont de tristes cyprès, que les Turcs aiment beaucoup. J'ai vu le divan, la salle d'audience du grand-seigneur et la monnoie. Le divan est dans la seconde cour. C'est également un édifice couvert d'un dôme, médiocrement grand. La salle d'audience et le trône sont magnifiques. Il est soutenu par quatre colonnes d'or enrichies de diamans et de perles. Les ornemens du dais sont des œufs d'autruche suspendus à des chapelets de perles fines. Mais toutes ces richesses, de même que la beauté des tapis, ne font pas un grand effet, parce que la salle est trop obscure. La monnoie est ordonnée comme les nôtres, et n'a rien d'extraordinaire. On y bat de la mauvaise monnoie, comme par-tout ailleurs. Tous les édifices

qui composent le sérail n'ont qu'un étage, afin de pouvoir mieux résister aux tremblemens de terre. Le vieux sérail est plus ancien et moins joli encore. On y met les femmes et les enfans des défunts sultans. Il est à peu de distance de la mosquée du sultan Bajazet.

Les Grecs habitent le quartier occidental de Constantinople, nommé le *Phanari*. Ce quartier se rendit à discrétion, lorsque Mahomet II prit Constantinople, et c'est pour cette raison qu'il leur laissa toutes leurs églises, tandis qu'il convertit les autres en mosquées. L'église patriarchale s'y trouve; c'est un vilain petit bâtiment. Leurs maisons n'ont aucune apparence, et il ne leur est pas permis de les peindre en couleur. Les ruines qu'on donne pour celles du palais des empereurs, sont plutôt celles du palais de Bélisaire, car on y trouve son nom sur différens marbres.

Passons maintenant aux antiquités de Constantinople. L'hyppodrome, nommé par les Turcs *almeidan*, étoit autrefois un cirque de cinq cent cinquante pas de long sur cent cinquante de large. On y voit un obélisque de granit rouge, qui est fort petit en comparaison de ceux de Rome, véritable emblême de l'empire dans les tems où on l'érigea. On m'a dit qu'il avoit soixante pieds de hauteur. Il est sur un piédestal de marbre, moitié en terre; ce qui rend les bas-reliefs et les inscriptions inin-

telligibles. On en voit assez cependant pour connoître qu'ils sont d'un style barbare. C'est l'empereur Théodose qui l'érigea. Le serpent de bronze est à moitié détruit; on n'en voit plus que le corps: il est au milieu de l'hyppodrome. Il y a, à l'autre extrémité, un haut pilastre de briques, érigé par Constance VI, dit Porphyrogenète; il est ruiné et sur le point de tomber; son aspect, qui choque la vue et nuit à la symétrie, me rappela la fable de la grenouille et du bœuf.

A peu de distance de l'hyppodrome, il y a une ancienne citerne à voûtes gothiques soutenues par deux cent vingt-quatre colonnes. Sur plusieurs de ces colonnes, j'ai vu les lettres K. N.; ce qui me feroit croire que ces citernes ont été bâties ou restaurées par l'empereur Nicéphore; le tout forme un carré long; il n'y a point d'eau maintenant, et l'on y tord de la soie, comme on tord la ficelle chez nous; car les Turcs ne connoissent pas encore la commodité et l'économie de nos moulins à soie. Les citernes modernes sont près de celles-ci, et fort bien construites. C'est encore l'ancien acqueduc restauré par Soliman, le même qui assiégea Vienne.

Dans ce quartier on voit une colonne antique, à moitié consumée par le feu, et soutenue par des cercles de fer. On dit que cette colonne est de porphyre, comme elle semble l'être véritablement,

et que c'est un trophée érigé en l'honneur de Constantin le Grand.

Je n'ai pas pu voir les colonnes de Marcien et d'Arcadius, parce qu'il faut passer par des maisons turques dans lesquelles elles sont enclavées, et dont l'entrée est interdite. Spon et Wheler, ainsi que le Bruyn en ont donné la description. Dans les villages qui bordent la mer Noire, on voit çà et là quelques fragmens d'anciens monumens, des tronçons de colonnes, des bases; mais ce sont des colonnes torses hors des belles proportions, parce que le bon goût n'étoit pas plus connu dans ce pays du tems des anciens Grecs que de celui des Grecs modernes; et le climat froid de la Thrace n'a jamais produit le sentiment du beau.

A Tophana, l'on voit la partie extérieure de la fonderie, qui doit être un bel édifice. Il n'est pas permis d'y entrer. L'on apperçoit seulement les cinq dômes qui le couvrent; et le nombre de canons qu'on y a fondu en peu de tems, fait juger de sa grandeur. Il y a une assez jolie mosquée dans ce quartier. A Pera, quartier où sont rélégués les ambassadeurs et ministres étrangers, est le sérail des *isch-ouglan*, ou jeunes gens qu'on élève pour le service intérieur du sérail. Il est aussi mal construit que les autres maisons turques.

Cassim-pacha est l'endroit où sont l'arsenal, les vaisseaux et les galères du grand-seigneur, ainsi

que les magasins de grains. A Scutari, l'on voit une belle mosquée, bâtie par Mustapha, le sultan actuel. Il y a ici des fabriques de velours en couleurs et or. Les métiers sont disposés comme les nôtres, mais les dessins en sont bien mauvais. La ville est grande, mais peu peuplée. C'est ici où les caravanes d'Asie s'arrêtent. Dans une situation charmante, vis-à-vis la pointe du sérail, hors de Scutari, est le palais de plaisance du sultan Amurat, qui tombe en ruines depuis que cet empereur a été tué: on sait que ce prince brilloit par la force de son corps et par ses excès dans le vin. On y montre son arc, ses flèches, son sabre et toutes ses armes, qui sont à la vérité d'un poids énorme. Le palais est bien construit et orné des plus belles colonnes et marbres de l'ancienne Chalcédoine. C'est dommage qu'il ne soit pas entretenu, car il jouit de toute la vue de Constantinople en plein, et ses environs sont fort beaux. C'est ici qu'étoit l'ancienne *Chrysopolis*. On montre dans un village, entre Scutari et la pointe de Chalcédoine, une petite église grecque où l'on veut que se soit tenu le concile de Chalcédoine, l'occupation constante et principale des empereurs grecs; mais au lieu de trois cent cinquante-six évêques grecs qui doivent y avoir été, il y auroit à peine place pour cent cinquante. Il y a à Scutari un hôpital pour les lépreux, où je ne vis personne; cependant cette ma-

adie n'est pas encore extirpée du Levant, et surtout de l'île de Candie, où elle règne fréquemment.

On ne voit plus le moindre vestige de l'ancienne Chalcédoine. On avoit tort de l'appeler la ville des aveugles, pour avoir préféré sa situation à celle de Constantinople, qui est vis-à-vis, et qui n'a que l'avantage du port sur celle-ci ; car elle jouit de la vue de toute la mer Blanche, du golfe de Nicomédie, et des îles des Princes. C'est encore aujourd'hui un des endroits les plus pittoresques des environs de Constantinople.

Le port de Constantinople est un des plus grands qu'il y ait au monde, car il a une bonne demi-lieue de long, sur un mille de large, simple produit de la nature, où l'art n'a rien ajouté. Les eaux douces d'une petite rivière, qui se nomme Bathynio, s'y jettent à une lieue et demie de l'embouchure de la mer. Il y a ici un palais de plaisance du grand-seigneur, dans une belle prairie garnie d'arbres, si rares aux environs de Constantinople. On y a formé de petits jets d'eau charmans, et cet ensemble, resserré entre deux chaînes de montagnes, forme une solitude délicieuse. Au nord-ouest de Constantinople, se trouve Ockmeidan, plaine stérile, où, sur un marbre exposé en plein air, l'on circoncit les fils du grand-seigneur. Les Turcs s'y exercent au *jirid*. Ejup, le tombeau d'un

de leurs saints (car les Turcs en ont aussi, n'en déplaise aux chrétiens), est l'endroit où l'on ceint le sabre au côté du grand-seigneur, ce qui constitue la marque de son élection. Besicktasch est un château de plaisance du grand-seigneur, attenant, pour ainsi dire, à Constantinople, à l'entrée du Bosphore. C'est la plus jolie maison du sultan, sur les bords du canal. J'y vis la distribution intérieure du harem, qui me prouva que les sultanes ne sont pas trop bien logées. Elles ont un salon où elles s'assemblent sur des sophas; chacune a de plus un petit cabinet, et à l'entrée du harem, il y a un grand vestiaire où elles serrent leurs hardes. Je suppose cependant qu'elles sont mieux logées au sérail, à Constantinople; et il y a lieu de croire que le grand-seigneur n'amène ici qu'une ou deux de ses favorites. Il y a un bain charmant de marbre blanc, orné de fleurs et d'arabesques en relief d'assez bon goût; une chambre ornée de marqueterie en écaille et en perle, qui est une espèce de travail particulier aux Turcs.

Le canal entier a six lieues de long jusqu'à l'embouchure de la mer Noire. Son aspect est très-varié. Les côtes d'Asie sont beaucoup mieux cultivées et plus belles que celles d'Europe. Il y a deux châteaux en Europe et deux en Asie, comme aux Dardanelles, pour en défendre le passage. Ils sont moins formidables que ces derniers, par consé-

quent bien peu de chose. Le premier de ces châteaux en Europe, est le premier établissement que les Musulmans ont eu dans cette partie du monde, de là ils ont commencé à infester l'empire grec. Le canal forme au milieu de sa longueur du côté d'Europe, un golfe, sur les bords duquel il y a des deux côtés les villages de Bujuckdéré et de Tarappia, où tous les Francs vont passer l'été, parce qu'il leur est défendu de demeurer en Asie, où les collines sont beaucoup mieux vêtues et le coup-d'œil plus varié. Phanaracki est le dernier village en Europe, à l'embouchure de la mer Noire. Il y a un phare ici, et un autre tout vis-à-vis en Asie, pour éclairer l'entrée du canal. C'est sous ce village que sont les îles Cyanées, lesquelles, bien loin d'être flottantes, comme le croyoit Strabon, sont de petits rochers fermes et solides. Sur une de ces îles, on voit les fragmens de la prétendue colonne de Pompée, de marbre blanc; mais on s'apperçoit bien que ce n'étoit qu'un fanal pour la navigation de la mer Noire, nommée alors le Pont-Euxin. Les côtes de l'Hellespont ou des Dardanelles sont, quoiqu'en disent les Constantinopolitains, bien plus belles, bien plus agréables que celles du Bosphore, pour quelqu'un qui préfère la belle nature, à ces vilaines barraques de bois dont le canal est bordé. On reconnoît les possesseurs de ces maisons à leurs couleurs; chaque nation, les Turcs, les

Grecs, les Juifs, les Arméniens, en ayant une différente qui les distingue. Les courans de ce canal sont extrêmement rapides, de sorte que les vaisseaux ne peuvent le remonter que par un vent de sud assez fort; et il en périt un grand nombre.

A Bourgas, près du village de Belgrad, à trois lieues de Constantinople, il y a un aqueduc aussi beau que celui de Caserte, près de Naples. Il existe depuis le tems des empereurs grecs. Les Turcs en ont fait à côté un autre également beau, qui mène l'eau à Péra.

## CHAPITRE VIII.

*Comparaison des Grecs modernes avec les anciens, et manière dont ces premiers imitent les Turcs.*

*REVERERE gloriam veterem, et hanc ipsam senectutem, quæ in homine venerabilis, in urbibus sacra est.*

PLIN., *ep. 24, lib. VIII.*

La Grèce moderne, si on la compare à l'ancienne, ressemble à un vieillard qui, après avoir été un héros dans sa jeunesse, est tombé en enfance par la décrépitude de l'âge, et se laisse gouverner par les caprices de sa servante. La conformité que le même climat devroit entretenir dans les mœurs d'une nation, dans ses usages, et dans son caractère, est altérée ici, comme par-tout ailleurs, par les étrangers qui se sont mêlés parmi les indigènes, par les révolutions qu'ils ont éprouvés; mais surtout par la forme du gouvernement qui les opprime, et si quelques foibles traits de lumière nous

rappellent encore dans les Grecs modernes la splen-
deur de leurs ancêtres, on peut les comparer
ces rayons qui, dans la chambre obscure, nous re-
présentent les objets renversés. J'ai tâché de ras-
sembler de mon mieux ces rayons, et de découvrir
au milieu de l'esclavage et de l'avilissement sou
lesquels les Grecs modernes gémissent, l'esprit d
liberté et la grandeur d'ame qui caractérisoient leur
ayeux. Pour mieux y parvenir, je me suis tenu
loin de ces Grecs qui, établis dans la capitale et
près du trône, baisent servilement leurs chaînes
et tâchent de les couvrir de fleurs; ainsi que de
ceux qui, attirés par l'espoir du lucre, habitent
les grandes villes de commerce du Levant. En po-
sant pour principe que toutes les capitales de l'u-
nivers sont peuplées par l'ambition et par l'intérêt,
et que ces deux passions influent nécessairement
beaucoup sur le caractère de leurs habitans, j'ai
suivi le conseil de J. J. Rousseau, qui dit que,
pour connoître les François, il faut aller en Tou-
raine et non à Paris; et j'ai remarqué que le carac-
tère des insulaires et des habitans d'Athènes, qui,
vivant loin du trône et hors de la carrière de l'am-
bition, s'adonnent à l'agriculture ou à quelque
chétif trafic, sont plus originaux, plus vrais et
moins corrompus par le mahométisme. Vainement,
néanmoins, chercheroit-on cet héroïsme, cet
amour de la patrie, cette force d'ame que donn

la liberté seule, qui ne sauroit apprécier le prix de ces vertus dans l'état d'abjection où il se trouve réduit; de même qu'on auroit cherché vainement un Agésilas, un Miltiade, un Thémistocle, un Aristide parmi les Ilotes ou esclaves de l'ancienne Athènes. Cependant, je crois avoir découvert encore des traces de ce génie supérieur à celui de toutes les autres nations, de cette sagacité d'esprit, de cette délicatesse de sentiment, de ce tact sûr, de ce goût épuré qui firent fleurir anciennement dans cette ville les arts et les sciences; de cette urbanité enfin qui, quoiqu'elle servit souvent de masque à la fausseté, à la perfidie même, distinguoit les Grecs des peuples barbares. On remarque donc encore dans les Grecs modernes de ces traits originaux et caractéristiques qui donnent une certaine ressemblance à l'esquisse d'un portrait; mais ces traits sont si obscurs, si mal prononcés, si dénaturés même, qu'il faut aujourd'hui chercher à y suppléer le mieux qu'on peut; semblable en cela à l'antiquaire qui, pour expliquer un ancien bas-relief, est obligé d'y supposer les parties que la main du tems a détruites. Si donc on ne trouve plus de grands hommes, plus de Socrate, plus de Platon parmi les Grecs modernes; s'ils n'ont plus d'Apelle ni de Phidias; si Alcibiade enfin chercheroit inutilement à Athènes l'urbanité attique et les plaisirs de tout genre qu'on y goûtoit de son tems, il n'en

est pas moins vrai qu'il y a encore parmi les Grecs modernes beaucoup d'heureux génies, qui, malgré l'oppression qui les avilit, manifestent néanmoins des germes de talens, quoiqu'il leur manque la chaleur, l'activité nécessaires pour les développer; et qui possèdent cette douceur apparente de mœurs, sous lequel se cache l'astuce dont Polybe (*liv. VI*) est obligé de convenir que ses compatriotes étoient entachés. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer avec quelle étonnante facilité ils apprennent les langues, même sans maîtres. Tout le monde parmi eux parle le grec, le turc, le françois, l'italien. Personne n'apprend à danser, et cependant leurs femmes dansent, non-seulement la danse grecque, mais même le menuet et toutes nos contredanses, avec beaucoup de grâce et de précision. Jamais elles ne manquent la cadence, ce qui se remarque même parmi les plus petits enfans. Celles qui s'adonnent un peu à la musique, ce qui arrive rarement, y font de rapides progrès. Leurs expressions sont des plus flatteuses : une prévenance singulière envers les étrangers, beaucoup d'assurance, un air ouvert, qui cache l'intérêt, forment au reste le fond de leur caractère.

Les femmes des îles sont libres, mais décentes et sages : j'en excepte cependant celles d'Argentière et de Paros. A Athènes, elles vivent retirées, et on ne les voit, pour ainsi dire, jamais; car elles

restent enfermées dans leurs maisons, à l'instar des femmes turques. Pendant un séjour de plus de trois mois, je n'ai pas vu une seule femme grecque comme il faut dans la rue, pas même dans sa maison. M. Cayrac, riche négociant françois de cette ville, qui a épousé une grecque, a été obligé, pour la satisfaire, de lui faire disposer une maison, selon l'usage du pays, où elle pût rester séparée de l'appartement des hommes, et jamais elle ne paroît en compagnie; tant est grande la force de l'habitude, qu'elle fait préférer l'esclavage à la liberté! Les Grecques de Constantinople, plus libres par leur commerce avec les Francs, sont coquettes, aiment à plaire; mais il faut leur rendre la justice qu'elles sont sages, réservées, et qu'il est fort rare qu'une fille, moins encore une femme, s'écarte des devoirs de l'honnêteté. La même discrétion des anciens sur le compte des femmes règne encore parmi eux. Ils n'en parlent jamais ni en bien ni en mal; ce qui rappelle le reproche qu'un Lacédémonien fit à un autre, qui louoit les belles qualités d'une femme: « Ne cessera-tu pas, dit-il, de médire d'une femme de bien? » On sait que les anciens ne souffroient pas qu'on mit sur la scène le caractère même d'une femme honnête; les seuls rôles qu'on y toléroit, étoient ceux de courtisannes. Leurs historiens parlent rarement des femmes. Il ne leur étoit permis d'assister aux spec-

tacles à Athènes, qu'en cachette, et elles avoient pour cela une galerie dans le haut, appellée *cercis*, où il n'étoit guère facile de les voir. Il leur étoit défendu, sous peine de mort, d'assister aux jeux olympiques. Les austères Lacédémoniens seuls voyoient danser les filles nues, sans être scandalisés, et sans que la pudeur en souffrît.

Les Grecs modernes sont encore tels que l'histoire nous dépeint les anciens, jaloux les uns des autres et vains de la grandeur de leur pays, quoiqu'ils diffèrent entr'eux, selon le climat qu'ils habitent. Les insulaires de Scio haïssent les Latins, et se vantent d'habiter le jardin de la Turquie; ceux de Samos sont rustiques, peu civilisés, et se glorifient d'être plus libres que les autres Grecs; les habitans de Mycone et de Tiné sont industrieux, et ne pensent qu'au commerce; à Naxie, on est paresseux, et on ne songe qu'à la noblesse en mourant de faim; à Paros, les hommes sont misérables et les femmes libertines; les Athéniens se targuent encore de l'ancienne grandeur de leur ville, et avec beaucoup de politesse et d'urbanité, ils sont rusés, fins et traîtres. Tous ces Grecs s'envient mutuellement, et aiment mieux être assujettis aux Turcs, que de voir prospérer leurs voisins; semblables en cela aux anciens Grecs, qu'on a vu appeller dans leur pays, tantôt les Perses, tantôt les Gaulois, et enfin les Romains pour affoiblir leurs

voisins, et se déchirer les uns les autres par des guerres civiles, telle que celle du Péloponnèse. Il paroît que cette nation, d'un caractère inquiet et jaloux, étoit destinée à se gouverner en petites républiques, comme anciennement, ou à plier sous le joug du despotisme, comme elle le fait aujourd'hui. Jamais on ne fera de ce pays une monarchie; de même que l'Angleterre portera plutôt les fers de l'esclavage, que de reconnoître un monarque souverain. Les Grecs sont eux-mêmes leurs accusateurs près des Turcs, qui en conviennent et ne sauroient comprendre comment des gens d'une même nation peuvent se haïr à tel point. Il y a peu d'années cependant qu'un particulier de Naxie, indigné des vexations de l'aga qui commandoit dans son île, se rendit à Constantinople et présenta une accusation contre lui au grand-seigneur même, qui se promenoit alors sur le canal de la mer Noire. Il faut savoir que cette entreprise étoit fort dangereuse, parce que dans ce cas l'accusateur, s'il n'obtient pas justice, est condamné à perdre la tête. Les Grecs enfin, s'ils n'ont pas l'ancienne fierté d'ame ni le courage de leurs ayeux, en affectent beaucoup du moins dans leur extérieur; ce qui est dans l'ordre des choses, suivant la réflexion judicieuse d'un célèbre auteur moderne, qui dit: « Que jamais un homme qui a de « la fierté dans l'ame, n'en montre dans son main,

« tien; et que cette affectation n'est propre qu'aux « ames vaines et pusilanimes. » Voilà d'où vient que les Anglois paroissent timides et que les Grecs modernes sont si hautains dans leurs manières.

Les anciens proverbes, *nulla fides Grajis! garrula gens Grajum!* se vérifient encore de nos jours. L'inconstance grecque est connue dans tout le Levant. Ils sont encore dans l'usage de passer leur tems à ne rien faire et à jaser aux bazars et aux cafés, comme leurs ancêtres le faisoiènt aux *léchès*. Si ce ne sont pas des héros aussi valeureux que ceux d'Homère, du moins sont-ils tout aussi babillards que les siens.

Voilà le seul côté par lequel on trouve quelque foible analogie entre le caractère des Grecs anciens et celui des modernes. Leurs mœurs et usages sont un mélange de christianisme dans le rite et de mahométisme dans la vie civile, dans les manières et l'habillement; en un mot, il ne leur reste rien des anciens que le costume des femmes, leur danse et leur langage, qui est au grec littéral ce que l'italien est au latin.

Je ne m'occuperai point ici à décrire les rites de leur religion. On sait à quels ridicules excès ils poussent le fanatisme pour l'observation de leur carême, et la haine qu'ils portent aux catholiques romains. La disposition et l'ameublement intérieur de leurs maisons, leurs usages, leur nourriture

(au vin près dont ils usent souvent avec intempérance), leur habillement, tout est imité des Turcs, leurs maîtres. Quelques vertus, telles que l'hospitalité et la discrétion, se sont maintenues des anciens tems. Ils ne demandent jamais à un étranger qui arrive fatigué et rendu de la route, le motif de son voyage et de son arrivée chez eux, qu'après qu'il s'est repu et reposé; et en cela ils sont plus discrets que les Siciliens, chez qui, faute d'auberges, il faut également avoir recours à l'hospitalité des habitans, mais qui vous laisseroient plutôt mourir de faim, que de refuser quelque chose à leur indiscrète curiosité. Les anciens étoient de même réservés sur cet article envers les voyageurs : Homère (*Odyss.* Γ) dit:

Νῦν δὴ κάλλιόν ἐστι μεταλλῆσαι καὶ ἐρέσθαι
Ξείνους, οἵ τινές εἰσιν, ἐπεὶ τάρπησαν ἐδωδῆς·
Ὦ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ; πόθεν πλεῖθ' ὑγρὰ κέλευθα.

Les Turcs mêmes ont adopté cet usage, et jamais on ne parle d'affaire chez eux qu'après avoir fumé et pris le café. La manière de porter le deuil et de témoigner de l'affliction est également celle des anciens Grecs, savoir, de déchirer les vêtemens et de laisser croître les cheveux et la barbe.

L'habillement des hommes est pareil à celui des Turcs, excepté le turban, le signe distinctif des

Musulmans, et la couleur verte qui est affectée à la famille de Mahomet. Celui des femmes (je ne parle point des insulaires, qui sont fort mal vêtues, mais de celles qui habitent les grandes villes), a beaucoup de ressemblance avec l'ancien, tel que nous le représentent les statues antiques et les peintures d'Herculanum. J'ai trouvé dans cet habillement et dans la qualité des étoffes, la réalité des belles draperies que les anciens sculpteurs ont données à leurs statues, dont l'imitation est si difficile aux modernes, qui croient que les anciens mouilloient le linge dont ils drapoient leur modèle pour le mieux faire coller au corps, en multiplier les plis et les rendre plus délicats. Cela n'est point, et chaque dame grecque pourroit, dans son costume actuel, servir de modèle à une Junon, à une Muse, ou à tel autre caractère que l'artiste désireroit. Elles portent une pelisse couverte d'une étoffe quelconque. L'*antéri*, ou la seconde robe, est d'une étoffe du Levant de soie ou de coton, en général, d'un dessin rayé, mais sans aucune gomme ni apprêt; ce qui, avec la large pelisse, forme une quantité de plis délicats, qui, en se collant au corps, en dessinent fort bien les contours. Leur sein n'est couvert que d'une simple mousseline, qui est exactement le *peplon* des anciens; mais comme leur gorge est peu gênée dès l'enfance, elles l'ont trop fournie, et l'on en voit bien peu de la forme

de celle de la Vénus de Médicis. Leur coëffure, qui est simple et noble, n'a pour ornement que des fleurs et quelques diamans disposés sur un bandeau nommé *jémini*, entrelacé de perles, qui entoure la tête. Sa beauté consiste en de beaux cheveux noirs, qui ne sont pas dénaturés par une poudre grisâtre (mode que les vieilles ont introduite parmi nos femmes), et qui tombent en tresses jusqu'à la ceinture. Leur chaussure, imitée des Turques, est on ne peut pas plus maussade : au lieu des sandales des anciens, qui laissoient voir tout nu un joli pied, elles portent de grandes et larges culottes, au bas desquelles il y a des bottines jaunes. Cependant elles se chaussent à la françoise quand elles vont au bal.

La danse des Grecs modernes est le trait de ressemblance le plus frappant qu'ils aient avec leurs ancêtres. En voyant danser la *romeca*, nom qu'ils donnent à leur danse, je me suis cru transporté dans les champs gnossiens, ou dans les parvis de ces temples où les femmes dansoient en chœur en l'honneur de Vénus. Différens auteurs ont parlé des danses gnossiennes, Κνωσσια Σχηματα. Sophocle en fait mention dans son *Ajax*. Homère en fait la peinture la plus élégante dans sa description du bouclier d'Achille. « Vulcain, dit-il, y « grava l'image d'une danse semblable à celle que « composa autrefois Dédale, dans la vaste Gnosse,

« pour Ariane à la belle chevelure. » Le poëte laisse ignorer le nom de cette danse ; mais il y a tout lieu de croire que c'étoit le γερανος, *geranos*, dont parle Julius Pollux. Elle étoit composée d'une multitude de danseurs rangés à côté l'un de l'autre et formant le branle. Aux deux bouts étoient les coryphées ou les chefs de la danse. Elle fut dansée dans les premiers tems de la construction du temple de Thésée, en imitation des divers détours que ce héros avoit été obligé de faire pour sortir du labyrinthe. Julius Pollux, *liv. IV, chap. 14.* Il est vraisemblable que cette danse fut appellée *geranos* ou *la grue*, parce que la figure du branle représentoit le vol des grues, qui volent en troupes, rangées avec beaucoup d'ordre l'une à côté de l'autre, en formant une ligne qui embrasse une grande étendue, et qui se replie quelquefois en différentes figures. Cette danse est exactement le branle, que les Grecs modernes appellent χορὸς ou *romeca*, en usage chez tous les Grecs du Levant. On retrouve dans la manière dont on la danse, la peinture exacte d'Homère et la description de Pollux. Les femmes, car rarement s'y mêle-t-il des hommes, se tiennent simplement par la main, ou forment une chaîne avec leurs bras entrelacés. Il paroît qu'Homère a voulu exprimer cette seconde manière par le vers relatif à la danse de Gnosse:
Ὀρχεοῦντ' ἀλλήλων ἐπὶ καρπῷ χεῖρας ἔχοντες. (*Illiad.* Σ,

*v.* 590 — 605.) On m'a assuré qu'aujourd'hui encore elle étoit plus en usage à Candie que dans d'autres pays du Levant, et les Candiotes passent pour les plus habiles danseurs parmi les Grecs. La *romeca* commence d'abord par le ζυγανος, *zyganos*, sur une mesure de gigue à quatre tems, ou $\frac{12}{8}$, comme la sicilienne, mais extrêmement lente. Les danseuses y sont liées en se donnant simplement la main, ou en tenant chacune le bout d'un mouchoir; ce qui s'accorde avec la traduction d'un vers d'Homère par Sylburg : *Saltabant alterna manu, seu vincla tenentes.* Elle finit ensuite par le χορος, *choros*, dont la mesure est aussi à quatre tems, mais prompte et vive. Alors le coryphée, ou celle qui mène la danse, figure quelquefois seule, et les autres la suivent en imitant les pas et les tours qu'elle fait. Cette danse, quoiqu'au fond la même, diffère cependant selon les différens pays du Levant : le *naxiote* est plus vif et moins noble; le *sfachiote* et les autres branles candiotes sont communs et rustiques. L'*arnautique* est une danse assez maussade : elle est en usage en Valachie, en Moldavie et en Bulgarie. Les conducteurs ou coryphées sont placés aux deux bouts dans tous ces différens branles. C'est la place que Jul. Pollux leur assigne dans la danse des anciens, nommée *geranos:* ἕκαστος ἐφ' ἑκάστῳ κατὰ στοῖχον, τὰ ἄκρα ἑκατέρωθεν τῶν ἡγεμόνων ἐχόντων. « Ils étoient rangés à côté l'un de

« l'autre, et les deux bouts étoient occupés par « les coryphées. » Quand cette danse est bien exécutée, elle commence par le δεξιὸ ou le côté droit, et le conducteur qui est au bout mène le branle de son côté, de gauche à droite; ensuite, quand la musique change de mesure, le coryphée du bout opposé prend le ζερὸ ou la gauche, et mène la bande de droite à gauche.

M. Cahusac a donné un savant traité sur les danses des anciens, où il est question de la danse *pyrrhique*, dont je n'ai rien retrouvé dans la danse moderne. Cette nation est aujourd'hui si éloignée de son premier caractère belliqueux, qu'il n'en reste pas le moindre souvenir. Les trois danses crétoises dont parlent Cratinus dans sa *Némésis*, Céphisodore dans ses *Amazones*, et Aristophane dans le *Centaure* (*Athénée*, *liv. XIV*, *p. 629*), sont l'*apokinos*, ἀποκινος, l'*orsite*, ορσιτης, et l'*epicridios*, επικριδιος. *Apokinos*, qui veut dire fuite ou départ, pourroit signifier l'action du coryphée dans le χορος, lorsqu'il se sépare de la ligne, s'éloigne, danse seul et se fait suivre par les autres. Alors celui qui étoit auprès de lui mène le branle à la suite du coryphée qui s'en étoit séparé, et qui fait différens pas et diverses figures, tantôt à la tête de la ligne, tantôt au milieu du cercle. Le *bactriasmos*, l'*apokinos* et l'*aposisis* étoient, d'après Pollux (*liv. IV*, *chap. 14*), trois danses lascives

caractérisées par des mouvemens lubriques des reins. Le *tripidito*, danse moderne à deux, en usage dans les îles, a en effet des mouvemens lascifs, tels que ceux du *fandango* des Espagnols, et pourroit bien être un reste des danses dont je viens de parler. L'*orsite* étoit une danse extrêmement violente et agitée, dont le nom étoit tiré du verbe éolien ὀρσω, *sauter*. Dans le *sfachiote*, il y a ordinairement plusieurs coryphées, qui se séparent de tems en tems de la ligne en sautant, et reviennent ensuite au milieu du cercle en faisant toutes sortes de mouvemens forcés. L'*epicridios* étoit une danse où, d'après Homère, on mettoit la tête en bas et les pieds en haut. La même roue se fait dans le *sfachiote* avec une légéreté admirable. Dans la danse *candiote*, on trouve encore du rapport à l'ancienne danse nommée *oclasma*, l'une des quatre espèces que les danseuses dans les thesmophories appelloient *danses persiques* et *syntotiques*: Pollux, *loc. cit.* On danse encore avec les genoux à terre dans les branles candiotes. Toutes ces danses ne sont guère jolies, mais plutôt rustiques et ignobles; tandis que la *romeca* dansée par une vingtaine de jolies femmes, toutes bien vêtues, est le spectacle le plus noble, le plus majestueux qu'on puisse voir; et je suis sûr, que M. Noverre, le métaphysicien de la danse, tireroit parti de celle-ci pour la composition de ses ballets.

On y chante encore comme anciennement. Le conducteur du branle entonne des chansons sur l'air de la danse, et le chœur répète les couplets chantés par les coryphées. Les instrumens de musique sont la lyre et le tambourin, tels qu'ils sont représentés dans les peintures d'Herculanum. La lyre a la forme de celle que les anciens nommoient *testudo*. Elle a trois cordes, et l'on en joue avec un petit archet. Les cordes ne se pressent point comme celles du violon, mais les tons sont produits en les frappant obliquement avec la main gauche. Il faut que Raphaël ait vu cette lyre, car il en a donné une semblable à son Apollon au Parnasse du Vatican.

Il n'existe plus d'ailleurs de musique parmi les Grecs, tout comme ils n'ont plus ni peinture ni sculpture. Les Scythes, qui les ont conquis, ont étouffé en eux ce goût et ce talent pour les arts. Les airs de leurs chansons populaires sont gais et plaisans même, mais sans ame et sans mélodie; ce sont des chœurs qui annoncent la joie, mais qui n'expriment ni sentiment ni passion.

La langue grecque vulgaire est fille de l'ancienne; mais elle a perdu sa finesse, sa précision et sa beauté. Plusieurs termes en sont tout-à-fait changés, comme, par exemple, ἄλογος, *alogos*, au lieu de ἵππος, *hippos*. Sa construction est calquée sur celle de la langue turque, et plusieurs mots

sont passés avec les choses des Turcs aux Grecs, comme cela arrive dans tous les états conquis par une nation étrangère. Pausanias (*l. III, ch. 26*) parle du mot messénien κιφος, *ciphos*, qui signifioit couronne en cette langue. Chez les Grecs modernes le même mot est encore en usage; mais ils s'en servent en forme d'exclamation, sur-tout au jeu, et il signifie, victoire! ou, j'ai gagné!

Rien de plus ridicule que l'affectation servile que les Grecs mettent à imiter les usages et les costumes des Turcs. Ils ne manquent jamais par exemple, de porter, quand ils le peuvent, un mouchoir blanc autour de la tête, en forme de turban, ou un *antéri*, qui est une espèce de veste verte. Ils mangent assis à terre, les jambes croisées, comme les Turcs. Je vis à Thermia un aga ou chef de l'île, grec de nation, qui cherchoit à prendre les airs d'un Musulman, en se pavanant sur son sopha, où il se faisoit apporter son café et ses pipes. Tels sont les hommes! ils s'enorgueillissent souvent de ce qui devroit causer leur honte. J'ai peine à croire que tous les hommes soient faits pour la liberté. Il y en a peu qui en sachent user; le sage seul en jouit, le vulgaire en abuse. Ces mêmes Grecs tremblent à la vue du dernier des Turcs, et redressent modestement le *kalpac* ou bonnet de fourrure, qu'ils portent si fièrement sur une oreille. Tel on voit le riche négociant respecter en France le pau-

vre militaire, qui n'a que son sang, son épée pour le service de son pays ! Que dis-je ! ne voit-on pas de fiers Anglois, dont la voix faisoit retentir naguère le parlement des cris de la liberté, se laisser imposer silence, pour obtenir le titre de lord ou telle autre dignité futile !

# CHAPITRE IX.

*Réflexions sur les mœurs et les usages des Turcs.*

*Non in depravatis, sed in his, quæ bene secundum naturam se habent, considerandum est, quid sit naturale.*

Arist. Polit.

Vouloir parler d'une manière péremptoire des Turcs, de leurs mœurs, de leurs usages, est une erreur, dans laquelle plusieurs écrivains sont tombés. Quelques-uns, prévenus contre ces infidèles, damnés sans miséricorde par la charité chrétienne, ont tout blâmé en eux ; tandis que d'autres, trop portés en leur faveur, ont tout admiré dans ce peuple, et en ont donné des descriptions roma-

nesques. Bien peu ont été à même d'en juger sainement, par un assez long séjour chez eux, par une connoissance suffisante de leur langue, et des modifications qu'il faut porter dans les jugemens entre les actions et les causes qui les déterminent; car comme l'esprit humain est porté à considérer les choses selon le climat où l'on est né, la religion qu'on professe, et les principes dont on a été imbu dans l'enfance, plusieurs actions des Turcs peuvent être mal interprêtées, ou attribuées à des raisons bien différentes de celles qui les font agir. Rien jusqu'à présent n'a pu vaincre cette indifférence, ou plutôt ce mépris que les Turcs ont pour les Chrétiens, ce qui fait qu'ils sont peu communicatifs, insociables même. Joignez à cela leur mauvaise éducation, qui les laisse sans aucune instruction, d'où naît leur insouciance sur le pourquoi des choses; tandis que, d'un autre côté, l'habitude et la ferme croyance qu'ils ont dans le fatalisme les rend impassibles à tous les événemens. Convenons, d'après cela, qu'il est bien difficile, ou, pour mieux dire, presque impossible, de juger sainement des Turcs.

Cette nation sortie du néant, pour ainsi dire, enfant ingrat qui a chargé de fers ceux qui lui ont donné l'existence, ne peut avoir des mœurs et des usages originaux et constans. Comme elle a soumis des peuples dont les religions sont si dispara-

tès entr'elles, et qui habitent des climats si opposés, depuis les contrées variables du Nord jusqu'au fond du Midi, elle doit offrir en effet le mélange étonnant de cette fierté, de cette grandeur d'ame que tous les historiens s'accordent à donner aux Arabes, de cette sordidité qui caractérise les Thraces, dont parle déja Seutone, et de la valeur du Scythe ou Tartare, qui lui a fait conquérir l'univers et fonder l'empire ottoman ; à quoi il faut joindre encore la mollesse des Asiatiques et l'astuce reconnue des Grecs.

L'usage le plus frappant, le plus contraire à nos moeurs, est certainement la polygamie, défendue par la religion chrétienne, et qu'autorise, qu'encourage même l'Alcoran. Mais si l'on veut remonter aux anciens tems des peuples de l'Orient, on verra que les Egyptiens, les Assyriens, les Arabes, le peuple de Dieu même, et sur-tout le sage Salomon, ont admis la pluralité des femmes ; et que cette licence accordée par Mahomet, plus sage législateur qu'on ne pense, est non-seulement permise, mais nécessaire même dans le climat brûlant de l'Arabie, où il dicta ses loix.

La polygamie et l'usage de tenir les femmes renfermées chez elles, sont donc des effets des climats chauds ; et plus on approche du Midi, plus on trouve les femmes retirées et invisibles, parce que les séductions y sont plus fréquentes, et les

résistances moindres ; de sorte qu'il n'y a dans ces pays que la séparation des deux sexes qui puisse être un sûr garant de la vertu des femmes. Si d'ailleurs l'usage qu'ont les Turcs d'enfermer leurs femmes nous choque, celui que nous avons de laisser une entière liberté aux nôtres les étonne bien davantage. Ils sont persuadés qu'il n'y a pas une femme honnête parmi les Chrétiennes, et que la liberté dont elles jouissent doit nécessairement conduire au libertinage. Les femmes turques même en sont plus surprises que les hommes ; elles ne sauroient concevoir qu'une femme puisse exposer sa beauté et ses charmes aux yeux de tout le monde, après avoir promis solennellement de ne les posséder que pour son mari. « Il y a bien des raisons « pour et contre la liberté des femmes. Si les Eu- « ropéens disent qu'il n'est pas généreux de rendre « malheureuses les personnes que l'on aime, les « Orientaux répondent qu'il est bas aux hommes « de renoncer à l'empire que la nature leur a don- « né sur les femmes. Si on leur dit que le nombre « des femmes enfermées est embarrassant, ils ré- « pondent que dix femmes qui obéissent, embar- « rassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils « objectent à leur tour, que les Européens ne sau- « roient être heureux avec des femmes qui ne leur « sont pas fidelles, on leur répond, que cette fi- « délité, qu'ils vantent tant, n'empêche pas le dé-

« goût qui suit toujours les passions satisfaites;
« qu'une possession si tranquille ne laisse rien à
« désirer ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie
« est un sel qui pique et prévient la corruption.
« Peut-être seroit-on embarrassé de décider ; car
« si les Asiatiques font bien de chercher des moyens
« propres à calmer leurs inquiétudes, les Euro-
« péens font bien aussi, de n'en point avoir... »
Voilà comme le génie supérieur de Montesquieu a jugé cette contradiction. J'y ajouterai, qu'il est certain que les ménages sont bien plus tranquilles en Turquie que chez nous; que le vice de la séduction et la foule des hommes à bonnes fortunes y sont inconnus, et que les femmes y sont sages même par principe, mais sur-tout faute de tentation. Car il ne faut pas croire à ces prétendues aventures, dont quelques voyageurs se vantent, et qui sont impossibles avec des femmes d'un certain rang. D'ailleurs, on trouve à Constantinople des courtisannes et des femmes publiques parmi les Turcs, comme dans toutes les grandes villes. Ces bonnes mœurs influent par leur exemple sur les Grecs et les Francs établis au Levant. Les femmes y sont fort attachées à leurs maris, et l'on n'en trouve guère qui soient galantes. C'est cette grande retenue des femmes, plutôt que la facilité d'en avoir, comme le croyoit Montesquieu, qui porte à un crime désavoué par la nature, et qui devient ensuite habitude, comme

il l'étoit parmi les anciens Grecs, chez qui l'éloignement des femmes pendant la guerre et la vie continuelle entre soldats, entretenoient ce vice que la politique ne rougissoit pas d'encourager, comme cela est connu par la légion immortelle des Thébains. Les Turcs ne mènent point leurs femmes à la guerre, aussi ce crime règne-t-il sur-tout parmi les janissaires. Par la même raison, les femmes ont des passions violentes entr'elles, et jamais il n'y eut à Mytilène, l'ancienne Lesbos, des penchans plus dépravés que parmi les femmes turques. Dans les grands harems, il n'y a qu'une attention particulière des eunuques qui puisse maintenir l'ordre et la séparation des femmes. Elles ne sont pas esclaves comme l'on pense, et les femmes mariées, sur-tout celles d'une grande naissance, ou qui ont porté une riche dot à leur mari, savent fort bien se faire respecter, refuser des faveurs et en faire valoir le prix. Elles peuvent sortir avec leurs esclaves en carrosse ou bâteau, se faire mutuellement des visites, etc., sans que le mari puisse y trouver à redire. Plusieurs ne souffrent point de concubines dans leur harem, et souvent alors le mari en entretient dans une maison particulière, comme qui diroit les petites maisons à Paris. Rien de tout cela ne choque les mœurs ni la tranquillité publique ; car tout ce qui se passe dans ces harems, éternellement fermés et grillés, est ignoré

des plus proches voisins, et aucune de ces femmes ne peut faire naître la moindre tracasserie entre les hommes. Chacun considère ses femmes comme un bien qui lui appartient, et sait que son voisin ne peut et ne songe pas même à les séduire. Mais que devient le sentiment de l'amour si brûlant dans ses désirs, et suivi de l'estime et de l'amitié? Où est la confiance mutuelle, le prix d'avoir combattu et vaincu le vice, la flatteuse certitude d'être aimé pour soi-même et par préférence à d'autres concurrens? Les Turcs ignorent ces plaisirs si doux, et n'en sont que plus tranquilles : *Ignosi aulla cupido.* « On ne désire point ce qu'on ignore. » Au lieu que chez nous, une ame sensible trouve dans ces sentimens tant de désirs à satisfaire, qu'il est, pour ainsi dire, impossible d'être heureux.

Toutes les mœurs des Orientaux paroissent contraires aux nôtres; et leurs usages le sont plus encore. Nous découvrons notre tête comme une marque de respect, eux ôtent leurs babouches. Nous nous promenons pour nous amuser, tandis qu'ils se rient de notre inconséquence et se tiennent assis pour ne point se fatiguer; nous adorons nos femmes, eux renferment les leurs; nous nous fatiguerions à rester assis les jambes croisées, il en seroit de même pour eux, s'ils s'assoieoient sur des fauteuils, avec les jambes pendantes à terre; nous montons à cheval à la gauche, eux à la droite.

Malgré tout notre rafinement sur la mollesse et la propreté, ils nous accusent de rusticité et de mal-propreté, parce que nous ne nous lavons pas vingt fois par jour; d'ailleurs, notre habillement leur paroît incommode et laid, et les Francs choquent la gravité musulmane par leur pétulance; tandis qu'eux-mêmes, malgré toutes leurs ablutions, sont couverts de vermine, qu'ils ne tuent point par dévotion; pendant qu'ils ne changent que rarement de linge et d'habits, et qu'ils mangent avec les doigts et boivent tous du même vase. Il y a d'ailleurs des contradictions frappantes dans leurs moeurs et usages, aussi bien que dans leur caractère, qui forment un mélange singulier de vertus et de vices. Charitables et hospitaliers, et en même tems avares; se lavant sans cesse, et cependant peu propres; doux pour les animaux, implacables envers leurs ennemis; tout à la fois superstitieux et tolérans en religion; joignant ensemble la rudesse du Thrace et la mollesse des Asiatiques; esclaves pour la propriété, et libres pour la personne; voluptueux dans leurs maisons et fort austères en public; indolens dans l'oisiveté, et pleins de feu dans l'action. Composés de différentes nations par leurs mères, on trouve chez eux toutes les différentes nuances: la mollesse, la volupté, la sobriété sont des effets du climat méridional; leur figure élégante, la beauté du corps, l'a-

gilité, la souplesse des membres, leur viennent des belles femmes grecques, géorgiennes et circassiennes (les circassiennes sont pour la plupart blondes, les géorgiennes brunes); et si la bonne foi qui règne parmi les Arabes et que l'Alcoran prescrit, se perd chez eux, il faut l'attribuer aux Grecs, chez qui cette vertu n'a jamais pu se fixer.

Les Turcs ne savent pas garder un secret; ils conviennent eux-mêmes de ce défaut, et aussi ne s'y engagent-ils jamais. Ils renoncent plutôt à savoir une chose, que d'être obligés de n'en point parler : autre contradiction surprenante dans une nation d'ailleurs si taciturne.

Les modes dans les habillemens ne varient point comme chez nous, en Turquie et dans tout le Levant. Chaque nation, chaque sexe, chaque âge, chaque état, chaque condition, a des vêtemens et des parures qui lui sont propres. Le turban annonce le Musulman, les bottines rouges le Grec et l'Arménien, les noires le Juif. La moustache est commune à tous les hommes, mais la barbe annonce un homme de loi ou attaché au culte. Cet usage existe depuis la fondation de l'empire et ne passera sans doute qu'avec lui. Il me paroît bien plus sage que les nôtres, où les sexes, les âges et les conditions se trouvent confondus; où chacun veut paroître ce qu'il n'est pas; où le vieillard rougiroit de sa barbe grise, et l'enfant guerrier de n'en point

avoir; où les femmes surannées ont imaginé la poudre pour cacher leurs cheveux gris, et celles qui sont contrefaites des corps pour redresser leur taille, et augmenter ou diminuer leur gorge selon le besoin.

La douceur et la bienfaisance forment le caractère des Turcs, comme leur hospitalité et leur charité envers les hommes et les animaux le prouvent assez; et ces vertus ils les tiennent du peuple dont ils ont adopté la religion. D'ailleurs, résignés au fatalisme, principal dogme de leur religion, ils ont l'ame paisible, sont peu reconnoissans pour un bienfait; mais aussi ignorent-ils la vengeance des outrages. Ils se règlent sur le présent, oublient le passé et ne songent guère à l'avenir. J'en ai vu de riches qui, tombés tout-à-coup dans la misère, soutenoient leur malheur avec fermeté, sans faire paroître le moindre regret; des gens du peuple qui en parvenant aux premières places de l'empire avoient toute la fierté et toute la dignité de leur état. Ils disent *Allah cherim!* Dieu est grand! ou *isch Allah!* s'il plait à Dieu! et sont tranquilles. Ce flegme fait aussi qu'ils ne sont guère curieux, et que les connoissances leur parviennent difficilement. Les Turcs sont destructeurs de leur nature, comme les Tartares et les Scythes, dont ils tirent leur origine et qui n'ont jamais eu et n'ont, pour ainsi dire, encore ni feu ni lieu: *Campastres*

*melius Scythæ, quorum plaustra vagas rite trahunt domos.* HORAT., *lib. III, od. 24.* Toutes les conquêtes de ces nations barbares ont été suivies de la ruine et de la dévastation. Le grand-seigneur régnant a défendu que l'on continuât à bâtir sur les bords du canal de la mer Noire; il a même fait abattre les édifices construits depuis cet ordre. Les églises et les maisons grecques, arméniennes ou juives ne peuvent être rebâties après un tremblement de terre ou un incendie, que par un ordre émané exprès du sultan. Leur gouvernement militaire n'a d'autre devise que *plus ultra!*

Le judaïsme, cette mère infortunée de deux enfans ingrats, le christianisme et le mahométisme, a transmis au dernier des caractères frappans de ressemblance. Les traits du visage, la passion pour le lucre et l'argent, l'incapacité et l'aversion pour l'agriculture, sont les mêmes chez les Turcs que chez les Juifs. Il est inconcevable à quel point les environs de Constantinople, la capitale de l'empire ottoman, sont incultes; et l'on sait combien l'avarice et l'intérêt sont les passions dominantes des Turcs. Ils méprisent néanmoins autant les Juifs que peuvent le faire les Chrétiens, et font aux *giaurs* ou Chrétiens l'honneur de leur donner la préférence; quoique nous soyons d'ailleurs également infidèles et impurs à leurs yeux. Les janissaires qui forment la garde des ambassadeurs et ministres

étrangers à Pera, et qui sont, pour plusieurs, un objet de vanité, devroient faire rougir tous les Chrétiens. Ces simples soldats, chèrement payés par les ministres étrangers, les dévancent dans la rue avec mépris et fierté. Ils ne releveroient pas de terre le chapeau de leur maître, et refuseroient de tenir l'étrier de son cheval. S'il leur permet d'entrer dans son appartement, ils s'asseyent sans façon. La nécessité de s'en servir prouve combien les Chrétiens sont méprisés du peuple, puisque sans leur escorte on seroit continuellement exposé à des insultes. Aussi ces mêmes janissaires sont-ils méprisés de leurs camarades, qui les nomment gardeurs de cochons chrétiens, et Pera le quartier des cochons. Ces janissaires sont les plus mauvais sujets du corps, les braves et bons guerriers aimant mieux se contenter d'une paie modique que de servir un *giaur*.

On sait que les Turcs n'ont point d'imprimerie, et que le peu de livres qu'ils possèdent sont tous manuscrits. Leurs écrivains peignent à merveille avec des plumes de bois, en écrivant sur le genou. Ils n'ont point de goût pour la littérature, et croient que les livres ne font que perpétuer les sottises des hommes. Ils n'ont aucune connoissance des sciences et des arts; mais les métiers s'y exercent en perfection; et leurs tailleurs, cordonniers, brodeurs, etc., finissent leurs ouvrages avec beau-

coup de soin. Leurs barbiers, avec de mauvais rasoirs, rasent avec une légéreté et une dextérité singulière. Ils étament le cuivre beaucoup mieux qu'on ne le fait chez nous. Leur argenterie est légère, mais pure, sans alliage et bien finie. Toutes les connoissances qu'ils possèdent sont acquises par tradition. Les Tartares de Crimée possèdent surtout fort bien la géographie sans avoir de cartes. On les envoie aux Indes, en Afrique et dans tout l'empire ottoman ou persan. Ils se guident sur le cours des étoiles sans s'écarter de la vraie route; aussi servent-ils de couriers dans tout le Levant.

# CHAPITRE X.

*Réflexions sur les loix, la religion et la police des Turcs.*

Les préceptes de la religion, les loix civiles et celles de police, sont toutes fondées sur l'Alcoran, qui en est la base; de même que chez le peuple de Dieu, Moyse avoit dicté ses loix comme des préceptes de religion, et les avoit rendu inviolables en les supposant émanées de la Divinité. On s'apperçoit facilement que la circoncision, la polygamie, les fréquentes ablutions, la défense de l'usage des liqueurs fortes et de la chair des animaux immondes, sont des loix de police relatives au climat où Mahomet les dicta; ou plutôt qu'il ne fit que suivre les coutumes reçues par les premiers Egyptiens, les Israëlites et les Arabes. On voit même que les Turcs septentrionaux n'observent pas si rigoureusement les ablutions et la défense de l'usage du vin, et qu'ils ne sont pas si portés à la pluralité des femmes.

Abou-Hanif est le premier qui ait commenté le *Koran*; il a fait un extrait des loix civiles dont on suit le code. Soliman I a fait ensuite une seconde collection de ces loix, et les a rédigées dans un autre code, également suivi par les *ullemas* ou gens de loi. Pour preuve de l'intime liaison qu'il y a entre leurs loix civiles et les rites de la religion, il suffit de savoir que le *mufti* et tous les prêtres ou *imans* sont gens de loi. Le mufti actuel a été *cadilesquer* ou grand-juge de Romélie. Il n'y a que deux cadilesquers; celui de Romélie ou de la Turquie européenne, qui est le premier, et celui de Natolie ou de la Turquie asiatique. L'un de leurs codes s'appelle *multaka* et l'autre *durer*.

Les loix civiles, ainsi que les religieuses, tendent toutes à la tranquilité publique, à l'obéissance envers les grands, et à la résignation au destin absolu. Il y a dans l'Alcoran des préceptes admirables de morale et de douceur: l'hospitalité, la charité et la tolérance y sont recommandées à chaque page. Le prétendu despotisme n'est pas de droit, il n'est que de fait et abusivement; il n'est d'ailleurs pas si grand qu'on se l'imagine, et pèse beaucoup plus que chez nous sur les propriétés; mais il y a des états en Europe dont les sujets jouissent d'une liberté personnelle bien moins grande, que ne le font les Turcs et les rajas, ou sujets d'une autre nation et religion que la turque. Jamais

on ne lève des recrues par force, et toute l'armée ottomane est composée de volontaires.

Il est de même dit dans l'Alcoran, *chapitre 9:* « Quand les infidèles voudront combattre avec toi « pour la foi, dis-leur : Vous ne devez jamais com« battre avec moi contre mes ennemis; vous êtes « des mécroyans, restez avec vos frères. » On ne reçoit que des Musulmans dans l'armée. Quand les rajas ont payé leur *karatsch* ou capitation, ils sont libres de voyager, commercer, entrer et sortir de la Turquie, sans qu'on y mette le moindre obstacle.

Le grand-seigneur prête serment au mufti, à son avènement au trône, de maintenir les loix et la religion. Il a la puissance exécutrice, mais point la législative, et il ne peut ni passer aucune loi, ni déclarer la guerre, ni faire la paix sans le consentement du divan, composé du visir, du mufti et des deux cadilesquers. Les fréquentes détrônisations, le salut que les janissaires font au turban sans tête, prouvent assez qu'on ne considère le sultan que comme l'administrateur des loix et le chef des Musulmans. Si on le trouve en défaut, on le tue; et le même homme qui vient d'assassiner son maître, adore le turban, marque distinctive de la souveraineté dont celui-ci avoit abusé.

Si le grand-seigneur vend les charges de pachas de provinces, etc., ce n'est que par corruption ou

par abus. On les adjuge publiquement au plus offrant. Ce sont des fermes, comme celles du tabac et du sel en France. Des traitans achètent les revenus incertains du sultan de telle ou telle province, et lui avancent une certaine somme. S'ils maltraitent les provinces, et que le cri du peuple perce jusqu'au trône, on coupe sans cérémonie la tête du pacha.

Il règne une parfaite égalité parmi les Turcs à l'égard de la naissance. La noblesse n'est point héréditaire ni personnelle, elle est réelle et tient aux dignités; chaque Musulman peut en jouir. Ils n'ont d'autres sceaux que leurs noms. D'après ce principe le mérite devroit faire fortune parmi eux, mais l'argent l'emporte comme par-tout ailleurs. Voilà pourquoi le Turc est intéressé et avide, non par luxe ni par faste comme chez nous, mais parce qu'il sait qu'il peut tout avoir et parvenir à tout avec des richesses.

Il est vrai que la justice des Turcs est vénale; mais où ne l'est-elle pas? Au moins est-elle plus prompte, moins rebutante, moins inaccessible que chez nous. Un pacha ou aga tient sa maison ouverte depuis la pointe du jour jusqu'au soir à tous ceux qui viennent lui demander justice; et les personnes qui sont un peu au-dessus du commun ou qui sont connues, peuvent s'asseoir et on leur présente même une pipe et du café. Ils ont une pa-

tience admirable à écouter les plaidoyers, et j'ai vu des Grecs se dire des injures en leur présence sans qu'ils leur aient imposé silence; mais ils leur font bien payer ensuite ces écarts. . . . . .

Les douanes sont fort douces : rien n'est contrebande pour l'importation; l'exportation du riz, du café, des grains et des esclaves est défendue; mais on confisque simplement la marchandise qu'on trouve en fraude du paiement des droits, sans infliger d'autre peine personnelle ou réelle. Les douanes de tout l'empire sont affermées à un seul douanier, qui est un des premiers officiers de la Porte, et demeure toujours à Constantinople. Il doit être Turc, mais il a des Grecs et des Juifs pour sous-fermiers dans les autres villes. Les vivres et les denrées ne paient aucune entrée aux portes de la ville, comme à Londres, le siège de la liberté : le despotisme ne s'étend pas jusque-là. On commence cependant à la Porte à suivre le mauvais exemple des princes chrétiens; le tabac rappé est donné en monopole : le grand-seigneur seul fournit Constantinople de grains, sous prétexte d'y entretenir le bon marché; et il est probable qu'avec le tems on imposera également des droits sur le tabac à fumer, sur le café, sur le sucre, etc.

Montesquieu donne une définition bien exacte des vexations du gouvernement turc, lorsqu'il dit (*Esprit des loix*) : « Il n'y a point de plus cruelle

« tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des « loix et avec l'apparence de la justice ; lorsqu'on « va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la « planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés. » Les Grecs cependant s'attirent souvent ces sortes de désagrémens par leur mauvaise foi ; comme, par exemple, lorsqu'ils cherchent à se soustraire au pacha qui vient exiger le *karatsch*. Aussi les Turcs leur donnent-ils le nom de lièvres, parce qu'ils se cachent et se font chercher comme ces animaux.

Les terres paient différentes taxes selon les différentes provinces et non selon la qualité de leur possesseur. Quelques-unes paient le cinquième, d'autres le septième, d'autres enfin, comme Athènes, le dixième. Quelques provinces sont assignées comme appanages à certaines charges : Athènes, par exemple, appartient au *kislar-aga*, qui en vend les revenus à d'autres fermiers. Ces possessions ont quelque ressemblance avec nos fiefs ; mais les *timars* et les *ziamets*, qui sont des espèces de fiefs militaires, en ont davantage encore. Ils ne sont pas héréditaires ou fidei-commis, comme les fiefs de l'empire romain ; le possesseur peut les vendre ou les aliéner comme il lui plait. La possession de ces timars oblige à fournir un certain nombre de cavaliers selon la valeur des terres qu'on possède. Les ziamets sont des seigneuries composées de plusieurs timars. Comme l'origine des Turcs est

toute guerrière, leur gouvernement est entièrement militaire: aussi vivent-ils dans la capitale comme à l'armée, et le grand-seigneur et toute la cour sont prêts à monter à cheval à toute heure du jour et de la nuit. Il règne à l'armée le même ordre, la même police, la même abondance de vivres que dans la capitale. Tous les métiers s'y trouvent par obligation. Ils ont dans leurs tentes les mêmes commodités dont ils jouissent chez eux. Dans leurs maisons, leurs armes et les harnois de leurs chevaux font l'ameublement de leurs appartemens, et ils ne changent en rien leur façon de vivre quand ils sont à la guerre.

La police de Constantinople et de toutes les villes de la Turquie est beaucoup mieux tenue qu'on ne pense. Il y a des corps-de-garde dans tous les quartiers de la ville. Aussitôt qu'il fait nuit, les patrouilles arrêtent tous ceux qui se trouvent dans les rues et les accompagnent à l'endroit où ils disent se rendre. Personne n'a la permission de porter des armes à Constantinople, pas même les janissaires qui gardent le grand-seigneur. Ils n'ont qu'un simple bâton pour défense; de même qu'on sait que les anciens Romains quittoient les armes et l'habit militaire au retour de la guerre. Le visir, souvent même le grand-seigneur, vont incognito par les rues pour voir si l'on ne fraude point sur le pain et sur les autres denrées. Tout ivrogne est ar-

rêté et châtié. On ne souffre point de pipes dans la rue, et les cafés sont défendus pour éviter les attroupemens du peuple. A chaque incendie, de nuit comme de jour, le visir et le grand-seigneur sont obligés d'y paroître pour veiller aux secours nécessaires. On encourage le peuple en lui jetant de l'argent.

Les Turcs n'ont point de maisons de force ou de discipline, ni d'autres grandes prisons; leur justice est prompte. Le gouvernement n'établit point d'hôpitaux, ni la police d'auberges, parce que chaque pauvre peut compter sur la charité des riches, chaque voyageur sur l'hospitalité des maisons où il se présente. Les legs faits aux mosquées pour les pauvres, pour l'entretien des chats et des chiens même, sont immenses, et les prêtres n'en peuvent rien distraire, étant obligés d'en rendre compte au gouvernement civil. Aussi voit-on très-peu de Turcs demander l'aumône, et ce seroit une véritable cruauté que de la leur refuser, car on peut être assuré qu'ils se trouvent dans le plus extrême besoin, lorsqu'ils s'abaissent à cette humiliation. Tout voyageur indistinctement est certain de trouver un gîte et un repas dans le premier village qu'il rencontre sur sa route. Les kans, les ponts, les fontaines sur les grands chemins, sont pour la plupart des institutions pieuses.

Les fonds des églises sont ceux qu'on respecte

le plus en Turquie comme par-tout ailleurs ; car dans tous les tems et chez tous les peuples les prêtres ont eu le secret d'accumuler des richesses et de les mettre à l'abri de la cupidité des séculiers. L'Alcoran permet cependant au grand-seigneur d'y toucher dans des cas urgens, tels, par exemple, que la défense de la religion, etc. Les *vackoufs* sont des biens qu'on affecte à une mosquée au défaut d'héritiers légitimes. Ces aliénations ressemblent fort à l'emphytéose du droit féodal, et sont aussi nuisibles à l'état que l'est parmi nous la main-morte.

La modération et la tolérance font honneur à la religion et au caractère des Turcs. L'Alcoran en rappelle sans cesse les préceptes ; et tandis que Moïse et David prêchent et ordonnent de la part d'un Dieu de miséricorde d'exterminer les peuples infidèles, et que Samuël menace Saül de la colère de l'Eternel, pour n'avoir pas tué le roi Agag, comme il lui avoit été ordonné ; Mahomet recommande, au contraire, aux Musulmans de se borner à exhorter les mécroyans à la foi. « Prêche, « aux infidèles, tu n'as pas d'autre mission. Dieu « s'est réservé ceux qui doivent l'adorer. » (*Alc., chap.* 3) « Quand on t'attaquera dans ta foi, dé- « fends-toi ; mais garde-toi d'attaquer de force les « mécroyans, c'est à Dieu seul à les connoître « (*ch.* 2). » « Quand les impies disputeront avec

« toi, dis-leur, je suis entièrement résigné à la vo-
« lonté de Dieu, en tout ce qui peut m'arriver.
« (*ch.* 3). » « Abraham n'étoit ni Juif ni Chrétien,
« il professoit l'unité de Dieu, en vrai croyant. Les
« peuples qui l'ont suivi, ainsi que Mahomet et
« tous les vrais croyans, ont connu la vérité de cette
« loi. Appelle les peuples à la loi de Dieu, et ne te
« sert envers eux que de bons argumens (*ch.* 16) ».
Ils suivent scrupuleusement ces préceptes, et laissent croire à leurs sujets, tout ce qui leur plaît, pourvu qu'ils paient la capitation. A Constantinople, les catholiques font même des processions publiques dans les rues, escortés par des janissaires.

De quelle honte les Turcs ne couvrent-ils pas les Chrétiens intolérans par cette morale sage, et l'on peut dire politique? Qu'on se rappelle avec quelle facilité les peuples ont reçu le mahométisme, que les vainqueurs ont d'abord pris des vaincus, et qu'ils ont ensuite répandu sur la moitié du globe; tandis que les Cortez, les Pizarre, le fer et le feu à la main, ont exterminé inutilement les peuples paisibles de l'Amérique, sans pouvoir les convertir, et que les missionnaires se sont fait chasser de la Chine par leurs dogmes intolérans. La moitié des Indes professe le mahométisme. La tolérance turque va au point, que les esclaves du bagne de Constantinople jouissent du libre exercice de leur religion, et que les prêtres, moyennant une petite

redevance au gardien, peuvent y entrer pour les confesser. Il faut convenir après tout cela, je pense, que la religion, les loix et la police des Turcs, ne sont pas absolument mauvaises, et que si elles offrent des défauts, il faut les attribuer plutôt à l'imperfection des choses humaines en général, et à l'ignorance ou à la mauvaise foi des exécuteurs des loix, qu'au sage législateur qui les a dictées; la puissance exécutrice y a introduit les vices du despotisme, et l'art pernicieux d'éluder la justice. Mahomet auroit pu dire, avec Solon, « qu'il avoit « donné à son peuple les meilleures loix dont il « étoit susceptible. » Aussi tous les sujets de l'empire ottoman, mais sur-tout les insulaires, préfèrent-ils le gouvernement turc à celui de Vénise ou de toute autre puissance de l'Europe; et voilà pourquoi aussi on met au Levant le suprême bonheur dans les richesses; parce que, avec de l'or, on y obtient justice et considération. On peut y répondre comme le fit ce traitant au maréchal de V***: « On ne pend pas un homme qui a cent mille écus « à sa disposition. » Cette fatale passion pour les richesses étouffe les sentimens les plus doux, les plus sacrés; de sorte que les liens de l'amitié, ceux du sang même y sont méconnus, et que chacun ne pense qu'à soi-même. Les femmes ignorent la puissance de l'amour; elles ne songent qu'aux riches ses, à la parure; quelquefois cependant elles se

livrent par caprice ou par tempérament, mais ce n'est jamais le cœur qui les détermine. L'éducation en est sans doute la cause, car leurs physionomies annoncent des ames grandes et nobles, susceptibles des plus vifs et des plus beaux sentimens.

# CHAPITRE XI.

## *Réflexions sur le climat du Levant et sur ses influences.*

### DESCRIPTION DE LA PESTE, AVEC QUELQUES OBSERVATIONS SUR CETTE MALADIE.

L'EMPIRE du climat est, suivant Montesquieu, (*Espr. des loix*), le premier de tous les empires. J'ai déja remarqué dans la description des îles de l'Archipel et d'Athènes, combien j'ai été détrompé sur la douceur et la température du climat de la Grèce, et combien sont désagréables les vents du nord et du nord-est qui y règnent pendant huit mois de l'année; j'ajouterai ici que les changemens et les variations de ce climat sont excessifs, et que souvent en été le thermomètre offre quatre à cinq dégrés de différence dans le même jour. Quand le vent du midi vient à souffler, les chaleurs sont ac-

cablantes, et le vent dominant du nord ramène le froid et l'air vif et piquant, qui constitue le climat du Levant. Virgile fait sentir l'inconstance du climat de la Grèce, dans son *Enéid, liv. III* : « *Vix prima incœperat æstas.* » « *Inde* (d'Absynthus ou Ænos, à l'embouchure de l'Hébrus en Thrace) « *ubi prima fides pelago, placataque* « *venti dant maria, et lenis crepitans vocat aus-* « *ter in altum.* » Horace revient toujours aux charmes des environs de Rome, en les comparant à la Grèce qu'il méprise. On n'a qu'à parcourir les anciens auteurs grecs, pour être convaincu, qu'eux-mêmes sentoient la rigueur de leur climat. Combien Pausanias ne loue-t-il pas celui d'Ionie ? Quelle belles descriptions d'autres écrivains ne donnent-ils pas de l'Italie, de la Sicile, des Hespérides ? Leur histoire est remplie d'orages ; à chaque instant on y trouve des tempêtes, des tremblemens de terre, qu'ils prenoient pour d'heureux ou malheureux présages, et qui servent à prouver l'inconstance du climat de la Grèce : « Dans les pays tempérés, dit « Montesquieu, vous verrez des peuples incons- « tans dans leurs manières, dans leurs vices même « et dans leurs vertus. Le climat n'y a pas une qua- « lité assez déterminée, pour les fixer eux-mê- « mes. » On diroit que cet illustre écrivain a voulu parler ici de la Grèce, dont les habitans sont encore ce qu'ils ont toujours été, inconstans dans leurs

principes, extrêmes et fougueux dans leurs vertus comme dans leurs vices; caractère qui les a toujours fait distinguer des autres nations. Ces mêmes Athéniens, qui condamnèrent Socrate à boire la ciguë, répandirent un moment après des larmes sur sa tombe; après avoir exilé Aristide par l'ostracisme, ils reconnoissent sa vertu et l'adorent; ces mêmes Athéniens enfin, qui avoient défendu à Marathon leur liberté et celle de la Grèce entière contre tout l'empire persan, deviennent ensuite les plus vils esclaves des Romains. Vainement Démosthènes veut-il réveiller l'ancien amour de la patrie dans le cœur de ses concitoyens; ils se rient de ses *Philippiques* pour ne songer qu'aux plaisirs, au théâtre. D'autres faits peuvent également s'expliquer par le climat au Levant. Il paroît autoriser la polygamie par le nombre des femmes, qui surpasse de beaucoup celui des hommes, quoique l'empire ottoman n'ait point eu de guerre depuis long-tems, qu'il n'entretienne point de colonies, et ne s'adonne nullement à de grandes navigations. L'usage continuel des pelisses et des fourrures, les immenses bonnets et turbans, l'ancienne coutume de porter plusieurs vêtemens l'un sur l'autre, même au cœur de l'été, sont encore relatifs au climat inconstant et au vent impétueux du nord, qui y règne, et qui occasionne fréquemment des pleurésies. L'usage d'être assis par terre les jambes croi-

sées vient de l'Arabie, où la grande chaleur relâche les fibres et les nerfs, de sorte qu'on se trouve plus à son aise en resserrant les membres, qu'en les relâchant. L'habillement oriental, dans lequel on n'est pas lié et garotté comme dans le nôtre, est d'ailleurs très-propre à cet usage.

L'inconstance et l'astuce des Grecs tant anciens que modernes, leur valeur même s'expliquent assez bien par les influences d'un climat tempéré, plus froid que chaud, sec, serain, vif et piquant. Je ne suis donc pas étonné que leur histoire nous fournisse tant d'exemples de vertus civiles et de vices domestiques; mais ce qui me surprend, c'est de trouver dans une contrée où domine le vent impétueux du nord, cette imagination féconde et brillante qui étonne dans leurs anciens poëtes, ce génie créateur qu'on admiroit dans les chefs-d'œuvre des Phidias, des Praxitelle, des Apelle et des Zeuxis, dont le goût, la délicatesse, la sensibilité me paroissent s'accorder si peu avec un ciel sujet à des changemens de température aussi subits que ceux qu'on éprouve à Athènes, dans tout le Péloponnèse et dans l'Archipel. Il est vrai que l'amour de la gloire animoit tous les citoyens, et que les gymnases et les jeux publics, où la jeunesse se montroit toute nue, leur fournissoit journellement l'occasion d'admirer et d'imiter les plus belles formes de la nature; et leurs poëtes, Homère sur-

tout, le peintre des grandes idées, leur apprirent à tirer des dieux du marbre et à surpasser la nature même, en exécutant leurs sublimes conceptions du beau idéal. Aussi Phidias osa-t-il se vanter d'avoir fait sa statue de Jupiter d'après l'image de ce dieu, qu'il prétendoit lui avoir apparu au moment qu'il étoit prêt de l'entreprendre: C'est donc par le concours de toutes ces heureuses circonstances, que les Grecs parvinrent à dompter, pour ainsi dire, l'influence d'un ciel ingrat, et à se distinguer de toutes les autres nations par leur goût dans les arts et les sciences. Cependant les Siciliens sont parvenus à imiter et à rivaliser même les Grecs. Les médailles de Syracuse, le grand nombre de statues que Verrès emporta de cette ville à Rome, les monumens d'Agrigente, les prix remportés par ces mêmes Siciliens aux jeux olympiques, tout parle en faveur de leur climat; tandis que les Grecs établis dans la Thrace, à Byzance, au Bosphore et sur les bords de l'Hébrus, prouvoient par leur rusticité et leur ignorance, combien la température d'un pays influe sur le génie et le goût d'un peuple. J'ai trouvé les mois d'octobre et de novembre, qui forment l'été de ce pays, aussi calmes, aussi doux, aussi agréables, que les mois de juin, juillet, août et septembre le sont peu, à cause du contraste qu'on éprouve alors d'un soleil ardent et d'un vent du nord continuel et impétueux;

le froid commence au mois de décembre et dure jusqu'au mois de mai.

Pour prouver la variation du climat de Constantinople en particulier, je placerai ici quelques observations météorologiques du docteur Mackensie, qui en fait sans interruption depuis vingt-cinq ans, et les communique à la société royale de Londres. Du 31 janvier 1769 au premier février suivant, le thermomètre de Farenheit différa de quinze dégrés, et celui de Torricelli de dix. La nuit du trente au trente-un janvier, il y eut un orage, du tonnerre et de violens éclairs et pendant la nuit du trente-un janvier au premier février, il tomba trois pieds de neige.

La peste, qui enlève tant de monde dans tout l'Orient, est un bien plus funeste fléau que celui qui nous est venu de l'Occident avec les trésors de l'Amérique. Si ce dernier attaque l'homme au moment même de la jouissance, il n'est du moins ni aussi contagieux ni aussi destructeur que le premier, qui rend l'infortuné qui en est atteint l'effroi de ses semblables. Son souffle est malfaisant, et ses vêtemens et tout ce qu'il a touché porte avec soi la mort. La peste est donc la plus terrible calamité qui puisse affliger la nature humaine : elle fait oublier les plus saints devoirs, elle brise tous les liens de la société, elle éteint même les sentimens de l'amour et de l'amitié : le fils fuit, abandonne

son père, et la femme délaisse son époux; le malheureux pestiféré n'a plus de parens, n'a plus d'amis; l'espoir même d'exciter leur commisération lui est ôté, et la mort est la seule ressource qui lui reste ! La peste ne circule point dans l'atmosphère, mais elle est contagieuse; elle n'est point une épidémie, cependant elle se communique avec une effrayante rapidité. Voilà ce qu'en disent les médecins qui ont observé cette maladie. Mais comment l'observent-ils ? Renfermés dans leur cabinet, sans approcher d'aucun pestiféré, sans se hasarder à examiner aucun cadavre, sans songer même à suivre les symptômes du mal, parce qu'ils n'y trouveroient aucun bénéfice, et qu'ils éloigneroient, au contraire, d'eux leurs autres malades par la crainte de la contagion. Selon eux, la peste est incurable; et, d'après ce principe, on laisse mourir les malheureux qui en sont attaqués, sans leur tendre une main secourable. Les Turcs, fortement imbus de l'idée du fatalisme, méprisent les secours de l'art; mais aussi prêtent-ils toute assistance aux malades. L'enfant chez eux meurt dans les bras de sa mère, le mari est soigné par son épouse, et le fils ne quitte le lit de son père, qu'après avoir reçu sa bénédiction, et lui avoir fermé les yeux quand il n'est plus. La nature conserve ainsi tous ses droits; et qui plus est, beaucoup en réchappent. J'ai vu des Turcs qui avoient eu plu-

sieurs fois la peste, jouir d'une parfaite santé; des femmes, des enfans, qui avoient assisté leurs maris ou leurs parens sans l'avoir prise; d'autres familles, il est vrai, sont par fois entièrement éteintes par la contagion. Cette maladie n'est donc pas inévitable ; mais elle paroît héréditaire, car il est rare que le mari la prenne de sa femme et réciproquement ; au lieu qu'on voit mourir les parens consanguins, même dans différentes années de peste. M. Rolland, négociant françois à Constantinople, perdit son épouse dans un tems où il n'y avoit point de peste dans le pays, sans que lui-même, ni aucun de ceux de sa maison qui l'avoient soignée en furent atteints. Plusieurs des parens de cette dame, deux de ses sœurs entr'autres, en étoient mortes quelques années auparavant. M. Bianchi, premier drogueman de la cour de Vienne, revient un jour de la Porte chez lui, embrasse son enfant de deux ans, lui donne la peste, sans que ses autres enfans, ni sa femme, ni lui-même, ni personne de sa maison la prennent. Comment définir ce protée, qui paroît sous tant de formes différentes ?

Prétendre que la peste est incurable, parce qu'on ignore l'art de la guérir, et qu'elle est contagieuse parce qu'on la fuit, est un raisonnement aussi inconséquent que dangereux. La sage et prévoyante nature ne produit-elle pas des remèdes pour la

guérison des maladies endémiques de chaque contrée ? Le quinquina, par exemple, se trouve en Amérique, où les fièvres sont les plus dangereuses; et c'est du même pays que nous vient le mercure, dont on a si long-tems ignoré la propriété de guérir les maladies vénériennes. C'est ainsi encore que dans le Nord, où le scorbut fait le plus de ravages, les anti-scorbutiques ont plus de vertu que dans les contrées méridionales. La ciguë, qui est le meilleur spécifique qu'on connoisse pour cette maladie, est beaucoup plus forte, plus violente dans le Nord, en Allemagne, en Suisse, que dans les royaumes de Naples et de Sicile. Il en est de même du cresson, du cerfeuil et de l'oseille. Pourquoi vouloir nier, parce qu'on l'ignore, qu'il y ait un remède contre la peste et un paliatif pour la contagion ?

La peste se gagne par le contact d'un pestiféré, par celui de quelque objet imprégné du venin, ou par les émanations pestilentielles qu'on respire. Dans le premier cas, on en réchappe quelquefois; elle est presque toujours mortelle dans le dernier. D'où il faut conclure, que ce venin attaque les nerfs et aucune autre partie du corps, qu'il est très-subtil, très-volatil, et que, s'insinuant dans la lymphe et dans les vaisseaux lymphatiques, il passe aux nerfs avec une grande rapidité, les affecte et les relâche au point qu'ils perdent toute

leur élasticité. Les preuves sont que cette maladie prise par la respiration, se porte au cerveau, corrompt le siège des nerfs et tue; au lieu que lorsqu'on la gagne par contact, elle se manifeste plus lentement, se déclare avec d'autres symptômes, et permet quelquefois aux malades d'en guérir, en chassant le venin par les charbons. Dans le premier cas, elle se manifeste par de violens maux de tête, et finit par le délire; dans le second par des maux de reins, des coliques et des vomissemens. Tout ce qui débilite tue les malades. Une personne saignée ou purgée n'échappe jamais. Les acides, les aromates, un bain tiède, pour attirer et chasser le venin vers les pores, sont les remèdes qu'on emploie, et la crême de riz bouillie dans de l'eau est la nourriture usitée en pareils cas; le froid est mortel. Voilà en raccourci l'histoire de la peste. Le meilleur ouvrage que je connoisse sur cette matière intéressante, est celui de Schreiber (*Dissertatio de pestilentia Odzakovii*). Qu'il me soit permis d'ajouter encore quelques réflexions.

Le café et le tabac, dont on fait un si grand usage au Levant, et qui tous deux sont des substances narcotiques et alkalines, pourroient bien disposer les corps à ce venin, qui n'est autre chose qu'un alkali si puissant qu'aucun acide connu ne peut le réduire en sel neutre, et cet alkali s'atta-

che aux fibres et aux nerfs. Le virus acide et corrosif des maladies vénériennes, le scorbut et la lèpre, sont, à la vérité, également des alkalis; mais d'une nature bien différente, parce qu'ils sont répandus dans toute la masse du sang. Les lépreux ne sont jamais attaqués de la peste; et en Candie, les pestiférés se retirent dans les cabanes des lépreux, dont il y en a beaucoup dans cette île, sans que ceux-ci en soient jamais attaqués. M. Peysonnel, consul de France à Smyrne, a fort bien détaillé ce fait dans son histoire, encore manuscrite, de l'île de Crète. Le sang des pestiférés n'offre aucun signe de corruption. D'ailleurs, les suites de la peste, quand elle est guérie, sont des contractions dans les membres, l'imbécillité et d'autres symptômes qui indiquent un système nerveux corrompu. Il faut donc en conclure que cette maladie n'est autre chose qu'un venin alkalin qui s'attache aux fibres, corrompt la lymphe, et tue ceux qui n'ont pas assez de force pour résister à cette puissante corruption; d'autant plus qu'avec le fréquent usage du café, du tabac, du riz, des oignons, choses qui toutes contiennent beaucoup d'alkali, les Turcs emploient peu d'acides ou autres dissolvans. Le vin leur est défendu; ils font peu d'usage de vinaigre, de citrons, et tous les fruits du Levant sont plus aqueux qu'acides. Aussi sont-ils remplis d'humeurs en stagnation par leur vie sédentaire, et il y a

peu de Turcs qui n'aient un ou plusieurs cautères.

En 1765, j'ai observé à Lausanne en Suisse, que pendant qu'il y règnoit un vent du nord très-froid, au mois de juin, après que les chaleurs étoient déja commencées, il se manifesta une maladie putride qui tuoit les malades en six à huit jours. Les symptômes de la maladie étoient des coliques et une dyssenterie suivies d'une léthargie et d'une fièvre ardente. On saignoit les malades et ils mouroient. Ces symptômes et les malheureuses suites de la saignée étoient les mêmes que ceux de la peste, et cette maladie lui ressembloit beaucoup, quoiqu'elle ne fut ni aussi violente ni aussi contagieuse. Elle s'étoit manifestée en été par les vents froids du nord, comme la peste fait ordinairement au Levant. Ce vent froid du nord qui souffle pendant tout l'été au Levant, mais particulièrement en Egypte, de tous tems le berceau de la peste, ne pourroit-il pas l'occasionner dans des corps nourris et disposés comme je viens de le dire? Ce vent froid et sec resserre les pores ouverts par la chaleur, et empêche tout à coup la transpiration abondante de ces corps humides, après que la chaleur avoit mis les humeurs en fermentation, et les avoit attirées vers les parties extérieures du corps. Ces mêmes humeurs ne pouvant plus percer les pores, et fermentant déja, entrent en corruption, se jettent sur la lymphe et don-

nent la peste. Quand ces humeurs forment des ulcères, nommés charbons, le venin sort alors, et le malade a l'espoir de guérir par un bon régime. Il faudroit user de bésoar, de thériaque et d'autres sudorifiques, pour se préserver de cette maladie, et de bains tièdes pour en guérir. Voilà la raison pourquoi la peste commence et fait le plus de ravages en Egypte où le vent du nord règne avec plus de violence par un soleil plus ardent qu'en Grèce, et où le peuple va presque tout nu; tandis qu'on est chaudement vêtu dans les autres provinces du Levant. Si d'ailleurs les personnes qui se tiennent renfermées chez elles sont à l'abri de cette maladie, je crois que c'est plutôt parce qu'elles évitent de trop s'échauffer et de s'exposer au vent violent du nord, que parce qu'elles se préservent par-là de la contagion: car si la peste se communiquoit aussi facilement qu'on le croit, la sécurité avec laquelle l'affrontent les Turcs devroit déja avoir couté la vie à toute la nation.

L'histoire ancienne semble confirmer ce que je viens de dire : les Grecs étoient souvent exposés à ce fléau. Virgile (*Æneid., lib. III*) parle d'une peste violente qui ravagea l'île de Crète, où elle règne encore aujourd'hui fort souvent et fait de grands ravages.

*Et tandem antiquis Curetum allabimur oris.* —

*. . . . . subito cum tabida membris,*
*Corrupto cœli tractu, miserandaque venit*
*Arboribusque satisque lues, et lethifer annus.*
*Linquebant dulces animas, aut ægra trahebant*
*Corpora. . . . .*

Celle d'Athènes du tems de Périclès est rapportée par tous les historiens, qui en citent aussi plusieurs autres, à différentes époques. Si les anciens regardoient la peste comme contagieuse ou épidémique, ou s'ils avoient à son égard la sécurité des Turcs; si elle leur venoit d'Egypte comme aujourd'hui, ou si elle prenoit naissance dans le pays même? sont sans doute des questions dignes d'occuper nos savans.

# CHAPITRE XII.

*Du commerce des François et des autres nations au Levant. De celui de la mer Noire.*

La France fait presque seule le commerce du Levant. Sa proximité, le bon marché de ses marchandises le lui ont acquis; son crédit et la quantité de bâtimens qu'elle y envoie l'entretiennent.

Le commerce du Levant est fort avantageux pour la France, qui en exporte des produits qu'elle y rapporte ensuite manufacturés, ou qu'elle revend à d'autres nations; et elle fait aussi le cabotage, qui est peut-être le plus avantageux de tous pour les côtes de la Provence.

Elle va prendre, par exemple, à Constantinople des laines de Natolie et d'Andrinople; en Morée, des grains, de l'huile et du miel; à Smyrne, des cotons bruts et filés, et ces admirables poils de chèvre d'Angora filés, qui sont la marchandise la plus précieuse du Levant; sur toute la côte de la Syrie, d'Alep jusqu'à Jaffa, de la soie et du co-

ton; en Egypte, du riz, du café et des drogues. Son importation consiste en une immense quantité de draps pour toutes ces échelles, en café et sucre d'Amérique, en indigo, bijouterie et toutes sortes de quincaillerie.

Pour donner une idée plus exacte de ce commerce, je vais présenter un état de celui que la France fait annuellement avec Smyrne, où il y a dans ce moment vingt-quatre bonnes maisons françoises. Elle y envoie cinq mille six cents balles de drap (la balle tient dix pièces), beaucoup de sucre et de café d'Amérique, de l'indigo et de la cochenille. Elle tire en retour de Smyrne quinze à seize mille balles de coton, des poils de chèvre, de la soie. Son bilan avec cette échelle roule sur dix-huit millions de livres de France. Il est presque toujours au pair pour l'importation et l'exportation: mais la France y gagne le nolis de ses vaisseaux, et l'occupation de ses fabriques et manufactures. Malgré l'ignorance et l'indolence des Levantins, ils possèdent cependant deux secrets que l'industrie françoise n'a pas su s'approprier encore: l'un est celui de teindre le coton en rouge. Il est connu, à la vérité, en France; mais on l'exécute à moins de frais à Smyrne, parce que la garance et l'alisari, deux plantes nécessaires à cette teinture, croissent sans culture dans ses environs, tandis qu'il faut les cultiver avec soin en France; d'ail-

leurs, la main-d'œuvre se fait par des esclaves, et par conséquent coûte moins. On prétend aussi que l'eau a une qualité particulière à Smyrne, qui favorise cette teinture, mais je n'y crois pas. L'autre secret est celui de filer les poils de chèvre purs sans y mêler de la laine; ce qui produit ces magnifiques camelots et chales d'une finesse surprenante, qui se font à Angora. Je n'ai pas eu occasion d'observer le mécanisme de ces filatures, et il ne faut sans doute attribuer qu'à la négligence des François établis à Angora, s'ils ignorent encore cette branche d'industrie.

Le commerce d'importation de la France à Constantinople consiste en deux mille cinq cents balles de drap, savoir, de draps fins et point de petits draps; et celui d'exportation en laines d'Andrinople et en soies de Brausse, l'ancienne *Prusa* de Bithynie. La balance de ce commerce est au désavantage de la France, l'exportation des laines surpassant l'importation des draps. Mais les lettres-de-change des autres échelles, sur-tout de Smyrne, passent presque toutes par les mains des négocians françois à Constantinople, parce que c'est dans cette capitale que vient tomber tout l'argent de l'empire; de sorte qu'ils y gagnent la provision, et font le commerce du change, qui est le meilleur de tous. Ils ont un établissement fort sage pour la sûreté de la vente des draps, quoiqu'il gêne au

reste un peu le commerce : c'est un bureau d'assurance, lequel, moyennant sept aspres ou deux parats et un tiers de redevance par pic de drap, répond au vendeur de la solvabilité des acheteurs, qui sont les Arméniens et les Juifs.

Le commerce d'Egypte est fort gêné maintenant, parce que l'exportation du riz et du café est défendue, et que les beys ou seigneurs du pays font de fréquentes avanies aux nations étrangères. Les Hollandois et les Vénitiens ont renoncé au commerce de ce pays, et une nouvelle compagnie de Trieste, qui voulut s'établir au Caire, en fut ignominieusement chassée en 1768. Les François s'y soutiennent mieux que les autres nations, et vendent leurs draps avec profit; ils en exportent du riz et du café en contrebande, et trouvent moyen de se tirer d'affaire.

J'évalue le commerce annuel de la France au Levant à cinq millions de livres de bénéfice net. Voici mon calcul : il entre tous les ans quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille balles de marchandises du Levant, soie, laine, cotons bruts et filés, et poils de chèvre bruts ou filés, aux infirmeries à Marseille, sans compter les pacotilles ou les petits objets de commerce des capitaines de vaisseaux. En portant chaque balle à la valeur de trois cents livres (qui est le taux moyen; car si les laines valent moins, les cotons filés, les soies et les

poils de chèvre valent beaucoup plus), nous avons une somme de vingt-quatre millions. Or, ne donnant que dix pour cent de profit aux négocians, qui est le moins qu'ils puissent gagner, voilà déja un bénéfice de deux millions et demi pour la France, sans compter celui du nolis des bâtimens. Ces mêmes marchandises, qui se fabriquent dans les manufactures du royaume, sont exportées dans le reste du monde, et rapportent encore le profit de de la main-d'œuvre, de la commission du négociant et du frêt des navires, tous avantages réels en faveur de la France, que l'on doit évaluer encore à deux millions et demi de livres au moins, après en avoir déduit la consommation intérieure du royaume. Ce qui fait un bénéfice de cinq millions de livres sur l'importation et l'exportation annuelle de ce commerce.

Jusqu'à quel point ce commerce peut être nuisible à l'agriculture intérieure, et combien il pourroit s'agrandir encore et devenir un monopole en faveur de la France, sur les autres nations de l'Europe, si le ministère de France ne le gênoit pas par des entraves mal combinées? sont des questions que je n'entreprendrai pas de décider ici.

Les espèces étrangères considérées comme marchandise forment encore un autre genre de commerce. Les sequins de Vénise, les doublons d'Espagne, les lisbonines, les écus de l'empereur d'Al-

magne et de Bade, y gagnent beaucoup, souvent même jusqu'à vingt et vingt-cinq pour cent.

Mais la branche de commerce la plus lucrative pour la France est celle de la caravane. Un bâtiment part de Marseille, chargé de marchandises, gagne son nolis, fait ensuite des voyages continuels d'une échelle du Levant à l'autre, nolisé chèrement par les Turcs mêmes, qui préfèrent les bâtimens étrangers aux leurs, à cause de la sûreté de la navigation et pour être à l'abri des corsaires maltois, qu'ils craignent beaucoup; conduit les *hagis* ou pélérins qui vont à la Mecque, ou qui en reviennent, et gagne, après avoir voyagé de cette sorte pendant deux à trois ans, de quoi s'en retourner chez lui chargé pour son propre compte. Ce bénéfice est réel pour la France, après que quinze à dix-huit hommes ont vécu pendant tout ce tems sans tirer un sou de leur patrie. La plupart des vaisseaux de caravane françois sont de la côte de Provence, de la Seine, de la Ciotat, de Cassis ou de Toulon. Ils gagnent un nolis considérable des Turcs; 1°. parce qu'ils sont meilleurs navigateurs et ont de plus beaux vaisseaux que ce peuple; 2°. parce qu'ils ont assez de fonds pour garantir les marchandises qu'on leur confie: en un mot, parce qu'ils jouissent du crédit de la bonne foi et de l'habileté. Le transport du tabac de Léotychie, le meilleur du Levant, dans les autres

échelles, est l'article le plus cher pour le nolis. Les Ragusains ont entrepris aussi ce commerce, et le font avec succès au détriment de la France.

Ce sont les Hollandois qui, après les François, font le plus de commerce au Levant, mais ils seront contraints de l'abandonner; car ils y mettent, en général, beaucoup plus qu'ils n'y gagnent, parce qu'ils sont trop éloignés, et que leurs marchandises sont plus chères que celles de France. Ce qui les soutient, c'est que ce commerce se faisant exclusivement par une compagnie, cette espèce de monopole entretient la cherté des petites branches de leur industrie, et que d'ailleurs ils gagnent sur la vente qu'ils font des produits du Levant en Allemagne, ainsi qu'il en est du commerce des Indes Orientales, quoiqu'il se fasse au détriment de l'Europe.

L'Angleterre commerce aussi au Levant par une compagnie qui jouit de même d'un privilège exclusif. Elle importe peu de draps, et prend en retour beaucoup de produits du Levant qui sont nécessaires à ses manufactures. Cette compagnie fait mal ses affaires, à cause de ses dépenses qui sont énormes. Elle est chargée de l'entretien de l'ambassadeur à la Porte et de tous les consuls du Levant, et paie en outre des droits d'entrée en Angleterre. Elle a beaucoup de dettes, mais elle aime mieux emprunter des fonds dans le Levant à douze pour cent

d'intérêt, qu'en Angleterre à six pour cent, afin d'y maintenir son crédit. Vénise y fait peu de commerce. Le Danemarck et la Suède entretiennent à grands frais des ministres à la Porte : si on demande à ces ministres la raison de leur résidence? ils répondent en riant qu'ils l'ignorent.

Le commerce des grains au Levant se fait par contrebande, car la Porte en défend constamment la sortie. On corrompt les agas des villages pour faciliter cette exportation. Le bâtiment se tient sur quelque côte déserte, qui ne manquent pas dans ces parages, et les caïques ou bateaux du pays lui apportent furtivement ces grains, qui se vendent en Espagne et en Italie, qu'on juge à quel prix! quand on saura que le négociant, après un achat fort cher et ses frais de transport, y gagne encore cinquante à soixante pour cent. M. Cayrac, négociant françois en Morée, envoie annuellement, malgré la défense de la Porte, tous les grains de cette province à Marseille.

L'intérêt de l'argent est excessif au Levant, effet d'un gouvernement despotique, sous lequel, faute de commerce et crainte d'oppression, on enterre l'argent; tandis que la liberté le fait circuler et en double la somme réelle par le crédit. En Angleterre il faut paroître une fois plus riche qu'on ne l'est, et en Turquie la moitié plus pauvre. L'église romaine et la grecque permettent

même l'usure de dix pour cent avec sûreté ou hypothèque. Les Turcs et les Juifs, les usuriers de l'univers, ne prêtent qu'à quinze et même vingt pour cent sur gages, et pour la navigation à trente pour cent, parce qu'ils ne connoissent point les assurances. Le commerce du Levant à la mer Noire est fort avantageux, parce qu'il est exclusif, et que le pavillon turc peut seul y naviguer. Si les anciens n'étoient pas meilleurs marins que ne le sont les Grecs modernes, Horace avoit bien raison d'avoir peur de la mer, et de regarder comme téméraire celui qui avoit inventé la navigation:

> . . . . . . . . . . *illi robur et æs triplex*
> *Circa pectus erat, qui fragilem truci*
> *Commisit pelago ratem*
> *Primus.*
>
> Horat., *lib. I, od.* 3.

Le nombre de bâtimens qui périssent dans cette navigation fait frémir. Sur dix, il s'en perd ordinairement un. Les courans du canal du Bosphore, ceux de la mer même, qui proviennent de l'écoulement des grands fleuves dans cette mer, la mauvaise construction des vouliques, qui ont la poupe d'une hauteur effroyable, des voiles latines beaucoup trop grandes, et exactement semblables à celles des vaisseaux que l'on voit sur les peintu-

res d'Herculanum, la maladresse des navigateurs, qui n'ont point de boussole, et qui ne savent aller que vent en poupe, sont les causes de ces fréquens naufrages. Cette mer est d'ailleurs fort orageuse, et on ne l'appelle mer Noire, que parce qu'elle est toujours couverte d'un épais brouillard, même dans les jours sereins. Ses vagues sont effroyables et la mer, longue comme celle de l'Océan, ne brise pas comme la Méditerranée. On n'a qu'à lire les descriptions que les anciens nous ont laissées de la mer Noire, le voyage de Jason, le récit d'Ovide dans ses *Pontiques*, pour s'en faire une idée plus noire que cette mer même. Ce sont les Grecs qui font la plus grande partie de ce commerce et de cette navigation; les Turcs n'y trafiquent guère. Ils y portent les vins des îles et toutes sortes de marchandises d'Europe, et en rapportent du miel, de la cire, des grains et d'autres denrées, qui sont à bas prix dans ces pays. Les Turcs empêchent les bâtimens étrangers de naviguer dans la mer Noire, plutôt par politique et par crainte, (raisons qui leur font défendre aussi l'entrée des Dardanelles aux vaisseaux de guerre étrangers) que pour favoriser leur propre commerce. Les François envient et recherchent beaucoup la liberté de ce commerce, et ont fait en vain plusieurs tentatives pour l'obtenir de la Porte. Ils ne s'apperçoivent pas que, du moment qu'il seroit libre, il cesseroit d'ê-

tre aussi avantageux. M. Peysonnel, ci-devant consul de France en Crimée, et maintenant à Smyrne, a fait à sa cour une ample relation de ce commerce, dans laquelle il en détaille tous les avantages. Le quintal pesant de marchandises, sur-tout le vin, paie une piastre de nolis, ce qui accommoderoit fort les vaisseaux françois. Avec un frêt aussi considérable, et en payant trente pour cent d'intérêt, on gagne encore sur l'argent que l'on fait valoir dans ce commerce, parce que les profits sont calculés sur les risques que l'on court.

Je ne puis m'empêcher d'admirer l'étonnante hardiesse des anciens dans leurs entreprises. Qu'est-ce que la découverte de l'Amérique à l'aide de la boussole, de bâtimens comme les nôtres, et de la science nautique que nous possédons aujourd'hui, en comparaison de l'expédition d'Hannon, qui, sans autre secours que celui des étoiles et avec des bâtimens plats, peu propres à tenir la mer, traverse le détroit de Gibraltar, et découvre les îles Canaries ; en comparaison de la navigation de Jason, qui s'exposa, sans les connoissances nécessaires, sur cette mer Noire, aujourd'hui encore l'effroi des navigateurs ? Qu'est-ce que le passage des Alpes du prince Eugène, pour porter des secours à Turin, assiégé, en comparaison de celui d'Annibal, qui part d'Afrique avec ses éléphans, traverse l'Espagne et ses fleuves, la France, les

Alpes, et va porter la terreur aux portes de Rome? en comparaison de la retraite de Xénophon, qui, avec dix mille citoyens, part du fond de l'Asie, et les ramène par terre en Grèce, sans aucune connoissance des pays qu'il traverse, au milieu d'ennemis, de peuples barbares et de mille autres obstacles! tant il est vrai qu'*audaces fortuna juvat!*

## CHAPITRE XIII.

*Quelques remarques historiques et politiques sur Constantinople et l'empire turc.*

La population de Constantinople, en y comprenant Galata, Péra et Scutari, surpasse un million d'ames; et si l'on y ajoute tout le canal de la mer Noire, elle peut aller à cinq cent mille ames de plus. On a fait ce calcul d'après la consommation journalière de vingt mille *killaw* de bled, car les Turcs ne font point de dénombrement dans leurs villes, et quand on le leur demande, ils répondent, peut-on compter les habitans de Constantinople? Le patriarche grec fait monter le nombre de ses sectaires à deux cent mille ames; les Arméniens

disent qu'ils sont quatre-vingt mille, et les juifs prétendent aller à cent vingt mille. Cantimir donne quatre cent mille maisons à Constantinople, sans y comprendre celles de Galata, de Péra et de Scutari; mais ce calcul est exagéré, quoique les rues soient étroites et les maisons petites; car j'en ai fait le tour en quatre heures de tems, moitié en bâteau, depuis la pointe du Phanari jusqu'aux Sept-Tours, et le reste à pied. Petrus Gyllius, auteur plus exact qu'agréable à lire, comptoit en 1632, à Constantinople, trois cents mosquées, au-delà de cent bains publics, plus de cent kans, soixante-dix églises grecques, dix franques, sept arméniennes et trente synagogues. Si cette ville est réellement aussi peuplée que je viens de le dire, sa population n'en est pas moins petite, relativement à celle de Paris et de Londres, vu l'étendue de ses fauxbourgs, et en considérant qu'elle est la capitale d'un empire immense, le prèmier port de mer et l'entrepôt général du commerce, la résidence du souverain, le quartier-général de l'armée, l'arsenal militaire de toute la marine, le siège enfin de tous les tribunaux et du chef de la religion. Quand on trouve ensuite les environs de la ville aussi déserts qu'ils le sont, il ne faut plus s'étonner de cette grande population.

La police de la ville est fort bonne, comme je l'ai dit plus haut. Son premier but est d'entretenir

l'abondance et le bas prix des choses nécessaires; et en effet, le pain et la viande y sont pour rien. Le poisson et d'autres mets de luxe, faits pour flatter le palais des riches, paient entrée et sont plus chers.

Constantinople fut pris d'une façon aussi singulière, par Mahomet II, que Troie l'a été par le cheval de bois. Le port étant fermé et défendu par les Grecs, les Turcs firent transporter leurs bâtimens de Besickstasch par terre, l'espace de deux lieues, jusqu'à Cassim-Pacha, qui est l'endroit du port où est maintenant l'arsenal du grand-seigneur, et où se tiennent ses vaisseaux. Là, il les fit lancer au milieu du port, et se rendit par ce moyen, maître de la ville. Cette anecdote, qui tient du fabuleux, est rapportée par un auteur fort estimé, le prince Cantimir. La partie de la ville, nommée le Phanari, le quartier des Grecs, se rendit à discrétion, et c'est en cette considération qu'on y a laissé subsister leurs églises.

Cette ville a toujours été sujette à des fléaux terribles. Le Beau, dans son *Histoire du Bas-Empire*, remarque qu'il y a constamment eu de trois à cinq ans de grandes pestes, de cinq à huit ans des incendies, de huit à dix ans des tremblemens de terre. Pendant un séjour de trois mois que j'y ai fait, il ne s'est pas passé de semaine sans incendie. On ne peut guère évaluer les revenus du grand-seigneur;

le casuel surpasse les revenus fixes, et chaque sultan peut les augmenter ou diminuer à volonté. Les douanes sont affermées six cents mille piastres. Il y a ensuite la capitation des rajas et les fermes des provinces. Le kan des Tartares et les beys d'Egypte ne paient presque plus rien, et l'on m'a assuré que la plupart du tems, la caisse qui vient tous les ans d'Egypte, et que l'on promène avec pompe dans les rues de Constantinople, ne contient pas un aspre. On évalue communément les revenus fixes de l'empire ottoman à douze millions d'écus; le grand-seigneur ayant monté les fermes des provinces à un point extrême : les revenus de la Valachie et de la Moldavie sont immenses, vu la grandeur de ces provinces ; aussi leurs princes exténuent-ils leurs sujets pour payer ce tribut. Le hospodar de Valachie paie quatre mille bourses; le prince de Moldavie deux mille cinq cents par an; chaque bourse est de cinq cents piastres. Dans les marches actuelles des troupes à l'armée, ces pauvres provinces sont abimées. Le prince de Moldavie avoit gagné plusieurs pachas pour qu'ils évitassent de passer par sa province ; mais ils ont tous éludé leur parole. Ils ont bien pris, à la vérité, eux-mêmes un autre chemin, mais leurs troupes ont traversé la Moldavie, et y ont fait tous les dégats possibles. L'état militaire de la Porte est fort bien décrit par le comte de Marsigli, qui donne

tous les détails qu'on peut souhaiter sur cet objet. On connoit l'origine des janissaires, leur pouvoir et leur influence sur le gouvernement. Ces mêmes janissaires, que le grand-seigneur salue toutes les fois qu'il se présente en public, et qui souvent le font trembler, n'ont que la nourriture et deux aspres par jour. Ils sont au nombre de quarante mille hommes. Les spahis, l'élite de la cavalerie, forment un corps de dix-huit mille hommes. La marine du grand-seigneur consiste en trente vaisseaux du premier rang, sans compter les galères et les galiottes. L'artillerie turque est très-nombreuse mais lente et mal servie. La fonderie est fort grande; et l'on y travaille avec une étonnante célérité. Dans quinze jours de tems, on y fondit cinq cents canons, pendant que j'étois à Constantinople. On opère avec la même vîtesse sur les chantiers : dans un mois, on y construisit cent galiottes, et on les lança à l'eau avec une facilité qui surprit tous les marins étrangers.

Le vizir est la seconde personne de l'empire. Il préside à tous les départemens, il commande l'armée, veille à la police et à la justice intérieure, et a la grande main sur la politique et les affaires étrangères. Ses revenus fixes montent à six cents mille piastres; mais son casuel ne peut se supputer, et dépend de sa vénalité.

J'omets le récit des cérémonies usitées aux au-

diences des ambassadeurs étrangers à la Porte, et le détail de la marche solennelle du sultan à la mosquée, le jour du *beyram*, ou de la pâque des Turcs. Toutes ces farces et mascarades publiques n'ont été inventées ici, comme par-tout ailleurs, que pour amuser le peuple, et ne font rien connoître de la réalité des choses. La marche du sultan le jour du beyram, a cependant quelque chose de noble et de majestueux, qu'on ne remarque point chez nous. Le costume oriental, la gravité de tant de vieillards à barbe grise, toute la cour ottomane rassemblée, la dignité et en même tems l'affabilité du souverain, sa libéralité à faire jetter de l'argent sur son passage, tout cela inspire de la vénération et de l'amour pour lui. Il ne paroît jamais pour punir, toujours pour répandre ses graces sur le peuple. J'ai assisté aux audiences de M. de Saint-Priest, ambassadeur de France à la Porte. Le cérémonial en est connu et constamment le même. L'usage veut que l'ambassadeur et toute sa suite paroissent désarmés devant le grand-seigneur, et qu'ils soient gardés chacun par deux capichipachis : cette humiliante précaution doit son origine à ce qu'en 1330, un despote d'Esclavonie chercha à tuer le sultan qui régnoit alors, en lui présentant un mémoire. La base de la politique et du droit des gens des Turcs, est la coutume. Leurs paix sont des trêves, et leur amitié se fonde sur

les anciennes capitulations. Les présens que font les princes chrétiens au sultan, sont regardés comme un tribut, et leurs ambassadeurs sont un peu mieux considérés que ne le sont les députés des villes impériales d'Allemagne à la cour de Vienne. L'ordre avec lequel on conserve les actes dans les chancelleries et les archives de la Porte et des provinces, est surprenant. A l'occasion du passage de l'internonce actuel à Belgrade, on y trouva sur le champ le cérémonial usité à cette occasion depuis l'année 1500, auquel le pacha se conforma exactement. Cette place avoit cependant été prise par l'ennemi depuis ce tems-là. Le sultan Mustapha, qui règne aujourd'hui, avoit montré en se plaçant sur le trône un fanatisme extrême et une grande avarice. Aujourd'hui, il ouvre ses trésors, qui sont immenses, et dit qu'il n'a économisé avec tant de soin que pour être en état de faire et de soutenir la guerre. A son avènement, il avoit pris l'horrible résolution de faire massacrer tous ses sujets qui n'étoient pas Musulmans. On a lieu d'admirer à cette occasion un trait de la tolérance du clergé turc. Deux muftis furent déposés pour n'avoir pas voulu consentir à sa volonté, le troisième se soutint et sauva les rajas, par la représentation qu'il fit au sultan, que l'Alcoran défendoit une pareille destruction, et que d'ailleurs les infidelles étoient en trop grand nombre, pour ne pas résis-

ter à un si cruel arrêt. Les prêtres et le clergé en agirent-ils de même en France, lors du massacre de la Saint-Barthélemy ?

L'histoire, ce juge intègre des actions humaines, quand elle est exempte d'adulation et d'imposture, offre des traits admirables chez les Turcs. Quelle différence entre la harangue de Corcud, au retour de son père Bajazet, de la Mecque, et la conduite d'un prince chrétien envers le sien, qui lui redemandoit son royaume ! Corcud gouvernoit souverainement. Cependant, malgré le conseil que lui donnoient ses courtisans de garder l'empire, il va au-devant de son père, le place sur le trône, et dit au peuple : « Ce que vous avez vu en moi n'é-
« toit que son ombre. La lumière se montre en ce
« moment, et l'ombre doit disparoître. A lui seul
« appartiennent l'obéissance et le respect ! » Le peuple turc a un admirable axiôme pour la sûreté du prince et la tranquillité publique ; il croit que le désir de posséder le don de prophétie ou de monter sur le trône, est aussi criminel que celui de renier Dieu et la foi : le premier étant accordé seulement à Mahomet, et le second appartenant à la race ottomane qui règne actuellement. Il a cependant paru de tems en tems quelques inspirés parmi eux ; mais on a enfermés ces fanatiques jusqu'à ce que leurs prophéties fussent accomplies. Depuis qu'on a pris ce parti, on n'entend plus parler de pareilles visions.

Tout est vénal chez les Turcs, et l'Alcoran même permet qu'un homme puisse donner ou vendre à un autre ses bonnes œuvres ; de manière qu'il fait cession à l'acquéreur, et de son mérite et des récompenses qu'il en attend dans l'autre monde.

Il est assez singulier que les Turcs, qui forment une nation guerrière, soient le seul peuple qui méprise l'amusement de la chasse, lequel est, pour ainsi dire, la plus importante occupation de tant de princes et seigneurs parmi nous. Cette passion fut cause que Mahomet IV et son fils Mustapha II, perdirent le trône.

Cantimir a donné une ample relation de la Circassie. C'est dans cette province qu'on envoie les fils du kan de Crimée, pour y recevoir leur éducation. Les esclaves de ce pays sont les plus estimés des Turcs. Un esclave Circassien, se vend mille écus, tandis qu'un Polonois de même force, grandeur et beauté, n'en vaut que six cents, un Abaza cinq cents, un Moscovite quatre cents, un Géorgien trois cents, un Mingrelien deux cents cinquante, un Franc bien moins encore. En Egypte, les Circassiens et les Abazas valent le double, parce qu'ils succèdent aux beys leurs maîtres, à l'exclusion des enfans légitimes, et sont succédés à leur tour par d'autres esclaves. Cette loi, quoique contraire à l'Alcoran, est autorisée par la superstition turque. Ils croyent que Joseph, esclave en Egypte,

pria Dieu que cette nation fut à jamais soumise à des esclaves. Mais il est bien plus vraisemblable que c'est la politique qui a inventé ce systême, pour que cette province éloignée ne tombât pas en héritage aux grands du pays.

La consommation du cuivre est immense en Turquie : tous les ustensiles, les batteries de cuisine, les vases, les plats, les tables mêmes y sont de ce métal. Les mines les plus riches sont celles de Gumiscana à trois journées de Trébizonde ; il y en a d'autres du côté d'Angora, et d'autres encore en Arménie, près d'Erzeron ; tout ce métal vient à Constantinople par la mer Noire.

Quelques écrivains qui ont parlé de la Turquie, le prince Cantimir, entr'autres, prétendent que la ligne du kan des Tartares doit succéder à la Porte, à l'extinction de la branche ottomane. M. de Vergennes, qui, pendant quatorze ans, a été ambassadeur de France à Constantinople, m'a assuré le contraire. M. de Brognard, internonce de l'empereur à la Porte, prétendoit cependant, que le sultan actuel, dans un discours qu'il tint à l'occasion du rappel du kan de Crimée exilé, avoit parlé lui-même de cette succession, comme d'une chose connue.

FIN DU VOYAGE AU LEVANT.

# HISTOIRE

# DE SICILE,

## TRADUITE DE L'ARABE DU NOVAIRI,

PAR LE CIT. J. J. A. CAUSSIN,

Professeur de langue arabe, au collège de France.

Ahmed ebn Abd al wehab, surnommé le Novaïri, mourut l'an de l'hégire 732 [1331 — 1332 de l'ère vulgaire]. Son histoire de Sicile fait partie d'un ouvrage beaucoup plus considérable, dédié au sultan Mohammed ebn Kélaoun de la dynastie des Mameluks Baharites, et intitulé: *Néhayet al areb fi fonoun al adeb*, (le dernier degré d'habileté dans les divers genres de connoissances). Cet ouvrage, qu'on peut appeller avec raison une encyclopédie, est divisé en cinq parties (*fenn*), dont les quatre premières renferment tout ce qui concerne la physique en général, l'histoire naturelle et la morale. La cinquième partie, divisée comme les précédentes en cinq sections (*casm*), traite seulement de l'histoire. Celle de l'Afrique et de ses dépendances forme le sixième chapitre (*bab*) de la dernière section. C'est dans ce chapitre que se trouve l'histoire de Sicile.

Je l'ai traduite il y a environ quinze ans sur deux exemplaires qui font partie des manuscrits de la bibliothèque nationale, manuscrits dont la garde m'étoit alors confiée. Ces deux manuscrits sont indiqués dans le catalogue imprimé sous les n^os^. 702 (1) et

(1) Ce manuscrit est de la main même du Novaïri, comme on le voit par une note à la fin. L'écriture qui est rapide, quoique

702 A. Il y a dans le premier une lacune depuis l'an de l'hégire 236 jusqu'en l'an 353 (1). La liaison de l'histoire d'Afrique avec celle de Sicile est cause que l'auteur arabe, en traitant cette dernière, ne fait aucune mention de plusieurs faits dont il a eu occasion de parler auparavant. Pour suppléer à ce silence et compléter autant qu'il a été possible ce petit ouvrage, j'ai extrait de l'histoire d'Afrique par le Novaïri, tout ce que j'ai pu trouver concernant la Sicile, persuadé que ce travail ne pourroit qu'être agréable aux savans qui s'appliquent à la recherche des monumens historiques.

Cette traduction me fut demandée dans le tems par l'auteur d'*Anacharsis*. Je la fis en françois, ne sachant pas qu'elle devoit être insérée dans un recueil (2) de morceaux du même genre traduits en la-

belle et très-correcte; les points diacritiques qui sont omis dans les mots, où l'on peut aisément les suppléer, et placés ailleurs avec une économie et une intelligence rares; enfin, l'âge du manuscrit résultant des caractères paléographiques, qui ne permettent pas de lui donner beaucoup moins de cinq cents ans d'antiquité, tout concourt à prouver que cet exemplaire est réellement autographe. En le comparant avec le n°. 702 A, on remarque entre eux des différences qui ne viennent que de mots mal lus, mal ponctués, ou d'expressions plus communes substituées à des expressions d'un usage plus rare. Je me suis attaché invariablement dans ma traduction à la leçon du manuscrit de l'auteur.

(1) J'ai fait remplir autrefois cette lacune au moyen du second manuscrit.

(2) *Rerum arabicarum quae ad historiam Siculam spectant am-*

tin. Une version françoise ne pouvánt entrer dans ce recüeil, l'éditeur à qui mon ouvrage fut remis, accompagné de notes et du texte que j'avois pris soin de faire copier par une main habile, n'a eu que la peine de traduire le françois en latin (1); mais en

---

*pla collectio operâ et studio Rosarii Gregorio eccl. Panorm. canonici et regii juris publici Siculi professoris, etc. etc. Panormi*, 1790.

(1) En rendant compte de ces détails dans une préface, le chanoine Gregorio s'exprime en ces termes :.... *Quin si alio, quam latino sermone, collectio haec typis mandari potuisset, nos doctissimi Caussinii interpretationem, ut reapse est, in lucem emitti procul dubio curassemus....Nos Arabicum Novaïri textum, facem mehercle praeferente Caussinio, latine reddidimus...Caussinius profecto adeo probe genuinam Novaïri mentem ubique assequutus fuit....atque ita luculenter expressit, ut nihil supra.* Il est singulier qu'après un jugement en apparence si flatteur, le chanoine Gregorio semble ensuite accuser ma traduction de n'être pas assez littérale. Il en cite un morceau auquel il joint le texte avec sa traduction latine, et après avoir mis les personnes qui savent l'arabe à même de juger, il ajoute encore, comme s'il vouloit retirer lui-même sa critique : *Verum enim vero non ita longo haec inter se distant discrimine, ut rerum summam immutent : quin si alio, etc. etc.* Quel est donc le devoir d'un traducteur, sinon de faire ce que le chanoine Gregorio reconnoît que j'ai fait: *Genuinam mentem ubique assequi..... ita luculenter exprimere ut nihil supra....*, Et dans les endroits où le génie des langues est trop différent : *Sententiae explorandae duntaxat intendere.... rerum summam non immutare.* Si le chanoine Gregorio ne vouloit pas imprimer ma traduction françoise, il devoit, ce me semble, me proposer de la mettre moi-même en latin, et sur-tout me prévenir qu'elle devoit être placée à côté du texte. Je n'aurois pas manqué alors de me rapprocher davantage du mot

affectant de vouloir paroître, en quelques endroits, plus littéral, il lui est échappé des contresens qui prouvent que la langue arabe lui est peu familière (1); ce qui est encore confirmé par les fautes nombreuses dont son texte arabe est rempli (2). Ce morceau peut donc être regardé à plusieurs égards comme un morceau neuf, et l'on a cru qu'il ne seroit pas déplacé ici.

---

à mot, le latin moderne pouvant se plier aux tournures arabes, plutôt que la langue françoise. Enfin, si le chanoine Gregorio vouloit paroître aux yeux des savans avoir traduit lui-même le morceau le plus important de son recueil, il pouvoit au moins se dispenser de critiquer ma traduction, et s'excuser simplement sur la nature de son recueil de n'avoir pas imprimé mon ouvrage tel que je le lui avois envoyé.

(1) J'ai relevé quelques-uns de ces contresens dans le cours de ce petit ouvrage. Au reste, je rends justice avec plaisir au mérite du chanoine Gregorio à d'autres égards. Il n'est pas étranger à la littérature orientale. Il paroît versé dans l'histoire du moyen âge, et dans les antiquités de son pays. Son recueil est intéressant, précieux. Il seroit à désirer que ces sortes d'ouvrages fussent plus accueillis en France où le goût pour l'érudition, la critique, l'histoire ancienne, les antiquités, semble céder entièrement la place à des goûts plus séduisans, plus encouragés, qui exigent moins d'application et d'études préliminaires.

(2) Dès la seconde page, j'ai remarqué dix fautes en cinq lignes consécutives, depuis 12 jusqu'à 16.

# HISTOIRE

# DE SICILE,

*Contenant les expéditions des Musulmans dans cette île, les conquêtes qu'ils y ont faites, et la manière dont les Francs s'en sont rendus maîtres.*

PAR AHMED, EBN ABD AL WEHAB, EBN MOHAMMED, EBN ABD AL DAYEM, AL BECRI, AL TEÏMI.

NOUS avons donné, dans le premier volume de cet ouvrage, en traitant des îles, une description exacte de la Sicile, des rivières et des fontaines qui l'arrosent, des fruits, des arbres, des plantes, des fourrages qu'on y trouve, et des villes les plus célèbres qu'elle renferme. Nous allons maintenant l'envisager sous un point de vue différent (1).

(1) Littéralement : « Nous rapporterons maintenant, dans cet « endroit, les choses qui la concernent et qui sont d'un genre « différent de celles que nous avons rapportées précédemment. » J'avois traduit, il y a quinze ans, en interprétant la pensée de l'auteur, et la rendant peut-être d'une manière plus claire et plus

Abd allah ebn Caïs al Fezari fut le premier Musulman qui fit une descente en Sicile, où il fut envoyé de la province d'Afrique par Moavia ebn Khodaïj (1), sous le califat de Moavia ebn Abou sofian. Il s'empara de plusieurs villes, fit beaucoup de prisonniers et emporta un grand butin parmi lequel étoient des idoles (2) d'or et d'argent ornées de perles. Abd allah les porta au calife Moavia qui les envoya dans l'Inde pour en tirer un plus grand prix, attendu l'aversion des Musulmans pour ces sortes d'images.

Mohammed ebn Abou Edris al Ansari fit une

---

succinte : « Nous allons exposer maintenant les événemens dont « elle a été le théâtre. »

Le chanoine Gregorio, voulant traduire mot à mot, et ne trouvant pas le mot à mot dans ma version, a fait ici, dès son début, un galimathias hérissé de contresens, plus propres à égarer un commençant qu'une traduction libre. *Nunc vero de iis hoc loco disseremus, quae in illius historiâ praemittenda sunt, dicturi deinceps, quae subsecuta inde fuerunt.* Il falloit : *Quae in illius historiâ diversa sunt ab iis quae praemisimus.*

(1) Moavia ebn Khodaïj fut envoyé dans la province d'Afrique, nom que les Arabes donnent à la partie orientale de la côte de Barbarie, l'an de l'hégire 45 (665 — 666 de l'ère vulgaire), par le calife Moavia pour continuer la conquête de ce pays qui avoit été commencée sous le calife Othman. Ce fut après sa victoire qu'il envoya Abd allah en Sicile. Le Novaïri, *Histoire d'Afrique, chap.* 2.

(2) Les Mahométans appellent idoles toutes les images religieuses.

seconde descente en Sicile, sous le califat de Iézid ebn Abd al malik (1). Il en revint pareillement chargé de butin et emmenant avec lui beaucoup de prisonniers.

La troisième descente se fit sous le califat de Hesham ebn Abd al malik (2). Bashar ebn Safouan al Kalbi la commandoit; elle eut le même succès que les précédentes.

Habib ebn Abou Obeida fit encore une descente en Sicile, l'an de l'hégire 122 [739—740 de l'ère vulgaire]. Son fils, Abd al rahman, qui commandoit la cavalerie, mit en fuite tous ceux qui se présentèrent devant lui, et s'avança jusqu'à Syracuse, qui étoit la capitale. Les ennemis l'ayant attaqué en cet endroit, il les battit, les poursuivit jusqu'à la porte de la ville, et la frappa si rudement de son épée que les traces du coup y restèrent. Les Chrétiens, saisis de frayeur, consentirent à lui payer une contribution. Dès qu'il l'eût reçue, il s'en alla rejoindre son père, et ils retournèrent en Afrique.

Abd al rahman revint en Sicile, l'an de l'hégire 130 [747—748, ère vulgaire], et y remporta plusieurs victoires. Les gouverneurs de la province d'Afrique furent ensuite occupés à appaiser les sé-

(1) Le règne de ce prince s'étend depuis l'an 720 jusqu'à 724 de l'ère vulgaire.

(2) Depuis l'an 724 jusqu'en 743 de l'ère vulgaire.

ditions qui s'élevèrent dans leur pays, et la Sicile demeura tranquille. Pendant ce tems-là les Grecs la fortifièrent de tous côtés. Ils y bâtirent des forteresses; et il n'y eut point de montagne sur laquelle on ne construisit un château.

L'an de l'hégire 201 [816 — 817 de l'ère vulgaire], l'empereur de Constantinople donna le gouvernement de la Sicile à un patrice (1), surnommé Souda. Celui-ci ayant équipé une flotte l'envoya en Afrique, sous le commandement de Fimi (2),

---

(1) Ce patrice est appellé dans un manuscrit Casantin, *et dans* l'autre Phasantin, et même dans un endroit Phastin. Le premier nom pourroit être une corruption de Constantin, ou seulement une faute de copiste. Le second, sur-tout si l'on fait attention à la leçon qui porte Phastin, sembleroit convenir au patrice Photin à qui le gouvernement de la Sicile fut donné par l'empereur Michel le Bègue vers l'an 824. (Cedrène, tome II, page 510, *Histoire du Bas-Empire*, par le Beau, tome XIV.)

Si dans l'auteur arabe on lit l'an de l'hégire 201, qui répond à l'an 816 de l'ère vulgaire, c'est probablement une faute de copiste, qui aura oublié le mot *asker* (dix), lequel donne l'année de l'hégire 211, 826 de l'ère vulgaire. En effet, l'auteur fait mention immédiatement après, de l'an 212, et il est évident par son récit qu'il y a eu fort peu d'intervalle entre tous les faits qu'il rapporte. D'ailleurs, le gouverneur dont il ici question est le même, d'après l'auteur arabe, que celui sous lequel arriva la révolte d'Euphemius en 827. Or, un gouverneur établi en 816 ne pouvoit plus être en place en 827, puisque le gouvernement fut donné à Photin en 824.

(2) C'est le même qu'Euphemius, dont il est parlé dans *les* historiens grecs. Le nom de Fimi se retrouve encore aujourd'hui

un des principaux patrices, qui enleva les marchands qu'il trouva dans plusieurs parages. Quelque tems après, l'empereur de Constantinople écrivit au gouverneur de Sicile d'ôter à Fimi son commandement, et de le punir pour certaines choses qu'il avoit apprises sur son compte (1). Fimi en ayant eu avis, se rendit à Syracuse, s'empara de la ville et se révolta ouvertement.

Le gouverneur marcha contre lui; on en vint aux mains : Fimi remporta la victoire, et le gouverneur fut tué sur le champ de bataille. Après cet avantage, Fimi se fit proclamer roi, et donna le gouvernement d'une partie de l'île à un nommé Platha (2), du nombre de ceux qui avoient embrassé son parti : celui-ci s'étant ensuite révolté contre lui, il se donna une bataille dans laquelle l'armée de Fimi fut mis en fuite; mille de ses gens périrent, et le vainqueur entra dans Syracuse. Alors Fimi s'embarqua avec ceux qui l'accompa-

---

dans celui de Calata Fimi, et l'île des Femmes (*isola delle Femine*) s'appelloit autrefois Fimi.

(1) Euphemius avoit enlevé une religieuse qu'il aimoit. Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, tome XIV, page 403.

(2) Le texte ajoute *eulej min Alamaniin*. Le premier mot désigne, en général, tous ceux qui ne sont pas Arabes, et répond au *Barbarus* des Latins. Le second, dérivé d'*Alamani*, désigne quelquefois les Italiens, comme on le voit par ce passage d'Abulpharage, page 108. *La ville de Rome fait partie de l'Alamanie.*

gnoient, et se rendit en Afrique auprès de Ziadet allah ebn Ibrahim ebn al Aglab (1), pour lui demander du secours. Ziadet ayant fait assembler les principaux de Caïrouan et les Fakihs, les consulta sur le projet d'envoyer une flotte en Sicile. Quelques-uns étoient d'avis de piller seulement l'île sans s'y établir. Sahioun ebn Cadem demanda à quelle distance elle étoit du continent qui appartenoit aux Grecs? on lui répondit qu'on pouvoit y aller et en revenir deux ou trois fois par jour. Il demanda ensuite à quelle distance elle étoit de l'Afrique? on lui répandit que le trajet étoit d'un jour et d'une nuit. Alors, il s'écria : « Quand je « serois oiseau je n'y volerois pas (2). » Tous ceux qui restoient conseillèrent de faire seulement une descente. On s'y prépara avec ardeur, et chacun en attendoit le moment avec impatience. Dans le même tems, Fimi reçut ordre du roi de se rendre au port de Sousa (3), et d'y rester jusqu'à ce qu'on eut rassemblé des vaisseaux et des soldats. La flotte étant prête, le cadi Assad ebn Ferat en eut le com-

(1) Troisième prince de la dynastie des Aglabites, qui régna depuis 817 jusqu'en 838 de l'ère vulgaire. Deguignes, *Hist. gén. des Huns*, tome I, page 363.

(2) Ou « Je ne volerois pas au-dessus. » (Dans la crainte d'être surpris par les Grecs à portée d'y descendre en tous tems.)

(3) Et non *Sous*, comme on lit dans l'*Histoire générale des Huns*, tome I, page 363.

mandement. Elle partit du port de Sousa, composée d'environ cent vaisseaux sans compter ceux de Fimi, la septième férie, dans le milieu du mois de rabi premier, l'an 212 (1), sous le califat d'al Mamoun, et arriva à Mazara la troisième férie. Le général fit aussitôt débarquer ses troupes qui montoient à dix mille hommes d'infanterie et sept cents chevaux. Trois jours se passèrent pendant lesquels on ne vit paroître qu'un petit corps de Grecs, qui fut pris d'abord et relaché ensuite, parce qu'il étoit composé des amis de Fimi. Le cadi Assad marcha vers Taabia, pour combattre Platha, campé dans une prairie qui porte son nom (2). Il rangea son armée en bataille, et mit à part Fimi avec ses camarades dont il ne voulut pas emprunter le secours (3). Le combat s'etant engagé, l'armée de Platha fut mise en fuite : il perdit beaucoup de monde, et les Musulmans firent un grand butin. Après cet échec, Platha se retira dans Enna (4);

(1) 16 du mois de rabi premier, qui répond au 15 juin 827 è. v.

(2) Le nom propre Platha pourroit se lire aussi Balatha. Il y a en Sicile beaucoup d'endroits qui portent ce nom.

(3) *Lem istaer bihim.* Le chanoine Gregorio n'a pu lire ce mot; il y a substitué *lem yéshor*, *non novit*, qui ne présente ici aucun sens; mais qu'il a néanmoins traduit par *eorum etenim fidem expertus haud fuerat.* Et c'est-là ce qu'il appelle une traduction fidèle, littérale.

(4) Célèbre dans l'antiquité par la fable de l'enlèvement de Proserpine. Depuis Castro Janni, Janna ou Giovanni.

mais craignant de n'y être pas en sûreté, il en sortit pour se rendre en Calabre, où il fut tué. Le cadi Assad marcha de là vers une église appellée Afimia, près de la mer, donna le gouvernement de Mazara à Abou Zaki al Kenani, et s'avança vers l'église d'al Meslakin (1). Pendant qu'il étoit en route, les principaux de Syracuse vinrent le trouver pour se soumettre à lui; mais seulement dans l'intention de le tromper, car les habitens du pays se rassembloient, pendant ce tems-là, dans la forteresse d'al Kérat (2), et y faisoient entrer toutes leurs richesses; tandis que ceux de Syracuse travailloient à se fortifier. Fimi, voyant les choses dans cet état, commença à vouloir favoriser les infidèles, leur fit dire de se préparer à la guerre et

(1) Ne trouvant aucune trace de ce mot dans la topographie actuelle de la Sicile, j'avois conjecturé autrefois qu'il falloit peut-être lire al Shakiin au lieu d'al Meslakin, d'autant plus que dans le n°. 702 A on lit al Shalkin, et que le *lam* qui est dans ce mot auroit pu avoir été mis par erreur au lieu d'un *alif*. Le mot de Shakiin désigneroit les habitans de Xacca ou Sciacca, ville peu éloignée de Mazara. Le chanoine Gregorio plus au fait des antiquités de la Sicile que moi, a imprimé ma note sans proposer d'autre explication. Malgré cela je suis tenté de retirer aujourd'hui ma conjecture. Le mot al Meslakin est écrit si distinctement, dans le manuscrit que je regarde comme l'autographe de l'auteur, qu'il y auroit de la témérité à le changer.

(2) M. Gregorio nous apprend que dans un diplôme du comte Roger, de l'an 1082, il est question d'un lieu nommé *Castrum Alcharet in valle Deminae*.

de se défendre courageusement. Cependant le cadi Assad étant resté quelque tems où il étoit, s'apperçut que ceux de Syracuse l'avoient trompé pour avoir le tems de mettre leur château en état de défense, et d'y retirer toutes les richesses répandues dans les fauxbourgs et dans les églises. Alors il s'avança vers la ville, commença les hostilités et envoya de tous côtés des partis pour piller. Dans le même tems il lui vint des secours de l'Afrique, et de l'Espagne, et le siège fut pressé si vivement que les habitans demandèrent à se rendre. Le cadi Assad étoit prêt à écouter leurs propositions, mais ses troupes s'y opposèrent et voulurent continuer la guerre. Sur ces entrefaites, il tomba malade et mourut dans le mois de shaaban, l'an de l'hégire 213 [828—829, è. v.].

Le cadi Assad al Ferat étant mort, les Musulmans mirent à leur tête Mohammed ebn Abou al Jouari. Les assiégés étoient tous les jours plus resserrés, quand il arriva de Constantinople une flotte et une armée considérable. Les Musulmans résolurent alors de retourner en Afrique, abandonnèrent le siége et se rembarquèrent; mais les Grecs s'étant portés à l'entrée du grand port, les empêchèrent de sortir. Dans cette extrémité, ils mirent le feu à leurs vaisseaux, et se retirèrent accompagnés de Fimi, vers la forteresse de Mineo, dont ils se rendirent maîtres, ainsi que du château de Gir-

genti. Après cela, Fimi marcha lui-même vers Enna, dont les habitans offrirent d'abord de se soumettre et de se réunir à lui et aux Musulmans, pour secouer le joug de l'empereur. En même tems ils demandèrent qu'on leur accordât ce jour là pour délibérer sur les conditions. Fimi y consentit ; et le lendemain matin se présenta devant la ville avec peu de monde. Ils en sortirent comme pour se prosterner devant lui ; mais quand il fut près d'eux, ils saisirent les armes qu'ils avoient cachées auparavant, se jetèrent sur lui et le tuèrent (1). Dans le même tems, le patrice Toudath (2) arriva de Constantinople, avec une armée nombreuse, composée d'Italiens et de soldats d'autres nations. Il se rendit d'abord à Enna, et étant ensuite sorti pour combattre les Musulmans, il fut mis en fuite, perdit un grand nombre de soldats, et quatre-vingt-dix patriciens. Peu de tems après, Mohammed ebn al Jouari mourut, et les Musulmans mirent à leur tête Zahar ebn Bargout. Après plusieurs combats livrés aux infidèles, les Musulmans furent assiégés dans leur château, et tellement

(1) Selon Cedrène, Euphemius fut tué près de Syracuse. Les circonstances sont à peu près les mêmes. Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, tome XIV, page 404.

(2) C'est le même que Theodotus, dont il est parlé dans le *Chron. Sicil. Cantab.*, an 831.

pressés que les vivres leur manquant absolument, ils furent obligés de manger leurs chevaux. Cet état dura jusqu'à l'arrivée d'Asbag ebn Ouakil al Haouari, qui étoit parti d'Espagne avec un grand nombre de vaisseaux, dans le dessein de faire des prises, et de Soleïman ebn Afia al Tartousi, qui avoit aussi avec lui plusieurs vaisseaux. Aussitôt qu'ils parurent, les assiégés leur envoyèrent demander du secours. Ils marchèrent contre Toudath, qui étoit alors devant Mineo, et l'obligèrent à se retirer dans Enna. Cet événement arriva dans le mois de joumadi second, l'an de l'hégire 215 [26 juillet — 23 août 830, ère vulgaire].

Dans le même tems, on commença le siége de Palerme, qui dura jusqu'au mois de rajab de l'an 220 [1—30 juillet 835], où elle fut prise par composition, sous le gouvernement de Mohammed ebn al Aglab (1).

L'an 225 [829—830, ère vulgaire], plusieurs forteresses se rendirent. De ce nombre furent Ge-

(1) Ce fut le premier gouverneur de la Sicile pour les Aglabites, comme le rapporte le Novaïri dans son *Hist. d'Afrique*. « Sous le « règne de Ziadet allah la Sicile fut soumise aux Musulmans. Assad « ebn al Ferat, qui y fut envoyé avec dix mille hommes, battit le « général grec qui en avoit cent cinquante mille, et se rendit maî- « tre du pays. Ziadet en donna le gouvernement à Mohammed « ebn Abd allah ebn al Aglab. »

race, Calat al ballout (1), Ablathanou (2), Calat Caroun (3), Mirta et plusieurs autres.

Mohammed ebn Abd allah ebn al Aglab mourut l'an de l'hégire 236, le 10 du mois de rajab, [17 janv. 851 è. v.], après avoir gouverné l'espace de dix-neuf ans. Pendant tout ce tems là, il ne sortit point de Palerme; mais il faisoit marcher les troupes sous la conduite de ses généraux. Al Abbas ebn al Fadl fut choisi par le peuple pour lui succéder, et son élection fut confirmée par l'émir Mohammed ebn al Aglab, qui régnoit à Caïrouan. Le nouveau gouverneur faisoit quelquefois des courses lui-même, et quelquefois envoyoit ses partis (4) désoler et ruiner le pays des ennemis, qui lui abandonnoient leurs biens pour obtenir de lui la paix.

Avant la prise de Palerme, la ville de Syracuse étoit la capitale des Grecs; mais depuis cet événe-

---

(1) La forteresse des chênes, aujourd'hui Calatabellota.

(2) Platanella ruinée, près du Platano ou Fiume di Platani.

(3) Coronia.

(4) *Oua kana yakhrojou bi nefsihi taretan, oua bi serayaihi okhra.* Le chanoine Gregorio n'a pu saisir ici ni le sens ni même le mot à mot qu'il aime tant. *Tunc ipsemet profectus fuit, aliis que coactis copiis in hostium ditiones*, etc. Il n'a rendu ni *taretan*, une fois, ni *okhra*, une autre (fois), ni l'opposition frappante entre *bi nefsihi*, par lui-même, et *biserayaihi*, par ses partis.

ment, ils s'étoient retirés à Enna, place très-forte, et en avoient fait leur capitale.

L'an 244 [858—859 è. v.], al Abbas s'étant mis à la tête des troupes, fit des courses jusqu'aux portes d'Enna et de Syracuse. En même tems, il mit en mer plusieurs vaisseaux de guerre, commandés par son frère Ali. Celui-ci ayant été rencontré par un officier arabe, surnommé le Crétois (1), qui avoit avec lui quarante vaisseaux, il y eut entr'eux un grand combat, dans lequel Ali remporta la victoire, et s'empara de dix vaisseaux avec les hommes qui les montoient. Lorsqu'il fut de retour de cette expédition, al Abbas envoya secrètement un corps de troupes du côté d'Enna. Ses soldats y firent un grand butin, et se saisirent d'un infidèle qu'ils lui amenèrent. Al Abbas avoit déja donné ordre de le faire mourir, lorsqu'il offrit de livrer Enna, si on vouloit lui laisser la vie. Al Abbas accepta la proposition, et ayant pris avec lui mille chevaux et sept cents fantassins, partit de nuit accompagné de l'infidèle, et s'avança à une certaine distance du mont Gadir. Là, s'étant arrêté, il envoya en avant son oncle Rabbakh, avec les plus braves de ses soldats, et se tint

(1) C'est Abou hafs Omar ebn Shoaïb al Andoulousi qui acheva la conquête de l'île de Crète, sous le califat d'al Mamoun, et fut surnommé à cause de cela le Crétois.

lui-même caché avec le reste. Rabbakh et ses gens s'étant glissés sans être apperçus jusqu'au pied de la montagne, l'infidèle leur montra l'endroit où ils devoient appliquer leurs échelles pour monter. Le jour ne paroissoit pas encore, et la garnison étoit endormie. Arrivés près des murs, ils trouvèrent une ouverture par où l'eau entroit dans la place, et s'en servirent pour y pénétrer. Cependant, al Abbas continuant son chemin, arriva à la porte de la ville vers la pointe du jour, la cinquième férie, 15 du mois de shoual (1). Toute la garnison fut passée au fil de l'épée. On trouva dans la ville des richesses immenses, aussi bien que les enfans de plusieurs patriciens et de grands seigneurs qu'on y avoit retirés. Al Abbas fit construire le même jour une mosquée, et élever une tribune sur laquelle on fit la prière la sixième férie (2). Il ne cessa de faire la guerre en personne aux ennemis, jusqu'à sa mort, qui arriva la sixième férie, 4 de joumadi second, de l'an 247 (3), après un gouvernement de deux ans.

Les Musulmans mirent d'abord à sa place Ah-

(1) Le 24 janvier 859 de l'ère vulgaire; c'étoit une troisième et non une cinquième férie. Cet événement est rapporté par Abulfeda à l'an 237 de l'hégire; la férie ne s'accorde pas davantage.

(2) Qui étoit le lendemain de la prise de la ville, selon l'auteur.

(3) Le 15 août 861 de l'ère vulgaire.

med ebn Iacoub, et ensuite Abd allah ebn al Abbas. En même tems, ils écrivirent à l'émir de Caïrouan, qui leur envoya Khafaja ebn Sofian, l'an 248. Celui-ci continua de faire des incursions dans le pays ennemi, jusqu'à ce qu'il fût tué par un de ses soldats, nommé Khalfoun ebn Abou Ziad al Haouazi, la troisième férie, 1er. de rajab, l'an 255 (1). Son fils Mohammed fut choisi pour lui succéder, et confirmé par l'émir de Caïrouan. Il fut tué pareillement par un de ses eunuques, le 4 de rajab, l'an 257 (2). Mohammed ebn Abou al Hossaïn fut mis à sa place, en attendant les ordres de l'émir, qui donna le gouvernement de l'île à Rabbakh ebn Iacoub, et celui de la grande terre (3), à Abd allah ebn Iacoub. Rabbakh mourut dans le mois de moharram 258 (4), et son frère dans celui de safar de la même année. On choisit pour lui succéder Abou al Abbas ebn Abd allah, ebn Iacoub, qui mourut au bout d'un mois, et fut remplacé par son frère. Peu après, l'émir d'Afrique donna le gouvernement à Hossaïn ebn Rabbakh. Il le lui ôta ensuite, et en revêtit d'abord Abd allah ebn Mohammed, ebn Ibrahim,

(1) Le 15 juin 869 de l'ère vulgaire.

(2) Le 28 mai 871 de l'ère vulgaire.

(3) Cette expression doit désigner ici principalement les côtes d'Italie que les Sarrasins infestoient à cette époque.

(4) Depuis le 18 novembre jusqu'au 17 décembre 871.

ebn al Aglab, dans le mois de shoual 259 (1), et ensuite Abou Malik Ahmed ebn Omar, ebn Abd allah, ebn Ibrahim, ebn al Aglab, connu sous le nom de Habashi, qui occupa cette place pendant vingt-six ans (2).

Abou al Abbas ebn Ibrahim, ebn Ahmed, lui succéda en 287 [900—901 è. v.]; mais ayant été rappelé en Afrique, il eut pour successeur son père Ibrahim ebn Ahmed, ebn al malik.

Ibrahim fit lui-même plusieurs expéditions contre les ennemis, et mourut les armes à la main. Il fut remplacé d'abord par Mohammed ebn al Sarcousi, et ensuite l'an 290 [902—903 è. v.], par Ali ebn Mohammed, ebn Abou al faouares. Celui-fut déposé par Ziadet allah, qui mit à sa place Ahmed ebn Abou al Hossaïn ebn Rabbakh. Peu

(1) Depuis le dernier juillet jusqu'au 28 août 873.

(2) « L'an de l'hégire 264, au mois de ramadhan (7 mai — 25 « juin 878), la ville de Syracuse fut prise par Ahmed ebn al Aglab, « sous le règne d'Abou Ishak Ibrahim ebn Ahmed ebn Moham- « med ebn al Aglab, après un siège de neuf mois. On y tua plus « de quatre mille hommes; le reste des habitans fut fait prison- « nier, et il ne s'en sauva aucun. Le butin fut immense et plus « considérable que dans aucune ville des infidèles. Les Musulmans « y restèrent deux mois, après lesquels ils détruisirent la ville, et « s'en retournèrent. » Le Novaïri, *Hist. d'Afrique*.

« L'an 284, Abou Ishak Ibrahim envoya son fils Abou al Abbas « en Sicile, pour faire la guerre aux habitans. Il partit dans le « mois de joumadi second. » *Idem*, *ibid*. (*La suite manque.*)

de tems après, les Siciliens ayant appris les conquêtes d'Abou Abd allah al Shii en Afrique, se révoltèrent contre Ahmed, pillèrent ses richesses, le renfermèrent en prison, et mirent à sa place Ali ebn Abou al faouares, le 11 de rajab 296 (1). En même tems, ils envoyèrent ebn Abou al Hossaïn, vers Abou Abd allah al Shii, pour lui demander la confirmation d'Ali. Abou Abd allah accorda ce qu'on lui demandoit, et écrivit à Ali pour l'exhorter à attaquer les infidèles par terre et par mer.

Ahmed ebn Abou al Hossaïn fut, comme on voit, le dernier des gouverneurs de la Sicile pour les Aglabites. Parmi tous ceux dont nous avons fait mention, il n'y en a aucun qui ne se soit distingué par des expéditions contre les infidèles, et par une grande ardeur pour la guerre.

Al Mahadi ayant succédé aux Aglabites, Ali lui demanda la permission de venir en Afrique. Al Mahadi la lui accorda, et lorsqu'il fut arrivé, il le fit mettre en prison dans la ville de Racada. Le gouverneur (2) qu'il mit à sa place arriva en Sicile le 10 dhou al haja l'an 297 [le 20 août 910 è. v.].

---

(1) Le 5 avril 909 de l'ère vulgaire.

(2) Son nom est omis dans le manuscrit; c'est peut-être le même qui est appellé ebn Ziyaj dans la chronique de Sicile de l'université de Cambridge, an 909.

L'année suivante, une révolte éclata contre lui, on se saisit de sa personne. Voici qu'elle fut la cause de cet événement. Ses officiers exerçoient contre le peuple toutes sortes d'injustices. Un jour qu'il avoit invité à dîner les principaux de la ville, l'un d'eux crut voir ses esclaves s'armer d'épées nues (1). Aussitôt tous prennent l'allarme, ouvrent les fenêtres de la salle, et se mettent à crier: *aux armes! aux armes!* Le peuple accourt à leur secours, environne le palais, et met le feu aux portes. Tandis que les principaux des habitans qui étoient dans le palais se sauvoient entre les bras de la multitude, le gouverneur protestoit qu'il n'avoit pas eu dessein de leur faire aucun mal. Comme on ne l'écoutoit pas, et qu'on l'accabloit de reproches, il voulut sauter dans la maison voisine, se laissa tomber, et se cassa la jambe. Le peuple se saisit de lui, et le mit en prison. Khalil, maître d'Alcamo (2), prit en main le gouvernement de la

---

(1) Le chanoine Gregorio traduit: *Nonnulli putarunt ab illius servis nudos enses distribui.*

(2) Voyez la chronique de Sicile publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Cambridge, an 913.

La ville d'Alcamo est située à l'occident de Palerme. Les mots *saheb al Khams* ou *Khoms* que j'ai traduit, d'après la chronique, par maître d'Alcamo, pourroient signifier que Khalil étoit fermier, percepteur pour le domaine d'un droit de quint. Le nommé Amran appellé de même dans la chronique *saheb al Khams* et qui fut tué à Palerme en 913, ne dut peut-être sa mort qu'à la charge qu'il exerçoit.

ville. On écrivit en même tems à Mahadi, qui accorda le pardon de ce qui s'étoit passé, déposa le gouverneur, et mit à sa place Ali ebn Omar al Balaoui, qui arriva à Palerme le 27 du mois dhou al haja, l'an 299 (1). C'étoit un vieillard doux et humain envers le peuple (2), mais qui ne put plaire aux Siciliens. Ahmed ebn Corhab souleva les esprits contre lui, et les engagea à se soumettre à Moctader billah, Calife Abbaside. Plusieurs y consentirent, et choisirent Ahmed pour gouverneur. Moctader envoya l'an 300 [912 è. v.] des ambassadeurs qui lui apportèrent les provisions de sa charge, les robes d'honneur, les étendards, le collier d'or et les bracelets (3); mais le peuple s'étant révolté, écrivit à Mahadi, et les mutins, ayant à leur tête Abou al Gaffar, s'avancèrent vers Ahmed ebn Corhab, et lui ordonnèrent de sortir de l'île, et de se retirer où il voudroit. Il refusa de le faire et se battit contre eux; après leur avoir résisté quelque tems, il fut tué à la fin de l'an 300 [913 è. v.]. Son gouvernement avoit duré onze mois.

---

(1) Le 15 août 912 è. v.

(2) *Oua kana sheïkhan haïnan, laïnan bil raïati.* Ces derniers mots sont défigurés dans le texte du chanoine Gregorio, et l'on cherche envain dans l'original ce qu'il a voulu rendre par *iners usque ad ignaviam.*

(3) C'étoient les marques de l'investiture. Voyez les annales d'Abulfeda, année 265.

Après sa mort, Mahadi nomma pour gouverneur Moussa ebn Ahmed, et lui donna des troupes capables de résister aux Siciliens, s'ils vouloient entreprendre quelque chose contre lui. A son arrivée, il reçut les principaux de Girgenti, qu'il traita avec distinction, et leur fit des présens. Peu de tems après, s'étant saisi d'Abou al Gaffar, il le fit charger de chaînes et conduire en prison. Son frère Ahmed se sauva à Girgenti, et fit soulever le peuple contre Moussa. Après une guerre opiniâtre, les habitans demandèrent la paix, Moussa la leur accorda, et en écrivit à Mahadi, qui, n'étant pas apparemment content de sa conduite, mit à sa place Salem ebn Assad (1) al Kennai, l'an 305 [917 — 918 è. v.].

L'an 316 [928 — 929 è. v.], Sareb al Saclabi (2) se rendit en Afrique avec trente vaisseaux de guerre. Salem s'étant joint à lui, ils descendirent en Calabre, où ils prirent d'assaut la ville de Tarente. Ils marchèrent ensuite vers Otrante, où ils firent beaucoup de ravage; mais la maladie qui se mit dans l'armée, les obligea de revenir à Palerme.

---

(1) Il est appellé dans Abulfeda, Salem ebn al Rashed.

(2) L'esclavon. Les écrivains occidentaux font mention de ravages exercés vers ce tems-là dans la Pouille par des corsaires esclavons, et de la prise de Tarente par les Sarasins. L'un de ces écrivains parle d'un Michael Sclabus qui s'empara de Siponto en 926.

Ils en sortirent peu après, et imposèrent aux habitans de la Calabre un tribut qu'ils furent obligés de payer pendant tout le règne de Mahadi.

Son fils al Caïm, qui lui succéda, envoya une flotte ravager le pays des Francs (1). Iacoub ebn Ishak qui la commandoit, prit la ville de Gênes, passa delà en Sardaigne, fit beaucoup de mal aux habitans, et brûla grand nombre de vaisseaux. La même année, il y eut en Sicile une inondation qui renversa plusieurs maisons.

L'an....., les habitans de Girgenti se révoltèrent contre Salem, et chassèrent son lieutenant ebn Abou Hamran (2). Salem envoya d'abord contr'eux une armée qui fut battue; mais les ayant ensuite attaqués lui-même, il les mit en fuite. Peu de tems après, la ville de Palerme s'étant aussi ré-

(1) La date de cette expédition manque dans le manuscrit. Elle est rapportée par Abulfeda à l'an 323 (934 — 935 è. v.).

(2) La date et les suites de cet événement sont rapportées dans le passage suivant extrait des annales d'Abulfeda: « L'an de l'hé-« gire 325 (936 — 937 è. v.), Salem ebn al Rashed, qui com-« mandoit en Sicile au nom d'al Caïm, irrita tellement le peuple « par ses injustices que la ville de Girgenti se révolta. Al Caïm en « ayant été instruit, envoya une armée pour en faire le siège. La « place fut secourue par l'empereur de Constantinople, et se dé-« fendit jusqu'en 329 (940 — 941 è. v.). Une partie des habitans « sortit de la ville, le reste se rendit à condition d'avoir la vie « sauve. Salem fit embarquer les principaux pour les présenter à « al Caïm; mais le général de ce prince donna ordre en mer de « percer le vaisseau qui les portoit. Ils furent tous submergés. »

voltée, les habitans marchèrent contre lui avec Ishak al Bostani et Mohammed ebn Hamou. Après plusieurs combats, Salem les obligea à prendre la fuite, et les assiégea dans la ville. Al Caïm ayant appris ces nouvelles, envoya à son secours une armée commandée par Khalil ebn Ishak. Alors les Siciliens lui écrivirent pour lui protester de leur obéissance, et lui témoigner en même tems leur mécontentement de la conduite de Salem. Al Caïm mit à sa place Khalil ebn Ishak, qui entra dans Palerme à la fin de l'an 325 [937 è. v,]. Le nouveau gouverneur déposa les lieutenans de Salem, et traita fort bien le peuple, qui le récompensa par son obéissance. Au bout de quatre ans, il passa en Afrique, et eut pour successeur, an 334 [945—946 è. v.], Mohammed ebn al Ashat. Celui-ci se conduisit aussi avec beaucoup de douceur, jusqu'à l'an 336 [947—948 è. v.], qu'il écrivit à al Mansor pour l'informer de la peine que lui donnoient les habitans et du mauvais état des affaires. Al Mansor mit à sa place al Hassan ebn Ali ebn Abou al Hossain al Kalbi (1), qu'il estimoit beaucoup à cause de l'attachement qu'il avoit pour sa personne, et des services qu'il avoit rendus à ses prédécesseurs.

(1) C'est ainsi que ce surnom est écrit dans Abulfeda; le manuscrit du Novaïri, n°. 702 A, porte al Halebi.

Al Hassan resta en Sicile deux ans et quelques mois, et revint en Afrique sous le règne de Moez ledin allah ebn al Mansor (1), qui voulut bien, sur sa demande, accorder sa place à son fils Ahmed abou al Hossaïn l'an 343 [954 — 955 è. v.]

Ce fut sous lui que les Musulmans se rendirent maîtres de Taormina (2) qui étoit la plus forte place des Grecs. Elle fut prise le 25 du mois de dhou al caada l'an 351 (3), après sept mois et demi de siége. L'émir Ahmed envoya en Afrique les prisonniers qui étoient au nombre de quinze cent soixante-dix; et al Moez ordonna que la ville fut appellée de son nom al Moezia.

Après que les Musulmans s'y furent établis, et qu'ils l'eurent fortifié, la ville de Rometta se révolta et appella le Domestec (4) à son secours. Aus-

---

(1) Moez ledin allah monta sur le trône l'an 341 de l'hégire. Il y avoit alors plus de deux ans et quelques mois qu'al Hassan étoit gouverneur de Sicile, puisqu'il commença à l'être en 336. Cette erreur se trouve corrigée dans le passage suivant d'Abulfeda. « L'an de l'hégire 336 al Mansor donna le gouvernement de « la Sicile à al Hassan ebn Ali ebn Abou al Hossaïn al Calbi. Pen- « dant tout le règne d'al Mansor, il fit la guerre avec succès contre « les ennemis. Al Mansor étant mort, et al Moez lui ayant suc- « cédé, al Hassan revint en Afrique l'an 342, après avoir gou- « verné la Sicile cinq ans et deux mois. »

(2) Autrefois Tauromenium.

(3) 25 décembre 962, è. v.

(4) Domesticus. Voyez sur cette dignité les écrivains de l'histoire Byzantine. Selon les auteurs arabes qui se servent souvent du

sitôt Ahmed envoya, par l'ordre d'al Moez, al Hassan ebn al Ammar, pour l'assiéger et en faire sortir tous les habitans. Ebn al Ammar arriva devant la ville la cinquième férie dernier jour du mois de rajab, l'an 352 (1). Il dressa aussitôt ses machines et livra tous les jours des assauts. Il fit construire aussi un fort où il demeura, et ses gens, à son exemple, se bâtirent des maisons.

Le Domestec, ayant appris ces nouvelles, fit assembler les troupes et leur ordonna de se rendre en Sicile sous le commandement de Manuel. L'embarquement se fit la quatrième férie, 4 de shoual de l'an 353 (2): l'armée qui étoit très-nombreuse fut neuf jours à faire le trajet. Les troupes à leur arrivée environnèrent la ville de Messine d'un fossé et élevèrent les murailles. L'émir Ahmed averti par al Hassan se mit à la tête de ses troupes, en même tems les infidèles sortirent de Messine et marchèrent vers al Hassan qui étoit à Rometta.

Ce fut dans le milieu de shoual 353 [25 octobre 964 è. v.], que Manuel s'avança à la tête d'une armée composée principalement de Mages (3),

---

mot *al domestec*, c'étoit le lieutenant de l'empereur de Constantinople dans les provinces situées à l'orient du canal. Abulf. an 316.

(1) Le 24 août 963 è. v.; c'étoit une seconde férie.

(2) Le 14 octobre 964 è. v.; c'étoit une sixième férie.

(3) Persans, sectateurs de Zcroastre.

d'Arméniens et de Russes, et plus nombreuse que toutes celles qu'on avoit vues jusque-là en Sicile. Al Hassan ebn al Ammar ayant appris qu'il s'avançoit se prépara à marcher à sa rencontre, et posta d'abord un corps de troupes dans chacun des deux défilés (1) par lesquels on pouvoit venir à lui. Manuel en ayant eu avis, détacha pareillement deux corps de troupes pour attaquer ceux d'al Hassan, et en envoya un troisième du côté du chemin de Palerme, pour empêcher que l'ennemi ne fût secouru.

Al Hassan ayant laissé quelques troupes devant Rometta (2), s'avança à la tête d'une armée déterminée à vaincre ou à périr. Les ennemis partagés

---

(1) Ces défilés sont nommés dans le texte ; mais on ne peut lire leurs noms que par conjecture, la plupart des lettres étant destituées des points d'où dépendent leurs valeurs.

(2) J'avois cru autrefois pouvoir resserrer un peu ce récit, élaguer quelques longueurs, d'autant plus qu'on ne demandoit alors de Sicile qu'une traduction, et que j'ignorois qu'on voulut faire imprimer le texte. Comme c'est précisément ce morceau que M. Grègorio a choisi pour mettre en parallèle nos deux traductions, je suis obligé d'indiquer ici d'une manière plus suivie les contresens qui défigurent la sienne. M. Gregorio traduit dès le commencement: *Nonnullis in castello* (Romettæ) *relictis militibus*. C'est, je crois, un contresens : al Hassan n'étoit pas maître de Rometta, puisqu'il en faisoit le siège. Il ne pouvoit donc pas laisser du monde dans la place, mais bien devant, pour faire tête à la garnison, tandis qu'il combattroit lui-même l'ennemi qui s'avançoit.

en huit corps eurent bientôt enveloppé les Musulmans de toutes parts. En même tems, les habitans de Rometta fondirent sur ceux qu'ils avoient en tête, et l'attaque devint générale. Après un long combat, les Musulmans découragés et désespérant de la victoire, dont les ennemis se croyoient assurés (1), ne cherchoient plus qu'à mourir les armes à la main, regardant la mort comme ce qu'ils pouvoient obtenir de plus heureux. Al Hassan voyant l'action se ralentir (2), s'écria de toutes ses forces: Grand Dieu ! si les hommes m'abandonnent, ne m'abandonne pas ! Al Hassan et ceux qui étoient autour de lui, fondirent en même tems sur l'ennemi, avec l'impétuosité d'un seul homme. Manuel de son côté criant de toutes ses forces, demandoit aux soldats où étoit la bravoure qu'ils faisoient paroître devant l'empereur, où étoient les promes-

---

(1) *Fecatalou hatta dakhal al moslemoun haya min anfosihim.* Cela signifie, selon le traducteur latin : *Praelium undique initur* (ea vehementia), *ut moslemi spiritus vitae omnes emiserint.* Et après : *Videntes se hostibus submissos iri*, etc. Il est évident qu'il a voulu traduire ici ce qu'il n'entendoit pas.

(2) *Fekhamanat al harb;* c'est la leçon du manuscrit nº. 702. L'autre manuscrit porte *fehamiat al harb ;* (le combat s'échauffoit.) J'avois d'abord suivi cette dernière leçon ; mais je remarque actuellement que cette circonstance est rapportée plus bas, et qu'elle seroit ici en contradiction avec le découragement dont l'auteur vient de parler. Je reviens donc à la leçon du manuscrit autographe dont l'autorité est infiniment supérieure.

es qu'ils lui avoient faites de tailler en pièces cette oignée d'hommes. Le combat s'échauffe de part et l'autre, Manuel fondant sur les Musulmans, en ue un de sa main (1). Il reçut alors plusieurs coups le lance qui ne lui firent aucun mal, à cause de a bonté de sa cuirasse; mais un soldat s'étant jeté ur lui, perça son cheval, lui coupa les jarrets (2), et le tua lui-même. Il survint ensuite un grand orage, accompagné d'éclairs et de tonnerre, l'air s'obscurcit, le secours de Dieu se manifesta en faveur des Musulmans, et les infidèles prirent la fuite. Le carnage alors augmenta. Les ennemis en déroute s'étoient portés vers un endroit qu'ils croyoient uni; ils rencontrèrent des chemins difficiles; on les poussa jusque sur le bord d'un fossé (3) large et profond, dans lequel ils tombèrent et se tuèrent les uns les autres (4). Le fossé fut tellement rempli de cadavres, que la cavalerie pas-

(1) J'avois traduit d'abord par inadvertance en tua *plusieurs* de sa main. M. Gregorio traduit en conséquence *moslemos occidebat.*

(2) *Acara.* J'avois négligé de traduire ce mot. M. Gregorio ne l'a pas rendu non plus dans sa version latine.

(3) *Hafra.* Je ne sais pourquoi M. Gregorio traduit ce mot ici et plus loin par *puteus.*

(4) J'avois d'abord omis cette circonstance suffisamment indiquée par le mot *cadavres* qui vient après. M. Gregorio n'a pu la traduire exactement. *Alii post alios mortui sunt*, ne présente pas le même sens.

sant par dessus en courant (1), tailla en pièces tout ce qui se trouva dans ces lieux d'un accès difficile et dans ces retranchemens épouvantables. Le combat dura depuis le commencement du jour jusqu'après midi. On tua encore beaucoup de fuyards pendant la nuit, et il périt dans cette journée plus de dix mille hommes. Plusieurs des chefs furent faits prisonniers. Le butin fut immense, en chevaux (2), armes et choses précieuses. On y trouva un sabre sur lequel étoient gravés ces mots : « Ce « sabre est indien, son poids est de cent soixante- « dix mithcal. Il fit couler bien du sang sous les or- « dres de l'envoyé de Dieu (3). » Al Hassan ebn al

(1) *Vel cito inambulaverint* (M. Gregorio). Sans parler de *vel* qui est au moins déplacé ici, le dernier mot ne pouvoit être, ce me semble, plus impropre. J'avois encore omis la fin de cette phrase à cause des répétitions: M. Gregorio en voulant la traduire, n'a pas été plus heureux qu'ailleurs. *Qui reliqui fuerunt etiam in eam foveam effusi conjecti sunt.* Au lieu du mot *jaala* dans le texte, il faut *khassala.*

(2) *Khaïl* (chevaux), *vexilla militaria*, selon le dictionnaire arabe de M. Gregorio.

(3) Ce sabre étoit tombé autrefois au pouvoir des Grecs, et fut alors repris par les Arabes. Son poids, en évaluant le mithcal avec Golius à un et trois septièmes de la drachme, n'auroit été que d'une livre et demie environ, ancien poids de marc. M. Gregorio a suivi encore ici ma traduction plutôt que le mot à mot: *multum it sanguinem fudit.* Mais en voulant se rapprocher de la lettre dans les mots qui suivent immédiatement, *in manibus apostoli dei*, il s'est fort éloigné du sens. *Beïn yédeï*, littéralement *in manibus*, ne si-

ımmar l'envoya à Moez, avec une grande quantité l'armes, de cuirasses, et deux cents prisonniers les plus distingués. Il ne se sauva qu'un petit nombre d'infidèles qui s'embarquèrent. L'émir Ahmed apprit la nouvelle de cette victoire, comme il étoit en marche pour joindre al Hassan. Dans le même tems, il perdit son père Hassan ebn Ali, ebn Abou al Hossaïn.

Le Domèstec ayant appris cette défaite lorsqu'il assiégeoit la villé de Mopsueste, s'en retourna aussitôt à Constantinople. Le siége de Rometta dura encore quelques mois. La famine ayant obligé mille des ennemis à sortir de la ville, al Hassan les fit conduire à Palerme (1), et continua l'attaque de la place, qui se rendit peu de tems après. Il se donna encore plusieurs combats considérables, principalement celui du détroit, dans lequel il périt un si grand nombre d'infidèles, que la mer fut teinte de leur sang; enfin la paix se fit entre Moez et le Domestec, l'an 356 [966—967, è. v.]. Moez ayant reçu ses présens, en donna avis à l'émir Ahmed, et lui ordonna en même tems de réparer les murs de la ville

---

gnifie cependant pas en arabe, *dans les mains*, mais *en présence*; *coram*, *in conspectu*. Voilà un exemple bien frappant de l'abus des traductions trop littérales.

(1) *Quos secum duxit al hasan Panormum* (M. Gregorio). J'avoue que c'est moi qui l'ai induit ici en erreur. J'avois d'abord traduit comme s'il y avoit *tawajjaha* au lieu de *wajjaha*,

de Palerme, de la fortifier sans perdre de tems(1), et de bâtir dans les différentes parties de l'île une ville forte, avec une mosquée et une tribune, afin d'y rassembler les habitans, et de ne pas souffrir qu'ils demeurassent dispersés dans les campagnes. L'émir Ahmed se hâta de remplir ces ordres, et envoya dans l'île des sheikhs pour veiller à ces diverses constructions.

L'an 358 [968—969, è. v.], al Moez reçut des présens de l'empereur de Constantinople, et commanda qu'on détruisit les villes de Taormina et de Rometta. Ahmed chargea son frère Abou al Cassem et son oncle Jaafar de se rendre sur les lieux pour l'exécution de cet ordre, qui fit beaucoup de peine aux Musulmans. Les deux villes furent détruites, et tout fut consumé par le feu. La même année, al Moez ordonna à l'émir Ahmed de quitter la Sicile. Il s'embarqua donc et aborda en Afrique, suivi de trente vaisseaux, sur lesquels étoient toute sa famille, ses enfans, ses frères et toutes ses richesses. Son gouvernement avoit duré seize ans; il laissa en partant pour remplir sa place Iaïsh, affranchi de son père.

Au milieu de shaaban de l'an 359 [24 juin 970

---

(1) Mot à mot, *lui faisant savoir qu'il vaut mieux bâtir le jour même que le lendemain*. M. Gregorio ne s'est pas piqué de rendre ici le mot à mot, et a traduit évidemment d'après moi, *sine cunctatione*.

è. v.], l'émir Abou al Cassem vint en Sicile en qualité de lieutenant de son frère Ahmed : celui-ci mourut la même année, et Abou al Cassem reçut le diplôme d'al Moez pour lui succéder. Il fit plusieurs expéditions contre les ennemis, la première répond à l'an 365 [975--976, è. v.]. La même année, il fit rétablir la forteresse de Rometta, et en donna le commandement à un de ses esclaves (1). Il mourut dans sa cinquième expédition, au mois de moharam 372 (2). L'émir Jaber ebn Abou al Cassem lui succéda, et fut confirmé par le calife al Aziz billah ebn al Moez. Au bout d'un an, il fut déposé et remplacé par Jaafar ebn Mohammed ebn Hossaïn, qui vint en Sicile l'an 373 [983—984, è. v.]. Celui-ci mourut en 375, [985—986, è. v.]. Son frère Abd allah ebn Mohammed lui succéda. Abd allah mourut dans le mois de ramadhan 379 (3), et désigna pour lui succéder son fils Abou al fatha Ioussef.

---

(1) « L'an de l'hégire 361, al Moez céda à Abou al Foutouh, de « la dynastie des Zeïrides, la province d'Afrique et le Magreb avec « leurs dépendances. Il en excepta seulement la Sicile qui étoit en-« tre les mains d'Abou al Cassem Ali ebn al Hassan, et Tripoli qu'il « avoit donné à Abd allah. » Le Novaïri, *Histoire d'Afrique*. C'est par erreur qu'il est dit, dans l'*Histoire générale des Huns*, tom. I, pag. 370, que Moez donna la Sicile à Abou al Foutouh.

(2) Depuis le 26 juin jusqu'au 25 juillet 982 è. v.

(3) Depuis le 3 décembre 989 jusqu'au premier janvier 990 è. v.

Ioussef ayant été confirmé par al Aziz, gouverna l'île avec sagesse, et se distingua par son amour pour le peuple, jusqu'à ce qu'ayant été attaqué d'une hemiplegie, en 388 [998--999, è. v.], il perdit absolument l'usage du côté gauche, et resta fort incommodé du côté droit. Son fils Jaafar gouverna pour lui, ayant déja le diplôme pour lui succéder. Al Hakem lui envoya ensuite les marques d'honneur de sa place, avec l'étendard, et lui donna le surnom de Taj al doulat, saif al millat (1). L'an 405, le dernier du mois de rajab (2), son frère l'émir Ali ebn Abou al fatha, voulant lui disputer l'empire, rassembla près de Palerme des Barbaresques et des esclaves qu'il avoit engagés dans son parti. Jaafar marcha à sa rencontre. La bataille se donna la quatrième férie, 23 de shaaban [6 fév. 1015, è. v.]. Les troupes d'Ali furent taillées en pièces. Il fut fait lui-même prisonnier, et conduit devant son frère, qui le fit mourir, et termina ainsi la guerre huit jours après s'être mis en campagne. La mort d'Ali fit beaucoup de peine à leur père Abou al fatah. Jaafar ordonna ensuite qu'on chassât de l'île les Barbaresques qui y étoient, et fit mourir tous les esclaves, sans en épargner un

(1) La couronne de l'état, l'épée de la religion.

(2) Depuis le 26 décembre de l'an 1014 jusqu'au 24 janvier suivant.

seul. Il voulut aussi que sa garde ne fût composée que de Siciliens, n'eut pas soin d'entretenir les troupes, et facilita par là le soulévement qui se fit contre lui, pour les raisons que nous allons rapporter.

Hassan ebn Mohammed al Bagaï, secrétaire de Jaafar, jouissoit d'une très-grande autorité. Cet homme, d'un caractère dur et avare, maltraitoit le peuple, et commettoit tous les jours des injustices. Il avoit conseillé à Jaafar d'exiger des Siciliens le dixième des grains et des fruits, selon l'usage établi pour certains objets (1). Cela étoit contraire à la coutume de Sicile, où l'on payoit seulement un droit pour chaque paire de bœufs, quelle que fut la récolte (2). Outre cela, on reprochoit au gouverneur de traiter la multitude avec mépris, et les grands avec hauteur. Le peuple irrité par tant de motifs, s'assembla en foule autour du château, en détruisit une partie (3), assiégea le reste

(1) *Ala adet al telad.* Voyez dans Golius la définition de ce dernier mot. J'avois lu autrefois *belad* avec le manuscrit n°. 702 A, et j'avois traduit comme on peut faire en suivant une mauvaise leçon : *Selon la coutume des autres pays ; juxta aliarum regionum consuetudinem* (M. Gregorio).

(2) *Ona laou asaba ma asaba.* On pourroit peut-être donner à ces mots un autre sens, mais je ne crois pas que personne soit tenté d'adopter celui-ci : *Et omnia pessum dabat.*

(3) *Baada arbadhihi*, et non *aryadhihi*, comme a imprimé M. Gregorio qui cependant s'est conformé à ma traduction.

avec tant d'opiniâtreté, qu'il passa sous les armes la nuit de la seconde férie, 7 de moharram 410 (1). Le lendemain, comme ils étoient sur le point de s'en rendre maîtres, Ioussef, père de Jaafar, dont la personne imprimoit le respect, se fit porter en litière au-devant des séditieux. Sa présence et ses discours arrêtèrent leur fureur. Il les flatta, promit de se conformer à leurs sentimens (2), écouta les plaintes qu'on lui fit sur les innovations de son fils, répondit de lui, s'engagea à le contenir (3), et permit de nommer un nouveau gouverneur. Le choix tomba sur son fils Ahmed al akhal.

Ahmed commença à gouverner la seconde férie 6 de moharram 410 (4). Son premier soin fut de se saisir du secrétaire Hassan al Bagaï, et de le livrer aux Siciliens, qui lui coupèrent la tête, la portèrent en triomphe, et brûlèrent son corps. Ioussef épouvanté par cette exécution, et craignant pour son fils Jaafar, s'embarqua avec lui sur un vaisseau qui faisoit voile pour l'Egypte. Les richesses qu'ils emportoient avec eux se montoient à six

(1) 15 mai 1019 è. v.; c'étoit une sixième férie.

(2) *Asseverabat etiam se ab* conspectu *eorum non abscessurum* (M. Gregorio).

(3) *Ego, inquit, administrationis suae rependi vicem.* M. Gregorio auroit bien dû expliquer ce qu'il entend par ces mots; mais il ne se permet jamais aucune note, ni sur le texte, ni sur sa manière de traduire.

(4) 13 mai 1019 è. v.

cent soixante et dix mille pièces d'or. Malgré cela, lorsque Ioussef mourut en Egypte, il étoit réduit à n'avoir qu'une seule bête de somme (1), lui à qui l'on comptoit autrefois treize mille chevaux, outre les mulets et les autres animaux.

Al Akhal ayant pris en main le gouvernement, se conduisit avec la prudence que demandoient les circonstances, il appaisa les troubles, rétablit par tout le bon ordre, et mérita qu'al Hakam lui donnât le surnom de Taïd al doulat (2).

Ses troupes firent des courses dans le pays ennemi, portèrent par-tout le fer et la flamme, et forcèrent toutes les forteresses à se rendre. Souvent il marchoit lui-même à leur tête, et alors il remettoit son autorité entre les mains de son fils, nommé Jaafar, qui n'imitoit point la justice et la bonté de son père. Cependant al Akhal assembla un jour les Siciliens, et leur dit qu'il alloit faire sortir de l'île tous les Africains qui y étoient, et qui partageoient avec eux leur pays et leurs richesses. Les Siciliens lui représentèrent que la chose étoit impossible, que les deux peuples étoient unis par des mariages, et tellement confondus qu'ils ne

---

(1) *Ou* mauvaise monture (*dabba*). M. Gregorio ne veut pas qu'Ioussef ait conservé même ce triste reste de son ancienne magnificence. *Animal nec unum habebat sarcinis aptum.*

(2) Le soutien de l'état.

faisoient plus qu'un. Al Akhal, piqué de ce refus, les congédia, et envoya sur-le-champ faire les mêmes propositions aux Africains, par rapport aux Siciliens. Les Africains les acceptèrent, et se rendirent auprès de lui. Alors al Akhal commença à affranchir leurs biens et à lever des impositions sur ceux des Siciliens seulement. Plusieurs de ceux-ci mécontens, allèrent trouver en 427 [1035—1036, è. v.], al Moez ebn Badis (1), et lui dirent qu'ils étoient déterminés à se soumettre à lui, ou à livrer le pays entre les mains des Grecs. Al Moez envoya en Sicile son fils Abd allah, avec une armée composée de trois mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie. Après plusieurs combats, al Akhal fut assiégé dans son château de Khalisa. Réduit à cette extrémité, quelques-uns des habitans étoient d'avis de le secourir; mais ceux qui avoient fait venir les Africains lui tranchèrent la tête, et la portèrent à Abd allah. Bientôt après la division éclata parmi les Siciliens, et plusieurs d'entr'eux se repentirent d'avoir appellé Abd allah dans leur pays. S'étant donc rassemblés, ils lui livrèrent bataille. Son armée fut mise en fuite, il perdit environ trois cents hommes, et le reste s'étant rembarqué, repassa en Afrique. Dans le même tems, al Samsam, frère d'al Akhal, fut élu gouver-

(1) De la dynastie des Zeïrides.

ıeur ; mais les troubles subsistant toujours, les partis se séparèrent et s'établirent de divers côtés. Les principaux de Palerme s'emparèrent du gouvernement et chassèrent al Samsam. L'alcaïde Abd allah ebn Menkout se rendit maître de Mazara, de Trapani, de Xacca, de Matsala et des environs; Enna, Girgenti, Castronuovo et le pays d'alentour tombèrent sous la puissance de l'alcaïde Ali ebn Nimat, surnommé ebn al Jaouas. Syracuse fut soumise à ebn Thémama, qui marcha ensuite contre Catane, s'en rendit maître, et tua ebn Kelabi, qui avoit épousé la sœur de l'alcaïde Ali ebn Nimat, appellée Meimouna. Cette femme étant ainsi devenue veuve, ebn Thémama la demanda à son frère, et l'obtint. Ce mariage eut, comme on va voir, les suites les plus funestes. Meimouna, qui avoit beaucoup d'esprit, eut un jour une dispute avec son mari. On en vint de part et d'autre aux injures. Ebn Thémama qui étoit ivre, entra dans une grande colère, et ordonna qu'on lui ouvrit les veines des deux bras, et qu'on la laissât mourir dans cet état. Son fils Ibrahim en ayant été informé, accourut à son secours, et fit venir des médecins qui la rappelèrent à la vie. Le lendemain ebn Thémama fut fâché de son action, et demanda pardon à sa femme, s'excusant sur son ivresse. Celle-ci fit semblant de lui pardonner, et quelque tems après, elle lui demanda la

permission d'aller voir son frère. Ebn Thémama le lui permit, et envoya avec elle toutes sortes de présens. Arrivée près de son frère, Meimouna lui raconta ce qui s'étoit passé, et sut si bien l'intéresser en sa faveur, qu'il jura de ne point la renvoyer à son mari. Ebn Thémama l'ayant donc redemandée, et n'ayant pu l'obtenir, assembla ses troupes qui étoient très-nombreuses; car il étoit maître de la plus grande partie de l'île, et l'on faisoit la prière en son nom dans Palerme. S'étant mis à leur tête, il s'avança vers Enna. Ebn al Jaouas marcha à sa rencontre, le mit en fuite, et lui tua beaucoup de monde.

Ebn Thémama voyant son armée taillée en piéces, résolut d'implorer le secours des Chrétiens. Il alla donc à Balthia, dont les Francs s'étoient emparés l'an 372 [982—983, è. v.]. Il y trouva Roger qui régnoit alors, et lui promit de le rendre maître de toute l'île. Ils se mirent donc en campagne dans le mois de rajab de l'an 444, [27 novembre—26 décembre 1052, è. v.], et ne trouvant aucune résistance, ils s'emparèrent de tout ce qui se rencontra sur leur passage jusqu'à Enna. Ebn al Jaouas en étant sorti pour les combattre, fut mis en fuite et obligé de rentrer dans sa forteresse. Les Chrétiens passèrent outre, et se rendirent maîtres de plusieurs places. Alors les personnages les plus distingués d'entre les Musul-

ans par leurs vertus et leur savoir, abandonnè-
nt le pays, et beaucoup de Siciliens s'étant reti-
és auprès d'al Moez ebn Badis, lui rendirent
ompte du mauvais état des affaires, et des con-
uêtes des Francs. Sur ces nouvelles, al Moez ayant fait équiper une flotte considérable, l'envoya en Sicile. On étoit alors dans l'hiver, et comme la flotte faisoit voile vers Cossyre (1), il s'éleva une tempête furieuse qui fit périr presque tous les vaisseaux. Ce malheur affoiblit beaucoup al Moez, et fut cause que les Arabes remportèrent sur lui plusieurs avantages. D'un autre côté, Roger, profitant de la circonstance, poursuivit sa conquête sans trouver de résistance, pendant que al Moez étoit occupé de la guerre qui lui étoit survenue. L'an 453 [1061—1062, è. v.], al Moez mourut. Son fils Tamim lui ayant succédé, envoya une flotte et une armée en Sicile, sous le commandement de ses deux fils Ayoub et Ali. Ayoub débarqua d'abord avec l'armée à Palerme, et Ali descendit à Girgenti. Ayoub y vint aussi peu après, et s'attira l'affection des habitans. Ebn al Ja'ouas en conçut de la jalousie, et leur écrivit de le renvoyer. Comme ils n'en voulurent rien faire, il marcha

(1) Cossyre aujourd'hui Pantalaria. L'auteur de l'*Hist. génér. des Huns*, tome I, page 372, s'est trompé en traduisant Cousira par *la Corse*.

contr'eux à la tête de son armée. La bataille s'étant donnée, il fut tué d'un coup de flèche, et Ayoub ebn Tamim fut proclamé roi. Peu après ses soldats prirent querelle avec le peuple; on en vint aux mains, et comme la division alloit toujours en augmentant; Ayoub et son frère retournèrent avec la flotte en Afrique, l'an 461 [1068—1069, è. v.] accompagnés d'un grand nombre des principaux de l'île. Les Francs devinrent alors les maîtres de tout le pays. Il n'y eut qu'Enna et Girgenti qui tinrent contr'eux. Les Musulmans qui les défendoient furent si pressés par les assiégeans qu'ils mangèrent les cadavres, jusqu'à ce qu'enfin cette nourriture leur manqua. Girgenti se rendit l'an 481 [1088—1089, è. v.]. Enna tint encore trois ans, et ne se rendit qu'en 484 [1091 — 1092, è. v.] L'île fut alors habitée par les Grecs, les Francs et les Musulmans. Roger, qui en étoit roi, ne laissa à personne ni bain, ni boutique, ni four, ni moulin. Sa mort arriva avant 490 [1096—1097, è. v.]. Son fils Roger lui ayant succédé, ne suivit pas les coutumes des Francs; mais imita celles des princes Musulmans.

Il établit un tribunal où les opprimés alloient porter leurs plaintes, et il leur faisoit rendre justice même contre son fils. Cette conduite lui attira l'amour des Musulmans, qu'il traitoit avec distinction, et qu'il protégeoit contre les Francs.

Ayant fait équiper une grande flotte, il se rendit maître d'abord des îles qui sont entre Mahadie et la Sicile, comme Malte, Cossyre et autres. Ensuite il porta ses armes en Afrique, et s'empara de Mahadie et de plusieurs autres villes, qui furent ensuite reprises par Abd al Moumen ebn Aly, de la dynastie des al Mohades.

*Extraits concernant l'histoire de Sicile tirés de l'histoire d'Afrique du Novaïri.*

L'an de l'hégire 511 [1117—1118, è. v.] Roger, roi de Sicile, voulant secourir un nommé Rafi, qui étoit en guerre avec Ali ebn Iahia de la dynastie de Zeïrides, mit en mer une flotte composée de vingt-quatre vaisseaux. Elle s'avança seulement jusqu'à la hauteur de Mahadie et retourna ensuite en Sicile.

L'an 529 [1134 — 1135, è. v.], les Francs se rendirent maîtres de l'île de Gerbes (1), située près

(1) Zerbi ou Gerbi, autrefois Meninx, Lotophagites et postérieurement Girba. Elle est appellée mal à propos Harba dans l'*Hist. génér. des Huns*, tom. I, pag. 372.

On lit un peu auparavant dans le même auteur que Tamim s'empara, l'an 491, des îles de Harba et de Majorque. Il faut met-

de la côte d'Afrique. Comme les habitans faisoient difficulté de se soumettre à un prince étranger, ils furent environnés par une flotte sicilienne, et attaqués en même tems par des troupes qui en tuèrent un grand nombre; les femmes et les enfans furent faits prisonniers : toutes les richesses devinrent la proie du vainqueur.

L'an 541 [1146 — 1147, è. v.], Roger, roi de Sicile, ayant équipé une flotte considérable, fit assiéger la ville de Tripoli par mer et par terre. Les attaques commencèrent le 3 de moharram (1), et la place fut prise au bout de trois jours à cause des divisions qui y régnoient. Ceux des habitans qui échappèrent au carnage, se refugièrent chez les Arabes et les Barbaresques. Ils revinrent bientôt après, dès qu'on eut publié un édit de sûreté pour eux. Les Francs restèrent six mois dans la ville pour la fortifier; en partant ils emmenèrent des ôtages qu'ils renvoyèrent lorsque leur domination fut solidement établie.

L'an de l'hégire 537 [1142 — 1143, è. v.], la famine commença à se faire sentir en Afrique. L'an 542 [1147 — 1148, è. v.], elle fut si grande que les hommes se mangeoient les uns les autres. Un

---

tre à la place Gerbes et Kerkeni (autrefois *Cercina*). Cette dernière est aussi appellée *Cherchara* ou *Cercare*.

(1) 18 juin 1146, è. v.

grand nombre d'habitans quittèrent le pays, et la plupart se retirèrent en Sicile. Roger, profitant de la circonstance, envoya cent cinquante vaisseaux attaquer l'île de Cossyre, qui est entre la Sicile et l'Afrique. En arrivant, ils y trouvèrent un vaisseau venant de Mahadie : ceux qui étoient dessus ayant été pris, on les conduisit devant Gergi, commandant de la flotte, qui les interrogea sur l'état de l'Afrique. Leurs réponses lui firent concevoir un dessein qu'il exécuta par ce stratagême. Il y avoit sur ce vaisseau des pigeons destinés à porter des avis. Gergi obligea celui qui en avoit soin d'écrire une lettre dont le contenu étoit que les Musulmans étoient arrivés à Cossyre, qu'ils y avoient trouvé des navires siciliens et qu'ils avoient appris d'eux que la flotte avoit fait voile pour Constantinople. On lâcha aussitôt les pigeons qui portèrent cette nouvelle à Mahadie. Tandis que l'émir et le peuple s'en réjouissoient, la flotte ennemie arriva devant la ville le 2 du mois de safar de l'an 545 (1). Le commandant envoya dire à al Hassan que son intention étoit seulement de venger Mohammed ebn Rashid, qui avoit été chassé de la ville de Cabès dont il étoit maître. Il ajoutoit que Mohammed étoit l'ami et l'allié des Francs, qu'al Hassan s'étoit engagé avec eux à le secourir, et

(1) 22 juin 1148, è. v.

il demandoit qu'on lui donnât une armée qu'il joindroit à la sienne afin de le rétablir. Al Hassan fit aussitôt assembler les fakihs et les principaux de la ville qui rejettèrent tous la demande de Gergi, et furent d'avis de se défendre si on les attaquoit. Al Hassan, au contraire, qui sentoit qu'il n'étoit pas en état de résister, résolut de sortir de la ville. Il partit donc avec ce qu'il put emporter. La plupart des habitans imitèrent son exemple, et emmenèrent avec eux leurs femmes et leurs enfans. Pendant ce tems-là le vent empêchoit la flotte ennemie d'aborder et favorisoit la retraite des Musulmans. Les Francs s'emparèrent ainsi de la place sans éprouver de résistance. Gergi se saisit du château qui renfermoit des richesses infinies. La ville fut livrée au pillage pendant deux heures; après quoi on fit publier un édit de sûreté. Ceux qui s'étoient cachés se montrèrent, et la plupart des habitans revinrent dans la ville. Le lendemain Gergi envoya des députés aux Arabes qui étoient proche, pour les engager à venir pareillement s'y établir, et leur donna des biens considérables.

Huit jours après sa conquête, Gergi envoya une partie de sa flotte à Safacas et une autre à Sousa. Ali ebn al Hassan étoit gouverneur de Sousa. Dès qu'il eut appris ce qui étoit arrivé à Mahadie, il alla rejoindre son père al Hassan. Les habitans en firent autant; et la place fut ainsi abandonnée aux Francs,

le 12 du mois de safar (1). La ville de Safacas ayant reçu du secours des Arabes, résolut de se défendre. On fit une sortie sur les ennemis, qui furent mis en fuite. Ils revinrent à l'attaque, et la plupart des habitans étant sortis de la ville, ils s'en rendirent maîtres, le 13 de safar (2). Roger, roi de Sicile, fit publier un édit de sûreté pour tous les Africains, et promit de les bien traiter.

La domination des Francs s'étendit depuis Tripoli jusqu'auprès de Tunis, et depuis les déserts d'al Garb jusqu'à ceux de Caïrouan.

L'an de l'hégire 548 [1153 — 1154, è. v.], le roi de Sicile, ayant appris que les tribus arabes se préparoient à faire la guerre à Abd al Moumen, de la dynastie des al Mohades, envoya des députés aux émirs pour les exciter encore davantage et leur offrir de sa part un secours de cinq mille cavaliers s'ils vouloient lui donner des ôtages pour leur sûreté (3). Les émirs le remercièrent en disant qu'ils ne se servoient point du secours des étrangers contre les Musulmans.

Les Francs s'étant rendus maîtres de la ville de Mahadie, l'an de l'hégire 543 [1148—1149, è. v.],

(1) 2 juillet 1148, è. v.

(2) 3 juillet 1148, è. v.

(3) Il est dit dans l'*Hist. génér. des Huns*, que le roi de Sicile leur envoya les cinq mille hommes; c'est une erreur, comme il paroît par ce passage et par la réponse fière et patriotique des émirs.

commirent toutes sortes d'indignités dans celle de Zawila, tuant, pillant, saccageant tout ce qu'ils rencontrèrent. Ceux des habitans qui échappèrent au carnage, se réfugièrent auprès d'Abd al Moumen, qui régnoit à Maroc, et lui demandèrent du secours, comme au seul prince musulman qui fut en état de leur en accorder. Abd al Moumen promit de les venger, et commença dès-lors à faire préparer tout ce qui est nécessaire pour une armée, et à amasser des vivres. L'an 554 de l'hégire, au mois de safar (1), il partit de Maroc, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, qu'il eut soin de contenir toujours dans la plus exacte discipline. Al Hassan, qui avoit été maître de Mahadie et de la province d'Afrique, se joignit à lui pendant qu'il étoit en chemin. Le 24 de joumadi second (2), il arriva devant la ville de Tunis, qui se rendit à lui après une courte résistance. On proposa aux Chrétiens et aux Juifs qui y étoient de se faire Musulmans, et ceux qui ne voulurent pas y consentir furent tués. Au bout de trois jours, Abd al Moumen marcha vers Mahadie. Sa flotte qui l'avoit joint à Tunis le suivoit par mer. Il arriva devant cette ville le 12 du mois de rajab (3),

(1) 22 février — 23 mars 1159, è. v.
(2) 13 juillet 1159, è. v.
(3) 30 juillet 1159, è. v.

et logea son armée dans la ville de Zawila, qui n'en est éloignée que de la portée du trait. Elle avoit été détruite, comme nous l'avons dit, par les Francs, et elle se trouva alors rétablie en une heure. La ville de Mahadie étoit bien fortifiée, et défendue par des princes et par les plus braves chevaliers. On ne pouvoit l'attaquer que par un endroit, le reste étant environné par la mer. Abd al Moumen vit bien qu'il ne pouvoit pas la prendre d'assaut; c'est pourquoi ayant donné ordre à sa flotte de l'environner par mer, il fit construire un mur du côté de la terre, pour empêcher les sorties des assiégés, et résolut d'attendre tout du tems et de traîner le siége en longueur. Pendant cet intervalle, les villes de Safacas, de Tripoli, de Cafsa et plusieurs autres se soumirent à lui, et il emporta d'assaut celle de Cabès. Le lundi, 21 du mois de shaaban (1), il arriva de Sicile une flotte de cent cinquante vaisseaux, qui fut battue et mise en fuite par celle d'Abd al Moumen. Alors les assiégés perdirent toute espérance d'être secourus, et les vivres leur ayant manqué, ils furent obligés de manger leurs chevaux. Enfin, le dernier du mois de dhou al haja (2), dix chevaliers vinrent trouver Abd al Moumen et lui demandèrent pour tous les

---

(1) 7 septembre 1159, è. v.

(2) 2 janvier 1160, è. v.

Francs la liberté de sortir de la ville et de se retirer dans leur pays. Abd al Moumen, pour toute réponse, leur offrit de se faire Musulmans. Ils le refusèrent, et firent tant par leurs instances, qu'ils obtinrent ce qu'ils désiroient. On leur fournit des vaisseaux, et ils s'embarquèrent pour la Sicile; mais très-peu y abordèrent, car on étoit alors dans l'hiver, et ils furent presque tous submergés. Les Francs avoient été maîtres de Mahadie pendant douze ans.

FIN DE L'HISTOIRE DE SICILE.

# TABLE DES PIECES

## CONTENUES

## DANS CET OUVRAGE.

FIN DE LA TABLE.

